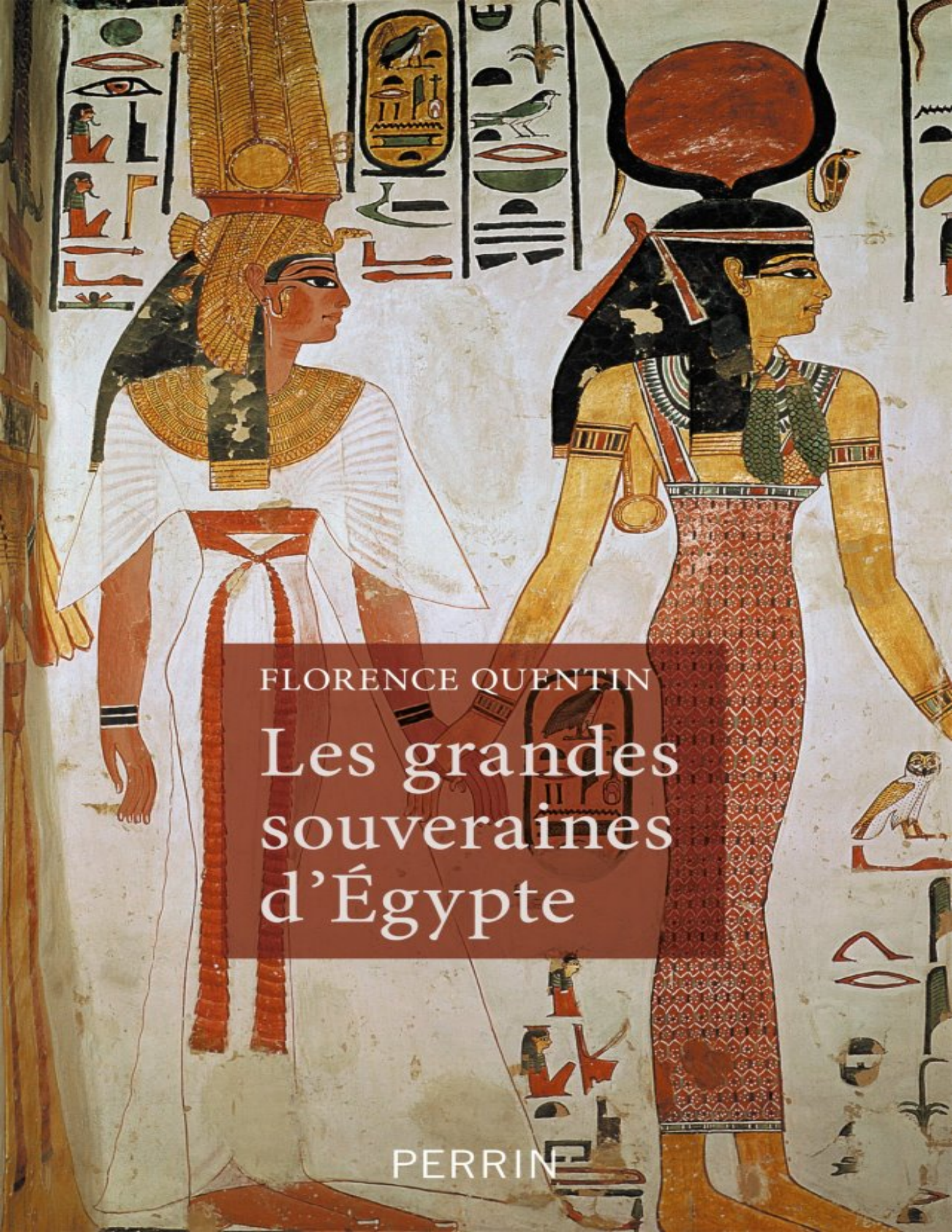


The background of the cover is a reproduction of an ancient Egyptian wall painting. It depicts two goddesses standing side-by-side. The goddess on the left is shown in profile, facing right. She wears a tall, ornate headdress with a large circular element at the top and a long, pleated white dress with a red sash. The goddess on the right is also in profile, facing right. She wears a large, dark, rounded headdress with a red band and a long, patterned red dress. Both figures are adorned with jewelry, including necklaces and armlets. The background is filled with various Egyptian symbols, including hieroglyphs, lotus flowers, and birds.

FLORENCE QUENTIN

# Les grandes souveraines d'Égypte

PERRIN



VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

Florence Quentin

LES GRANDES  
SOUVERAINES  
D'ÉGYPTE

PERRIN



## DU MÊME AUTEUR

*L'Égypte, la belle au sable dormant*, photographies Philippe Biermé, Studio Philippe Biermé, 1993.  
*Égyptes, anthologies. De l'Ancien Empire à nos jours*, avec Catherine David et Jean-Philippe de Tonnac, Maisonneuve et Larose, 1997.  
*Fous d'Égypte*, entretiens avec Jean-Pierre Corteggiani, Jean-Yves Empereur et Robert Solé, Bayard, 2005.  
*Isis l'Éternelle. Biographie d'un mythe féminin*, Albin Michel, 2012 ; rééd. coll. « Spiritualités vivantes », 2021.  
*Le Livre des Égyptes* (dir.), Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2015.  
*Vivante Égypte. De Gizeh à Philae*, Desclée de Brouwer, 2015 (prix Écritures et Spiritualités 2016).  
*Dans l'intimité de Toutankhamon. Ce que révèlent les objets de son trésor*, First, 2019.

## CONTRIBUTIONS

Jean DANIEL (dir.), *La Soif de Dieu*, Maisonneuve et Larose, 1993.  
Frédéric LENOIR et Jean-Philippe DE TONNAC (dir.), *La Mort et l'Immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, Bayard, 2004.  
Philippe DI FOLCO (dir.), *Le Dictionnaire de la mort*, Larousse, 2010.  
Jean-Philippe DE TONNAC (dir.), *Dictionnaire universel du pain*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2010.  
Audrey FELLA (dir.), *Dictionnaire des femmes mystiques*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2013.  
Marie CLAINCHARD (dir.), *L'avenir est en nous*, avec Pierre Rabhi, Bertrand Vergely, Jean-Yves Leloup, Michael Lonsdale et alii, Dangles, 2014.  
Collectif, *Au diapason du silence*, textes réunis par Caroline Laurent (préface Annie Delgéry et Bénédicte Férot ; introduction pasteur Jan Albert Roetman ; envoi père Bruno Mary), *Nunc*, Éditions de Corlevour, 2019.  
Collectif, *Voyages immobiles en temps de confinement : 40 écrivains s'engagent*, recueil de nouvelles, Ramsay, 2020.

Couverture :  
*La Tombe de Néfertiti*. Détail d'une peinture murale représentant Isis et Néfertiti,  
vers 1292-1187 avant J. C. Vallée des Reines, Égypte.  
© Bridgeman Images/Leemage

© Perrin, un département de Place des Éditeurs, 2021

92, avenue de France  
75013 Paris  
Tél. : 01 44 16 08 00

ISBN : 978-2-262-08203-1

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

*Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)*

## INTRODUCTION

Épouse du roi, sa bien-aimée ; grande épouse royale ; souveraine de toutes les femmes ; dame des Deux-Terres ; souveraine de tous les pays.

Mère du roi ; mère du dieu.

Fille du roi ; sœur du roi.

La fille du dieu, issue de son corps.

Grande de louanges ; dame de grâce ; douceur d'amour.

Grande de faveur ; possédée du charme ; jaillissante de bonheur ;

l'aimée qui apaise le cœur du roi dans sa maison.

Celle qui emplit le palais d'amour ; maîtresse de charme ; grande de perfection ; aux mains pures dans le domaine d'Aton ; aimée d'Amon, d'Isis, d'Hathor, etc.

Toute d'or vêtue, ceinte d'une flavescente couronne lyrique surmontée de deux hautes plumes, elle domine la foule en liesse, Césarion serré sur son flanc. Face à César et Marc Antoine, Cléopâtre VII s'avance sur un char tiré par une armée d'esclaves, au son des trompettes qui évoque la marche triomphale de l'*Aïda* de Verdi. De solides Nubiens descendent la mère et le fils jusqu'aux pieds de l'Imperator qui a fait de Rome le centre du monde. Une image s'impose : ce sont bien Isis et l'enfant Horus qui subjuguèrent soudain Rome amassée comme une bête curieuse devant la dernière et infrangible reine d'Égypte.

Nous avons tous en mémoire cette scène, devenue mythique, qui dépeint l'arrivée fastueuse de Cléopâtre à Rome ; la rencontre impensable entre deux rêves de puissance : l'empire d'Orient d'Alexandre et l'empire

d'Occident de César. Certes, le réalisateur Joseph Mankiewicz nous en donne une vision fantasmée dans ce « film maudit, grave et majestueux sur le destin des empires, où l'Égypte crépusculaire brille encore de quelques feux [...]. Il s'agit du destin d'une femme, face à ce monstre froid que fut Rome et dont la mort signera celle de l'Égypte des pharaons<sup>1</sup> ». S'inspirant de la tragédie de Shakespeare, le réalisateur porte un regard différent sur cette femme de pouvoir, en dépit de ce qu'imposa depuis les origines sa sulfureuse (et fausse) réputation.

Cette image superbe, parmi mille autres déclinées dans l'art, magnifie la fille de Ptolémée Aulète, Cléopâtre, « descendante de tant de rois ». Mais aussi de grandes « souveraines d'Égypte » aux côtés desquelles nous allons cheminer, arpentant siècles et dynasties, en quête des plus prestigieuses.

### *Un statut privilégié*

La liste des épithètes donnée en exergue – et encore n'est-elle pas exhaustive – qualifiant les reines de l'Antiquité égyptienne est impressionnante. Elle reflète les différentes fonctions que celles-ci, depuis les toutes premières dynasties pharaoniques, ont occupées. Quant au style poétique qui les caractérise, il renvoie à la riche littérature amoureuse d'une civilisation évoluée où les femmes, dans toutes les classes de la société, furent l'objet d'un respect assez rare dans le monde antique pour être mentionné. D'emblée, il faut souligner que l'Égypte ancienne fut tout à fait singulière dans sa façon de leur donner accès à des fonctions et métiers réservés aux hommes partout ailleurs, ce dont témoignent les nombreux textes juridiques qui nous sont parvenus : les Égyptiennes, confirme l'égyptologue et docteur en droit Bernadette Menu, bénéficièrent d'une « pleine capacité juridique qui les dispensait de toute tutelle ou curatelle, et leur permettait d'accéder à tous les postes de la société ».



Au palais comme dans le peuple, chez la femme au foyer comme chez l'« épouse du dieu » dévolue au culte d'Amon, une même estime domine, comme une influence certaine, la famille (respect de la mère et des parents âgés, enfants, fidélité) étant une valeur essentielle pour les Égyptiens.

Ce statut privilégié se reflète dans la position qu'occupèrent ces puissantes souveraines, qu'elles soient « grande épouse royale », régente ou même reine-pharaon au pouvoir absolu, comme ce fut le cas à plusieurs reprises dans l'histoire égyptienne. À partir du Moyen Empire (vers 2033-1710 av. J.-C.), le nom des reines acquit même le privilège, jusque-là réservé aux rois, d'être inscrit dans un cartouche<sup>2</sup>.

Mais qui se cache derrière ces louangeuses litanies, cette rhétorique et ces flatteuses représentations – qui constituent un des traits saillants de la propagande royale en Égypte ancienne ? Que savons-nous de celles qui partagèrent le destin des souverains les plus puissants de l'Antiquité ? Que peuvent nous révéler des inscriptions royales qui ont avant tout des visées politiques et qui confortent la domination des pharaons – le récit de leurs actes servant le pouvoir qu'ils exerçaient ? À quelques exceptions près, nous ne connaissons de ces reines que des images institutionnelles et ritualisées, des portraits formellement parfaits qui nous renvoient plus à leur essence divine qu'à leur personnalité propre. Derrière ces textes religieux ou officiels, nous tentons de déchiffrer ce que les Égyptiens ont bien voulu nous transmettre, à travers des images qui ont valeur d'hyperboles.

Seuls de rares documents, en réalité, nous permettent de pénétrer un peu dans l'intimité de ces femmes et de faire émerger quelques bribes de leur humanité. Parfois, pour le chercheur ravi, une pépite point au cœur de cette écrasante, voire impénétrable institution pharaonique. Un texte, une correspondance diplomatique – telle la supplique lancée au roi des Hittites par une reine de la famille d'Amenhotep IV/Akhénaton, devenue veuve – donnent soudain à voir un trait de caractère, une émotion, un tempérament et un comportement face à l'histoire.

Hatchepsout, Tiye, Néfertiti, Néfertari, Cléopâtre : ces reines d'Égypte légendaires ont acquis le statut d'icônes dans l'esprit de nos contemporains, car elles allient beauté, souveraineté et puissance ; elles ont joué, chacune à sa manière, un rôle crucial dans l'histoire de l'Antiquité. Mais l'imaginaire occidental les a aussi figées en des femmes inaccessibles, des images promotionnelles pour cosmétiques ou des femmes fatales et cruelles – ainsi Cléopâtre, appréhendée à travers les imprécations de la littérature latine classique et présentée comme la « putain d'Orient », aux appas généreusement offerts et à l'insatiable sensualité.

### *Définies par leur relation au roi*

Dans une monarchie essentiellement masculine, les souveraines d'Égypte ne tiennent leur légitimité que de leur relation à leur illustre époux, n'étant définies et confirmées que par leur titre de « mère du roi » (*mout nesou*), « épouse du roi » (*hemet nesou*), « sœur du roi » (*senet nesou*) ou « fille du roi » (*sat nesou*), ce qui témoigne de leur grande subordination au souverain.

Ainsi, de même qu'il n'existe pas de mot spécifique pour définir l'équivalent féminin de l'homme qui est à la tête de l'Empire égyptien (le roi, *nesou*), de même la reine est qualifiée de « grande épouse royale » (*hemet nesou ouret*). Ou encore, si elle a la chance d'enfanter un garçon, comme « mère du prince héritier » (également *mout nesou*), titre qui lui confère une puissance et un rayonnement considérables, du fait, notamment, qu'elle a conçu cet enfant avec un dieu lors d'une union sacrée – ou théogamie.

Pour autant, les locutions « mère de... », « épouse de... », etc., ne font référence qu'au seul titre de Pharaon : son propre nom n'était jamais mentionné. Cela indique que la position qu'occupent ces femmes n'est donc pas déterminée par leur relation au roi en tant qu'individu singulier, mais

par celle qui les lie à l'aspect divin du pouvoir qu'il incarne. La grande épouse royale joue donc un rôle symbolique et religieux de premier plan dans la théocratie pharaonique.

Car, de la même manière que Pharaon est sans cesse magnifié, les compositions rhétoriques dans lesquelles les épithètes proclament le rôle essentiel de la reine auprès de son époux et vantent sa perfection sont destinées à propager une image sacralisée de cette « femme parmi les femmes », qui est avant tout la parèdre (ou consort) du roi-dieu : ces panégyriques évoquent les éloges aux déesses, que la reine incarne.

Une longue série d'épithètes, très variées, précède donc les titres proprement dits et le nom de la reine ou des filles du roi (telles « princesse de toutes les femmes » et « princesse du Double-Pays dans son entier »), attestant de la participation féminine à la fonction royale.

Quant aux titres politiques, comme « maîtresse des Deux-Terres », « dame du Sud et du Nord », « supérieure du palais » et même « dame de tous les pays » – c'est-à-dire de toute la Création –, ils montrent que certaines souveraines furent associées aux affaires de l'État au Nouvel Empire (1539-1069 av. J.-C), aux côtés du « maître des Deux-Terres », leur époux. Et « au beau visage » – épithète traditionnelle (et titre laudatif) à toutes les époques –, « grande d'amour avec son bandeau » (à hautes plumes), « qui apaise le maître des Deux-Terres » renvoient à l'amour que la reine inspire au roi et aux dieux.

Sa sagesse et son intelligence, son jugement avisé sont aussi soulignés : elle est « vivante et stable comme Rê<sup>3</sup> pour toujours et à jamais » et « toutes les bonnes choses de son esprit, tous les discours qu'elle tient, on se réjouit à son sujet ».

D'autres titres, par exemple « prêtresse » ou « divine épouse », renvoient à sa participation aux différents cultes divins, comme celui d'Hathor ou d'Amon<sup>4</sup>. Ou encore, un titre qui remonte aux temps les plus anciens et qui la qualifie de « celle qui dit toute chose » – et « aussitôt on la

fait pour elle » indique que les ordres royaux comme divins doivent être exécutés instantanément lorsque la souveraine les donne.

Enfin, aucun pharaon n'a jamais pu régner en célibataire : l'Égypte ancienne et son indéniable pérennité reposent sur une incessante quête d'équilibre et d'harmonie afin que le monde ne retombe pas dans le chaos des origines. À ce titre, le pays, très tôt unifié en un seul royaume, s'est aussi bâti autour de l'indispensable complémentarité d'un roi et d'une reine à sa tête, reflet des temps originels et mythiques, la sacralité de la personne royale, masculine ou féminine, affectant tous ceux qui l'entourent.

### *Le Nouvel Empire : l'apogée des souveraines*

On dénombre des centaines de souveraines en Égypte ancienne sur près de trois millénaires, des premières dynasties à la XXI<sup>e</sup> du nom, mais toutes ne nous sont pas accessibles, faute de sources, en particulier les plus anciennes d'entre elles. Dans une histoire qui, de notre point de vue, semble – à tort – immuable, des changements importants dans leurs titres et leur position sociale sont toutefois à relever, spécialement au Nouvel Empire. Leur fonction s'y est affirmée plus qu'à toute autre époque – spécialement chez les reines de la XVIII<sup>e</sup> dynastie (vers 1550-1295 av. J.-C.).

J'ai donc fait le choix de traiter ici des plus emblématiques, celles qui vécurent durant cet âge d'or de la civilisation pharaonique : durant presque cinq siècles, l'Égypte s'est imposée comme une grande puissance du Proche-Orient, au sein d'un empire qui englobait les territoires du couloir syro-palestinien au nord-est et ceux situés à l'extrême sud du pays (Nubie et Koush). De toutes parts affluaient alors les richesses et les tributs des pays vassaux : or, argent, pierres précieuses, que les artisans, eux-mêmes au sommet de leur art (qu'on en juge par les merveilles découvertes dans la tombe de Toutânkhamon), travaillèrent avec maestria. Cette période de gloire et de maturité est aussi marquée par l'érection des grands temples de

Haute-Égypte, tout autant que par l'édification des grandes nécropoles royales. Vastes programmes qui doivent beaucoup aux souveraines du Nouvel Empire : certaines ont laissé des monuments parmi les plus prestigieux, encore visibles de nos jours, ce qui permet d'*incarner* quelque peu ces femmes d'exception qui pesèrent sur les destinées de l'Empire. C'est ainsi que le portrait d'Hatchepsout, qui régna durant vingt-deux années marquées par la prospérité, la paix, une fièvre bâtisseuse inédite et une volonté de restaurer le lustre perdu des cultes divins, occupe une large place dans cet ouvrage.

Le Nouvel Empire est à juste titre considéré comme l'apogée de la civilisation pharaonique : c'est sans doute ce rayonnement et cette hégémonie jamais atteints jusqu'alors qui permirent aux reines égyptiennes de monter au zénith de leur fonction et même, pour certaines d'entre elles, de contribuer à faire évoluer l'idéologie et les pratiques monarchiques. Tiyi, épouse d'Amenhotep III, eut par exemple une influence cruciale au palais et dans le jeu compliqué de la diplomatie et des alliances au Proche-Orient. Et durant cette période, qui couvre environ cinq cents ans, trois souveraines gouvernèrent de plein droit, comme pharaons féminins : Hatchepsout, Mérytaton (probablement), qui restaura les cultes polythéistes après l'épisode amarnien<sup>5</sup> et monothéiste de son père Akhénaton, puis Taousert, dite « la Grande »<sup>6</sup>.

Toutefois, ces souveraines ne purent accéder au pouvoir suprême qu'en période d'incertitude dynastique et en raison de problèmes de succession. De surcroît, et à l'exception d'Hatchepsout qui régna vingt-deux ans, elles ne se maintinrent la plupart du temps que pour de courtes périodes...

Enfin, même si elle est considérée par l'égyptologie comme une reine d'origine macédonienne, donc de culture grecque, comment ne pas évoquer ici Cléopâtre VII, digne descendante de nos souveraines d'Égypte, ce pays dont elle défendit bec et ongles l'indépendance ? Cette souveraine hellénistique, « Nouvelle Isis » selon Plutarque, qui arborait les insignes des



reines égyptiennes et apparaissait à son peuple telle une vivante Isis, épousa successivement ses deux frères, Ptolémée XIV et Ptolémée XV, à l'image de la déesse favorite des Égyptiens, unie à son frère Osiris.

### *La théocratie pharaonique : place aux hommes !*

Mais pour comprendre le rôle décisif qu'ont joué ces grandes souveraines, il faut d'abord préciser la nature de la théocratie pharaonique dans laquelle elles s'inscrivent. Si, depuis les origines, l'Égypte a été gouvernée par un souverain masculin, aucun texte cependant ne nous précise clairement cette tradition, établie sur des millénaires, stipulant que la couronne se transmet seulement aux hommes avec l'instauration d'une monarchie unique sur l'ensemble du pays.

Mieux, selon l'historien égyptien Manéthon<sup>7</sup>, il aurait existé une loi remontant à la II<sup>e</sup> dynastie (vers 2900-2700) selon laquelle les femmes pouvaient elles aussi avoir accès au trône. Car même si le roi demeure au centre de cette institution, aucun document n'accrédite le fait qu'une reine n'ait pas le droit de devenir pharaon et d'occuper ce rôle central, ni que le peuple en ait rejeté l'idée. Mais généralement, plutôt que de se voir offrir la direction de l'Empire, une femme légitime pour ce rôle – car de sang royal – était plutôt mariée à un homme du premier cercle.

À part quelques exceptions, le pouvoir demeure donc aux mains des héritiers mâles : pour les familles héréditaires, l'autopréservation de la royauté est au centre du processus dynastique. Et c'est en leader absolu que le roi est figuré, suivi, donc, de la reine, qui n'est le plus souvent qu'un rouage dans la structure complexe dont le centre est Pharaon.

À la XVIII<sup>e</sup> dynastie, pourtant, le rôle cultuel et politique des souveraines s'affirme, jusqu'à culminer dans un partenariat de quasi-égalité entre le roi et sa « grande épouse royale » sous le règne d'Amenhotep III, puis sous celui de son fils, lors de l'épisode amarnien et l'affirmation du

monothéisme par Akhénaton. Mais cette prédominance décline après Toutânkhamon : les rois sont de nouveau figurés à plus grande échelle que leurs épouses et la silhouette gracile d'une Néfertari semble parfois bien « écrasée » par les statues colossales de l'omnipotent Ramsès II...

Pharaon règne tel un dieu sur terre : il en est en quelque sorte l'hypostase, l'« image vivante sur terre », s'inscrivant dans une lignée de dieux puissants manifestés depuis les premières lueurs de la Création<sup>8</sup>. Après son couronnement et le rituel qui le consacre, le roi devient ainsi un *netjer* (dieu) et fait face en égal aux divinités sur les murs des temples – de sa naissance mythologique à son couronnement et lors des fêtes jubilaires qui sont par ailleurs censées le régénérer. Fils du dieu, il en a aussi les devoirs, s'inscrivant dans l'archétype mythique d'Horus, le fils et « vengeur » de son père Osiris. Pharaon, issu de l'union du dieu et de sa mère terrestre, est donc habilité par essence à le servir. En lui coexistent les dimensions humaine et divine dans une Égypte sacralisée par le rite. La théocratie a été bâtie pour maintenir l'équilibre dont le roi est le centre. Par sa gouvernance et les rites qu'il perpétue, celui-ci doit prévenir le possible retour d'un tsunami : les forces du chaos, prêtes à submerger le monde. Mais pour cela, la royauté égyptienne, selon les mots de l'égyptologue Lana Troy, « combine des éléments masculins et féminins qui lui permettent de se renouveler perpétuellement ».

### *Une légitimité par les femmes ?*

La royauté s'inscrit dans une continuité dynastique : le trône se transmet de père en fils afin de protéger l'institution théocratique qui place le souverain au-dessus de tous ses sujets. Le trait le plus saillant en est l'hérédité par filiation, car il est impératif de préserver l'intégrité territoriale du royaume égyptien. La succession royale s'établit donc autour des liens du sang. C'est dans cet esprit que le souverain se marie généralement dans

le cercle familial, afin de préserver la substance divine. Si l'héritier mâle fait défaut, le candidat au trône, enfant illégitime ou prétendant apparenté, a la préséance ; usurpateur ou roturier, il devra autant que possible épouser une fille de la famille royale<sup>9</sup>. Ce sont donc les femmes qui confèrent au roi sa légitimité, en tant qu'elles assurent la lignée dynastique – elles en sont les garantes. Une fois encore, ce sont les couples divins Isis-Osiris et Horus-Hathor qui servent de modèles : en effet, la relation roi-reine interagit avec des aspects cosmogoniques.

En revanche, la théorie selon laquelle l'accession au trône s'est faite à travers la lignée royale féminine, en ligne directe d'héritière à héritière, a été remise en question : les égyptologues ont longtemps pensé que, pour être légitime, le roi devait épouser la fille de son prédécesseur, donc, le plus souvent, sa sœur ou de sa demi-sœur. Pourtant, cet « idéal » est loin d'avoir été atteint et n'a pas été considéré comme essentiel par les Égyptiens : on ne peut établir une lignée de reines qui descendraient les unes des autres, spécialement au Nouvel Empire. Quand le roi ne peut épouser sa sœur, il s'unit à une femme de la noblesse ou du premier cercle. Toutes les reines ne sont donc pas obligatoirement légitimantes mais, en l'absence d'héritier mâle en âge de régner, elles sont en mesure d'assumer une régence.

La légitimité du pouvoir royal repose plus sur le rôle théologique joué par les souveraines – comme incarnations divines – que sur leur lignée. Et la reine devenue mère de l'héritier garantit le renouvellement constant de la monarchie. Les chances pour un prince de monter sur le trône ne reposent donc pas sur le sang, royal ou non, qui coule dans les veines de sa mère, mais plutôt sur des jeux d'influence et de pouvoir et, si l'on peut le qualifier ainsi, sur le « lobbying » actif des différents clans royaux<sup>10</sup>. En conclusion, c'est toujours le féminin qui sert de médium à la légitimation : reine mère ou déesse, car c'est Hathor qui « désigne le souverain », « distingue celui qu'elle aime pour être souverain »... « On ne peut être couronné sans qu'elle le sache », précisent les textes.

## *La prohibition de l'inceste levée ?*

Pour affirmer leur propre légitimité, certains souverains épousèrent leur sœur ou leur demi-sœur et eurent des enfants avec elles. Et parfois ils s'unirent avec leurs propres filles, ce qui fut le cas d'Amenhotep III ou de Ramsès II, par exemple. Comment comprendre ces périodes où la reine mère se comporte en épouse de son fils ? L'inceste filial dans la société égyptienne ancienne peut-il être envisagé ? Une fois encore, les références mythologiques s'imposent : Isis est violée par son fils Horus, qui incarne alors une forme du dieu ithyphallique Min, mais cette union intime avec la mère-épouse permet à Osiris, le père assassiné, de renaître dans son fils ; et aussi d'engendrer le soleil et de contribuer à la création du monde. Se peut-il que ces unions mère-fils aient été un jour transcrites dans l'idéologie royale et véritablement *incarnées* ? Cette tradition d'inceste divinisé se perpétuera dans les unions adelphiques en vigueur chez les rois lagides – aux antipodes des traditions grecques dans ce domaine.

De notre point de vue, il serait pourtant hâtif de juger de telles unions, la prohibition de l'inceste structurant les sociétés, comme l'a montré Claude Lévi-Strauss. Ces mariages pharaoniques ne peuvent en effet être évalués à partir de notre ethnocentrisme : ce serait oublier qu'ils n'existaient que dans la sphère royale, et échappaient de fait aux lois humaines et aux interdits ontologiques. En effet, de telles unions renvoient à la nature divine des souverains qui plonge ses lointaines racines dans le temps des mythes et le monde des dieux – notamment dans l'histoire des sœur et frère Isis et Osiris, modèle archétypal de la théocratie pharaonique. Elles désignent le régime différent qui est celui des divinités – dans la même veine, la *Théogonie* d'Hésiode<sup>11</sup> est tissée de ces « incestes sacrés ».

En perpétuant cette tradition, Pharaon se place lui-même au rang des dieux et marque la place unique qui est la sienne dans la société. Mais les unions entre frères et sœurs ne sont pas une obligation, un choix imposé. Nous suivons sur ce point l'égyptologue Dimitri Meeks, pour qui l'inceste

rituel et la transgression des règles communes « trouvent une explication qui les rend plus intelligibles dès lors qu'on ne les frappe pas d'un interdit intellectuel empêchant de les étudier pour ce qu'ils sont : les éléments d'une culture brillante qui n'est pas la nôtre, mais que nous devons accepter comme telle<sup>12</sup> ».

Durant plusieurs décennies, la nature de la fonction pharaonique n'a cessé d'être affinée – de nombreuses études ont paru sur le sujet, le débat s'est élargi –, mais le rôle que tinrent les reines est longtemps demeuré au second plan, englobé dans des thèmes plus généraux. Depuis les années 1970, heureusement, les publications scientifiques autour du thème des femmes dans l'Égypte ancienne se sont multipliées.

Il m'a donc semblé important de traiter de l'univers complémentaire du pouvoir pharaonique, que les Anglo-Saxons qualifient de *queenship*, mot intraduisible en français et qui ne désigne pas seulement une royauté féminine exceptionnelle et marginale, mais encore le pôle féminin, indispensable et structurel, de la sphère royale.

Écrire une histoire des femmes célèbres de l'Égypte ancienne ne suffit pas : il faut tenter d'approcher cet univers singulier dans la pluralité de ses niveaux, mythique, historique, institutionnel. Les sources principales d'une telle étude sont les textes et les papyrus, les représentations – statues, portraits, bas-reliefs, fresques, stèles provenant des tombes et des temples –, les artefacts et objets rituels et quotidiens, tout autant que les précieux courriers diplomatiques échangés entre l'Égypte et ses voisins.

---

1. Claude Aziza, « Images de l'Égypte antique : péplum et carton-pâte », in Florence Quentin (dir.), *Le Livre des Égyptes*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2015.

2. Boucle de forme allongée, symbole de domination universelle et élément protecteur.

3. Principale divinité représentant le soleil en Égypte ancienne, Rê possède un caractère de démiurge, en tant que source de vie.

4. Hathor est la déesse de l'amour et de la joie qui permet le renouvellement perpétuel de toutes les formes de vie. Amon, associé au vent, deviendra un dieu d'empire, patron de la monarchie, dont le culte s'épanouira autour de l'ensemble cultuel de Karnak (Haute-Égypte).

5. Période durant laquelle Amenhotep IV/Akhénaton (1353-1336) transféra la Cour à Akhet Aton, l'actuelle Tell el-Amarna, en Moyenne-Égypte.

6. À l'image de la toute-puissante et quasi divinisée Élisabeth I<sup>re</sup> d'Angleterre, quatre ou cinq souveraines ont régné de plein droit dans l'histoire égyptienne, de l'Ancien Empire (ainsi Nitocris, à la VI<sup>e</sup> dynastie, vers 2350-2200) jusqu'à la conquête macédonienne. Au Moyen Empire, Sobeknéferou (1789-1786) fut la première femme-pharaon à bénéficier d'une titulature royale complète et à porter la coiffure royale *némès* et le pagne de cérémonie, mais *sur* sa robe, assumant sa féminité, au rebours d'Hatchepsout.

7. Originaire de Sebennytos, il fut grand prêtre d'Héliopolis au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il compila l'histoire égyptienne dans *Aegyptiaca*.

8. « À l'époque primitive, le roi, en tant qu'incarnation du dieu-soleil, porte comme titre le nom divin d'Horus. Horus est à l'origine le dieu-soleil et forme un couple avec la déesse du ciel Hathor dont le nom signifie "maison d'Horus"... Lors de la transition vers la V<sup>e</sup> dynastie, Rê d'Héliopolis est promu au rang de dieu d'État. Le roi n'est plus alors une incarnation du soleil, mais son fils. Par ce changement, la royauté prend une forme "constellative" : elle se réalise dans la constellation du père et du fils... La filiation du roi avec Osiris le place dans une succession dynastique qui remonte à travers les générations et les dynasties antérieures jusqu'aux dieux » (Jan Assmann, *Le Livre des Égyptes*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2015, p. 62).

9. C'est le cas par exemple du généralissime Horemheb (1323-1295 av. J.-C.) qui succède à Toutânkhamon et Aÿ et épouse la princesse Moutnedjemet.

10. Lorsque la succession n'est pas orthodoxe, le prétendant au trône peut toujours avoir recours à des subterfuges comme des prophéties, oracles ou rêves prétendument envoyés par les dieux et qui confirment sa légitimité.

11. Au VIII<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., Hésiode compose le long poème la *Théogonie*, dans lequel il présente la multitude des dieux célébrés par les mythes grecs. À l'origine des dieux et de l'univers, point de figure masculine, mais une divinité féminine : Gaïa engendre seule Ouranos (le Ciel), Ouréa (les Montagnes élevées) et Pontos (la Mer sans rivages). Elle s'accouple non pas à un époux et père, mais à son fils Ouranos.

12. Dimitri Meeks, *Les Égyptiens et leurs mythes. Appréhender un polythéisme*, Hazan, « La Chaire du Louvre », 2018.

## AVERTISSEMENT

Existe-t-il des biais de genre en égyptologie ? Lors de la Conférence internationale sur les femmes en Égypte ancienne organisée par l'Université américaine du Caire (AUC) du 31 octobre au 2 novembre 2019, l'égyptologue Mariam F. Ayad<sup>1</sup>, professeure associée à l'AUC, rappelait que « les Égyptiennes jouissaient d'un large éventail de titres religieux et administratifs. Bien que ceux-ci reflétassent peut-être un emploi réel à l'extérieur du foyer ayant pu donner une certaine indépendance économique aux femmes qui les portaient, leur signification est trop souvent minimisée, ces titres étant qualifiés d'“honorifiques”. Les preuves de l'emploi des femmes et/ou de leur indépendance économique ont été systématiquement ignorées, rejetées ou mal interprétées. De même, on a parfois supposé que les femmes de haut rang (telles que les femmes “vizirs” et “juges”, la reine-pharaon Hatchepsout ou encore les épouses du dieu Amon) auraient été des faire-valoir, tandis que le véritable pouvoir se trouvait entre les mains d'un mari ou de personnages masculins de haut rang. Bien que de récentes études, principalement menées par des égyptologues féminines, aient tenté de contrer de telles attitudes, ces hypothèses abondent encore dans les publications universitaires. Les attitudes dénigrantes vis-à-vis des femmes, de leur autonomie et de leur indépendance économique ne vont pas seulement à l'encontre des sensibilités féministes modernes, mais risquent également d'ignorer les preuves issues de l'Antiquité égyptienne, refusant



ainsi de les évaluer en vertu de leurs mérites et de comprendre cette culture dans ses propres spécificités ».

La communication de Mariam F. Ayad met en lumière certains des exemples les plus flagrants de telles attitudes et soutient qu'une révision de ces approches et conclusions souvent hâtives est aujourd'hui nécessaire, ce que confirme l'égyptologue Philippe Martinez : « L'égyptologie, encore habitée de façon plus ou moins consciente par une forme souterraine de la pensée patriarcale et, disons-le, machiste qui hantait le XIX<sup>e</sup> siècle et une bonne partie du XX<sup>e</sup>, continue d'assumer ouvertement que la royauté égyptienne se devait d'être uniquement et spécifiquement mâle [...]. Il n'en est pourtant rien [...]. Si la royauté est l'image miroir sur terre de la divinité céleste, les documents textuels concernant cette dernière indiquent clairement son caractère plus androgyne que spécifiquement mâle<sup>2</sup>. »

Car même si nous devons être vigilants quant à une idéalisation de la condition féminine dans l'Égypte ancienne<sup>3</sup>, il me semble essentiel de modifier notre lecture et notre approche de celles qui contribuèrent largement à la grandeur et au rayonnement de cette brillante civilisation.

Louxor, 14 mars 2020.

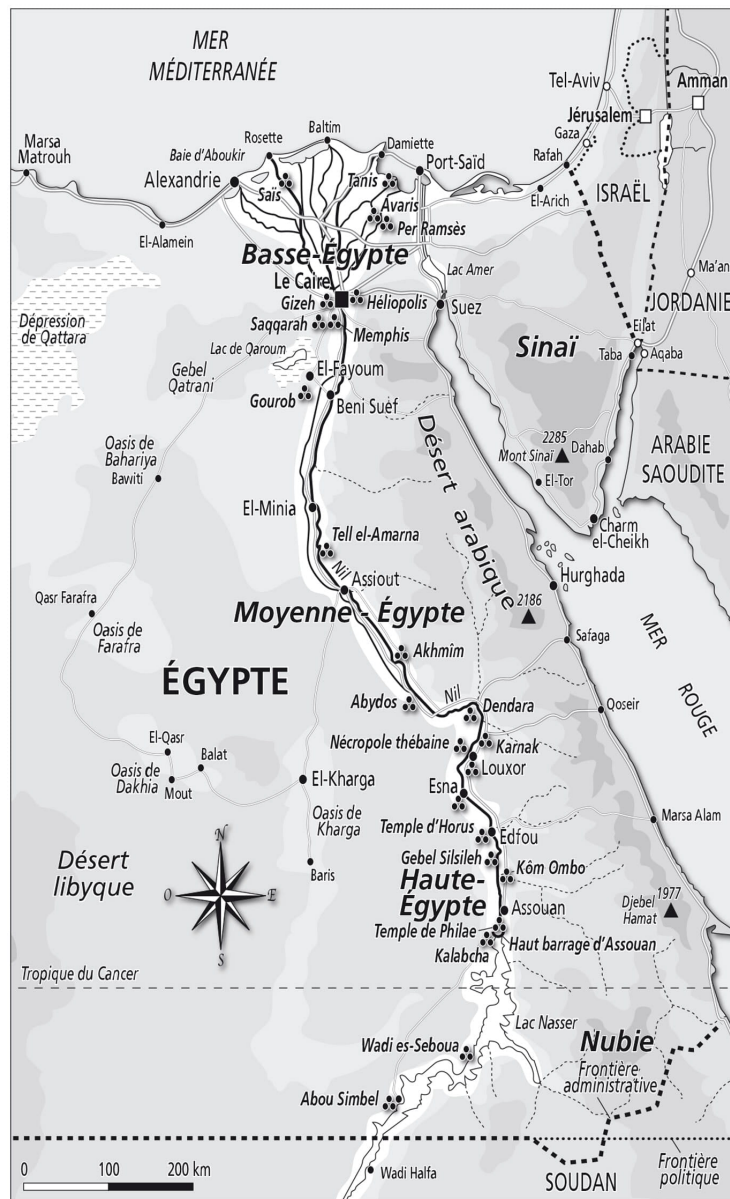
---

1. <https://www.aucegypt.edu/fac/mariamayad>

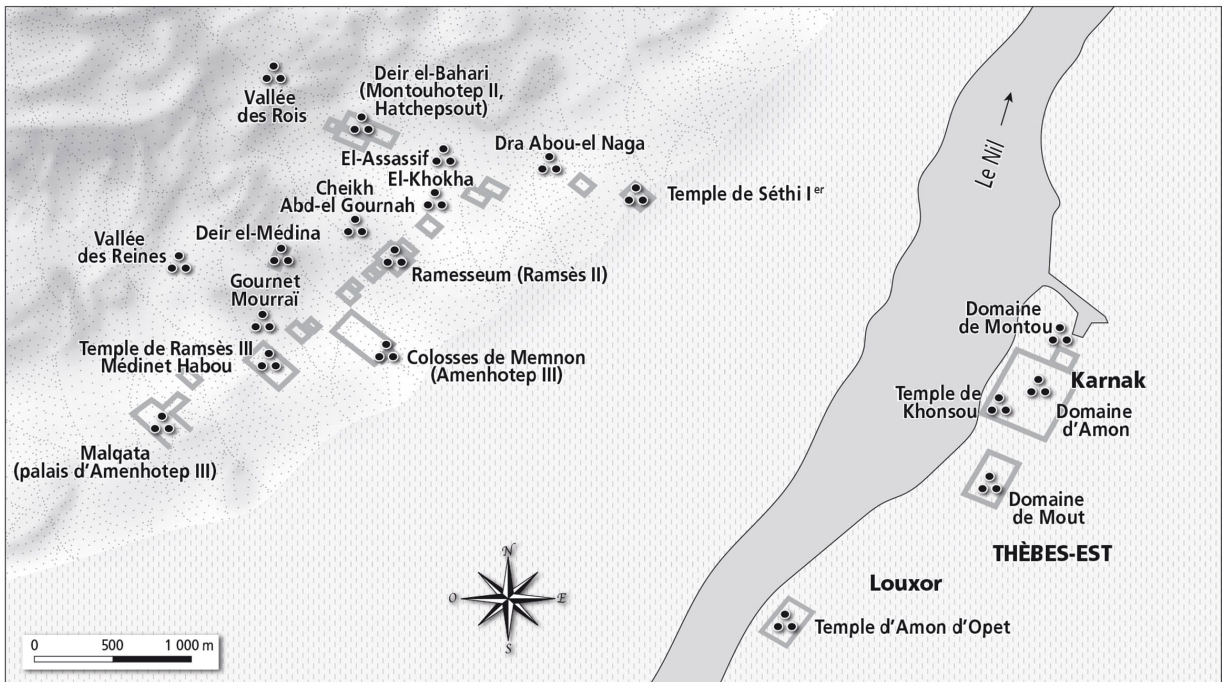
2. Philippe Martinez, *Akhénaton et Néfertiti, trop près du soleil*, Ellipses, 2020, p. 533.

3. Car en dépit de la place importante que les femmes occupaient en Égypte, en regard de celle qui leur était réservée ailleurs, elles entraient dans une catégorie sujette à la discrimination.

## L'ÉGYPTE ET SES PRINCIPAUX SITES



## NÉCROPOLES, VILLES, TEMPLES ET PALAIS THÉBAINS AU NOUVEL EMPIRE



## Quand les reines montent au zénith

En période de troubles et d'instabilité, des premières dynasties jusqu'à Cléopâtre<sup>1</sup>, l'Égypte ancienne a pu compter sur ses souveraines pour rétablir et maintenir l'ordre et la paix. « Il est intéressant de remarquer, explique l'égyptologue Dimitri Meeks, que dans la réalité humaine, ce sont toujours les femmes qui, lorsqu'une lignée s'éteint ou connaît des difficultés successorales, se trouvent en situation de transmettre ou de cautionner une légitimité compromise<sup>2</sup>. »

C'est le cas de celles qui, au début du Nouvel Empire, aidèrent leurs époux à expulser les occupants Hyksôs, à reprendre l'entier contrôle du pays et à le réorganiser après le désordre et l'émiettement du pouvoir pharaonique lors de la deuxième période intermédiaire (vers 1710-1540).

En exerçant leurs fonctions alors que les souverains thébains sont en guerre contre l'occupant, ces dirigeantes puissantes acquièrent davantage d'influence, donnant naissance à une nouvelle dynastie, plus solide. À Thèbes, « camp de base » pour la reconquête, la résistance s'organise sous l'égide de trois reines : Tétishéri, sa fille Ahhotep I<sup>re</sup> et sa petite-fille Ahmès-Néfertari.

Grâce à leur capacité à gérer la situation et à faire face aux dangers, ces régentes, parfois chefs de guerre, permirent à la dynastie thébaine de

s'affermir : un nouveau royaume se dessinait, qui serait bientôt dirigé par quelques-uns des plus grands pharaons d'Égypte.

### *Le clan des Thébaines*

Si l'on ne peut proprement parler d'un « matriarcat thébain », parfois évoqué, une forme de transmission matrilineaire semble s'opérer durant cette époque de transition, avec la montée en puissance des souveraines : Tétishéri et sa fille Ahhotep accomplirent une carrière politique exceptionnelle – dans les deux cas, leurs époux moururent avant elles, certains au combat, leur laissant de la sorte le champ libre. Mères de trois enfants, ces veuves d'influence prirent alors le pouvoir. Ce clan thébain dominé par les femmes pour renforcer l'hégémonie familiale favorisait les unions de proximité : les rois qui se succédèrent sur le trône d'Égypte épousèrent dans la mesure du possible leurs propres sœurs. Ce sang royal tout autant que divin irrigua une lignée privilégiant les unions adelphiques, à l'image du couple mythique Isis et Osiris, ou encore en référence aux jumeaux primordiaux Chou et Tefnout, première paire issue du démiurge Rê-Atoum dans la cosmogonie d'Héliopolis. Pouvoir royal, référence à la mythologie et puissance religieuse seront pour toujours imbriqués. Cette période de reconquête du pays a pour corollaire la montée en puissance des souveraines d'Égypte à l'aube du Nouvel Empire.

### *Chasser les hommes « venus d'Orient »*

On doit à l'historien égyptien Manéthon (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) l'invention du nom « Hyksôs », attribué aux envahisseurs asiatiques qui dominèrent le nord de l'Égypte de 1720 environ à 1560 avant J.-C.<sup>3</sup>. Ce terme renvoie à l'expression égyptienne *hekakhasout* désignant les chefs des tribus nomades qui parcouraient le désert syro-palestinien. Il s'agit donc moins d'une

invasion que d'une installation progressive en Égypte de peuples d'origine sémite, issus d'Asie occidentale. Cette « infiltration étrangère » devait bientôt culminer avec la prise de la ville d'Avaris, dans le Delta oriental, par ces populations en majorité amorites, au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. En remportant une victoire décisive, cette puissance militaire mit (temporairement) un terme à un Empire égyptien unifié du nord au sud tel qu'il l'était avant l'invasion. Les Hyksôs contrôlaient le nord du royaume, quand la dynastie thébaine en dominait le sud.

Au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> et au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, deux royaumes se partagent donc l'Égypte : l'un à Thèbes et sa région et l'autre dans le Delta, avec Avaris comme capitale. Mais les Thébains, soucieux d'étendre leur influence en Méditerranée et au Levant, conquièrent Avaris et apparaissent, en outre, non seulement tels des vainqueurs, mais comme les restaurateurs de l'unité perdue du pays. On sait aujourd'hui qu'il s'agit là d'une construction idéologique qui fut relayée par les historiens Manéthon et Flavius Josèphe : après avoir mis à bas le royaume d'Avaris, les Thébains imposèrent leur propre récit propagandiste, en dénigrant leurs adversaires. La réalité, nous l'avons vu, est plus prosaïque : cette destruction et cette conquête sont vitales stratégiquement pour accéder aux régions contrôlées par les Avarites. Et c'est cette réécriture de l'histoire qui finit par s'imposer, grâce, notamment, aux écrits de Manéthon, qui fit du peuple vaincu les fameux « Hyksôs », à l'étymologie fantaisiste, désignant ces rois comme des pasteurs nomades issus du désert. Une manière de magnifier la monarchie pharaonique unitaire, c'est-à-dire un Double-Pays placé sous l'autorité d'un seul et même roi.

### *Chef de guerre, pacificatrice*

Le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle voit ainsi la renaissance d'un royaume thébain avec, à sa tête, une puissante lignée locale, les Antef, qui se maintiendra sur le trône

d'Égypte jusqu'au règne d'Amenhotep I<sup>er</sup> (1525-1504). La période qui s'ouvre montre l'importance croissante des membres de la famille royale et leur mise en scène idéologique. Les rois guerriers laissent leurs épouses prendre une place non négligeable dans les affaires du royaume alors qu'ils combattent. De fait, même si les souveraines ne sont définies que par rapport à leur époux, leur personnalité ainsi que le rôle politique et religieux qu'elles jouent s'affirment bel et bien, et leur statut rappelle celui des reines éminentes des premières dynasties égyptiennes : face à l'« agresseur » du royaume d'Avaris, et alors que ses princes sont lancés dans la guerre, Thèbes consacre la montée en puissance de grandes figures féminines qui contribuent à l'unité de la famille royale, à sa souveraineté absolue et sans partage.

Ainsi, à la XVII<sup>e</sup> dynastie, la reine Tétishéri, mère de Seqenenrê-Tâa II « le Brave » : souverain des « seules » terres thébaines, celui-ci lance une campagne pour contester la domination hyksôs. Tétishéri, femme de tête qui exerce une grande influence sur son fils, s'impose comme la matriarche d'une famille toute-puissante. Sa longévité lui permet d'exercer sur son pays un pouvoir incontesté. Considérée comme la véritable fondatrice de la lignée, cette reine occupera le centre névralgique du pouvoir royal à la mort de son époux, Sénakhtenrê Ahmosé « l'Ancien ».

Comme l'impose aussi la coutume qui tient à conserver le sang royal et à concentrer le pouvoir au sein de la famille régnante, Ahhotep I<sup>re</sup> et Seqenenrê-Tâa, sœur et frère, sont unis par les liens du mariage<sup>4</sup>. Ayant hérité de Tétishéri son esprit de pouvoir et son opiniâtreté, Ahhotep va à son tour soutenir la lutte de son époux contre l'occupation des Hyksôs dans le nord du pays. Mais le combat du roi sera de courte durée : Seqenenrê-Tâa meurt des suites de blessures infligées sur les champs de bataille. Les détails de la régence d'Ahhotep ne nous sont connus que par fragments et la relation entre elle et une autre reine, Ahhotep II, avec laquelle son fils entretenait un lien, induit beaucoup de confusion.



## *Les honneurs militaires*

Il existe pourtant des preuves du rôle important joué par Ahhotep dans la poursuite de la campagne contre les occupants asiatiques, alors même que Thèbes faisait face à des dangers venant du sud. À cette époque, son fils étant trop jeune pour gouverner en ces temps troublés, elle fait face, se montrant à la hauteur de la tâche. Menacée par les Hyksôs au nord, elle l'est également au sud<sup>5</sup>.

Des honneurs militaires ont été trouvés dans le trousseau funéraire d'Ahhotep, ce qui pourrait laisser penser qu'elle prit les armes pour défendre l'Égypte, comme une régente à l'autorité inédite : « À côté de ces bijoux, des armes et des amulettes étaient entassés pêle-mêle : trois grosses mouches d'or massif suspendues à une chaînette mince, neuf petites haches, trois en or, six en argent, une tête de lion en or d'un travail minutieux, un sceptre en bois noir enroulé d'or, des anneaux de jambes, des poignards. L'un d'eux, enfermé dans une gaine d'or, avait un manche en bois, décoré de triangles en cornaline, en lapis-lazuli, en feldspath et en or. Pour le pommeau, quatre têtes de femme en or repoussé ; une tête de taureau renversée, en or, dissimule la soudure de la lame au manche. Le pourtour de la lame est en or massif, le corps en bronze noir, damasquiné. Sur la face supérieure, au-dessous du prénom d'Ahmos [Ahmosis], un lion poursuit un taureau, en présence de quatre grosses sauterelles alignées ; sur la face inférieure, le nom d'Ahmos et quinze fleurs épanouies, qui sortent l'une de l'autre et vont se perdant vers la pointe », décrit minutieusement Gaston Maspéro<sup>6</sup>, qui ajoute : « On se demandera quel besoin une femme, et une femme morte, avait de tant d'armes. L'autre monde était peuplé d'ennemis contre lesquels on devait lutter sans relâche : génies typhoniens, serpents, scorpions gigantesques, tortues, monstres de toute sorte. Les poignards qu'on enfermait au cercueil avec la momie aidaient l'âme à se protéger... », oblitérant ainsi (mais, à sa décharge, nous sommes en 1887) la dimension politique de la présence de ces objets dans la dernière demeure d'une reine

qui tint entre ses mains les destinées du pays... On peut bien sûr y voir un hommage posthume à la « chef de guerre » Ahhotep, ce que confirme une grande stèle, dans le temple de Karnak, qui décrit le rôle crucial de cette souveraine d'exception<sup>7</sup> :

Elle a gouverné un grand nombre de personnes et pris soin de l'Égypte avec sagesse ; elle a assisté son armée ; elle l'a soignée ; elle a forcé ses ennemis à partir et a uni les dissidents ; elle a pacifié la Haute et la Basse-Égypte et soumis les rebelles.

Ahmosis (1550-1525) sera en mesure de mener à leur terme les campagnes de sa mère Ahhotep. Vers 1521 av. J.-C., il reprend le fief hyksôs et la ville d'Avaris, devenant, vers 1521 av. J.-C., le premier roi de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, nouvel « Horus » des Deux-Terres.

Selon la tradition, Ahmosis prendra pour épouse sa sœur, la reine Ahmès-Néfertari, qui jouera un rôle politique de premier plan dans la construction d'une Égypte réunifiée, sous le règne de son époux puis de leur fils, Amenhotep I<sup>er</sup>, consolidant ainsi la position stratégique de leur famille.

La réorganisation du culte à Amon, dieu dynastique thébain, se fera aussi en faveur des femmes, qui pèseront davantage et accéderont à des fonctions telles que celle de « divine épouse » du dieu des dieux, charge prestigieuse assortie de biens et de personnel.

Ainsi s'ouvre la voie aux puissantes souveraines d'une époque qui s'annonce fastueuse. Celle du Nouvel Empire et d'une civilisation à son zénith.

Entrons alors – par effraction, car le domaine royal est aussi domaine divin en Égypte – dans l'intimité des palais pharaoniques, à la découverte de celles qui furent la contrepartie essentielle de l'« Horus vivant, maître des Deux-Terres, grand dieu, gratifié de vie ».

---

1. La IV<sup>e</sup> dynastie (vers 2620-2500), celle de Khéops, par exemple, s'achève sur une période de grande labilité : sans héritier mâle incontestable, c'est la reine Khentkaous I<sup>re</sup> qui assure la légitimité du pouvoir, permettant par conséquent que la continuité monarchique soit assurée.

2. Dimitri Meeks, *Les Égyptiens et leurs mythes*, *op. cit.*

3. Flavius Josèphe, historien juif du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, évoque ainsi l'invasion des Hyksôs d'après le récit de Manéthon : « À l'improviste, des hommes d'une race inconnue venue de l'Orient eurent l'audace d'envahir notre pays [l'Égypte], et sans difficulté ni combat s'en emparèrent de vive force. »

4. Il épousera aussi deux autres de ses sœurs.

5. La Nubie avait noué une alliance avec les Hyksôs, ce qui constituait une menace pour Thèbes aux deux extrémités du pays.

6. Gaston Maspéro, *L'Archéologie égyptienne*, Éditions Decoopman, 2014.

7. Auguste Mariette, en 1858, découvrit dans sa tombe un collier en or avec des mouches, sorte de « Légion d'honneur » pour les vainqueurs militaires. Son sarcophage en bois doré est exposé aujourd'hui au musée du Caire, mais sa momie a malheureusement été volée lors de son transfert au musée.

## Ahmès-Néfertari

« Le dieu lune l’a engendrée, la plus belle. »

Grande épouse royale d’Ahmosis I<sup>er</sup> (vers 1550-1525).

Mère du roi Amenhotep I<sup>er</sup> (1525-1504).

C’est l’« homme fort » en ce début du Nouvel Empire. La souveraine d’Égypte par essence, même si elle est moins connue que celles qui lui succéderont à la XVIII<sup>e</sup> dynastie – qu’elle inaugure – et à la XIX<sup>e</sup> dynastie, les plus prospères, les plus rayonnantes de la civilisation égyptienne.

Charismatique et influente, exerçant d’importantes fonctions politiques et religieuses durant les trois quarts du XVI<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>1</sup>, elle est en outre figurée avec une carnation déclinée dans un camaïeu allant du noir le plus profond au vert ou au rouge sombre, l’une de ses marques distinctives – vénérée, sous cet aspect apparemment obscur, ténébreux, même, car elle n’est autre, aux yeux de ses successeurs, qu’une des manifestations de la Grande Mère protégeant ses enfants par-delà la mort, tout autant que la déesse de la renaissance, incarnation de la fertilité, à l’image du limon fécondant du Nil. Une déclinaison pharaonique de la formule très commentée « Je suis noire et magnifique » qui irradie du *Cantique des cantiques* biblique.

Ahmès-Néfertari, divinisée après sa mort, est plus adulée qu'aucune autre reine égyptienne, aussi bien par les rois que chez les artisans de la « Place de Vérité » (Deir el-Médineh, Thèbes-Ouest), dont elle sera la « sainte patronne ». Ce qui ajoute à notre fascination pour cette femme exceptionnelle.

### *La lignée des matriarches*

Pour l'Égypte ancienne, nommer, c'est créer, parole et écriture font exister ce qu'elles représentent. On ne choisit donc pas par hasard, par convenance personnelle ou seul souci esthétique, d'appeler son enfant de telle ou telle manière, surtout s'il est issu de la famille royale : « Ahmès », tout d'abord : ce nom est en lien étroit avec l'astre lunaire et renvoie à une manière de tradition familiale chez Seqenenrê-Tâa, son père. Pharaon est à cette époque fréquemment placé sous les auspices du dieu lune, dont il est l'un des « fils », ou encore l'« aimé ». Quant à « Néfertari », il indique l'idée de perfection, d'harmonie, d'accomplissement, de bonheur. Ce nom connaîtra un véritable engouement auprès des femmes dans les siècles suivants, la plus célèbre d'entre elles étant bien sûr la grande épouse royale de Ramsès II.

Ahmès-Néfertari voit le jour alors que le pays est sur le point de se libérer du joug des Hyksôs : l'Égypte va bientôt vivre sa renaissance. Elle est l'une des enfants d'Ahhotep II et de Seqenenrê-Tâa II, dit « le Brave », mort sur le champ de bataille contre les envahisseurs « asiatiques » vers l'âge de 30 ou 40 ans<sup>2</sup>. La princesse a de qui tenir : formée par sa mère, reine elle aussi très puissante – après le décès de son époux, elle assura pour son fils la régence du pays –, Ahmès-Néfertari s'inscrit dans une lignée de matriarches que les circonstances exceptionnelles que traversait alors l'Égypte ont placées au premier plan dans l'histoire mouvementée de la XVII<sup>e</sup> dynastie.

La jeune femme, alors âgée d'entre 20 et 25 ans, épouse son frère Ahmosis I<sup>er</sup> (1550-1525), le fondateur de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, peut-être dans la seconde décade de son règne.

Le roi s'était marié en premières noces avec Ahmès-Satkamose, morte prématurément. Ahmès-Néfertari va donc tout « naturellement » se lier à son frère, selon le principe de consanguinité mis à l'honneur par leurs parents. On se souvient qu'à la XVII<sup>e</sup> dynastie s'est élaboré un système de clans familiaux cimenté par les femmes et qui assure la cohésion de la transmission à l'héritier mâle. La lignée maternelle supplante alors la lignée paternelle. Par exemple, rien ne nous est dit du lien qui existait entre Ahmosis I<sup>er</sup> et son père Seqenenrê-Tâa II. À cette époque, honneur aux mères et aux grands-mères.

Dans cet esprit de conservation du pouvoir et de transmission de la lignée royale, Ahmosis épouse également une autre de ses sœurs, Ahmès-Nebetta, mais c'est Ahmès-Néfertari qui demeure l'épouse principale jusqu'à la mort de ce pharaon. De leur union naîtront trois fils – Ahmès, Sa-Amon et Amenhotep – et trois filles, Sat-Amon, Ahmès-Mérytamon et Ahmès. Mais certains des enfants du couple mourront en bas âge, des décès extrêmement fréquents à l'époque.

*« Fille », « épouse », « mère » de roi : une femme prestigieuse*

Sur la stèle de la donation<sup>3</sup> d'Abydos, aux côtés de son frère-époux Ahmosis, la souveraine rend hommage à Tétishéri, leur grand-mère, sans doute décédée sous leur règne : le rayonnement de la fondatrice de la lignée, qui tint le destin de l'Égypte entre ses seules mains à la mort de son royal époux, est encore tel que son petit-fils a fait bâtir pour elle un cénotaphe au sud d'Abydos, épiscentre du culte à Osiris, le dieu des morts, mais aussi une sépulture et une chapelle funéraire à Thèbes<sup>4</sup>.

Ce document gravé nous montre la défunte reine coiffée de la couronne de vautour surmontée de plumes ; divinisée, elle reçoit les offrandes d'Ahmosis, qui exprime à Ahmès-Néfertari les sentiments filiaux qu'il éprouve envers leur aïeul. Un dialogue s'instaure entre les époux, dans lequel le roi cherche son assentiment pour honorer au mieux leurs ancêtres communs ; la souveraine a donc déjà voix au chapitre comme une conseillère avisée en matière rituelle et dynastique.

À l'instar de ses ancêtres féminines, dépassant même leur prestige et leur pouvoir, Ahmès-Néfertari va assumer des fonctions politiques et sacerdotales quasiment sans équivalent dans l'histoire égyptienne, et s'associer activement à l'embellissement des grands temples et de leur matériel cultuel.

La longue série de titres qu'elle revêt dit aussi toute la renommée qui est la sienne, témoignant de son appartenance à la lignée royale. Dans le contexte si particulier de cette XVIII<sup>e</sup> dynastie naissante, cette souveraine hors pair bénéficie d'attributions auxquelles une femme de la sphère royale n'avait jusque-là pu prétendre qu'à de rares occasions. Ahmès-Néfertari réunit toutes les fonctions en une seule femme : « fille du roi », « sœur du roi », « grande épouse royale », « épouse du dieu », « dame du Double-Pays », « souveraine des Deux-Terres », « souveraine du Sud et du Nord », « fille de Rê », « princesse héréditaire », « souveraine des Deux-Rives d'Horus », « celle qui commande la Haute et Basse-Égypte », « main du dieu », « supérieure des recluses d'Amon » « deuxième prophète d'Amon ». Et les épithètes les plus louangeuses : « noble dame », « grande de grâce », « celle qui n'a qu'à parler pour que tout s'accomplisse », « celle dont la beauté des paroles réjouit le dieu », « l'aimée d'Amon qui a façonné sa perfection »...

Ce statut d'exception se renforce considérablement du fait de la série d'intronisations qui se succèdent durant sa longue existence : comme sa mère, elle survit à son époux et assure la fonction de régente pour son fils,



encore trop jeune pour monter sur le trône. À la mort de ce dernier, elle jouera encore un rôle en légitimant son successeur, alors que la lignée des Thoutmosis remplacera celle d'Ahmosis.

### *Les couronnes et sceptres d'une déesse*

Peut-on identifier Ahmès-Néfertari et les autres souveraines d'Égypte au premier coup d'œil sans les confondre, dans un art égyptien qui nous paraît statique – mais qui n'est jamais figé, stéréotypé – du fait de la nature le plus souvent religieuse des œuvres, à l'image du couple royal, incarnation divine dans le monde des vivants ?

Les artistes antiques ont trouvé dans la représentation du corps un équilibre parfait qui a perduré pendant toute la civilisation pharaonique – chaque partie y est figurée sous son angle le plus caractéristique : le visage de profil, mais l'œil de face ; le buste et le corps de face, et les mains de profil. Car ces peintures qui exposent la parfaite silhouette des reines ne cherchent pas à attirer le seul regard ni à être réalistes au sens moderne du terme : elles visent plutôt l'exactitude, c'est-à-dire la représentation de l'essence (la nature) de chaque être. On l'aura compris : l'art pour l'art, la recherche du seul effet esthétique n'ont jamais eu cours en Égypte : le « beau » tel que nous l'entendons n'y a pas de valeur en soi ; il ne s'agit pas de recréer à l'identique l'apparence des choses, mais de saisir l'esprit d'une personne et de le refléter à travers la peinture. La beauté, c'est la vérité du corps, ce qui évoque une personne et qui ne relève pas du seul plaisir esthétique individuel.

Les formes féminines sont le plus souvent élancées, gracieuses et très séduisantes : Ahmès-Néfertari ne fait pas exception à ces canons esthétiques. Sur un fragment de la tombe de Kynebou (tombe thébaine, TT 113, située dans la nécropole sur la rive ouest de Louxor), elle apparaît dans son manteau de lin blanc ceinturé d'une élégante étoffe rouge et noire

à motifs. Le tissu laisse deviner un corps gracieux et harmonieusement proportionné ; elle porte un large collier, des bracelets et boucles d'oreilles richement travaillés. Mais ce qui la distingue d'une simple mortelle, ce sont ses couronnes et ses sceptres.

Portées à l'origine par les déesses, des couronnes parfaitement reconnaissables ont été attribuées dès les temps les plus anciens aux souveraines du fait de leur fonction de mère et de parèdre divines, intrinsèque à l'idéologie pharaonique. Divers attributs les assimilent aussi aux déesses, notamment celles qui sont associées à la légitimité de la royauté, et à son indispensable pérennité.

Ahmès-Néfertari porte fréquemment la couronne à dépouille de vautour dont la queue descend sur la nuque et dont le cou et la tête dominent le front royal. Cette parure associe la souveraine à la déesse-vautour et mère divine Nekhbet, protectrice de la Haute-Égypte. Quant au mot « mère », ou *mout*, sa transcription hiéroglyphique est un vautour, faisant ainsi référence à l'indispensable maternité de l'épouse royale, au prestige de la mère du roi.

Par ailleurs, il existe un lien étroit entre la souveraine et les déesses Isis et Mout<sup>5</sup>, épouse du dieu dynastique Amon qui acquiert une aura considérable à partir de cette époque. Le roi étant considéré comme fils d'Amon, Mout est de fait sa mère divine. On relèvera l'homophonie subtile autour du terme *mout*...

L'égyptologue Christian Leblanc rappelle l'origine de ce choix surprenant du vautour, considéré comme un charognard : pour les Égyptiens, cet oiseau ne pouvait être qu'« une femelle sans mâle, une mère exemplaire et protectrice qu'avait fécondée le vent, souffle démiurgique de Dieu ». En réalité, les Anciens, fins observateurs de la nature, avaient remarqué que mâles et femelles vautours ignorent tout dimorphisme sexuel. Le grand vautour fauve de Nubie serait alors assimilé « à la virginité de la mère », traduisant la « très particulière coexistence qui prenait corps entre

“les épouses du dieu” et Amon-Rê “le Caché”, incarnant lui-même le souffle de vie<sup>6</sup> ».

À cette époque, comme son époux, Ahmès-Néfertari arbore l’uræus – un cobra femelle, dressé sur le front, prêt à l’attaque pour défendre les ennemis du soleil –, mais aussi la paire de plumes de faucon droites fichées dans un support circulaire (*modius*), parfois décoré d’une frise d’uræus<sup>7</sup>. On retrouve ces plumes chez les dieux-faucons tels Horus ou Montou, divinité guerrière, mais encore chez Min, dieu de la fertilité, et Amon de Thèbes, qui les emprunta au précédent. Des insignes associés à des divinités masculines ? Dans le *Livre des morts* du Nouvel Empire, la double plume est également identifiée au double uræus, mais aussi, dans un hymne, à Rê et à ses deux yeux. La dimension aérienne et céleste associée au soleil et à son rayonnement semble s’imposer dans ce type de couronnes.

La déesse Hathor, sous sa forme de vache céleste, porte elle aussi la double plume (*chouti* en égyptien)<sup>8</sup>. Isis l’arborera à son tour, en plus du trône qui la coiffe et la caractérise (dépeintes de manière identique, les deux déesses ne se différencient alors que par leurs noms, inscrits en hiéroglyphes à côté d’elles).

La fonction solaire d’Ahmès-Néfertari se manifeste là encore : ces couronnes font de la reine l’incarnation terrestre d’Hathor dans sa fonction de parèdre de Rê et de maîtresse du Ciel.

Les traditionnels fouet (*flagellum*) et crosse sont toujours associés à la royauté pharaonique et à sa domination sur le monde et sur le peuple, mais ces insignes du pouvoir sont réservés aux seuls rois (ou aux souveraines régnautes) ; la plupart des représentations d’Ahmès-Néfertari nous la montrent tenant un sceptre végétal muni de trois lanières et composé d’un manche qui se termine en forme de lotus. Richement décoré, le manche est tenu contre la poitrine, les lanières ployant sur l’avant-bras replié.

Dans son autre main elle porte une fleur de lotus épanouie, signe de fertilité et d’immortalité, ou encore l’*ânkh*, ou croix de vie, lorsque la

souveraine est associée ou identifiée à une déesse. Car, comme Pharaon, son épouse détient le pouvoir de conférer le souffle de vie...

De la même manière, dans un contexte funéraire, quand Ahmès-Néfertari est figurée en reine défunte, l'*ânkh* la place de fait hors de la sphère humaine.

Tous ces insignes, divins à l'origine, se déplacent donc dans la sphère royale : leur usage montre que le roi est d'essence divine ; par extension, la souveraine l'est aussi. La reine est bien l'incarnation terrestre des divinités et la contrepartie féminine de la royauté. Elle assure le renouvellement perpétuel du pouvoir divin de son époux.

### *Épouser le dieu Amon*

Ahmès-Néfertari est décidément une reine qui « initie » : à partir du Nouvel Empire, les souveraines d'Égypte vont accéder à la fonction de « divine épouse » d'Amon. Ahmès-Néfertari porte la première ce titre dont elle va, avec son époux, préciser les contours et établir les modalités économiques, patrimoniales et religieuses. Pour la mère de l'héritier du trône, qui bénéficie (déjà) d'un pouvoir considérable durant cette période de transition, puis de renouveau politique et de réorganisation de la religion, il s'agit là d'une promotion exceptionnelle qui s'inscrit dans la continuité de ses précédentes fonctions rituelles. Ce qui aurait pu n'être qu'une dévolution provisoire liée à des circonstances historiques particulières va connaître une durée inattendue. L'institution des « divines épouses », qui se développe sous l'impulsion d'Ahmosis – dont l'objectif est de développer le culte d'Amon –, prendra une plus grande ampleur dans les années suivantes.

C'est ainsi qu'Ahmès-Néfertari atteint son zénith dans le même mouvement qui voit l'ascension du grand dieu dynastique, dont la gloire va de pair avec la richesse et la puissance de ses prêtres. S'opère alors une

fusion théocratique entre le pouvoir pharaonique et celui d'Amon-Rê, dont les reines et leurs héritières vont être des actrices majeures.

Cette dévotion intense pour le dieu thébain, entretenue par les femmes de la famille royale, n'a pourtant pas surgi *ex nihilo* dans le paysage religieux de la XVIII<sup>e</sup> dynastie naissante : au Moyen Empire, il existait déjà des « épouses du dieu » au service de divinités procréatrices, tel Min ; dans leur fonction sacerdotale, ces prêtresses, qui n'occupaient pas alors de position dynastique, nourrissaient et habillaient les statues du culte (lequel consistait essentiellement dans ces deux fonctions), jouaient de la musique et chantaient pour séduire le dieu. Mais elles l'assistaient aussi dans son acte créateur qui assurait la régénération quotidienne de l'univers. « Celle que son maître désire » ou encore la « main de Dieu »<sup>9</sup> sont deux titres explicites qui font référence au mythe héliopolitain et à la masturbation (soutenue par sa fille Hathor) du démiurge solitaire Rê-Atoum dont la main donna naissance au tout premier couple. Ces mentions ne laissent aucun doute sur le caractère érotique du rôle que les prêtresses tenaient dans ces rites. L'épouse doit bien sûr stimuler la libido divine, mais dans l'optique d'une hiérogamie, d'une union sacrée. Au-delà de la dimension sexuelle de ce sacerdoce, cette prêtresse, par la médiation du féminin, incarnation de l'*Anima Mundi*, faisait le lien entre le monde spirituel et le monde humain.

### *Charge prestigieuse et autonomie financière*

Que le titre de « divine épouse » entre donc dans la famille royale au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie ne doit rien au hasard, car la seconde période intermédiaire qui vient de s'achever a valorisé la tradition matriarcale. Jusqu'alors, en effet, cette fonction ne relevait pas d'une charge dynastique<sup>10</sup> ; ce titre, essentiel, va désormais faire partie du protocole des souveraines, à côté de celui de « grande épouse royale ». La reine mère devient alors l'intermédiaire sacrée, privilégiée, dans la transmission

dynastique, tout autant que source de légitimité. Toutefois, toutes les reines de la XVIII<sup>e</sup> dynastie ne porteront pas ce titre, même si elles ont engendré l'héritier de la double couronne. À l'inverse, toutes les épouses du dieu ne seront pas forcément légitimantes...

C'est grâce à la découverte providentielle, dans le troisième pylône du temple de Karnak, de la stèle de la Donation, dite encore « stèle de la vie chère », d'Ahmosis en faveur d'Ahmès-Néfertari (un contrat pour l'exercice de sa charge de « divine épouse » d'Amon) que nous en savons davantage sur les prérogatives de cette dernière : le roi y fait une offrande de pain à Amon, suivi de son épouse coiffée du *modius* (couronne plate, sans les hautes plumes) qui pose sa main sur son épaule. Entre eux, leur fils aîné, Ahmès, nu comme le veut la coutume, et portant la tresse des enfants sur le côté de la tête, tient la main de son père. Un trio familial que les sculpteurs ont délibérément « uni » par une série de gestes quasi affectueux, comme si les protagonistes faisaient bloc face au dieu thébain : le texte nous apprend que la reine cède sa fonction de « deuxième prophète d'Amon » contre des biens qui seront en quelque sorte « capitalisés » dans sa fonction d'« épouse du dieu<sup>11</sup> ». On suppose qu'Ahmosis, retenu loin de Thèbes et absorbé par les batailles de la reconquête du territoire égyptien, a confié à son épouse des pouvoirs exceptionnels sur le clergé et les temples d'Amon, restaurant à son profit l'antique fonction sacerdotale d'« épouse du dieu » et y joignant, pour un temps, le titre plus récent de « deuxième prophète d'Amon ». Le roi peut ainsi contrôler le tout-puissant clergé thébain par l'intermédiaire de son épouse. Cette volonté royale de limiter le pouvoir de la prêtrise dès le début du Nouvel Empire montre que la menace de cet « État dans l'État » est déjà latente : elle culminera à la fin de la XX<sup>e</sup> dynastie avec la lutte pour le pouvoir entre Pharaon et le grand prêtre d'Amon. En créant l'institution des épouses du dieu, le couple royal entend donc bien renforcer sa position dans l'institution monarchique et auprès du clergé amonien.

La charge de « deuxième prophète d'Amon » est traditionnellement masculine au sein de ce clergé – c'est donc un cas unique pour une reine, exception ayant été faite pour elle. Mais il est impossible d'affirmer qu'Ahmès-Néfertari l'ait réellement exercée, ce statut étant peu clair. Il se peut donc qu'elle n'ait été qu'honorifique. Dans le cas où elle n'aurait pas occupé effectivement cette fonction, elle l'aurait cédée à un particulier de l'entourage du roi, un certain Ahmès, moyennant une indemnité. Cette transaction (le texte de la stèle de la Donation énumère les biens reçus par la reine en compensation de cet abandon de charge) s'avère avantageuse pour Ahmès-Néfertari, puisque tous les articles provenant des magasins royaux sont sous-évalués par rapport à leur valeur. Or, ce qu'elle perçoit à la fin de la transaction est supérieur aux honoraires de la charge de « deuxième prophète d'Amon ». La dotation mentionnée sur ladite stèle, établie devant le roi, les juristes et les prêtres, attribue à Ahmès-Néfertari biens et ressources pour que sa fonction devienne une véritable institution religieuse assortie d'un patrimoine conséquent pour en assurer la pérennité *et* l'autonomie financière, garantissant ainsi un socle juridique et économique à la reine : domaine et terres, métaux précieux comme l'or, l'argent et le cuivre, parures (diadèmes, robes, perruques), onguents (un produit de luxe), réserves de nourriture et personnel nombreux. Une autonomie considérable qui évoque celle des grands « harems », propriété des femmes de la sphère royale. Vêtue somptueusement, notre souveraine est donc désormais à la tête d'un domaine devant un singulier « notaire », le dieu Amon lui-même, qui, à travers un oracle, garantit l'application des dispositions prévues.

Cette fonction et tout ce qu'elle comporte en matière économique, foncière et patrimoniale sont aussi son absolue propriété : plusieurs dizaines de personnes (domestiques ou paysans) travaillent sur ses terres et dans la « maison de l'épouse du dieu », sise dans la région de Thèbes (près de l'actuelle Gournah), gérée par un majordome et entretenue par des

serviteurs et servantes. Le domaine accueille aussi un collège de prêtresses comme l'attestent les biens mentionnés sur la stèle de la Donation. Par délégation, une « supérieure des recluses », parfois membre de la famille royale, dirige les prêtresses, ou « recluses », sans doute issues du harem et appelées, sous la direction de la « grande épouse royale », à participer à certains rites, à « apaiser » (contenter) le dieu par des danses et des chants – à stimuler ainsi ses fonctions reproductrices. Toutes les femmes réunies autour d'Amon sont nées au sein de l'aristocratie égyptienne, elles sont éduquées et sans doute lettrées pour certaines d'entre elles.

La liste des parures mentionnées dans la stèle de la Donation nous donne des indications sur la manière dont sont vêtues celles qui sont alors placées sous la houlette de l'impressionnante Ahmès-Néfertari. De longues robes fourreaux de style archaïsant, serrées à la taille et retenues par de larges bretelles laissent deviner leurs seins en partie dénudés. Les perruques, courtes, arborent un bandeau ; une sorte de résille blanche couvre la tête, que la stèle dénomme « voile de chevelure ». Elles portent parfois la lourde perruque tripartite que l'on retrouve chez les déesses Isis et Hathor.

Non seulement cette fonction enrichit économiquement la souveraine, mais elle la confirme dans sa vocation de parèdre divine d'Amon tout autant que de celle du roi, légitimant ainsi toute sa descendance. Pour autant, Ahmès-Néfertari ne porte pas uniquement ce titre en tant que « grande épouse royale » et mère de l'héritier au trône, mais comme détentrice de plein droit d'une fonction religieuse.

Il ne s'agit donc pas seulement d'une transmission dynastique : pour la première fois, une souveraine d'Égypte agit dans un culte qui lui est propre. C'est donc bien en tant qu'officiante, associée aux rituels royaux et divins, qu'elle détient sa place d'épouse royale, une conception tout à fait nouvelle de la royauté féminine.



## *Une transmission par les femmes*

Puisque le titre de « divine épouse » inclut une dimension économique et la gestion d'un patrimoine mobilier et immobilier, la reine se doit de le maintenir au sein de la famille. Ahmès-Néfertari revitalise ainsi la transmission matrilineaire dont elle est elle-même issue : elle est seule autorisée à léguer, à sa mort, son titre de « divine épouse » d'Amon et les biens qui s'y rapportent à ses filles – en l'occurrence Sat-Amon puis Ahmès-Mérytamon. Néanmoins, il est précisé que ledit titre pourra échoir à une autre femme que l'héritière au trône ou qu'à l'une des épouses du roi : une manière de protéger la lignée principale au cas où la succession se déroulerait dans une branche collatérale.

Cette charge va également procurer à la reine une richesse qui lui permet d'agir de manière autonome. Elle va lancer de grands travaux à Karnak – une chapelle, aujourd'hui disparue, lui sera même consacrée dans l'enceinte du temple d'Amon –, mais aussi multiplier les offrandes rituelles dans toute l'Égypte, où son nom figure dans de nombreux temples (Abydos, Thèbes, Serabit el-Khadim, etc.). Une manière pour cette souveraine de s'inscrire dans le *djet*, le temps de la durée éternelle, celui de la construction de pierre, et de marquer de son sceau l'histoire égyptienne...

Car Ahmès-Néfertari inaugure un changement fondamental en ce début de XVIII<sup>e</sup> dynastie : les reines sont désormais associées aux actes rituels et elles peuvent parfois agir seules face aux divinités. Car si, dans les représentations, les épouses du roi officient généralement aux côtés de ce dernier ou à tour de rôle avec lui, Ahmès-Néfertari, là encore, se singularise : elle est figurée en officiante, au moins une fois, au même niveau de responsabilité que les prêtres. Un bloc découvert à Karnak met en lumière une scène rituelle dans laquelle son fils Amenhotep I<sup>er</sup> est accompagné de sacerdotesses masculins et féminins. La reine mère apparaît dans sa longue robe fourreau et coiffée d'une perruque courte ceinte d'un bandeau, dans les rites dits d'« entrée et sortie du temple » ainsi que lors

des purifications préliminaires avant de gagner le sanctuaire. Tous deux précèdent les cérémonies proprement dites, comme les rites d'envoûtement, au sein desquels la présence de la divine épouse s'impose : l'épouse d'Amon détruit symboliquement les adversaires du dieu en brûlant leurs représentations figurées sur un éventail et en tirant des flèches aux quatre points cardinaux<sup>12</sup>. On sait qu'Ahmès-Néfertari exécute personnellement ces rites car sont mentionnés son nom et ses fonctions, et notamment celle de « main du dieu ». Que recouvre ce titre étonnant ?

### *Érotique Hathor*

Toute souveraine égyptienne intègre – et manifeste, en particulier dans les rites – la dimension érotique d'Hathor, déesse omniprésente auprès du roi. La beauté et la sensualité de celle qui est dite « la Dorée » lui valent les titres de « dame d'amour dans la barque des millions d'années », de « dame de la vulve », de « main du dieu », car elle est l'indispensable élément féminin qui suscite et stimule la Création chez son père Rê-Atoum : dans le récit cosmogonique d'Héliopolis, ce demiurge conçoit le monde par onanisme, on l'a vu. En tant que « main du dieu », la déesse tient un phallus, nécessaire à la libération des forces sexuelles du demiurge. Cette dénomination sera reprise dans le culte et attribuée aux « divines épouses » d'Amon.

De la même manière, point d'obscénité dans cette scène où Hathor se dénude devant son père Rê et lui montre sa vulve : déprimé, le dieu est alité et l'ordre du monde en est menacé. Sa fille, qui incarne l'érotisme créateur, parvient à le dérider par ce geste. Cette vision fait naître chez lui un rire qui engendre la vie ; une énergie nouvelle relance alors l'univers, le demiurge étant de nouveau actif pour assurer la bonne marche du monde.

En effet, lorsqu'elle se manifeste telle Nebèthetepèt, la « maîtresse de l'apaisement », la « dame de la satisfaction », grâce à ses vibrations

érotiques, Hathor contribue à la matérialisation du concept de création du monde à partir d'un démiurge unique. Les théologiens héliopolitains ont conçu Nebèthetepèt afin d'équilibrer l'intervention, au premier matin du monde, du seul démiurge masculin Rê-Atoum, ce qui offre une explication plus logique à la naissance du premier couple, les jumeaux Chou (dieu de l'air, du souffle de vie) et Tefnout (déesse de la chaleur du soleil). Cette union des complémentaires assure l'harmonie du monde. Le titre de « main du dieu » porté par Ahmès-Néfertari renvoie donc bien à une théogamie mythique, que la doctrine thébaine a empruntée à celle d'Héliopolis.

### *Unique officiante devant Amon... et « fille du dieu »*

L'imbrication entre le rang occupé au palais, la liturgie des temples et le fond mythologique s'avère totale. Pour Ahmès-Néfertari et d'autres souveraines après elle, c'est aussi une manière de tenir son rang, d'affirmer sa puissance, dans une théocratie dont le pouvoir et la légitimité s'appuient sur les prêtres thébains. Le privilège qui lui est accordé est comparable à celui de Pharaon : elle agit à l'instar du roi et des prêtres, à l'inverse des femmes « du commun », qui, par nature, ne peuvent entretenir de manière permanente l'état de pureté rituelle.

En tant qu'épouse du dieu, la reine est aussi celle, terrestre, du roi des dieux. Elle participe au destin royal, se substituant dans ce rôle à Mout, la parèdre d'Amon, et devient l'incarnation céleste du principe féminin universel, la mère des mères. Par cette union sacrée avec le dieu, le féminin apporte la complémentarité au concept de création. La reine est l'actrice de la pérennité de l'institution monarchique.

Les Égyptiens aiment les histoires de famille, mythologiques ou non – parfois si compliquées à nos yeux : les « épouses » sont *aussi* assimilées à des divinités considérées comme des filles du dieu Rê, Atoum ou Amon. Le titre de « fille du dieu », qui existait déjà sous l'Ancien Empire, va donc

être repris par les reines du Nouvel Empire : Ahmès-Néfertari est dite « fille de Rê », Ahmès, la mère d'Hatchepsout, « fille de Geb<sup>13</sup> ». Car la fille du Créateur est l'agent de son renouvellement, une métaphore de l'énergie régénératrice du père.

Cette référence au mythe originel pourrait-elle expliquer pourquoi plusieurs pharaons du Nouvel Empire ont épousé leurs filles ? La divine adoratrice, fille-épouse du dieu son père, entretient en effet une vigueur perpétuelle. Elle effectue pour lui des rites qui confèrent force et puissance. « Ô mère, ô Lumineuse qui repousses les ténèbres, qui éclaires toute créature de tes rayons... »

Outre un lien puissant noué avec Isis, la souveraine égyptienne est donc assimilée à Hathor, déesse de l'amour, de la danse, de la musique et de la joie, modèle divin de la royauté féminine, qui se manifeste à travers ses deux aspects, ciel nocturne et œil du soleil. Incarnation terrestre de « celle qui emplit le ciel et la terre de sa beauté » (Hathor), la grande épouse royale réunit donc plusieurs des fonctions de cette déesse, l'une des plus anciennes du panthéon égyptien, qui, dans la mythologie, porte le soleil et lui redonne vie chaque matin, fonction cosmique qui fait d'elle la mère de Rê – elle est elle-même perçue comme un « soleil féminin dans les quatre régions du ciel ». Son nom, « le château d'Horus », apparaît aussi telle une métaphore du corps, du ventre maternel de la déesse.

C'est à son image que la souveraine aide à la régénération du roi, fils de Rê, dieu-soleil sur terre. Avec son soutien, Pharaon peut donner naissance à une forme rajeunie de lui-même, étant ainsi père et fils en une seule personne.

Rien d'étonnant alors à ce que l'on ait retrouvé de fréquentes traces de cette assimilation entre Ahmès-Néfertari et Hathor : de nombreux manches de sistres, ainsi que des contrepoids de *menat* (contrepoids de collier représentant le corps d'Hathor et symbole de fécondité) portent l'inscription du nom d'Ahmès-Néfertari et mentionnent son titre de « mère du roi »,

deux éléments rituels au centre du culte de la déesse Hathor. La référence à la mère cosmique associée à son nom se retrouve sur une coupe émaillée à décor floral provenant d'Abydos où figure un bassin à piliers hathoriques, mais aussi sur une série de vases liés au culte d'Hathor et destinés aux offrandes de lait. D'autres vases en pierre portant son nom se rencontrent dans les temples, où ils voisinent avec sistres et *menat*. Tous ces objets rituels attestent d'une activité intense de la part de cette souveraine dans le domaine religieux, que ce soit envers son « époux » et « père » Amon-Rê ou à destination d'Hathor, la déesse de l'Éros divin.

L'image de la souveraine, dans la TT 15 (tombe thébaine 15 de Tétiky, à Dra Abdou el-Naga), où elle fait offrande à cette déesse qui, sous son apparence de « dame de l'Occident », accueille le défunt dans son giron pour lui permettre de renaître, confirme ce lien. Cette sépulture, qui date sans doute du règne d'Ahmosis, nous montre Ahmès-Néfertari habillée d'une robe fourreau et coiffée de l'imposante perruque tripartite supportant une couronne à double rangée de cobras et ornée de deux uræus au front. Figurée aux côtés du propriétaire faisant offrande, elle se présente ici en tant qu'« aimée » d'Hathor, comme souveraine d'Égypte *et* prêtresse. Sa présence dans une tombe privée, sans son époux, confirme sa puissance et son rayonnement<sup>14</sup>.

On la retrouve aux côtés d'Hathor, sous sa forme de vache sortant de la montagne thébaine cette fois, dans la tombe d'Amenemopet (TT 277), ce qui confirme cette assimilation tout autant que son rôle de patronne de la nécropole.

Enfin, à l'instar d'Hathor et de Maât, Ahmès-Néfertari peut revêtir des caractéristiques propres aux déesses-filles : ainsi, dans sa longue titulature, ce fameux « fille de Rê » et cette mention dans laquelle elle qualifie Amon de « mon père ».

Son iconographie, comme celle d'autres reines, se présente d'ailleurs en miroir avec celle d'Hathor. Quant à sa titulature, elle se rapproche de cette

déesse et de celle de Mout, la parèdre d'Amon.

### *Femme politique et grande bâtisseuse*

Grande épouse royale encore plus influente que sa mère, « celle qui commande la Haute et Basse-Égypte » va devenir le pôle complémentaire d'Ahmosis I<sup>er</sup>, jusqu'à être incluse dans les inscriptions aux côtés de son époux, puis dans celles de son fils Amenhotep I<sup>er</sup>. Dans la première partie de sa vie, elle collabore de manière étroite avec le roi – sa titulature est même plus développée que celle de ce pharaon – en matière de politique intérieure. Elle poursuivra cette tâche auprès de son fils lorsque celui-ci montera sur le trône. Lors de son mariage, elle est clairement associée aux affaires publiques, comme en attestent certains de ses titres indiquant sa « maîtrise universelle sur l'Égypte ». Selon Michel Gitton, la reine aurait « également joué un rôle dans la politique de la conquête de la Nubie : le fait de lui élever une statue à la limite méridionale du territoire égyptien montre en tout cas que le roi tenait à l'associer aux honneurs de la conquête<sup>15</sup> ». Son rôle politique semble en effet avoir été important : dans certaines représentations, elle apparaît seule, ce qui témoigne de la faveur dont elle jouit. Son nom est associé à celui d'Ahmosis dans des documents en lien avec l'exploitation des carrières de calcaire de Maâsara (près de Toura) notamment : deux stèles de l'an 22 indiquent qu'elle a participé à leur réouverture pour relancer les grands travaux de construction du règne. La longue titulature d'Ahmès-Néfertari l'emporte même ici sur celle du roi, dont elle entoure le cartouche. Sans doute cette composition étonnante indique-t-elle le rôle personnel que celle qui est désignée ici comme la « dame des Deux-Pays tout entiers » joua dans la relance de ces carrières.

La mention de son nom dans les mines de calcite de Bosra (près d'Assiout) montre également son implication dans les actions entreprises pour l'embellissement des temples.

## *Régente et légitimante*

Lors des périodes charnières – crises dynastiques, guerre ou vacance du pouvoir, lorsqu’une lignée s’éteint ou que des menaces successorales pointent –, ce sont les femmes qui assument les fonctions régaliennes et transmettent une légitimité compromise ; il arrive même qu’elles jouent un rôle politique, voire militaire. Certaines d’entre elles assurent la régence du pays durant plusieurs années tant que l’héritier de la couronne n’est pas encore en âge de régner, à l’image de la déesse Isis qui, ayant conçu Horus *post mortem* (Osiris est alors décédé), lui donne la vie et l’élève jusqu’à sa maturité pour qu’il succède à son père.

C’est le rôle que va endosser Ahmès-Néfertari à la mort de son époux, en l’an 25 de son règne (il doit avoir alors environ 35 ans) : une fonction que sa propre mère, Ahhotep II, avait remplie auprès de son fils. Sans l’énergie et le sens politique de « celle qui avait réunifié l’Égypte », éduqué Ahmosis et qui lui avait transmis son sens politique, le pays n’aurait pu se prévaloir d’une telle renaissance.

Bon sang ne saurait mentir : Ahmès-Néfertari va poursuivre la reconstruction de l’Égypte en devenant régente à la mort de son époux, jusqu’à l’accession au trône de son fils Amenhotep I<sup>er</sup>, qui n’a alors que 5 ans environ<sup>16</sup>.

Sa profonde connaissance du fonctionnement de la société, sa relance de l’économie et des grands travaux tout autant que la création d’un statut religieux d’exception pour les reines sont autant d’atouts qui vont permettre à l’Égypte de se relever après toutes ces années de troubles et de division du pays.

À l’instar des matriarches qui l’avaient précédée dans une période de crise et de reconquête délicate, la reine Ahmès-Néfertari a été formée à gouverner, on l’a vu, aux côtés de son époux, puis de son fils, qui monte sur le trône aux environs de l’âge de 10 ans. Elle restaure l’unité du pays, qui a souffert d’une longue division lors de la XVII<sup>e</sup> dynastie. Après avoir été

figurée auprès d'Ahmosis, elle est fréquemment associée à son fils avec lequel elle forme un couple influent, qui sera divinisé. Il n'y a d'ailleurs pas de vizir (l'équivalent du Premier ministre) pendant ce règne, ce qui s'explique peut-être par la présence de cette reine-éminence grise et surtout par le pouvoir qu'elle exerce. Elle prépare Amenhotep I<sup>er</sup> au métier de roi, restant toujours à ses côtés sans pourtant jamais lui prendre sa place.

Gardienne de la stabilité de l'Égypte, elle l'aide également à trouver un successeur, après que son épouse et sœur Ahmès-Mérytamon est morte sans laisser d'héritier. À la disparition de ses propres descendants, l'infatigable Ahmès-Néfertari soutient Thoutmosis I<sup>er</sup>, le candidat au trône, qui n'est sans doute pas de lignée royale. Et elle joue certainement encore un dernier rôle en arrangeant l'union d'une autre de ses filles, Ahmès, avec celui-ci. À la mort d'Amenhotep I<sup>er</sup>, après vingt ans et sept mois de règne sans aucune postérité, la reine Ahmès concédera de fait son droit au trône à son époux.

### *Un cercueil à sa dimension*

Ahmès-Néfertari meurt probablement en l'an 6 du règne de Thoutmosis I<sup>er</sup>, vers 1499 avant notre ère. Ce pharaon semble avoir tenu à honorer la mémoire de sa belle-mère comme la meilleure garantie de sa souveraineté.

La souveraine est inhumée dans la nécropole de Dra Abou el-Naga (Thèbes-Ouest), dans la « tombe B », vaste monument qui sera complètement pillé dans l'Antiquité. À la XXI<sup>e</sup> dynastie, des prêtres transporteront sa momie (avec celle de Ramsès III, notamment victime du même sort funeste) dans la « cachette » royale de Deir el-Bahari.

On a depuis découvert sa momie – ainsi que son cercueil en bois de sycomore, aujourd'hui au musée du Caire – et ses vases canopes (contenant ses viscères momifiés) à tête humaine.



L'étude de son corps révèle qu'elle serait morte vers 70 ans, un âge canonique pour l'époque, qu'elle mesurait environ de 1,61 mètre et qu'on lui avait ajouté des tresses postiches censées se métamorphoser en authentique chevelure dans l'autre monde.

Sa carnation est claire : en dépit des nombreuses représentations (toutefois postérieures à son existence) qui lui attribuent une peau sombre, la reine ne peut avoir d'ascendance nubienne, comme on l'a supposé parfois.

Avec ses 3,17 mètres de hauteur, peint en jaune avec des traces colorées évoquant l'or et le lapis-lazuli, son cercueil, impressionnant par sa taille, est à la mesure de la vie et de la réputation de la reine : coiffée d'une perruque prise dans une résille surmontée du *modius* et des deux plumes, elle y tient ses bras croisés sur la poitrine, arborant deux *ânkh*, symbole du souffle vital indispensable à sa résurrection dans l'au-delà. L'inscription sur le couvercle précise :

Proscynème<sup>17</sup> que donne le roi pour le *ka* de la fille du roi, sœur du roi, épouse du roi, grande épouse royale, celle qui s'unit à la perfection de la couronne blanche, la mère du roi Ahmès-Néfertari, triomphante auprès d'Osiris.

### *Un « stable » château de millions d'années*

Son temple, édifice à colonnes de forme sans doute rectangulaire, bâti sur les pentes de Dra Abou el-Naga (à l'ouest de Gournah, près du temple toujours debout de Séthi I<sup>er</sup>), est aujourd'hui ruiné, mais sa situation voulue dans l'axe de Karnak (de l'autre côté du Nil) en faisait un site prestigieux témoignant de la renommée de la souveraine. Édifié pour elle par son fils Amenhotep I<sup>er</sup>, qui lui était associé, ce monument, qui se trouvait non loin de la « maison de l'épouse du dieu » offerte par Ahmosis à son épouse, lui permettait de bénéficier du culte rendu à Amon.

Le *Men Set* – « Celui dont l'emplacement est stable » –, au cœur de l'institution sacerdotale qu'elle avait initiée, avait eu tout d'abord vocation de reposoir pour la barque d'Amon lors des visites du dieu thébain accompagné par son fils Khonsou, lors de la « Belle Fête de la vallée ». C'est ici, au *Men Set*, que la « divine épouse » d'Amon devait l'accueillir.

Mais ce monument servit aussi de « château de millions d'années » (temple d'Amon au culte duquel était associé un membre de la famille royale) pour la vénération du *ka* (énergie vitale) de la défunte Ahmès-Néfertari ; il fut le premier du genre à être édifié pour une reine. Le culte prenait ici la forme du transport, le long des voies fluviales, de la statue de la reine, représentée avec la peau sombre, rouge ou dorée, dans des barques portatives et des palanquins, plusieurs fois dans l'année, selon le calendrier liturgique. En route, la statue visitait certains « châteaux de millions d'années », comme le Ramesseum et le temple de Séthi I<sup>er</sup>. Dans ces deux lieux de culte est figurée la barque processionnelle qui abritait l'effigie de la souveraine. Un bloc découvert dans le temple de Louxor pourrait ainsi lui être attribué<sup>18</sup> : la barque porte à la poupe et à la proue des têtes féminines coiffées du *modius* et d'un uræus frontal. Ou encore, une tête féminine coiffée des hautes cornes encerclant le disque solaire. Le nom d'Hathor figure au-dessus de la proue. Et comment s'en étonner ? Ahmès-Néfertari est liée à cette déesse, avec laquelle, deux cents ans plus tard, elle partagera la fonction de patronne de la nécropole thébaine à l'époque ramesside (vers 1295-1069 av. J.-C.).

Le culte, souvent rendu à « Ahmès-Néfertari du *Men Set* », évoque l'ancêtre bienveillante, la mère de famille nombreuse, celle qui fut la protectrice de son fils en bas âge et du pays tout entier.

*Une reine divinisée après sa mort*

Une souveraine auréolée d'un tel rayonnement ne pouvait tomber dans l'oubli, comme ce fut le cas de tant d'autres épouses royales. Si nous n'avons pas de preuve de sa déification alors qu'elle était encore en vie, elle sera divinisée *post mortem* et vénérée jusqu'à l'époque ramesside.

Plusieurs sanctuaires de la région thébaine seront consacrés à son culte posthume et à celui de son fils. Aussi en retrouve-t-on des mentions au-delà de cette région – notamment à Abydos, où cette vénération semble s'achever vers la fin de la XXI<sup>e</sup> dynastie.

Toutefois, c'est surtout dans le village des ouvriers de la nécropole royale, à Deir el-Médineh (Thèbes-Ouest), dont la reine-prêtresse et son fils – il fut le fondateur de leur corporation – étaient considérés comme les « saints patrons », qu'elle est fréquemment représentée. Avec son fils, auprès d'Osiris ou encore seule, elle apparaît sous le titre de « l'épouse du roi, seigneur des Deux-Terres, Ahmès-Néfertari, puisse-t-elle vivre ! ». Elle y joue les rôles de déesse de la résurrection, dame de l'Occident, maîtresse du Ciel, etc. Dans ce contexte, elle apparaît avec la peau noire comme le limon du Nil, symbole de fertilité et de renaissance : lors des fêtes organisées en l'honneur de la reine défunte à l'époque ramesside, on transportait dans une chapelle la statue de la souveraine en bois recouvert de bitume.

À Deir el-Médineh furent découvertes une vingtaine de statuettes aujourd'hui exposées dans plusieurs grandes collections égyptologiques. L'une d'entre elles, abritée au Louvre, exquise de délicatesse, lui a été dédiée par Djehoutyhermaketef, un artisan carrier qui vécut sous Ramsès II, au XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Par la consécration de cette statuette votive, il demande que sa vie et sa sépulture soient belles. Dans sa robe de lin nouée sous le sein droit et qui moule son corps parfait, Ahmès-Néfertari est décrite comme « l'épouse divine d'Amon, la grande épouse royale, maîtresse du Double-Pays, l'aimée de son père Amon, la mère du roi, Ahmès-Néfertari, vivante, jeune, durable comme Rê, à jamais ». Des traces de peinture rouge

apparaissent sur la figure, le cou et autour des pieds ; les cheveux, les sourcils, le contour des yeux, le bout des seins et l'encadrement du socle étaient peints en noir. Mais surtout, elle est ici montrée dans tout le rayonnement de sa souveraineté : coiffée de la dépouille de vautour et d'une ébauche de couronne (aujourd'hui disparue) qui devait comporter deux hautes plumes, elle tient élégamment son sceptre floral souple dans la main gauche ; sa main droite devait autrefois serrer une fleur ou l'*ânkh*.

Ces statuettes pouvaient accompagner le défunt dans sa tombe ou être déposées dans un oratoire – ainsi celle, dédiée par Ani et Kasa, qui se trouve aujourd'hui au musée de Turin.

Stèles, tombes, bas-reliefs des grands temples thébains (à Karnak, au Ramesseum, au temple de Séthi I<sup>er</sup>) et de multiples statuettes l'auront ainsi offerte à la vénération des fidèles jusqu'à la XXI<sup>e</sup> dynastie.

### *Archétype de la « Grande Mère » ?*

Ahmès-Néfertari sera représentée avec des souverains de différentes époques. Ramsès II la qualifiera même de « ma mère » : elle est devenue *la* génitrice de tous les rois légitimes sur lesquels elle veille au-delà de la mort comme une régente sage et avisée qui n'outrepasse jamais sa fonction, à la différence d'une Hatchepsout qui, dans une situation comparable, a choisi de monter sur le trône, en écartant provisoirement son beau-fils. La souveraine connaîtra donc une grande postérité sous cet aspect maternel tout-puissant, auquel beaucoup de pharaons ramessides feront référence. Elle sera considérée comme une « mère d'une grande famille » et représentée comme telle jusqu'à la fin de la XXI<sup>e</sup> dynastie, car, reine et prêtresse respectée, ancêtre vénérée, elle a marqué l'histoire du Nouvel Empire, faisant le lien entre les différents protagonistes de son clan.

Il est donc intéressant de citer, à propos de cet exemple unique de l'histoire de la royauté féminine égyptienne, les travaux de l'égyptologue

argentine Virginia Laporta, qui a choisi d'analyser le « cas » Ahmès-Néfertari à la lumière de la psychologie de Carl Gustav Jung, en particulier comme une forme archétypale de la reine d'Égypte. Elle rappelle que le concept d'archétype a été mentionné bien avant Jung, par des auteurs anciens comme Philon d'Alexandrie ou Denys l'Aréopagite, et qu'il évoque des « images primordiales ». Pour le psychiatre suisse, l'archétype de la mère renvoie à la « forme contenant tout le vivant ».

La titulature impressionnante d'Ahmès-Néfertari témoignerait, selon cette historienne du Centre historique de l'Orient ancien (Buenos Aires), d'une « exaltation de l'Éros archétypal », la souveraine étant décrite tout à la fois comme épouse, sœur, mère et fille. De la même manière, son accession à la charge de « divine épouse » d'Amon lui donna accès, sans intermédiaire, au tout-puissant dieu thébain. Et, outre une indépendance économique tirée de ses domaines, la reine put même désigner seule son héritière, dans une transmission matrilineaire étonnante pour l'époque.

Sa divinisation aux côtés de son fils Amenhotep I<sup>er</sup> (Ahmès-Néfertari l'enlace sur certaines représentations), qui s'associa ainsi un pôle féminin en la personne de la reine mère (plutôt qu'avec sa propre épouse), serait à rapprocher du concept de « Grande Mère ».

Dans la théorie jungienne, cette dernière est un symbole énergétique puissant et dual, celui du « matriciel primordial », c'est-à-dire de l'origine de toute chose. Comme tous les archétypes, ce « Tout » primordial a besoin de s'incarner pour se développer. Celui de « Grande Mère » peut ainsi symboliser un principe bienveillant, qui apporte son soutien, fertilise et nourrit, tout autant qu'il est le lieu de la transformation, de la renaissance, du secret, du caché, du sombre, du monde des morts.

Dans son aspect de déesse mère, la femme est source et origine de toute vie : tous les êtres sortent de son sein, sont nourris par elle, puis finalement repris en son sein dans le sommeil de la mort (il en est ainsi en Égypte de la déesse Hathor). À l'instar de la puissante Ahmès-Néfertari, elle aussi

divinisée, et figurée avec une carnation sombre liée au mythe si égyptien de « mort et renaissance » ?

## BIBLIOGRAPHIE

- ANDREU-LANOË, Guillemette, *La Statuette d’Ahmès-Néfertari*, Service culturel du musée du Louvre, coll. « Solo », Paris, 1997.
- , « Le culte posthume de deux souverains divinisés : la reine Ahmès-Néfertari et son fils Aménophis I<sup>er</sup> », in *Les Artistes de Pharaon*, RMN, 2002, p. 252-263.
- GITTON, Michel, *Ahmose-Néfertari, sa vie et son culte posthume*, Paris, École pratique des hautes études, 5<sup>e</sup> section, Sciences religieuses, tome 82/II, 1973.
- , « La résiliation d’une fonction religieuse. Nouvelle interprétation de la stèle de Donation d’Ahmès-Néfertary », Le Caire, *Bulletin de l’Institut d’archéologie orientale (Bifao)*, 1976, p. 65-86.
- , « Nouvelles remarques sur la stèle de Donation d’Ahmès Néfertary », Le Caire, *Bifao*, 1979, p. 327-331.
- , *L’Épouse du dieu, Ahmès-Néfertary. Documents sur sa vie et son culte posthume*, Besançon, université de Franche-Comté, 1981, p. 3-120.
- , *Les Divines Épouses de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Besançon, université de Franche-Comté, *Annales littéraires de l’université de Besançon*, n° 306/Les Belles Lettres, 1984 et 1989.
- LAPORTA, Virginia, « Formas arquetípicas. La reina egipcia durante la Dinastia XVIII (Reino Nuevo), Ahmosis-Nefertari y Hatshepsut », *Revista Mundo Antigua*, Año III, V. 3, n° 06, Dezembro 2014.
- MENU, Bernadette, « La “stèle” d’Ahmès-Néfertary dans son contexte historique et juridique. À propos de l’article de M. Gitton », Le Caire, *Bifao*, 1976, p. 65-89.

STASSER, Thierry, « La famille d'Ahmosis », *Chronique d'Égypte (CdE)*, Association égyptologique Reine-Élisabeth, vol. 77, n° 153, 2002, p. 23-46.

VALBELLE, Dominique, « Les ouvriers de la tombe : Deir el-Médineh à l'époque ramesside », Le Caire, IFAO (Institut français d'archéologie orientale), 1985.

---

1. Elle connaîtra cinq règnes : celui de son père Sequenenrê-Tâa, de Kamosis, de son époux Ahmosis, de son fils Amenhotep I<sup>er</sup> et de Thoutmosis I<sup>er</sup>.

2. Sa momie témoigne des terribles blessures qui causèrent sa mort, dont un coup de hache au visage.

3. Les stèles égyptiennes ont une fonction de commémoration importante, elles garantissent la pérennité des textes et des images qu'elles portent : textes officiels (c'est-à-dire émanant du pouvoir central), royaux, ou bien stèles érigées par des particuliers.

4. « Il est curieux de constater que l'événement le plus important de l'histoire d'Égypte durant tout un millénaire, l'anéantissement de la domination des Hyksôs, ait été passé sous silence dans les inscriptions du roi Amosis I<sup>er</sup> qui traitent de tout autre chose : [...] de ses préoccupations quant à la perpétuation de la mémoire de sa grand-mère, la reine Têti-Shéri, [...] du sage gouvernement de sa mère, la reine Ahhotep, etc. ; mais pas de la principale conquête de son règne. Si nous n'avions pas une inscription biographique de l'un des compagnons d'armes d'Amosis I<sup>er</sup>, le chef des rameurs Ahmès, fils d'Abana, gravée à l'époque de Thoutmosis I<sup>er</sup>, notre science aurait pu ignorer que le mérite d'avoir secoué le joug étranger revenait à Amosis I<sup>er</sup> », soulignent Svetlana Hodjache et Oleg Berlev dans « Objets royaux du musée des Beaux-Arts Pouchkine à Moscou », *Chroniques d'Égypte (CdE)*, n° 52, 1977, p. 22-39.

5. Archétypes de la Mère divine, ces deux divinités adopteront elles aussi la dépouille de vautour.

6. Christian Leblanc, *Reines du Nil*, Bibliothèque des Introuvables, 2009.

7. Des tiges flexibles de fruits de lotus jaillissent parfois du *modius* ; le lotus est la fleur de l'immortalité, de la renaissance solaire.

8. Cette coiffure à hautes plumes et disque solaire était à l'origine l'apanage d'Hathor, puis elle passera dans l'iconographie des reines et des princesses.

9. Ce titre se retrouvera dans la titulature des « divines épouses » à la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

10. Une dame de noble naissance, dans le temple d'Amon, portait jusqu'alors le titre d'« épouse du dieu » ou de « main du dieu » ; elle sera remplacée par la reine d'Égypte.

11. Le titre d'« épouse du dieu » n'induit pas de revenus réguliers. La donation est une solution qui lui permet de constituer un patrimoine.

12. Des rites apotropaïques que l'on retrouvera notamment sur les blocs de la « chapelle rouge » de Karnak, édifiée par la reine-pharaon Hatchepsout, qui occupera elle aussi la fonction de « divine épouse » d'Amon en vertu de la transmission matrilineaire de cette charge.

13. Les reines ptolémaïques useront elles aussi de ce type de formules.

14. Ahmès-Néfertari a été représentée sur les linteaux ou les montants de porte (dans la TT 210 de Raouben, à Deir el-Médineh), mais aussi sur les murs de près de cinquante tombes privées (jamais dans les sépultures royales). Ces témoignages ont été réalisés de son vivant et jusqu'à la fin de l'époque ramesside, période se terminant au XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

15. Michel Gitton, *L'Épouse du dieu, Ahmes Néfertari. Documents sur sa vie et son culte posthume*, Besançon, 1981, p. 14.

16. Son frère aîné Ahmès, que l'on voit sur la stèle d'Abydos avec ses parents, est alors décédé.

17. Expression d'adoration que l'on trouve dans les monuments antiques.

18. Christina Karlshauser, « Une barque d'Ahmès-Néfertari à Louxor ? », *Studien zur altägyptischen Kultur*, Band 23, Hamburg, Helmut Buske Verlag, 1996.



## Ahmès-Mérytamon

« Le dieu lune l'a engendrée, l'aimée d'Amon. »

Grande épouse royale d'Amenhotep I<sup>er</sup> (1525-1504).

Comment s'imposer quand on a une mère aussi charismatique que la grande Ahmès-Néfertari, qui elle-même est parvenue à dépasser en prestige et en puissance celle qui lui avait donné le jour, Ahhotep II ?

Ahmès-Mérytamon, dite aussi Mérytamon, la fille aînée d'Ahmès-Néfertari et Ahmosis, semble quelque peu éclipsée par une matriarche issue de trois générations de reines dotées de personnalités hors du commun. Elle va pourtant occuper la charge de divine épouse d'Amon avec tous ses privilèges, et bénéficier d'un culte posthume.

Selon l'usage dans la sphère royale de l'époque, la princesse épouse son frère Amenhotep I<sup>er</sup> : on estime que les deux jeunes gens sont nés entre l'an 16 et l'an 18 du règne de leur père Ahmosis ; ils sont donc proches par l'âge.

La souveraine porte les titres traditionnels attachés à sa fonction : « épouse du roi » « grande épouse royale », « fille aînée du roi », « sœur du roi », « dame du Double-Pays », « épouse du dieu », « maîtresse

[souveraine] des Deux-Terres », « celle qui est unie à la couronne blanche [à la Parfaite] ».

Sur la stèle de Kasr Ibrahim (Nubie), la jeune reine, coiffée de la couronne à doubles plumes, suit son époux, serrée dans sa longue robe, les bras le long du corps. Mais c'est leur mère qui se trouve juste derrière Amenhotep I<sup>er</sup> et qui pose sa main sur son épaule – dans le protocole égyptien, la reine mère précède la reine-épouse.

Le roi est étroitement associé à Ahmès-Néfertari et représenté à de nombreuses reprises à ses côtés ; ils feront même l'objet d'un culte commun, tels les saints patrons du village de Deir el-Médineh, sur la rive ouest de Thèbes, ou « place de Vérité » (*Set Maât*), qui abritait les ouvriers chargés de creuser et de décorer les tombes de la vallée des Rois (voir [chapitre précédent](#)).

Cette époque est aussi celle de la prospérité retrouvée : le royaume va enfin connaître la paix, car le roi a assuré la frontière méridionale, comme son père l'avait fait au nord, lors de la guerre de libération. Amenhotep I<sup>er</sup> se fait aussi bâtisseur, relançant les carrières, notamment celles de grès, à Gebel Silsileh.

Avec le soutien de sa mère et de sa grande épouse royale, il redonne tout leur lustre à Thèbes et à Karnak, en faveur d'Amon, dont l'importance ne cesse de croître.

### *Transmission à éclipses*

Ahmès-Mérytamon succède à sa mère, endossant la fonction de divine épouse d'Amon, qui doit en principe appartenir au « premier cercle », les éléments biologiques et religieux étant liés. Cet héritage lui offre aussi un domaine, des terres, des ressources et des biens qui lui confèrent richesse et autonomie. Elle reçoit avec cette charge la mission de chapeauter le collège des prêtresses et celle d'accomplir les rites devant le dieu dynastique, à

l'instar de sa mère. Mais la transmission héréditaire de cette fonction va connaître des éclipses : à la XVIII<sup>e</sup> dynastie, on ne connaît avec quasi-certitude que quatre exemples où la succession mère-fille s'est effectivement déroulée : entre Ahmès-Néfertari et Ahmès-Mérytamon ; entre Ahmès-Néfertari et Sat-Amon (une autre de ses filles) ; entre Hatchepsout et Néferourê (sa fille et celle de Thoutmosis II ; elle sera épouse divine *et* main divine) ; entre Mérytrê et Mérytamon (sa fille et celle de Thoutmosis III).

### *Un mariage infructueux*

Ahmès-Mérytamon s'éteint sans concevoir d'héritier – elle ne portera donc jamais le titre de « mère du roi », qui représente l'acmé des titres royaux féminins –, mais seulement ceux d'« épouse » et de « sœur du roi ».

Certaines hypothèses tiennent pourtant qu'elle pourrait avoir donné le jour à une princesse, elle aussi nommée Ahmès, qui deviendra l'épouse de Thoutmosis I<sup>er</sup>.

Au décès de sa grande épouse royale, Amenhotep I<sup>er</sup>, dont le règne couvre une vingtaine d'années, ne choisit pas de se remarier, et apparemment aucun enfant mâle issu du harem royal ne peut succéder à son père. C'est une nouvelle fois la reine mère Ahmès-Néfertari qui, fine politique, prend les commandes en adoptant dans la famille royale un jeune homme dont nous ignorons l'origine, mais qui a le même âge que son fils, le futur Thoutmosis I<sup>er</sup>.

Selon Christian Leblanc, pourtant, Ahmès-Mérytamon aurait survécu à son époux et même assisté au couronnement de Thoutmosis I<sup>er</sup>, aux côtés de sa mère. Cette hypothèse s'appuie sur l'examen radiographique des momies du couple : Amenhotep I<sup>er</sup> serait mort vers l'âge de 30 ans et Ahmès-Mérytamon, aux alentours de 50. Mais les conclusions des légistes varient et il est difficile de trancher sur leur âge exact au moment du décès.

À l'origine, Ahmès-Mérytamon avait été inhumée dans la TT 358 de Deir el-Bahari, dans la nécropole thébaine, mais sa momie fut déplacée avec celle de son père dans la cachette de la tombe TT 320, découverte elle aussi à Deir el-Bahari en 1881. Cet hypogée livra un très grand cercueil en bois de cèdre de 3,13 mètres de haut, aujourd'hui au Musée égyptien du Caire. La souveraine y est figurée les bras croisés, tenant deux sceptres papyrifformes, symbole de jeunesse éternelle. Ses yeux et ses sourcils sont incrustés de verre bleu lapis-lazuli, le cercueil est décoré d'un motif de *rishi* (plumes) bleu et jaune. Quant à la momie, elle indique que la reine souffrait d'arthrite et de scoliose...

Comme certaines de ses influentes ancêtres féminines, Ahmès-Mérytamon sera l'objet d'un culte posthume qui perdurera jusqu'à l'époque ramesside, comme en atteste un cône funéraire au nom de Meheh, « premier prophète de la reine Ahmès-Mérytamon », à la XVIII<sup>e</sup> dynastie. De la même manière, elle est représentée à Deir el-Médineh, dans le tombeau d'Inherkhâou (TT 359), « contremaître du Seigneur des Deux-Terres de la place de Vérité », sous les pharaons Ramsès III et Ramsès IV.

### *Le beau visage triste de l'« aimée d'Amon »*

Un visage triangulaire, aux lèvres fines et au petit nez (dont la pointe est brisée), une expression un peu austère, la face encadrée par les deux lourds bandeaux retenus derrière les oreilles de sa perruque hathorique à uræus : c'est ainsi que cette souveraine nous apparaît sur cette statue en calcaire, découverte à Karnak en 1817 par Giovanni Battista Belzoni (elle se trouve aujourd'hui au British Museum)<sup>1</sup>.

Mais c'est surtout l'apparence qu'on lui a donnée sur son élégant cercueil (musée du Caire) qui nous la rendrait presque familière, car là encore, même si son « visage d'éternité » est idéalisé, il n'est en rien stéréotypé. Ses grands yeux bruns, sa bouche délicatement ourlée qui hésite

à sourire et son expression sérieuse – nostalgique, pourquoi pas ? – interpellent le spectateur. Émouvante, troublante même est cette jeune femme surprise par la mort ; au fond, si « vivante » devant nos yeux, après que le prêtre-*sem*, un jour, eut pratiqué sur son cercueil, avec les sept huiles saintes, l’opération magique dite de l’« ouverture de la bouche », censée lui rendre pour l’éternité l’usage de ses cinq sens...

#### BIBLIOGRAPHIE

- BARBOTIN, Christophe, *Âhmosis et le début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Pygmalion, 2008.
- GITTON, Michel, *L’Épouse du dieu, Ahmès-Néfertary. Documents sur sa vie et son culte posthume*, Besançon, université de Franche-Comté, 1981, p. 3-120.
- , *Les Divines Épouses de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Besançon, université de Franche-Comté, *Annales littéraires de l’université de Besançon*, n° 306/Les Belles Lettres, 1984 et 1989.
- LEBLANC, Christian, *Reines du Nil au Nouvel Empire*, Bibliothèque des Introuvables, 2009.
- MARUÉJOL, Florence, *L’Amour au temps des pharaons*, First, 2011.
- TEFNIN, Roland, « Une statue de reine British Museum et Karnak et les Paradoxes du portrait égyptien », *The Journal of Egyptian Archaeology (JEA)*, vol. 69, 1983, p. 96-107.

---

1. Elle faisait partie à l’origine d’un colosse d’Amenhotep I<sup>er</sup>, dressé contre le huitième pylône de Karnak ; la partie inférieure de cette statue, sur laquelle est inscrit son nom, est toujours en place.

## Les grandes épouses royales de Thoutmosis I<sup>er</sup>... (1504-1492)

Ahmès (« Le dieu lune l'a engendrée »), mère d'Hatchepsout (1479-1457).

Moutnéfêret (« Mout la Belle »), mère de Thoutmosis II (1492-1479).

Deux reines pour un roi : rien que de très banal en Égypte ancienne où Pharaon jouit d'un harem souvent richement doté, où se côtoient princesses étrangères, concubines et épouses. Pourtant, Ahmès, grande épouse royale, et Moutnéfêret, épouse secondaire de Thoutmosis I<sup>er</sup>, vont, par leur descendance respective, planter en quelque sorte le décor d'un règne exceptionnel, singulier à bien des égards : celui de la prestigieuse souveraine régnante Hatchepsout.

*Ahmès, la mère d'Hatchepsout...*

Qui se cache derrière Ahmès, cette reine au nom si fréquent dans la sphère royale de l'époque ? Est-elle l'une des filles d'Ahmès-Néfertari et d'Ahmosis ? Celle d'Ahmès-Mérytamon et d'Amenhotep I<sup>er</sup> ? Rien ne permet de confirmer son identité, car Ahmès ne porte jamais le titre de « fille du roi »...

Elle est en tout cas la grande épouse royale en titre et la sœur – son titre en atteste – de Thoutmosis I<sup>er</sup>, placé sur le trône par Ahmès-Néfertari à la mort de son fils Amenhotep I<sup>er</sup>, décédé sans héritier. On ne connaît pas l'origine de ce nouveau pharaon, mais les liens entre sa famille et l'entourage de son prédécesseur doivent sans doute être étroits, les enfants de la noblesse étant élevés avec les princes dans l'institution du « harem » royal.

Ce souverain énergique va mener plusieurs campagnes en Nubie, qu'il soumet, et au Proche-Orient – il aurait même franchi l'Euphrate. Toutefois, son règne est bref : il décède aux alentours de sa treizième année de règne. Cependant, sa famille dirigera l'Égypte jusqu'à la fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

Pour célébrer le nouveau pharaon, des stèles sont érigées partout sur les Deux-Terres ; sur l'une de celles découvertes en Nubie, à Kouban, la reine Ahmès-Néfertari, encore en vie à cette époque et à l'autorité intacte, semble-t-il, accompagne Thoutmosis I<sup>er</sup> dans l'intention de légitimer son règne et d'inaugurer une nouvelle dynastie. Toutefois, la reine mère n'apparaît dans ce document qu'après la grande épouse royale, dans l'ordre protocolaire, ce qui a de quoi surprendre dans la tradition égyptienne, où la préséance est due à la mère du roi.

Ahmès, qualifiée de « souveraine de toutes les épouses royales », conservera son titre de « grande épouse royale » jusqu'à sa mort, affirmant de fait sa domination sur toutes les autres femmes de son époux.

Elle donne naissance à deux filles (peut-être avant l'accession au trône de son époux) : Hatchepsout, qui deviendra un jour reine-pharaon, et Néferoubity, qui meurt quant à elle dans sa petite enfance et que sa sœur fera représenter dans le sanctuaire de son temple de Deir el-Bahari.

Mais aucun héritier mâle ne naît de l'union d'Ahmès et de Thoutmosis I<sup>er</sup>, ce qui annonce une période tout à fait singulière dans l'histoire égyptienne.

*... et Moutnéfêret, celle de l'héritier royal*

Thoutmosis I<sup>er</sup>, en l'an 10 de son règne, épouse une autre femme, sans doute l'une de ses sœurs<sup>1</sup>, Moutnéfêret, qui va lui donner au moins trois fils, dont deux disparaîtront avant leur père. Mais un héritier au royaume leur survit, le futur Thoutmosis II et époux d'Hatchepsout. La reine mère Moutnéfêret sera divinisée auprès de son fils et fera l'objet d'un culte populaire chez les artisans de Deir el-Médineh (comme Ahmès-Néfertari avant elle), comme en atteste une situle (musée de Turin) découverte dans la tombe intacte du chef des travaux, Kha, et de son épouse, Mérit. Sur ce récipient, un texte mentionne Moutnéfêret et nous apprend que le fils du scribe Saou, un certain Ouserhat, exerçait les fonctions de « prêtre purificateur de la mère du roi, Moutnéfêret ».

Quant à Ahmès, c'est la naissance de sa fille, souveraine d'exception (dans tous les sens du terme) dans l'histoire égyptienne, qui va lui conférer une aura particulière, dans la mesure où c'est avec le dieu Amon en personne qu'elle a conçu Hatchepsout. Car la « mère du roi » est essentielle pour légitimer son héritier, le « fils des dieux » : identifiée à une déesse, à la « mère divine », la reine joue vis-à-vis de son fils – ou de sa fille, reine-pharaon dans le cas d'Ahmès – ni plus ni moins que le rôle d'Isis envers Horus.

### *Fécondée par Amon*

Pour assumer le pouvoir sur un monde créé par les dieux, le roi doit être tissé d'une pareille « étoffe ».

Selon un dogme établi, qui rend recevable le caractère divin de la royauté, Pharaon serait donc né d'une théogamie – que l'on peut aussi qualifier de « hiérogamie », car il y a union sexuelle –, ou la rencontre de la reine mère avec un dieu. Prenant l'aspect du père biologique, celui-ci descend sur terre pour s'unir à la « grande épouse royale » en titre.



Ces représentations peuvent parfois servir à légitimer l'accession au trône d'un homme ou d'une femme, quand leurs droits à la royauté ne sont pas clairement établis.

Si le « mystère de la naissance divine », ainsi que le nommaient les Égyptiens, remonte aux toutes premières dynasties égyptiennes, il apparaît à plusieurs reprises dans des représentations de la XVIII<sup>e</sup> dynastie<sup>2</sup> : on y lit les étapes relatant sans ambiguïté aucune la rencontre charnelle de la reine et du dieu Amon, de la conception jusqu'à la naissance de l'héritier royal.

L'idéologie véhiculée au Nouvel Empire tend à répandre l'idée que le roi est fils charnel d'Amon, donc dieu lui-même. Filiation irréfutable : le grand dieu dynastique, associé au bélier à cornes recourbées, primordial et éternel, est aussi « le Caché » qui modela lui-même l'œuf dont il devait sortir, « puissance à l'inconnaissable naissance » et dieu de la fécondité. Mais plus encore, dans le « mystère de la naissance divine », d'autres divinités vont unir leurs efforts pour « faire » le roi ou la souveraine régnante : à la XVIII<sup>e</sup> dynastie, c'est le « seigneur-potier » et démiurge Khnoum qui va façonner le corps de l'enfant sur son tour, modeler ses images et son ka<sup>3</sup>, avant qu'il soit présenté à son père divin, signifiant ainsi sa destinée extraordinaire. À la XIX<sup>e</sup> dynastie, c'est Ptah, dieu des orfèvres et des artisans, qui le sculptera<sup>4</sup>.

La transmission spirituelle se fait donc à travers la matrice de la reine. Parallèlement à la doctrine de la filiation divine, cette liturgie montre que le futur roi est de sang royal *par sa mère* ; cette incarnation terrestre du dieu uni à la reine confirme son droit de naissance. Après son couronnement, le roi se déclare d'ailleurs « semence divine », « souverain depuis sa conception ».

Rien ne nous est objectivement montré de cette union sexuelle. Toutefois, les textes, avec les allusions sensuelles de son intervention, ne cachent pas que le dieu Amon est là pour s'unir charnellement à la reine.

Pour cela, le « bel amant » se manifeste alors qu'elle se trouve dans l'intimité de ses appartements.

### *De la conception à l'adoubement du roi*

La représentation de ce mariage sacré entre Ahmès et Amon, et que la reine-pharaon Hatchepsout fera inscrire dans son « château de millions d'années » de Deir el-Bahari, sur la rive gauche thébaine, est la plus ancienne qui nous soit parvenue de façon quasi intégrale. On y voit encore une série de tableaux relatant un acte essentiel, car exaltant la divinité de la personne royale<sup>5</sup>.

Et dans le cas de cette reine-pharaon, cette légitimation par le roi des dieux s'avère indispensable afin qu'elle puisse s'asseoir sur le trône de son père terrestre, avec l'accord de son père céleste.

Les égyptologues ont souvent interprété les récits égyptiens sur la nature du roi, par conséquent ceux de sa naissance divine, comme de la propagande. « Si nous comprenons la propagande comme une information de nature biaisée et trompeuse utilisée pour contrôler les masses, alors ce terme n'est pas adéquat compte tenu du public en question, de l'accès aux textes, de leur visibilité et des connaissances de base de ceux qui ont pu les lire », explique Uroš Matić.

En effet, il semble évident que son peuple savait qu'Hatchepsout était bien une femme : la reine-pharaon a choisi de s'inscrire dans la tradition de ce récit car elle était très attachée aux rites du passé, qu'elle revivifia. Plus que d'un récit propagandiste, il s'agit ici d'un témoignage de l'ontogénèse divine de la souveraine.

Sur le portique nord de la terrasse intermédiaire du temple de Deir el-Bahari, Amon prend l'apparence de Thoutmosis I<sup>er</sup> pour rejoindre la reine Ahmès. Mais avant cette rencontre se tint une conférence au sommet : le grand dieu de l'Empire témoigna devant douze divinités – six du cycle

osirien, six du cycle héliopolitain – qu’il « aim[ait] la reine aimée du roi ». Et ajouta qu’il allait engendrer une fille et qu’elle monterait sur le trône d’Égypte. Une héritière qui tiendrait sa place sur terre.

Amon leur énuméra même le futur programme de sa « fille » Hatchepsout :

Elle guidera tous les vivants... Elle unira le Double-Pays en paix... Elle construira vos temples... Elle sanctifiera vos maisons... Elle affermira vos pains d’offrandes. Elle fera prospérer vos offrandes. Et celui qui blasphémera le nom de sa Majesté, je ferai qu’il meure sur-le-champ.

Thot, le messager divin, se rend alors parmi les humains pour « enquêter » sur la reine à laquelle Amon va s’unir ; ce dernier le consulte pour savoir comment approcher Ahmès.

Amon, satisfait – la reine n’est-elle pas, selon la description qu’on lui en a faite, « plus belle que toute autre femme qui soit dans ce pays tout entier » ? – s’introduit dans la chambre de la souveraine endormie ; pour cette rencontre amoureuse et rituelle, il a pris les traits du roi Thoutmosis I<sup>er</sup>. La grande épouse royale est bouleversée, tant par cette apparition que par la sensualité quasi palpable qui envahit soudain ses appartements : « Ton parfum traverse ma chair tout entière ! », s’exclame celle qui s’éveille soudain devant Amon. Le texte se lit à plusieurs niveaux, on va le voir :

Elle s’éveilla au parfum du dieu, elle sourit à sa Majesté ! Il alla aussitôt vers elle et, brûlant d’ardeur, il entra en elle, il déposa son désir en elle, il se fit voir d’elle en sa forme de dieu lorsqu’il vint devant elle, si bien qu’elle jouit à la contemplation de sa splendeur. L’amour de lui parcourut son corps. Le palais fut inondé du parfum du dieu, toutes ses fragrances furent celles de Pount [...]. [Elle l’] avait humé [...].

La reine Ahmès dit :

« Ô mon seigneur, si grande est donc ta puissance ! Quelle merveille que de contempler ton front, toi qui as uni ma Majesté à ton pouvoir, toi dont la senteur irrigue mon corps entier ! »

La pudeur en vigueur dans les représentations égyptiennes ne révèle aucun détail scabreux de cette union : tout au plus les amants se font-ils face sur un lit élevé soutenu par les têtes des déesses Selket et Neith qui supportent aussi leurs pieds.

Ils se regardent, semble-t-il, amoureuxment, leurs jambes sont entrecroisées, leurs mains s'effleurent, leurs gestes sont tendres. Superbe métaphore de l'union charnelle qui donnera un fruit, Amon offre plusieurs *ânkh* (le souffle de vie) à la reine afin qu'elle conçoive leur fille Hatchepsout, qu'il a « placée dans son sein ».

À la ceinture du roi des dieux, couvrant son sexe, un nœud d'Isis, *tit*, allusion au pouvoir créateur androgynique des divinités.

*Seule face à Amon, telle sa parèdre...*

Du point de vue métaphysique, ce récit, qui se déroule dans la sphère céleste, affirme le pouvoir que la future héritière détient du Créateur, elle qui « monte sur le trône d'Horus tel Rê ». Et pour Ahmès, à l'instar de toute souveraine d'Égypte qui fait l'expérience de cette union sacrée, c'est un moment privilégié, unique, où elle se trouve seule face au dieu Rê ou Amon, sans la médiation de son mari. Elle n'occupe alors plus seulement le rang d'épouse royale, mais accède au rang de parèdre divine : elle en conservera toujours une aura exceptionnelle qui lui permettra d'ajouter à son titre de « grande épouse royale » celui de « mère du roi », assurant légitimité, transmission et continuité monarchique.

Mais plus encore, au-delà de cet acte et de sa portée pour l'avenir du trône d'Égypte, le dieu des dieux, celui qu'on nomme « le Caché » car nul ne le connaît, permet à la seule souveraine de le voir dans sa *manifestation*, c'est-à-dire – et c'est crucial et unique – sous sa véritable forme, lors de l'étape ultime de cette théogamie. Le palais se trouve alors inondé du parfum divin, la reine se réjouit de le voir dans sa perfection. Et l'amour du

dieu se répand dans son corps, nous disent encore les textes. « Il est précieux de voir ta chair, après que tu t'es uni à ma Majesté en ta splendeur, cependant que ta rosée se répand dans tous mes membres. »

L'analyse montre qu'Amon a eu lui aussi du plaisir, qu'il est brûlant de désir à la vue de la belle Ahmès, comme l'attestent les détails de cette rencontre, riche en motifs érotiques. La fragrance du dieu, le sourire de la reine, l'entrée de son « amour » dans son corps, le palais inondé des effluves capiteux des parfums du pays de Pount<sup>6</sup> indiquent leur rapport sexuel. Selon Uroš Matić, il faudrait, dans ce contexte particulier, traduire le mot *nefer* par « raffiné, doux, agréable », que la reine « se réjouit de voir », et même – mais cela reste à démontrer – par « phallus divin »<sup>7</sup>.

Les dieux aiment aussi être gratifiés du parfum des encens et des gommes aromatiques venus du pays de Pount, ces produits rares et précieux les invitant à habiter l'espace sacré. Mais au Nouvel Empire, dans les poèmes d'amour par exemple, ces types de parfums sont associés à une atmosphère clairement érotique, les fragrances florales et végétales émanant du corps de l'aimé(e)...

L'égyptologue allemand Erik Hornung a montré que les parfums de Pount et l'or scintillant sont au cœur de la divinisation d'Hatchepsout. Et ce à la suite de l'union divine d'Ahmès et d'Amon. Ces deux éléments vont être fusionnés dans la personne de la souveraine, ils la constituent au sens littéral. Elle est façonnée d'électrum, étincelante comme les étoiles, à la fragrance ensorcelante des parfums d'Afrique. Autant d'attributs qui sont le propre de la déesse Hathor, dite la Dorée, la « maîtresse de l'encens », la « maîtresse de Pount », mais aussi la « maîtresse des étoiles ». Sur les scènes de l'expédition au pays de Pount<sup>8</sup>, à Deir el-Bahari, Hatchepsout est ainsi clairement associée à Hathor : les inscriptions proclament que la souveraine est un « soleil féminin ». De nature divine par son ascendance paternelle, la souveraine incarne son *alter ego* dans le récit de ce voyage lointain, aux confins de l'Égypte.

Les aspects sacrés et la connotation érotique ne s'excluent pas dans l'Antiquité, mais se conjuguent plutôt, exaltant cette rencontre amoureuse qui renvoie une nouvelle fois à la foisonnante grammaire mythologique pharaonique.

Sur l'un des murs du temple de Deir el-Bahari, Ahmès apparaît vêtue d'une robe fourreau à bretelles qui accentue sa ligne parfaite. Grande épouse royale, mère du « roi » Hatchepsout, elle porte la couronne à dépouille de vautour qui couvre une perruque tripartite ; dans la main droite, un sceptre. Les couleurs, préservées, révèlent des lèvres rouge vif, un sourire rayonnant, des yeux en amande. Ahmès, « plus belle que toute autre femme qui soit dans ce pays tout entier ». Et l'élue d'Amon.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BARBOTIN, Christophe, « Pount et le mythe de la naissance divine à Deir el-Bahari », *Cahiers de recherches de l'Institut de papyrologie et d'égyptologie de Lille*, vol. 24, 2004, p. 9-14.
- COYETTE, Alice, « La naissance merveilleuse d'Hatchepsout dans les reliefs de Deir el-Bahari », in Christian Cannuyer & Catherine Vialle (dir.), *Les Naissances merveilleuses en Orient. Jacques Vermeylen (1942-2014) in memoriam*, Bruxelles, Société belge d'études orientales, 2015, p. 87-112.
- HORNUNG, Erik, *Les Dieux de l'Égypte. Le un et le multiple*, Éditions du Rocher, 1995.
- MATIĆ, Uroš, « The sap of life: materiality and sex in the divine birth legend of Hatshepsut and Amenhotep III », in Erika Maynard, Caroline Velloza & Rennan Lemos (eds), *Perspectives on Materiality in Ancient Egypt. Agency, Cultural Reproduction and Change*, Oxford, 2018.

---

1. Cet avis n'est pas partagé par tous les égyptologues, comme bien d'autres points obscurs concernant les origines et les liens familiaux des souveraines.

2. Le texte qui accompagne ces tableaux reprend un original remontant à l'Ancien Empire. Dans la série de contes de « Khéops et les magiciens », connue grâce au papyrus Westcar, on apprend comment la reine Redjdjedet a donné naissance aux trois premiers rois de la V<sup>e</sup> dynastie (vers 2500-2350). Mais à cette lointaine époque, elle s'unit à Rê, dieu solaire et démiurgique.

3. Le *ka* est une sorte de double (au sens de « sosie ») de l'être humain, une manifestation de son énergie vitale, en tant que force créatrice mais aussi conservatrice, en lien avec la force sexuelle.

4. Après la XXV<sup>e</sup> dynastie, les déesses donneront elles-mêmes naissance au roi.

5. Il est également attesté sur plusieurs autres monuments, ceux de Sésostri III, Amenhotep III, Ramsès II.

6. Pays d'où provenaient les résines aromatiques et l'encens. Sa localisation n'est pas certaine, sans doute peut-on le situer au Soudan, entre le Nil bleu et la mer Rouge.

7. Il existe en effet des attestations de son utilisation pour signifier le phallus d'un dieu (Amon, Min, Thot), comme en témoignent à la fois l'orthographe (avec le déterminatif du phallus) et le contexte.

8. Un des hauts faits du règne d'Hatchepsout, cette expédition fut une manière d'étendre les relations commerciales et de rapporter les produits exotiques (l'encens et les métaux précieux, par exemple) indispensables au culte divin.

## Hatchepsout

« La première des nobles [dames] », grande épouse royale de Thoutmosis II (1492-1479).

Reine-pharaon sous le nom de Maâtkarê, « La justice est le *ka* de Rê » (1479-1457).

La plus célèbre des « pharaonnes » serait-elle une « icône pop » de notre époque ? Oui, à en croire l'habile manga *Reine d'Égypte*, qui, bien qu'il prenne des libertés avec l'histoire, a le mérite, depuis quelques années, de faire connaître Hatchepsout au jeune public. Présentée par l'éditeur Ki-oon comme la « première grande souveraine de l'histoire de l'humanité », Hatchepsout apparaît « relookée », dans le dessin ingénieux de la Japonaise Chie Inudoh. La mangaka estime en effet que beaucoup de ses lectrices peuvent « s'identifier » à cette « rebelle », à cette femme de pouvoir, qu'elle nous présente comme l'une des premières féministes de l'histoire – ce qui est un rien anachronique, avouons-le. Il faut dire que la grande souveraine a de quoi faire rêver, elle qui nous a légué un spectaculaire temple funéraire, mais surtout des statues et bas-reliefs qui la font qualifier par les Japonais de « reine aux attributs masculins ». Cela en dit long sur la fascination exercée par Hatchepsout, à la fois femme, épouse, mère *et* pharaon viril... Un modèle pour la jeunesse d'aujourd'hui ? « Pour moi, c'est une personne qui s'est battue pour détruire des murs et les obstacles qui se dressaient



devant elle. Ce que je veux, c'est donner du courage aux lecteurs, pour montrer que même si on est quelqu'un de normal, on peut faire de grandes choses ! », s'enthousiasme Chi Inudoh, qui poursuit sa série consacrée à la célèbre reine d'Égypte.

Au-delà de la rétroprojection « pop-culturelle », qualifier cette souveraine de « femme charismatique, intelligente et d'une volonté sans faille » n'est pas abusif. Plus encore et par-delà les millénaires, quelle éclatante revanche pour cette flamboyante souveraine victime d'une *damnatio memoriae* de la part de Thoutmosis III, son successeur, qui fit effacer son nom de ses monuments et des listes royales et détruisit les effigies la montrant, triomphante, sous les traits d'un pharaon !

*Interprétation et... projection :  
une personnalité très discutée*

À l'opposé de cette hagiographie nippone, il est frappant de constater, dans la littérature spécialisée sur Hatchepsout, combien son image et sa personnalité, certes singulières, ont été discutées et fréquemment surinterprétées à la lumière d'une psychologie parfois douteuse. Troublants, en effet, sont les rejets et jugements à l'emporte-pièce, tout comme les projections très personnelles que ce personnage inspire...

Même si la statuaire de la souveraine est idéalisée selon la tradition pharaonique, on peut se faire une idée de son apparence, du moins dans ses premières années : visage ovale, yeux en amande, menton un peu pointu et nez fort – des traits qu'elle partage avec les Thoutmosis. À cette époque, les visages royaux se reconnaissent à leur forme triangulaire tout autant que par le graphisme raffiné des yeux et des sourcils. Avec les années, les traits d'Hatchepsout s'alourdiront et se viriliseront – mais il sera alors question d'affirmer son statut de pharaon. De là à livrer un portrait détaillé d'une femme morte il y a trois mille cinq cents ans, il n'y a qu'un pas : selon certains de ses biographes, sur ses portraits, Hatchepsout apparaîtrait

« soucieuse, pensive et masculine, mais avec quelque chose d'émouvant et d'attendrissant dans l'expression »... Pour d'autres, elle aurait eu un « beau visage, mais pas de ceux qui se distinguent par leurs qualités d'honnêteté et de générosité » : c'est ce qu'écrit sans hésiter William C. Hayes<sup>1</sup>, qui ajoute que la reine était « vaniteuse, ambitieuse et sans scrupules », et qu'elle se montra « sous son vrai jour en prenant le pouvoir » !

Claire Lalouette affirme (sur quelles bases historiques et épigraphiques ?) qu'Hatchepsout « menaça la stabilité intérieure de l'Égypte », alors qu'il est bien établi, au contraire, que son règne fut calme et prospère, que cette souveraine initia des expéditions lointaines pour assurer l'indépendance économique du Double-Pays et qu'elle fut une bâtisseuse qui travailla sans relâche à embellir le patrimoine religieux égyptien, rétablissant même des cultes anciens. Fort heureusement, la nouvelle garde, et notamment l'égyptologue Bernard Mathieu, dénonce la « fable de l'usurpatrice cherchant à évincer le pharaon ».

Décidément, toute femme au pouvoir a le don de déclencher des polémiques et de susciter des propos fort peu objectifs. Une (très) vieille histoire qui renvoie à la répartition ancestrale des rôles entre sphères publique et domestique...

Toutefois, rectifions d'emblée toute tentative de récupération féministe, une notion qui ne peut s'appliquer à cette époque : si Hatchepsout a pu régner alors qu'elle était une femme, ce fut en tant que roi d'Égypte ; elle dut être représentée le plus souvent sous l'apparence d'un homme, car elle avait endossé la fonction régnante *masculine*. La philosophe américaine Judith Butler a pu écrire à son propos que la reine a « joué » un rôle de genre masculin et que ses représentations l'ont montrée agissant à la manière d'un pharaon.

*Fille « préférée » de son père*

On ne sait pas précisément quand est née Hatchepsout, fille d'Ahmès, grande épouse royale, et de Thoutmosis I<sup>er</sup>. L'une des hypothèses retenues la fait naître en l'an 2 du règne de son père, car c'est la date à laquelle elle affirmera, une fois couronnée roi d'Égypte, avoir été élue par l'oracle d'Amon pour accéder au trône, un « signe prodigieux » qui la légitimera. Le *Texte de la jeunesse* de la reine, inscrit sur son « grand œuvre », le temple funéraire de Deir el-Bahari, tient qu'une relation privilégiée l'aurait unie à son géniteur. La petite princesse aurait même accompagné Thoutmosis I<sup>er</sup> dans certains de ses déplacements dans les Deux-Terres. Une manière de formation au métier de pharaon, un « grand tour » initiatique visant la reconnaissance, de la part des divinités, de son statut d'héritière :

Elle alla vers sa mère Hathor, qui préside à Thèbes ; vers Bouto, à Dep ; vers Amon, seigneur des trônes du Double-Pays ; vers Atoum, seigneur d'Héliopolis ; vers Montou, seigneur de Thèbes ; vers Khnoum, seigneur de la cataracte.

Mais, ce texte relevant une fois de plus de la propagande royale, il est difficile de souscrire totalement à cette version « officielle » qui magnifie leur proximité et surtout la préférence d'un père pour sa fille<sup>2</sup>... Pourtant, l'étude de tout ce qu'Hatchepsout devait accomplir au long des vingt-deux ans d'un règne éclatant laisse à penser que, très jeune, elle avait manifesté un intérêt pour les affaires politiques et religieuses, ce qui l'avait distinguée parmi ses frères.

### *Grande épouse royale de son demi-frère*

Quels que soient les liens qu'elle a noués avec Thoutmosis I<sup>er</sup>, elle n'a d'autre choix que de s'inscrire dans la tradition familiale qui entend renforcer les droits au trône de l'héritier mâle : à la mort de leur père, vers sa treizième année de règne, c'est son demi-frère Thoutmosis II qui est couronné, en 1492 av. J.-C. ; il a 12 ou 13 ans et c'est le seul survivant des fils que Thoutmosis I<sup>er</sup> a eus avec Moutnéfêret, une épouse secondaire (voir

[chapitre précédent](#)). À leur mariage, Hatchepsout est âgée de 11 ou 12 ans. La reine mère Ahmès, comme d'autres souveraines avant elle, encadre et conseille le couple régnant, tout juste sorti de l'enfance<sup>3</sup>. Elle restera d'ailleurs aux côtés de sa fille durant des années, bien après le couronnement d'Hatchepsout, et l'on pense qu'elle survivra même à sa petite-fille, Néferourê.

À son mariage, Hatchepsout reçoit quant à elle les titres traditionnels de « grande épouse royale », de « dame du Double-Pays » mais aussi de « fille aînée du roi » et de « sœur du roi ». Elle s'inscrit également dans la puissante lignée, interrompue quelque temps, des divines épouses d'Amon, dont elle reprend la charge. Dès les premières années, elle figure sur les monuments officiels de son époux : sa personnalité exceptionnelle, déjà, la distingue des souveraines dans leurs fonctions. Alors qu'elle est âgée d'une quinzaine d'années environ, elle donne naissance à une fille, Néferourê.

Mais Thoutmosis II meurt après seulement trois ans de règne et Hatchepsout n'a, hélas ! pas conçu d'héritier : en revanche, Isis, une épouse secondaire du roi, a accouché d'un fils, le futur Thoutmosis III. Il succède à son père et un nouveau règne débute<sup>4</sup>.

### *Une régence qui annonce un couronnement*

Thoutmosis III succède à son père sans doute en 1479 av. J.-C., mais il n'a que 2 ou 3 ans lorsqu'il est proclamé roi.

À la fois tante et belle-mère de l'enfant, Hatchepsout, qui est une très jeune veuve, s'inscrit dans la lignée royale de ses grandes aînées, Ahhotep et Ahmès-Néfertari, et va gouverner pour le compte d'un roi trop jeune pour régner. Elle est de la sorte toute désignée pour assurer la régence du fils de son défunt mari : unique descendante de la branche principale de la dynastie, née en ligne directe de la grande épouse royale Ahmès, elle est la

seule à avoir du sang royal. Thoutmosis II et Thoutmosis III sont quant à eux nés d'épouses secondaires, qui ne sont pas de lignage royal.

Régente pour son neveu, soit ; mais dans les faits, c'est bien Hatchepsout qui va bientôt diriger l'Égypte. Pour cela, elle est conseillée à ses débuts par un entourage puissant, dont Hapouseneb, son vizir, nommé grand prêtre d'Amon, qui cumule les charges civiles et religieuses et lui offre le soutien indéfectible du puissant clergé de Thèbes.

Sa fonction de divine épouse d'Amon la confirme aussi dans sa position vis-à-vis du clergé du dieu dynastique, sur lequel, en femme politique avisée, elle s'appuiera bientôt pour monter sur le trône d'Égypte. L'architecte et grand trésorier du roi, Ineni, rappelle dans un texte qu'il fit inscrire dans sa tombe de Cheikh Abd el-Gournah (TT 81) que la passation de pouvoir, à la mort de Thoutmosis II, aurait débuté vers 1479 avant notre ère : « Le quatrième jour du premier mois de la saison des récoltes », précise-t-il. Et d'ajouter : « Son fils (Thoutmosis III) prit sa place comme roi des Deux-Terres et occupa le trône de celui qui l'avait engendré ; sa sœur, l'épouse du dieu, Hatchepsout, s'occupa de gérer les affaires du pays. Les Deux-Terres se conformèrent à ses directives, et on s'activa pour elle car Kemet [*i.e.* l'Égypte] respectait son autorité. »

Tout est en place pour que s'ouvre une ère singulière dans l'histoire égyptienne, au sein de laquelle une reine va détenir le pouvoir pendant plus de vingt ans, aux côtés du pharaon légitime, comme régente, puis comme corégente, enfin comme souveraine régnante. Son lignage royal et sa personnalité vont entraîner l'adhésion de tout le pays.

Au début de la régence, Hatchepsout se présente encore sous l'apparence d'une reine, dans sa longue robe ajustée, aux côtés du roi Thoutmosis III ; elle rend aussi hommage à son époux défunt, comme l'atteste un document découvert à Éléphantine qui montre une statue de Thoutmosis II en habit de jubilé, symbole de renaissance et de régénération, et qu'Hatchepsout lui dédie.

Déjà, elle lance les travaux de son propre hypogée, non loin de Deir el-Bahari, dans un site isolé, sur la rive ouest de Thèbes. Sur le magnifique sarcophage en quartzite jaune qu'elle fait réaliser pour sa tombe thébaine<sup>5</sup> – et qu'elle n'occupera jamais –, elle est qualifiée comme suit : « La princesse, la très charmante et favorite, la reine de tous les pays, la fille du roi, sœur du roi, divine épouse, grande épouse royale, Hatchepsout. » Elle demeure dans son rôle de régente, rappelant ses titres traditionnels.

### *Un couronnement inattendu, une image qui se redessine*

Cette femme de tête, extrêmement entreprenante, brillante, de surcroît très attachée à la tradition et aux fêtes et rituels religieux, ne va pas se contenter longtemps de jouer le rôle de « reine belle-mère » et régente gouvernant pour son neveu : sans doute en l'an 7 du règne de Thoutmosis III, elle franchit une ligne décisive en se faisant couronner pharaon, renonçant de fait aux « parures de divine épouse » d'Amon. En revanche, désormais, ajoutent les textes, « elle porte les ornements de Rê, la couronne du Sud et celle du Nord étant liées sur sa tête ».

La souveraine régnante adopte une titulature royale complète, tout autant que l'iconographie (masculine) qui s'y rattache : barbe postiche, uræus ou cobra au front, sceptres, pagne, couronnes et queue de taureau à la ceinture – l'épithète « taureau puissant », qui s'applique à Montou, dieu thébain de la guerre, et qualifie traditionnellement le roi d'Égypte, sera quant à elle abandonnée... La virilisation a ses limites.

Un glissement progressif de son image se dessine, qui va consister à associer féminité et royauté. Après son couronnement, la souveraine apparaît encore en mêlant attributs féminins et royaux : sur cette élégante statue du Metropolitan Museum (New York, n° 29.3.3), n'est-elle pas représentée assise, torse nu, portant le *némès*<sup>6</sup> et le pagne de pharaon ? Certes, mais son visage aux courbes douces et aux traits fins, ses seins

apparents et sa taille fine trahissent sans conteste sa féminité. Ces métamorphoses se font donc graduellement, sur plusieurs années, même si Hatchepsout abandonne la robe fourreau et porte pagne court, couronnes royales et barbe postiche, exécutant des rites masculins : les traits « familiaux » des Thoutmosis (ceux de ses ancêtres, donc) qu'elle arbore à ses débuts pour signifier qu'elle appartient bien à cette lignée régnante sont chez elle nuancés par une carnation jaune et féminine – le rouge étant associé au teint masculin. Et ses célèbres colosses osiriaques<sup>7</sup>, sur la terrasse supérieure de son « château de millions d'années » à Deir el-Bahari, seront quant à eux peints en orange, étape ou compromis entre les deux carnations, masculine et féminine. Toutefois, la plupart des reliefs peints du programme décoratif de son temple funéraire la représentent sous une allure masculine. Les ultimes représentations de la souveraine la montreront plus massive ; ses seins, eux, auront été gommés avec les années, mais si elle opte pour la fiction masculine, c'est toujours sans excès de virilité. Rappelons que pour les Égyptiens, l'image n'est pas seulement une représentation, mais plutôt la manifestation d'un acte créateur qui la transforme en objet tangible : le *ka*, double spirituel, habite ce que nous qualifions aujourd'hui d'« œuvre d'art ». Pour l'artiste égyptien, les images sont créées « magiquement », avec la même énergie que celle qui fut employée par le démiurge pour donner naissance au monde. De quoi percevoir plus finement les mutations progressives des portraits d'Hatchepsout...

Elle devient donc roi d'Égypte... même si elle est une reine : son cartouche est désormais précédé de la mention « roi de Haute et de Basse-Égypte » et de « maîtresse du rituel ». Pharaon, elle prend comme nom de couronnement (l'un des deux se trouvant dans un cartouche avec le nom de naissance) Maâtkaré, « La justice est le ka<sup>8</sup> de Rê », puis les autres noms royaux traditionnels : nom d'Horus (le fils d'Osiris qui lui succéda), « celle dont les kas sont puissants », nom d'Horus d'or (dont la signification nous échappe), « celle dont les apparitions sont divines », nom des Deux

Maîtresses (Nekhbet et Ouadjet, les déesses tutélaires de la Haute et de la Basse-Égypte), « celle dont les années sont prospères », et surtout son nom de naissance, « Khenemet-Imen/Hatchepsout », « celle qui s'unit à Amon, la première des nobles [dames] », précédé du titre de « fille de Rê », lui aussi inscrit dans un cartouche, ou nom de naissance, qui situe la souveraine régnante dans la filiation du Créateur<sup>9</sup>.

Les noms (et prénoms) de Pharaon (ainsi que ceux des souveraines) ne sont jamais composés au hasard ; ils sont plutôt un « résumé programmatique » choisi avec soin, car le nom est vivant et performatif en Égypte ancienne. Hatchepsout insiste pour sa part sur son union avec son père et époux divin, Amon, mais renvoie aussi, de cette manière, par la référence à la déesse Maât incluse dans son nom de couronnement, à l'ordre divin qu'elle entend maintenir sur le Double-Pays<sup>10</sup>.

Qu'il s'agisse de la sphère religieuse ou temporelle, le roi doit en effet gouverner selon les lois de Maât, tout à la fois déesse et concept philosophique et moral que nous pouvons traduire par les termes « justice », « droiture », « ordre universel »<sup>11</sup>, ou encore « vérité », en tant que « paroles en harmonie avec l'ordre réel des choses » (Jan Assmann), et « acte juste dans la nature et dans la société, comme il a été posé dans l'acte de la création » (Siegfried Morenz).

Cette divinité, figurée avec une plume sur la tête, incarne aussi le droit, celui de la justice générale et particulière, la clé de voûte idéologique et institutionnelle du régime théocratique égyptien. Elle a permis que « soient maintenus durant quatre millénaires un consensus social, la recherche de la prospérité dans l'intérêt de tous, la résolution des conflits selon les règles de l'équité » en Égypte ancienne (Bernadette Menu). Maât est le principe de cohésion par excellence : au sein de la société, elle implique solidarité, communauté, harmonie et paix, et sur le plan temporel, stabilité, continuité et préservation. Elle protège du conflit et de l'isolement, de l'échec et de la disparition. Maât va donc accompagner l'instauration de la monarchie



absolue et sacrée, car aux yeux des anciens Égyptiens, seul un pouvoir fort est capable de garantir l'unité de leur pays, formé de la Haute et de la Basse-Égypte, mais reliées par le Nil, son artère vitale.

Pharaon doit réunir pour son pays les conditions qui favorisent la vie, la prospérité et la richesse. En instaurant la *maât*, il repousse les facteurs de désordre, *isefet*, en somme tout ce qui est contraire à la *maât* et qui conduit à la destruction, au retour du chaos des origines. Tous les hommes doivent donc agir selon ses principes.

Hatchepsout, en montant sur le trône d'Égypte, s'engage donc à pratiquer la *maât* et à la faire régner. Elle en est la garante à la fois comme gouvernant et comme prêtre, pratiquant ou faisant pratiquer scrupuleusement les rites, quotidiennement, au sein des nombreux temples qui émaillent le pays. Dans sa fonction sacerdotale, le souverain doit ainsi faire offrande quotidiennement d'une statuette de Maât aux divinités : on parle alors de *in maât*, c'est-à-dire d'« amener *maât* » afin de « repousser l'*isefet* » (ou, en égyptien, *der isefet*), le point culminant du rituel quotidien par lequel, chaque matin, le prêtre ou le roi redonne vie à la divinité maîtresse du temple. « On accomplit pour toi *maât*, pour apaiser ton cœur, pour que ton cœur vive d'elle, pour que ton *ba* vive, ô Amon-Rê ! »

Deux reines-pharaons du Nouvel Empire, Hatchepsout et Taousert<sup>12</sup>, intégreront la déesse de la justice dans leur nom de couronnement : Maât, qui, déjà présente avec Rê-Atoum aux premières heures du monde, précède le règne d'Horus, ne transmet-elle pas au fils d'Isis et d'Osiris la légitimité qu'elle tient de son père, le demiurge solaire ? En choisissant cette divinité centrale du culte égyptien, les deux souveraines signifient qu'elles placent leur règne sous le chef de cette figure divine tutélaire ; à travers elles aussi, femmes et pharaons, affirment-elles, peut se transmettre la légitimité divine et royale.

*A-t-elle usurpé le pouvoir ?*

On ne connaît toujours pas avec certitude les raisons qui ont poussé Hatchepsout à devenir pharaon : au-delà de la légende d'une reine « assoiffée de pouvoir », d'une « intrigante » – des qualificatifs qui expriment la défiance et le rejet qu'inspire toute femme accédant au pouvoir suprême –, on suppose que ce fut une période de fragilité politique et théologique, alors que Thoutmosis III n'était pas en âge de régner, qui lui valut d'accéder à la plus haute fonction. Qu'une adolescente et un jeune enfant soient à la tête du pays pouvait susciter l'envie de quelques puissants candidats décidés à les destituer. Florence Maruéjol suggère avec raison : « En lui conférant la nature divine attachée à la fonction royale, le couronnement a pu donner à la reine l'autorité nécessaire pour prendre des mesures énergiques, visant à mettre fin à des troubles politiques. » Amon, avant d'introniser sa « fille », ne déclare-t-il pas dans les inscriptions de la « chapelle rouge » de Karnak : « Tu fixeras les lois, tu réprimeras les troubles, tu viendras à bout de la guerre civile, tu donneras des ordres aux vivants et ils respecteront tes règlements<sup>13</sup> » ? Car dans l'Égypte ancienne, seule une théocratie puissante est en mesure de maintenir un équilibre sans cesse menacé, de s'opposer au possible retour du chaos originel, tel un rempart providentiel, équilibre de la Création à renouveler quotidiennement. C'est l'existence du souverain qui « permet au monde de continuer à fonctionner, l'image du monde n'étant que la continuation actualisée de la Création primordiale » (François Daumas).

La souveraine a-t-elle dû – ce serait la raison de son couronnement – affirmer une autorité royale menacée ? C'est ce que pourrait également laisser penser ce texte qu'elle a fait inscrire au Spéos Artémidos, le premier temple entièrement rupestre de l'architecture pharaonique : « En tant que conquérante, je suis venue comme Horus, mon uræus s'enflammant contre mes adversaires. J'ai éloigné ce que les dieux abhorrent, et j'ai ramené le pays sous leurs sandales... Mes ordres sont stables comme des montagnes. »

Rappelons qu'il n'y a pas eu, de la part de cette souveraine, sans doute ambitieuse, d'usurpation du pouvoir ni de manipulation politique à la mort de son époux : elle a plutôt été le sujet d'une expérience avec de rares précédents, celle d'une femme accédant au trône souverain. Expérimentant, seule face aux dieux et à son peuple, tous les aspects et toutes les fonctions d'un roi-prêtre. Toutefois, elle continue à partager le trône avec l'enfant-roi, dont elle est l'aînée : deux pharaons dirigent donc *apparemment* les destinées de l'Empire. Ce pouvoir partagé est peut-être la seule réelle « coroyauté » qu'ait connue l'Égypte, car jamais la reine n'écarte complètement son neveu durant sa domination sur l'Empire, son nom de couronnement étant associé sur plusieurs monuments à celui de Thoutmosis.

### *Des campagnes et une expédition en Afrique*

On a écrit que le gouvernement aurait été divisé entre isolationnistes – le clan d'Hatchepsout – et expansionnistes – celui de Thoutmosis III –, mais c'est méconnaître que la reine a mené une campagne militaire en Nubie (en l'an 12 de son règne), jusqu'à la deuxième cataracte<sup>14</sup>, pour écraser les velléités du « vil pays de Kouch », et que sa rhétorique expansionniste s'inscrit parfaitement dans la tradition pharaonique. Cependant, l'expédition la plus célèbre, en l'an 9 de ce règne conjoint, ne fut pas une conquête, mais un voyage, une sorte d'exploration royale au pays de Pount, la terre la plus lointaine jamais atteinte pour les Égyptiens et située sur la côte éthiopienne ou arabique. Cette mémorable expédition, qui dut subjuguer son temps, est racontée à la manière d'une bande dessinée colorée pleine de délicieux détails sur le portique sud de Deir el-Bahari.

En homme *et* en femme, Hatchepsout règne, avec comme partenaire Thoutmosis III. Mais ce qui est fascinant, c'est qu'elle n'abolit pas pour autant son genre : ses inscriptions alternent formes féminines et masculines

dans sa titulature. Les textes la désignent en outre à l'aide de pronoms masculins et féminins.

La souveraine institue donc une véritable corégence : deux rois sont assis sur le même trône, mais elle exerce les pleins pouvoirs tout en offrant une solide formation à son neveu, notamment en matière de stratégie militaire, comme en témoignent les premiers exploits de celui qui fut l'un des plus grands conquérants égyptiens.

La tante et le neveu sont ainsi figurés, à l'identique, sur certains de leurs monuments, comme deux souverains masculins ; ainsi sur ce bloc de la « chapelle rouge » de Karnak où l'on ne les distingue que par leurs cartouches respectifs et parce qu'elle le précède, étant son aînée – ils portent les mêmes pagnes et régalia : couronnes bleues de combat (*khéprish*), longs bâtons, massues et *ânkh*. Et chacun d'eux affiche un corps dont le genre ne fait aucun doute.

Car enfin, pour occuper la fonction suprême, Hatchepsout a-t-elle d'autre choix que de masculiniser son image ? Torse nu, poitrine inexistante, vêtue d'un seul pagne, elle se doit d'imposer le respect et la crainte à travers une image forte et virile, non seulement dans le Double-Pays, mais aussi auprès des souverains et vassaux étrangers, souvent expansionnistes et toujours prompts à se soulever contre l'Empire égyptien.

Dans une passionnante étude sur l'iconographie de Thoutmosis III et de son évolution, Dimitri Laboury a relevé<sup>15</sup> que l'image du jeune roi va progressivement être mélangée à celle d'Hatchepsout, certaines des caractéristiques physiques de la reine « envahissant » le visage de son neveu. Elle phagocyte en quelque sorte son apparence, jusque vers l'an 12 de leur règne commun : à cette date, son pouvoir est stabilisé<sup>16</sup>. Forte de sa titulature de roi, elle commence la construction de son temple funéraire, à Deir el-Bahari, sur la rive ouest de Thèbes. Titres et couronnes sont enfin réunis : elle a 25 ans et va offrir à l'Égypte un règne prospère durant vingt-deux ans.

En revendiquant le trône comme Pharaon mâle, elle construit aussi sa propre mythologie, c'est-à-dire sa naissance divine à la suite d'une théogamie, l'union de sa mère Ahmès et du roi des dieux, Amon-Rê lui-même. Pour cette raison également, elle gratifiera son « père divin » de luxueuses offrandes et de prestigieux édifices religieux.

Prédestinée, confirmée dans ses fonctions par des signes prodigieux envoyés directement par Amon sans qu'elle ait à solliciter un oracle, elle entend montrer qu'elle descend en ligne directe de Thoutmosis I<sup>er</sup> et que cela lui confère sa légitimité : elle va ainsi célébrer son géniteur à Deir el-Bahari alors que, effacé de son histoire, son époux Thoutmosis II disparaît totalement des monuments qu'elle fait ériger – pratique qui n'a rien d'exceptionnel en Égypte ancienne.

### *Senenmout, architecte et scribe génial, précepteur attentif*

Hatchepsout est soutenue tout au long de son règne par un entourage puissant et des personnages importants qui, à ses côtés, sont à l'origine de nombreuses innovations, que ce soient les prêtres d'Amon de Karnak, à qui elle confère un pouvoir exceptionnel – il s'avérera exorbitant par la suite et Amenhotep IV/Akhénaton tentera de s'en affranchir avec sa réforme monothéiste – car ils la confirment dans ses fonctions, ou une cour de fonctionnaires talentueux, au premier rang desquels figure Senenmout, conseiller privé, architecte, tuteur puis grand intendant de sa fille Néferourê. À lui seul, il réunit des dizaines de titres officiels : même s'il ne porte jamais celui de vizir, il est aussi influent que le grand prêtre du clergé amonien, Hapouseneb.

Dans le florilège de prestiges attribués à Senenmout sont réunies ses charges publiques – grand majordome, gouverneur de la grande maison, gouverneur de la Cour, prince, ami unique – et ses fonctions religieuses –

gouverneur de la maison d'Amon, prêtre de Maât, d'Achmose, gouverneur des prophètes de Montou dans Hermont, et des demeures de Neith, etc.

On connaît les noms de ses parents – Ramose et Hatnefer –, mais assez mal ses origines – modestes ? Des dessins d'après nature montrent que son « profil est fin, son nez légèrement accentué, la bouche ourlée et proéminente » (Suzanne Ratié). Quoi qu'il en soit, il va grimper au plus haut sommet de l'État grâce à ses exceptionnelles qualités intellectuelles, politiques et créatives. C'est lui qui supervise la plupart des constructions initiées par la reine, dont le « château de millions d'années » de Deir el-Bahari, creusé dans la montagne thébaine et spécialement dévolu au culte funéraire de la reine, unique spécimen en son genre. Sur une statuette en quartzite rouge (musée du Louvre), le grand intendant tient une corde d'arpentage roulée devant lui et accompagnée du cryptogramme « Renenoutet, dame de la nourriture ». Cette image « prolonge le sens du rouleau de corde d'arpenteur qui évoque les champs, donc le monde de la production de cette nourriture », commente Christophe Barbotin, conservateur au département des Antiquités égyptiennes du Louvre. « Le tout définit la qualité de Senenmout, puisque celui-ci était responsable de la production agricole des grands domaines<sup>17</sup> », ajoute-t-il.

« Directeur de tous les travaux », Senenmout s'inscrit dans la grande tradition pharaonique, mais surtout, il innove. La perfection des lignes, comme les terrasses et colonnades de Deir el-Bahari, témoigne d'une vision inspirée et d'une pensée symbolique très élaborée, ce que confirmera la décoration de son second monument funéraire, où il crée un plafond astronomique constellé, exemple le plus ancien de ce type, bien avant celui, admirable, de la tombe de Séthi I<sup>er</sup>. Les représentations de plusieurs grands livres funéraires qu'il commande, dans une tombe privée qui plus est, témoignent de son savoir exceptionnel : celui qui « détient tous les secrets d'Amon », le « chef des secrets du sanctuaire » connaît, semble-t-il, les

vérités spirituelles les plus cachées, cet « aspect mystique sous-tendant tous les autres » (Suzanne Ratié).

Cet « homme de lettres » ingénieux aime aussi jouer avec les mots et les signes à travers les cryptogrammes : il crée des rébus à partir des noms de la reine, que l'on retrouve gravés dans divers endroits de Deir el-Bahari, par exemple à l'entrée de la chapelle d'Hathor où deux uræus (Maât) se dressent de part et d'autre du signe *ka* supportant le disque solaire (Rê), soit « Maâtkarê ». Ou encore sur cette statue le représentant (musée de Berlin, 2296), et qui porte un premier rébus au nom de « Maâtkarê », doublé d'un second, au nom d'« Hatchepsout Khenametamon ». Accompagnés de la « légende » suivante, ils nous donnent une indication précieuse sur la créativité de cet homme : « Signes que j'ai faits selon l'intuition de mon cœur, de moi-même, sans les avoir trouvés dans un écrit des Anciens. » Ce scribe éblouissant est le seul auteur de ces cryptogrammes « destinés à piquer la curiosité des lettrés par un jeu graphique » et cachant aussi une « vérité occulte qui doit rester ignorée par la foule et être comprise uniquement par certains », précise Suzanne Ratié ; cryptogrammes qui, surtout, augmentent la puissance magique du nom royal, ces images ayant valeur apotropaïque, car chaque motif composite est à considérer comme un tout inséparable, recevant soit la vie éternelle, soit la durée éternelle.

### *Un monument exceptionnel pour un courtisan*

Senenmout a bénéficié de faveurs tout à fait exceptionnelles de la part de la souveraine régnante, qui lui a même fait élever des effigies dans la région thébaine<sup>18</sup>. Car ce ne sont pas moins de vingt-six statues de lui qui nous sont connues – un nombre très important pour un haut fonctionnaire, de très belle facture (en granit, diorite, quartzite, etc.) et associées à une iconographie extraordinairement riche et variée : « La multiplicité des

formes nouvelles mises à son service laisse pantois, explique Christophe Barbotin, tout comme le nombre inégalé de statues qu'il nous a laissées. »

Privilège tout aussi rare, Senenmout se fera construire deux monuments funéraires : l'un servant de chapelle aux offrandes dans la montagne de Gournah, et l'autre, qu'on a longtemps pris pour une tombe (dite TT 353), situé sous la cour même du temple de Deir el-Bahari. Comme on l'a vu, cet hypogée était couvert de textes issus des grands livres funéraires (*Textes des pyramides*, *Livre des morts*, *Textes des sarcophages*, etc.), mais aussi décoré d'une carte du ciel montrant les constellations septentrionales et méridionales, les décans, certaines étoiles et planètes ainsi que les douze mois lunaires du calendrier égyptien. Au centre, une longue inscription à la gloire de la reine, « aimée d'Amon, vivante, divine dans ses rayonnantes apparitions »...

Ce statut d'exception a été confirmé par une découverte archéologique faite dans les années 2003-2008 par l'équipe de l'Institut d'études de l'Égypte ancienne (Madrid) dans le cadre du « projet Senenmout » et qui a permis d'établir que cet « hypogée » n'est en réalité pas une tombe, et qu'il n'a pas été conçu pour abriter la dépouille de ce personnage emblématique<sup>19</sup>. Il s'agirait plutôt d'un monument lié au temple (tout proche) de Deir El-Bahari, visant à faciliter les transformations spirituelles de Senenmout – qualifié ici de « majordome d'Amon » et de *akh*, « esprit lumineux » – par le truchement des textes rituels qu'il fit inscrire sur les parois. Sur le mur ouest de la chambre A de la TT 353, Senenmout a en effet fait graver deux yeux *oudjat* sur une « stèle fausse porte » – un procédé connu depuis l'Ancien Empire –, c'est-à-dire une entrée symbolique et magique à travers laquelle, selon les croyances égyptiennes, son âme pourrait entrer et sortir du monde de l'au-delà et se rendre à son gré dans le monde des vivants. Le conseiller privé d'Hatchepsout, alors transformé en « esprit lumineux », pourrait ainsi parvenir jusqu'à la chapelle d'Hathor, au nord du temple de Deir el-Bahari. Et cela grâce à ces



deux yeux sculptés dans la TT 353 et que l'on retrouve gravés sur le mur nord de cette chapelle hathorique, mais également au fond de la salle hypostyle du « château de millions d'années » de la reine, où se trouvent deux autres *oudjat*. L'équipe espagnole a conclu que la TT 353 avait été creusée en fonction d'un édifice principal, en l'occurrence la chapelle consacrée par la reine à Hathor.

Plus qu'un hypogée, ce grand courtisan et parfait érudit conçut ici un « authentique chemin souterrain vers l'Au-Delà » et parvint à « pénétrer littéralement sous l'angle nord-est de la cour du temple funéraire d'Hatchepsout ».

### *Père nourricier de la princesse*

Ce personnage qui, par les talents multiples qu'il a développés, évoque ces hommes de la Renaissance, occupe une autre fonction, tout aussi prestigieuse : Hatchepsout l'a nommé précepteur de sa fille Néferourê. Le plus souvent, il sera donc représenté dans une attitude protectrice, voire maternelle, envers l'infante royale – cette forme qui l'associe à la princesse demeurera pourtant sans lendemain (les sculpteurs égyptiens ne réaliseront plus de statues sur ce modèle ultérieurement).

Sur plusieurs statues-cubes<sup>20</sup>, dont l'attitude, magico-religieuse selon Jean Capart, rappellerait la position embryonnaire, Senenmout, assis dans sa robe, tient Néferourê entre ses genoux ; seule émerge de ce cocon protecteur la tête de la petite princesse. Il est accroupi, la fillette assise et serrée entre ses bras et ses genoux, dans l'attitude d'un père ; ou encore debout, la tenant dans ses bras, telle une nourrice attentive. Témoigne-t-il, dans ce geste tutélaire, de son attachement à la lignée féminine royale, lui qui, par ailleurs, se dit dévoué à la déesse Hathor et qui est mentionné comme « celui qui la porte » sur l'une de ses statues ?

Suzanne Ratié avance une hypothèse : son attachement à la reine serait une « résurgence de l'importance de la lignée » en Afrique ; dans ces sociétés matriarcales, ou matrilineaires, « la femme est le canal de la vie du clan » ; l'oncle maternel l'assiste, tuteur et responsable de l'enfant. Ainsi pourrait-on éclairer l'étymologie du nom Senenmout, « le frère appartient à la mère ».

### *Et amant de la reine ?*

La littérature abonde sur les liens intimes qu'auraient noués Hatchepsout et Senenmout : la reine ne pouvait en effet se remarier, ce qui était impensable dans le cas d'une femme pharaon, d'autant que son rang lui intimait de s'élever au-dessus du commun des mortels, de témoigner de ses origines divines.

Beaucoup d'encre a donc coulé sur leur possible liaison, plus particulièrement à la suite de la découverte de graffitis érotiques gravés dans la montagne thébaine.

Découvert dans une tombe inachevée située au-dessus de Deir el-Bahari, le premier montre un homme debout pénétrant une femme nue, penchée vers l'avant. Mais s'agit-il bien ici du courtisan et de la reine ? Plus loin, d'autres dessins croquent un homme de grande taille et dessous, un plus petit, en érection.

Misons plutôt sur l'expression d'une satire politique, comme on en connaît d'autres exemples en Égypte, et qui se moquerait d'une situation incongrue : une femme à la tête des Deux-Terres. Ou encore une manière de parodie visant Hatchepsout, qui tiendrait ici deux rôles et aurait une double « identité de genre ». Le mâle sexuellement actif serait sur ce graffiti une figure anonyme servant à prouver l'absurdité d'une telle situation : une reine accédant au statut de roi, mais incapable d'être définie et identifiée au « taureau puissant », selon la formule pharaonique consacrée. L'hypothèse

d'une liaison reposant sur peu d'indices fiables, oublions jusqu'au mot même de « favori », décidément trop connoté, et toutes ces conclusions conjecturales...

Senenmout meurt vers l'an 18 ou 19 de Thoutmosis III. Un mystère plane sur sa fin : fut-il victime d'une persécution de la part de ce roi ? En effet, certaines de ses images ont été mutilées et son sarcophage en quartzite a été brisé en mille morceaux. Ses statues ont été décapitées, le nez cassé. Un châtiment que l'on infligeait aux coupables, dont le nez et les oreilles étaient coupés, afin qu'ils ne puissent plus, ici-bas ou dans l'au-delà, respirer le souffle de vie.

Il semble pourtant que le successeur d'Hatchepsout n'ait pas donné l'ordre de détruire la mémoire de ce grand esprit et entrepreneur. On doit sans doute une partie de cet acharnement aux zéloteurs de la religion d'Aton qui, quelques siècles plus tard, effacèrent le nom d'Amon sur la plupart des monuments d'Égypte.

### *Néferourê, « épouse royale »*

Fille de Thoutmosis II et d'Hatchepsout, Néferourê nous est connue grâce à quelques représentations à Karnak et à travers plusieurs statues où Senenmout la protège en qualité de précepteur. Mais de cette princesse, qualifiée à la fois de « fille du roi » (Thoutmosis II) et de « sœur du roi » (Thoutmosis III), nous savons en vérité peu de choses : sa mère, lors de son accession au trône d'Égypte, abandonne ses charges de « divine épouse d'Amon » et de « main du dieu » et les lui transmet ; Néferourê en assure les fonctions, comme cela est figuré sur les blocs de la « chapelle rouge ». Mais c'est surtout le rôle de reine – elle est dite « dame de Haute et Basse-Égypte », « maîtresse des Deux-Terres » – qu'elle endosse aux côtés de son pharaon... de mère. Toutefois, elle n'est jamais qualifiée de « grande épouse royale ». Comment expliquer cette situation surprenante ?

Traditionnellement, la reine occupe aux côtés du roi un rôle essentiel, d'ordre rituel, qui ne peut être aboli : Pharaon est fils de Rê, puis, plus tard, d'Amon-Rê. Dans le même temps, la « grande épouse royale » joue à ses côtés une partition toute différente... et complémentaire ; elle est sa parèdre divine. La reine en titre a pour modèle l'admirable Isis et, comme cette dernière avec Osiris, elle contribue à la renaissance du roi. Elle est aussi assimilée à d'autres déesses, telle Mout, parèdre d'Amon, ou encore Nekhbet, divinité tutélaire de Haute-Égypte (voilà pourquoi la souveraine porte la dépouille de vautour sur la tête, en guise de couronne). Lorsque Hatchepsout, devenue roi, se fait représenter en homme devant Amon, c'est Néferourê qui, dans sa fonction de « divine épouse d'Amon », joue alors l'indispensable élément féminin aux côtés de sa mère, figurée quant à elle sous un aspect masculin. La jeune fille porte parfois l'uræus et, sur quelques reliefs, elle a la même taille qu'Hatchepsout qui, ainsi, « se conforme à la tradition accordant une place de choix aux femmes de la famille royale depuis la fin de la XVII<sup>e</sup> et le début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie », précise Florence Maruéjol.

La souveraine aurait-elle songé à un destin royal pour sa fille ? Les hypothèses s'affrontent : Hatchepsout n'aurait jamais légitimé l'accession au pouvoir de Néferourê à travers le rite du couronnement, comme elle l'avait fait pour elle-même. Mais nous ne pouvons être tout à fait certains, une fois encore, de ses véritables intentions, car il est envisageable que la reine-pharaon ait souhaité que sa fille lui succède plutôt que le jeune Thoutmosis III.

Demeure cette gracieuse représentation de l'unique enfant de Thoutmosis II et d'Hatchepsout, sur le mur nord de la salle de la Barque, à Deir el-Bahari. Sa mère l'a fait représenter à côté d'elle et de Thoutmosis III dans les cérémonies d'offrandes, face à la barque d'Amon-Rê. Dans sa robe fourreau immaculée, les bras et les chevilles ornés de

bracelets, un large collier au cou, la tête portant diadème, Néferourê, adolescente, tient une *ânkh* (souffle de vie), une massue et le sceptre, *hetes*.

Certains égyptologues, Florence Maruéjol notamment, estiment que la princesse serait décédée vers l'âge de 16 ans, avant Hatchepsout, entre l'an 12 et l'an 17<sup>21</sup>. De fait, elle n'épousera pas Thoutmosis III. Pour des raisons cultuelles, dans le sanctuaire de Deir el-Bahari, Hatchepsout fera remplacer le portrait de sa fille décédée par celui d'Ahmès, sa mère, car traditionnellement, l'élément féminin est indispensable aux rituels des temples. Si la couronne de la princesse a été modifiée pour sa grand-mère – on a ajouté la dépouille de vautour, attribut des reines –, le visage semble bien être celui de l'infortunée jeune fille avec son lumineux sourire et son nez fin et légèrement aquilin...

### *Une dimension mystique*

Le début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie est propice au développement de l'activité théologique, en particulier dans le domaine funéraire. Sur le tout premier sarcophage d'Hatchepsout, on grave les très anciens *Textes des pyramides*. Sur les parois de celui qui devra accueillir la dépouille de la reine-pharaon, le *Livre des morts* (on augmente et codifie la version du chapitre 125). Et le premier exemplaire du *Livre de l'Amdouat* est réalisé pour Hatchepsout ; il est probable que le *Livre des portes* commence lui aussi à s'élaborer. Le culte funéraire s'intensifie, tout autant que les recherches spéculatives chez les théologiens. Déjà, un monothéisme sous-jacent se dessine : l'idée de « dieu unique » émerge dans la conscience de l'homme.

Aussi bien sur le plan des techniques architecturales que des spéculations intellectuelles, le temps d'Hatchepsout est celui de la recherche, de l'éclosion d'une pensée et d'une métaphysique qui influenceront la « conception de la divinité du roi et de la monarchie

pharaonique pendant toute la XVIII<sup>e</sup> dynastie » (Florence Maruéjol). Cette tendance, en solarisant le roi, sera exacerbée chez Amenhotep III, puis chez son fils Amenhotep IV/Akhénaton.

La souveraine régnante demande aux théologiens de retrouver et remettre au jour de très anciens rituels autour de la naissance et du couronnement ; sa légitimité, qu'elle doit faire perdurer, elle l'affirme sur les murs de Deir el-Bahari, par la démonstration de sa naissance divine. Hatchepsout a été conçue par Amon, avec l'aval, le conseil et le soutien de toutes les divinités d'Égypte : Thot fait office de messager divin auprès de la reine mère, Khnoum modèle le corps de la fillette et son *ka* (énergie vitale éternelle), les déesses Isis, Heket, Mershenet aident Ahmès à accoucher, les Sept Hathor – telles les sept bonnes fées des contes – allaitent la nouveau-née ainsi que son *ka*. Enfin, Amon, à qui l'enfant est présentée, confirme sa royauté.

La souveraine n'insiste-t-elle pas sans cesse sur le fait que tout ce qui lui arrive est une initiative du divin, et que tout ce qu'elle entreprend est destiné à satisfaire celui qui est à la fois son père (à travers cette théogamie) et son époux (elle a été son épouse divine) ? Amon lui-même l'a conçue pour qu'elle devienne roi d'Égypte un jour. De la même manière, les travaux considérables qu'elle initie dans tout le pays, tout autant que son expédition au pays de Pount, sont ordonnés ou inspirés par ce dieu, à travers la voix des oracles, ou celle, intérieure, qui l'anime et la guide. Ce n'est pas elle qui agit, mais le dieu à travers elle ; ses actes à elle reflètent sa volonté à lui.

Calcul politique, cynisme d'une femme de pouvoir ? Hatchepsout semble convaincue de son élection par Amon, qu'elle vénère profondément ; selon l'expression des textes de sagesse égyptiens, elle est dans la « main du dieu », elle lui confie son destin, se soumettant aux expressions de sa volonté. « Il y a bien une sorte de dimension mystique dans l'action d'Hatchepsout, qui est sensible dans l'évocation de son

voyage au ciel », note Luc Gabolde<sup>22</sup>. « Je suis revenue du ciel, après avoir reconnu son pouvoir magique, avec la connaissance de sa volonté, car il m'avait informée que je prendrais possession de cette terre, soumise, ayant été moi-même élevée alors que j'étais un jeune et futur monarque », est-il mentionné sur la « chapelle rouge » de Karnak. Cette dimension mystique est presque identique à celle d'un Thoutmosis III : « [Il m'a ouvert] la porte du ciel, il m'a ouvert les portes de son horizon, je me suis envolé vers le ciel comme un faucon divin afin de voir son image mystérieuse qui est dans le ciel, afin d'adorer sa Majesté<sup>23</sup> », etc. Là se trouve la préfiguration des intenses spéculations théologiques qui s'épanouiront quelques siècles plus tard à la tête de l'État.

### *Construire sur ordre divin*

Une autre contribution passionnante d'Hatchepsout à la royauté est la manière dont elle utilise l'architecture pour légitimer sa position : elle affirme qu'elle construit sur ordre impératif du dieu et afin de lui donner satisfaction. En somme, plus elle est bâtitrice, plus elle réalise les souhaits d'Amon. La multiplication des monuments dont elle lance la réalisation en atteste, et plus particulièrement les parfaits obélisques, dont la fonction est essentiellement symbolique et qui ont très peu d'utilisation « pratique » : servant à la propagande royale, ils constituent à eux seuls une preuve évidente de la satisfaction du grand dieu dynastique. Une manière d'incarner le thème de la réciprocité royale et divine : Amon accorde la légitimité à la reine-pharaon et sa prospérité contre des « beaux, florissants et efficaces monuments ».

La souveraine régnante est un précurseur, revendiquant ouvertement sa foi, sa soumission mystique à la volonté du dieu et l'utilisation de l'activité architecturale pour la concrétiser. Aujourd'hui encore, à Karnak, s'affichent les résultats de son extraordinaire détermination. Ces monuments

confirment la fierté légitime avec laquelle elle aurait pu assumer les grandes réalisations de son règne, même si elle attribue modestement cette responsabilité au dieu.

À son couronnement, Hatchepsout ajoute l'épithète « celle qui s'unit à Amon » à son nom de naissance, signe d'une affiliation pieuse et sincère. Et Thèbes s'affiche comme le siège dynastique et théologique de la famille royale : c'est là que la souveraine bâtit son palais, dans l'orbe d'Amon. « Je ne m'éloignerai pas de lui... »

On lui doit aussi la refonte du calendrier liturgique et la restauration des cultes et des fêtes religieuses : elle souhaite assurément en finir avec l'« ignorance des affaires religieuses » de l'époque précédente. Ce retour à la tradition se manifeste dans certains grands travaux : des sanctuaires sont restaurés partout en Égypte, comme le temple d'Hathor de Cusae, déesse à laquelle Hatchepsout est particulièrement liée. Elle va également lui faire édifier une élégante chapelle, à côté du temple principal de Deir el-Bahari.

Des travaux, Hatchepsout va en lancer partout, faisant montre d'une fièvre bâtitresse qui témoigne de sa créativité, mais aussi, encore et toujours, de l'affirmation de sa légitimité sur le trône d'Égypte. Et du succès de son règne. L'égyptologue américain Herbert E. Winlock parle même de « propagande de pierre éternelle ». Ses architectes et leurs équipes œuvrent dans de multiples sites de la vallée du Nil, et jusque dans le Sinaï et en Nubie : à Éléphantine, Kom Ombo, El-Kab, Hiéaconpolis, Gebel Silsileh, Meir, Hermopolis, Armant, Kasr Ibrahim et à Bouhen, avec son temple périptère dédié au dieu Horus.

Au Spéos Artémidos, en Moyenne-Égypte, le premier sanctuaire entièrement rupestre de l'architecture égyptienne, qu'elle dédie à Amon et à la terrifiante déesse lionne Pakhet, « celle qui griffe », vénérée localement<sup>24</sup>, Hatchepsout affirme l'énergie et la volonté qu'elle a déployées de sa « propre initiative » pour reconstruire les temples et restaurer les cultes dans les villes de Cusae, El-Ashmounein et Hebenou. Elle y insiste sur son



intangibile souveraineté, et, digne fille de Maât, sur son rôle de garante de l'ordre après les terribles années d'occupation « asiatique » : « Je ne me suis pas endormie dans la négligence ; j'ai restauré ce qui était ruiné. J'ai relevé ce qui était écroulé depuis l'époque où les *aamou* [i.e. les Hyksôs] étaient dans Avaris, dans le Delta, et parmi eux, des bandes errantes de voyous mettant à bas ce qui avait été réalisé [...]. Fermement établie sur le trône de Rê, j'ai été proclamée pour longtemps “celle qui est née pour régner”, étant désormais l'Horus (femelle) unique, tandis que l'uræus lance son feu contre mes ennemis. »

Dans ce sanctuaire rupestre, l'intronisation par Amon de celle qui se veut l'« Horus femelle » est réaffirmée : agenouillée, elle reçoit le *khéprish* (couronne bleue de guerre) de la main du maître de Thèbes et de celle de Pakhet, gardienne de la montagne. Ici, comme partout ailleurs dans ses monuments, Hatchepsout imprime une double dynamique, qui fonde son règne : sa légitimité à gouverner l'Égypte et son indiscutable essence divine<sup>25</sup>.

Mais c'est surtout la région thébaine qui bénéficie de son programme de construction, sur les deux rives du Nil, à l'ouest – Médinet Habou, Deir el-Bahari, vallée des Rois – et à l'est – Karnak et Louxor. Aux temples de la rive est de Thèbes, celle des vivants, répondent ceux de la rive ouest, celle des défunts glorifiés, ces monuments « dialoguant » entre eux à travers un espace sacralisé.

Dans cette déclaration aux accents propagandistes, mais qui témoigne aussi d'une forme de soumission filiale et spirituelle à son père divin, Hatchepsout tient que c'est Amon qui décide de ces travaux, elle est donc en quelque sorte son bras armé, sans cesse à l'écoute de ses injonctions : « J'ai fait cela d'un cœur sans cesse aimant pour mon père Amon, ayant eu accès à son mystère de la première fois, étant instruite de son pouvoir efficient. Je n'ai pas oublié la moindre chose de ce qu'il avait décidé, car ma Majesté connaît ses facultés divines. J'ai accompli cela sous ses ordres.

C'est lui qui m'a guidée car je n'imagine pas des travaux sans qu'il agisse [pour me les inspirer]. C'est lui qui donne des instructions. J'ai négligé le sommeil pour son sanctuaire et je ne me suis pas détournée de ce qu'il avait ordonné, ayant eu accès à ce que connaissait son cœur. Je n'ai pas détourné la tête de la ville du Seigneur de l'Univers, sauf s'il l'ordonnait<sup>26</sup>. » « Hatchepsout est bien consciente du destin exceptionnel qui est le sien. Dans un long et poétique passage inscrit sur la "chapelle rouge", elle insiste sur cet aspect de sa promotion, et nul doute que sa revendication est volontairement ambiguë : son sort était exceptionnel car elle avait été promue au rang de pharaon et avait détourné la ligne masculine habituelle de transmission des régalia, mais elle a transformé cette singularité en un résultat extraordinaire témoignant de la sollicitude spécifique du dieu Amon envers elle, inversant plus ou moins la cause et l'effet », estime Luc Gabolde<sup>27</sup>.

### *Embellir Karnak, encourager la piété*

À Karnak, où elle lance un ambitieux programme, Hatchepsout poursuit l'œuvre de ses prédécesseurs. Cet ensemble de temples, que les Anciens nommaient *Ipet-Sout*, a été fondé par Sésostris (vers 1918-1875 av. J.-C.) au Moyen Empire, puis développé et enrichi par Amenhotep I<sup>er</sup> et Thoutmosis I<sup>er</sup>. Complexe entièrement voué à Amon, il devient le sanctuaire national légitimant la dynastie des Thoutmosis à la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

La souveraine restaure et repense la zone centrale du temple. Elle commande l'extraction d'une paire d'obélisques monolithes dont l'un, inachevé, car fissuré et laissé en place dans sa gangue de granit, devait culminer à plus de 41 mètres de hauteur et peser environ 1 000 tonnes de granit : « Ils sont constitués d'une pierre unique, sans tenon ni raccord », précise l'inscription de la face nord de l'obélisque nord. Taillés dans les

carrières d'Assouan et transportés sur le Nil jusqu'à Karnak, à plus de 200 kilomètres au nord, ils relèvent d'une incroyable maîtrise technique ; les travaux et les périlleux transport et érection *in situ* des monolithes sont supervisés par l'incontournable Senenmout.

« Plaqués d'électrum en très grande quantité, illuminant le Double-Pays comme le disque solaire », ils figurent les rayons du soleil figés dans la pierre, telle la toute première lumière du début du monde, lançant vers le ciel l'image de l'union du roi et du dieu. La tradition veut qu'on les dresse par paires, couverts d'inscriptions racontant leur mise en place et leur consécration ; tellement *vivants* qu'on leur attribue un nom, et même des offrandes. Leur partie supérieure plaquée de métal précieux devrait luire des kilomètres à la ronde et « leurs pointes se confondraient avec le firmament », selon les propres mots de la souveraine, qui rivalise ici avec son père bien-aimé, bâtisseur de deux obélisques devant l'entrée de Karnak. Les références héliopolitaines permettent d'entrevoir la nature réelle de ces monolithes qui évoquent le *Benben*, ou tertre primordial, de forme pyramidale, où se posa le démiurge solaire au « jour de la première fois » et dont la reine rappelle que Karnak est une image. « J'anticipe sur ce que diront les gens : que ce que je dis se concrétise au point que je ne suis pas revenue sur ma parole », proclame Hatchepsout.

Pour son jubilé royal, le *Heb-Sed*, en l'an 16 – une cérémonie qui se tenait traditionnellement après trente ans de règne –, la souveraine refond entièrement la « *Ouadjyt* vénérable<sup>28</sup> », salle de purification royale et d'imposition des couronnes, mais aussi lieu de fêtes en l'honneur d'Hathor, et originellement créée par son père Thoutmosis I<sup>er</sup>, entre le quatrième et le cinquième pylône de Karnak. Même si, aux yeux des Égyptiens, ces destructions peuvent s'apparenter à un sacrilège, la reine n'hésite pas à revoir l'agencement du lieu pour y dresser une seconde paire d'obélisques de 29,5 mètres de haut<sup>29</sup> : les colonnes, en bois doré, supportent un toit bâti dans des matériaux similaires et percé au centre. Ici

sont menés les rituels de couronnement afin de régénérer le pouvoir et l'énergie royale de la reine.

En dépit de ces profonds remaniements, dont elle assure que c'est aussi son défunt père qui les lui a soufflés, elle s'affirme comme l'héritière légitime de celui-ci en faisant ériger, dans quatre niches de la façade du quatrième pylône, seize petits colosses osiriaques assis de Thoutmosis I<sup>er</sup>, qu'elle lui dédie :

« [...] La fille de Rê, Hatchepsout Khenametamon, aimée d'Amon. Maître des trônes du Double-Pays. Vivante. [...] Elle a fait construire un mémorial personnel pour son père, le dieu parfait maître du Double-Pays. Fils de Rê, Thoutmosis-*Khâ-mi-Rê*, aimé d'Amon maître des trônes du Double-Pays, c'est ce qu'elle a fait étant douée de vie<sup>30</sup>. »

Mais surtout, elle ordonne la construction de la « chapelle rouge<sup>31</sup> », destinée à abriter la barque portative d'Amon : ce majestueux monument en quartzite rouge – dénommé la « Place du cœur d'Amon », démonté ultérieurement par Thoutmosis III, qui construira à son emplacement sa propre chapelle – exalte ses talents de bâtisseuse et témoigne de ses liens avec le dieu dynastique, qui multiplie les signes prodigieux en sa faveur. Il nous donne aussi des informations précieuses à la fois sur le couronnement de la reine – Hatchepsout est le premier pharaon à représenter en détail ce rituel complexe – et sur les deux principales fêtes thébaines, celle dite d'Opet et la « Belle Fête de la vallée ».

Le sanctuaire de la barque se veut aussi le point de départ de la fête d'Opet, durant laquelle Amon sort de son temple de Karnak pour être halé sur une barque le long du Nil jusqu'au temple de Louxor – où l'on célèbre le renouvellement du *ka* (l'énergie vitale) royal, si important pour le maintien de la royauté. La souveraine fait aménager l'axe processional nord-sud de Karnak en faisant élever le septième pylône : cette voie, qui déploie un ensemble de chapelles-reposoirs destinées au déroulement de cette fête, conduit au sanctuaire de Louxor, où elle fait ériger un reposoir

des barques tripartites – Amon est accompagné de son épouse Mout et de leur fils Khonsou, et porté en procession à Louxor, où il prend la forme d'Amon-Min, divinité de la fertilité.

Cette fête marque l'entrée dans la nouvelle année, avec ses cohortes de prêtres au crâne rasé et vêtus de lin, mais aussi avec ses porteurs soutenant les longues poutres des barques divines entièrement recouvertes de feuilles d'or et ornées, à la proue comme à la poupe, de têtes de bélier, animal symbole d'Amon, et d'effigies de Mout et de Khonsou. Acrobates, danseurs, musiciens les accueillent au son des chants, des sistres, des tambours et des trompettes, accompagnés des soldats, porte-étendards, écuyers, prêtres et prêtresses parés. La foule en liesse, massée sur les rives du Nil, distribue des offrandes et psalmodie sur le passage des barques. Dans le « harem du Sud », les processions des statues divines s'arrêtent pour célébrer cette fastueuse fête : les processions des barques sacrées sont en effet les seules occasions pour les Égyptiens d'approcher les images divines, cachées durant l'année dans l'obscurité du temple, qui leur est inaccessible. Des requêtes à Amon peuvent même être inscrites sur des ostraca et enfouies dans la terre le long du chemin processionnel, pour que la divinité puisse y répondre favorablement.

À partir du règne d'Hatchepsout, la piété populaire est volontairement encouragée, sans doute pour accroître la popularité de la reine, alors que sa légitimité est encore fragile, à travers sa propre mise en scène cultuelle le long des voies processionnelles aménagées.

C'est aussi à Hatchepsout qu'il convient d'attribuer l'importance croissante de la « Belle Fête de la vallée », ce dont témoignent les bas-reliefs de son temple de Deir el-Bahari, sur la rive ouest de Thèbes<sup>32</sup>.

*Le « Sacré des sacrés »*

Tout converge vers un but unique dans la vie de cette souveraine hors cadre, qui sait que sa position est exceptionnelle, que sa légitimité est à affirmer, et que son trône est peut-être fragile : partout en Égypte, Hatchepsout veut laisser sa marque, choisissant d'accomplir des œuvres uniques, qui devront susciter l'admiration des générations à venir ; son règne se caractérise par une explosion de créativité artistique qui combine réinterprétation des traditions et maîtrise de l'innovation dans tout ce qu'elle commande d'entreprendre.

Mais son « chef-d'œuvre », célèbre pour l'harmonie sereine de ses formes, demeure l'un des sites les plus fascinants de toute la vallée du Nil : Deir el-Bahari. Durant quinze ans, la souveraine travaille à l'édification de son « château de millions d'années », où les offrandes et les prières seraient toujours déposées après sa mort, assurant ainsi sa vie éternelle. Ce monument de style classique à trois terrasses, adossé à un impressionnant cirque rocheux, est qualifié de *Djeser djeserou*, le « Sublime des sublimes », ou le « Sacré des sacrés », un nom qui n'est pas usurpé. Le lieu même de la création du monde où Hatchepsout est confirmée dans sa souveraineté.

C'est dans l'axe de Karnak, sur la rive ouest de Thèbes, que, dès son couronnement en l'an 7, la jeune reine choisit de faire bâtir ce temple, qui peut aussi accueillir dignement son père Amon lors de la « Belle Fête de la vallée », durant laquelle les barques portant les statues de la triade thébaine traversent le Nil depuis Karnak jusque vers la rive ouest, pour se rendre en procession festive au sanctuaire d'Hathor, visitant les rois défunts inhumés dans la nécropole. Il s'agit là encore de célébrer l'union de deux divinités – le couronnement de cette cérémonie était sans doute une hiérogamie, un mariage sacré entre Hathor, la déesse de l'Occident, et Amon-Min ithyphallique. Hatchepsout va redonner un plein éclat à cette fête, en particulier au « grand château de millions d'années, le temple d'Amon *Djeser djeserou* en sa parfaite place de la première fois », dédié à son

propre culte *et* à celui d'Amon, qui l'a légitimée et formée de sa propre substance divine. Sa royauté est ici confirmée : une scène montre son père terrestre la proclamant comme son héritière ; plus loin, d'autres encore, en lien avec des campagnes militaires, démontrent qu'elle est aussi la protectrice du pays, la garante de l'ordre juste, celle de Maât dont elle porte le nom.

Est également narrée sa naissance divine, avec le récit, gravé sur ses murs, de la théogamie unissant sa mère Ahmès et son père Amon. Sans oublier, sur la troisième terrasse, ces salles où la souveraine est identifiée au dieu solaire, dans ses voyages diurnes et nocturnes.

### *Des sphinx à l'effigie de la reine*

Ici, tout est innovation, ce qui n'empêche pas la reine et les concepteurs de cet ensemble de s'inscrire dans la tradition : ils s'inspirent par conséquent d'anciennes structures, en particulier du temple mortuaire de Montouhotep II (vers 2033-1982), souverain du Moyen Empire, situé à proximité.

Pour pouvoir réaliser ce complexe unique en son genre, l'architecte royal – dont on ignore le nom, même si l'incontournable Senenmout en aurait une fois encore supervisé les travaux – doit s'attaquer à la montagne et élargir le cirque rocheux de Deir el-Bahari vers le nord. Bâti au pied du massif d'El-Qurn (« La Cime ») qui le domine par une falaise abrupte de 200 mètres d'altitude, en parfaite relation avec la montagne, le « château de millions d'années » est constitué de trois terrasses successives à portiques étagés.

On y accède par une avenue processionnelle encadrée de sphinx à l'effigie de la reine, un élément original soulignant l'importance du complexe funéraire et lui servant par la même occasion de dispositif de protection. Ils sont, hélas ! aujourd'hui à l'état de fragments – on en a

recensé quelque quatre mille cinq cents –, car lesdits sphinx, à l’instar d’autres effigies victimes de la damnation mémorielle (*damnatio memoriae*) envers la reine, ont tous été détruits par Thoutmosis III : ces anthroposphinx portaient les coiffures royales *khat*<sup>33</sup>, *némès*, et la barbe postiche des pharaons... tout en étant féminisés par l’adjonction, au corps traditionnel, d’éléments spécifiquement féminins, telle la perruque tripartite ou hathorique à volutes.

Ces statues (il y en avait vraisemblablement entre soixante-dix et quatre-vingts), associant la puissance du corps léonin à l’intelligence/conscience humaine, culminaient, avec leur piédestal, à environ 2,10 mètres et mesuraient 3,10 mètres de long chacune. Polychromes, le visage et le corps de la reine étaient peints en jaune, les détails, rehaussés de couleurs vives : la barbe était d’un bleu vif, les yeux étaient blanc et noir, le *khat* était blanc et le *némès* bleu et jaune, selon les conventions artistiques de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

Ces anthroposphinx, qui joignaient une fois encore des signes masculins et féminins, inscrits aux noms de la souveraine, portaient certains de ses titres, comme « fille de Rê » ou « roi d’Égypte ».

### *Trois terrasses desservies par une longue rampe*

Cette voie débouche sur une vaste esplanade plantée d’arbres à encens rapportés du pays de Pount. Un environnement végétal que l’on peine à imaginer dans ce site, aujourd’hui d’une totale minéralité... Les trois terrasses, fermées à l’ouest par des portiques, sont desservies par une large rampe axiale. Le niveau inférieur, avec son double portique nord et sud, est dédié à la divinisation de la reine : deux colosses de 7 mètres de haut à son effigie la figurent en position « osiriaque », assortie du fouet et du crochet, mais aussi de deux emblèmes solaires assurant son destin immortel. Ici, la souveraine unit donc en elle deux destins : osirien et solaire.



Au niveau intermédiaire, le portique nord conduit à une chapelle consacrée à Anubis, le dieu des nécropoles ; au sud, à une chapelle dédiée à Hathor, d'une sérénité et d'une grâce absolues avec ses chapiteaux en forme de sistre portant le visage de la déesse de l'Occident à oreilles de vache – ce lieu rappelle notamment qu'Hathor est chez elle dans cette montagne.

La troisième terrasse, seule partie réservée au temple, est particulièrement impressionnante, rythmée par vingt-quatre colosses osiriaques polychromes de la reine, appuyés sur des piliers. Au centre, un vaste portail en granit rose donne accès à la cour des fêtes, jadis entourée de colonnes et décorée de statues de la souveraine – qui seront toutes détruites par son successeur. Cette cour abrite aussi une chapelle dédiée à Anubis, de même qu'un autel solaire à ciel ouvert. Les scènes qui y figurent ont un caractère apotropaïque, certaines sont en lien avec les rituels de purification par l'eau et l'encens, accomplis devant Amon : toutes indiquent la proximité avec le « Saint des saints » – pour accentuer la dimension du lieu, la terrasse supérieure se referme en effet sur le sanctuaire axial d'Amon, les espaces se resserrant au fur et à mesure que l'on se rapproche du sacré.

*Fusionnée avec Amon dans le « Saint des saints »...*

À l'ouest, tout au bout de l'axe principal du temple, s'ouvre une chapelle rupestre creusée dans la falaise, le « Saint des saints », qui accueille une fois l'an la barque processionnelle d'Amon de Karnak à l'occasion de la « Belle Fête de la vallée », mais où le « Caché » reçoit aussi un culte journalier, associé à celui d'Hatchepsout. Car dans le giron accueillant de la montagne, le culte de la reine et celui de son père divin fusionnent. Hatchepsout est ici « celle qui s'unit à Amon » : sa statue et celle du dieu des dieux devaient sans doute prendre place dans ce sanctuaire. Dès l'entrée, sur le linteau du portail de granit, Amon trône sous la forme de deux statues ; il porte le sceptre *ouas* (pouvoir, puissance) qu'il

dirige vers le roi. Dans la première chambre, des statues osiriaques de la reine, aux quatre angles, protègent la barque divine. Les cartouches royaux sont eux-mêmes protégés par les noms d'Amon-Rê. Autre élément passionnant, qui nous renseigne sur l'environnement de la souveraine : celle-ci a fait représenter la famille royale dans le sanctuaire, c'est-à-dire le lieu le plus sacré de son complexe funéraire. Toutes générations confondues, vivants et défunts, s'apprêtent à faire offrande au roi des dieux : ses parents Thoutmosis I<sup>er</sup> et Ahmès, son époux Thoutmosis II et sa sœur Néféroubity, morte dans l'enfance ; mais également son neveu et corégent Thoutmosis III et sa fille Néferourê.

Cette « galerie de portraits » a pour objectif d'insister sur son ascendance royale et de la confirmer en tant qu'héritière légitime du lignage.

Autre détail qui a son importance pour qui s'intéresse à ce cas unique dans l'histoire égyptienne : sur les bas-reliefs du sanctuaire, elle porte les habits et attributs masculins, comme la barbe postiche et les couronnes royales traditionnelles ; elle accomplit bien sûr les rites masculins, mais son visage conserve ses traits féminins...

Des découvertes récentes, dues à la mission polonaise qui travaille à Deir el-Bahari depuis soixante ans, ont mis au jour un ingénieux système de lucarnes aménagé dans les murs de la salle de la Barque et dans celle de la Statue. Les architectes, qui en calculèrent parfaitement les dimensions, mirent ces aménagements en relation avec l'orientation astronomique du temple : un flux lumineux passait ainsi à travers ces lucarnes, de l'entrée jusqu'au plus secret du sanctuaire, orienté dans l'axe est-ouest du soleil. Deux fois par an (sous le règne d'Hatchepsout, à la mi-novembre et à la mi-février), la statue du roi des dieux pouvait ainsi être éclairée pleinement par le soleil levant. Cette illumination du visage d'Amon-Rê symbolisait sa renaissance et sa revitalisation, dont bénéficiait aussi sa fille bien-aimée.

... et associée à Hathor, déesse de l'Occident

Il existe plusieurs niveaux de significations religieuses, historiques et idéologiques associées à ce site, en dehors du lien privilégié que la reine entretient avec Amon : comme nous le montrent les qualificatifs qui définissent la *substance* même d'Hatchepsout, Hathor, en tant que « déesse de l'Occident et souveraine de Thèbes », apparaît telle une divinité importante dans l'idéologie du règne. Dans le choix de son temple et à travers les nombreuses références à cette déesse, la souveraine régnante déploie un symbolisme hathorique visant à intégrer les aspects de l'essence féminine de la royauté. En effet, ne pourrait-elle être tentée d'être assimilée à cette somptueuse divinité, dite encore « la belle, la lumineuse, la grande, la magicienne, la glorieuse souveraine, l'or des dieux » ? À celle pour qui « le ciel et les étoiles font entendre une musique » ?

Son temple de millions d'années et celui de Montouhotep II, dont elle s'inspire en le dépassant, partagent aussi une proximité avec un ancien sanctuaire hathorique situé dans la falaise du plateau de Deir el-Bahari. Ainsi, si le sanctuaire principal, à l'ouest de la cour de la plus haute terrasse, se veut un reposoir qui accueille Amon lors de la « Belle Fête de la vallée » et du culte divin journalier, la destination originelle du cortège – visiter et honorer la déesse Hathor en tant que protectrice de la nécropole – n'est pas oubliée pour autant. Dans la chapelle que la reine lui dédie, les images de son couronnement et de son intronisation par Amon et Ouret-Hékaou<sup>34</sup>, la « grande magicienne » (épiclèse appliquée à Hathor, entre autres divinités) en témoignent.

Sa présence dans ce lieu n'est bien sûr pas due au hasard ni conçue dans une seule visée décorative : Hatchepsout est récipiendaire de l'énergie divine et céleste d'Hathor, déesse essentielle au rajeunissement de la reine défunte. Agenouillée, la reine tête d'ailleurs le pis d'Hathor sous son aspect de vache nourricière, et ce lait céleste lui confère l'immortalité, la renaissance et la divinité.

Tout le programme décoratif choisi pour orner le *Djeser djeserou* résume la geste d'Hatchepsout, tant politique que symbolique et rituelle. La reine y revêt tous les aspects de la monarchie : elle y est figurée tel un roi et un guerrier lorsque, sous sa forme de sphinx, elle massacre ses ennemis ; telle une reine bâtisseuse lorsqu'elle fait représenter l'un de ses « exploits » architecturaux, le transport et l'érection à Karnak de ces sublimes monolithes que sont les obélisques ; tel un pharaon lors des rites de couronnement ; telle l'héritière légitime et la fille charnelle d'Amon à travers les scènes de théogamie ; mais aussi telle une femme stratège et curieuse lançant l'exploration de territoires hors de ses frontières, en particulier l'expédition au pays de Pount qui vise à rétablir des routes commerciales et à s'approvisionner en matériaux précieux et indispensables au culte, tout en s'assurant une indépendance économique. Pount, Amon lui-même le « lui a donné en entier ».

### *L'encens et l'or de Pount*

Ce périple maritime nous est raconté avec force (passionnants) détails sur les scènes du portique sud de Deir el-Bahari : Hatchepsout fait construire et équiper cinq navires, les plus grands jamais construits sur les rives du Nil. Ces vaisseaux de la flotte royale, tant à voiles qu'à rames, prennent donc la mer avec, à leur tête, un des personnages les plus puissants du royaume, Néhésy, le « noble prince, chancelier du roi de Basse-Égypte et ami unique ». « Chargés de toutes bonnes choses du palais », ils ont pour mission de rapporter, entre autres raretés, des arbres à encens qui seront plantés dans les jardins du temple de Deir el-Bahari et de Karnak – encens très précieux et donc coûteux qui entre dans la composition des onguents indispensables à l'exercice du culte divin journalier dans tous les temples d'Égypte. Cette expédition au Pount permettrait d'importer des arbres producteurs qui seraient acclimatés et, ainsi, de réduire les coûts

d'approvisionnement. Mais il est aussi question, pour la souveraine, d'honorer Hathor, maîtresse de Pount. Les artisans (qui faisaient sans doute partie du voyage) retracent l'environnement avec de nombreux et délicieux détails colorés : huttes sur pilotis abritées par des palmiers-dattiers, faune sauvage figurée par une girafe, un rhinocéros...

Une fois à destination, Néhésy et la délégation égyptienne, portant dans leurs bagages des cadeaux pour leurs hôtes, sont accueillis par le roi Parehou « Grand du Pount », son épouse aux joues tatouées, Ati, qui le suit dans les plis et replis de son corps obèse (une image exceptionnellement représentée en Égypte ancienne), et par leurs enfants, qui les saluent avec respect.

Après un banquet qui s'est tenu sous une tente, on assiste aux échanges de produits, puis au chargement, sur les vaisseaux de la flotte royale, de matériaux précieux : or, électrum, ébène et ivoire, résine de myrrhe, galène, peaux de panthère, mais aussi animaux exotiques qui sont destinés au « parc animalier » de la reine (babouins, singes vervets), lévriers et bétail. Le retour au pays est triomphal, les relations diplomatiques et les échanges commerciaux ont fait florès. Les arbres à encens, « qui porteront toujours de la myrrhe fraîche », seront plantés « par la reine elle-même » dans les jardins d'Amon à Karnak, « pour réjouir » le cœur du roi des dieux, et dans ceux de Deir el-Bahari.

Quant aux matériaux précieux, ils couvriront notamment les « deux grands obélisques de dur granit du Sud, leur partie supérieure étant [plaquée] d'électrum du meilleur des pays étrangers » (inscription sur la face sud de l'obélisque nord de Karnak).

Lors de la cérémonie d'accueil à Karnak, Hatchepsout se frictionne le corps de myrrhe, qui la divinise, tant par le parfum qu'elle dégage que par la couleur dorée que prend sa peau, à l'instar de la chair des dieux.

Une expédition commerciale somme toute fructueuse, qui permet de rapporter tous les biens les plus raffinés. Car rien n'est trop beau pour servir

dignement le culte du grand Amon-Rê, le « père divin » d'Hatchepsout. Selon la « légende dorée » de la souveraine, ne lui aurait-il pas, à travers une des séances oraculaires qui ponctuent son règne, demandé « d'explorer les routes vers Pount [...] et de rapporter des produits exotiques au dieu qui a créé sa beauté » ? En échange, Amon assurera la protection de l'expédition, qu'il « guidera sur terre et sur mer », afin qu'elle revienne saine et sauve, avec « autant de myrrhe et de bons produits que la délégation le souhaite ».

Et Amon ajoute à l'adresse de celle qu'il a élue : « Les cieux et la terre sont emplis par l'encens et les parfums venus du palais. Puisses-tu me les présenter, purs et immaculés, et apporter de la myrrhe, oindre et orner ma poitrine d'un collier. Mon cœur est en joie lorsque je te vois, toutes mes merveilles te sont destinées, à toi et à ton beau visage qui est charmant, de cette beauté que j'aime contempler. »

*Victime d'une damnatio memoriae ?*

Nous savons peu de choses sur la fin de cette souveraine de légende : elle meurt en l'an 21 ou 22 de son règne. Thoutmosis III lui rend les honneurs traditionnels dus à son rang lors de ses funérailles. Sa sépulture, comme quasiment toutes les tombes royales, sera pillée dans l'Antiquité. Pionnière là encore, Hatchepsout avait fait creuser sa « demeure d'éternité » dans un oued sauvage et désertique. La situation choisie pour son inhumation, sur l'autre versant de la montagne où s'ouvre son « château de millions d'années », a été voulue par la souveraine, pour que soient associés les deux monuments. Elle serait la première à être inhumée dans ce qui deviendrait, à sa mort, la vallée des Rois, nécropole de tous les souverains du Nouvel Empire.

Sa tombe (KV 60<sup>35</sup>) sera découverte en 1903 par Howard Carter, qui mettra au jour deux momies : l'une que l'on pense être celle de la nourrice

royale de la reine, l'autre, inconnue, mais dont les bras étaient en position royale. S'agit-il de la dépouille de la grande Hatchepsout ?

Outre son sarcophage et son coffre à canopes s'y trouvaient, entre autres choses, des débris de vases créés pour la reine Ahmès-Néfertari.

Dans la cachette de Deir el-Bahari, qui accueille bien des momies royales ici réinhumées, on découvrit un coffre au nom d'Hatchepsout ; le musée du Louvre détient quant à lui un jeu de *senet* qui provient sans doute de sa tombe ; et quelques *ouchebtis* – statuettes de serviteurs dans l'au-delà – sont aujourd'hui dans des musées européens.

En dépit du respect que Thoutmosis III lui manifeste à sa mort, vingt ans plus tard, certaines de ses images sont volontairement brisées, tandis que le nom d'Hatchepsout est effacé de ses monuments. On attaque ses cartouches au burin ; à Deir el-Bahari, on brise ou défigure ses statues, qui sont jetées dans une fosse.

La souveraine régnante est également exclue de l'histoire officielle – la corégence est passée sous silence – et Thoutmosis III gomme ses années de règne, se proclamant ainsi l'héritier direct de leur père Thoutmosis II, comme relaté dans le *Texte de jeunesse*, où Amon lui-même le choisit comme héritier. Rétablissant l'ordre de la succession, il remplace les cartouches de la reine par ceux de son père et de son grand-père. Il fait aussi édifier son propre temple funéraire au-dessus du « Sublime des sublimes », entre l'an 43 et l'an 49 de son règne.

Certes, Pharaon ne détruit pas le « château de millions d'années » de sa tante, mais il le fait surplomber de son œuvre propre, poursuivant les rites de la « Belle Fête de la vallée » qu'elle avait pieusement réorganisés pour Amon. Il fait aussi masquer (chemiser) les obélisques de la reine à Karnak et les fait graver de nouvelles inscriptions, dont sa titulature – mais, ce faisant, il vise moins à effacer la main de la reine qu'à changer un projet architectural qui ne lui convient pas, en l'occurrence la modification importante effectuée par sa tante dans la *Ouadjyt* (salle de couronnement)

conçue par leur père Thoutmosis I<sup>er</sup>. Et il s'attribue sans états d'âme l'édification de la « chapelle rouge »...

La raison précise de la proscription d'Hatchepsout est encore discutée, car cette *damnatio memoriae* pose question : Thoutmosis III aurait-il entretenu une vindicte contre sa tante pendant vingt ans et ruminé sa vengeance jusqu'en l'an 42 de son règne, date à laquelle il se serait subitement attaqué à son nom et à ses représentations ? Une manière d'affirmer sa succession ? L'aboutissement d'une longue frustration ? Une fois encore, notre tendance à la rétroprojection peut s'avérer périlleuse, car on ne peut savoir quels sentiments ont animé le successeur et corégent d'Hatchepsout, qui gouverna seul durant trente-trois ans, et avec grand prestige.

Il est probable que Thoutmosis III a plutôt entendu réécrire son histoire et rétablir pour lui et son fils, le futur Amenhotep II, une succession « légitime » : alors qu'Hatchepsout demeurait figurée sous les traits de reine et de régente – car le martelage fut partiel, seules les représentations la montrant sous un aspect masculin furent attaquées –, son neveu s'attribua tous les succès de son règne. Ce bannissement posthume ne ciblait donc pas la personne de la reine, mais la fonction de souverain mâle qu'elle avait choisi d'endosser, et que son successeur ne pouvait finalement ni accepter ni reconnaître. Ainsi lui fit-il subir le traitement réservé aux usurpateurs, à elle qui, de surcroît, était une usurpatrice.

En revanche, Thoutmosis III ne détruisit pas le trousseau funéraire d'Hatchepsout et lui offrit de revivre dans l'au-delà, la laissant reposer en paix dans sa sépulture... Ce qui était considérable, et essentiel, dans la conception égyptienne de la vie, de la mort et de la renaissance.

Puisse Hatchepsout avoir enfin fusionné avec Amon, selon les propres mots de son père divin :

Sois la bienvenue, en paix, douce fille qui habites mon cœur, roi de Haute et Basse-Égypte Maâtcarê, qui as créé de parfaits monuments pour moi [...] qui emplis mon temple



avec le souvenir de ton amour.

Tu satisfais mon cœur à chaque moment.

Je t'ai donné toute vie et domination, toute stabilité, toute santé et toute joie !

## BIBLIOGRAPHIE

- BARBOTIN, Christophe, « Les statues égyptiennes du Nouvel Empire au Louvre : une synthèse », *Archéologie et Préhistoire*, université de Strasbourg, 2017.
- BEAUX, Nathalie, KARKOWSKI, Janusz, MAJERUS, Élisabeth, POLLIN, Gaël, « La chapelle d'Hathor. Temple d'Hatchepsout à Deir el-Bahari I. Vestibule et sanctuaires 3 », planches, *Mifao (Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale)*, 129/3, 2012.
- BURGOS, Franck & LARCHÉ, François, *La Chapelle rouge. Le sanctuaire de la barque d'Hatshepsout*, vol. 1 : *Fac-similés et photographies des scènes*, et vol. 2, Centre franco-égyptien d'études des temples de Karnak, 2006-2008.
- CARLOTTI, Jean-François & GABOLDE, Luc, « Nouvelles données sur la Ouadjyt », *Les Cahiers de Karnak*, 11, Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak (CFEETK), 2003.
- GABOLDE, LUC, « Monuments décorés en bas-reliefs, aux noms de Thoutmosis II et Hatchepsout à Karnak », *Mifao*, 123,1-2, 2005.
- INUDOH, Chie, *Reine d'Égypte*, tomes 1 à 7, éditions Ki-oon.
- MARUÉJOL, Florence, *Thoutmosis III et la corégence avec Hatchepsout*, Pygmalion, 2007.
- RATIÉ, Suzanne, *La Reine Hatchepsout. Sources et problèmes*, Leyde, éd. E. J Brill, 1979.
- ROEHRING, Catharine H., DREYFUS, Renée & KELLER, Cathleen A. (eds), *Hatshepsut From Queen To Pharaoh*, Metropolitan Museum of Art,

New York, Yale University Press, New Haven and London, 2006.  
TYLDESLEY, Joyce, *Hatchepsout, la femme pharaon*, Éditions du Rocher,  
1997.

---

1. *The Scepter of Egypt, a Background for the Study of the Egyptian Antiquities in the Metropolitan Museum of Art*, part I, New York, 1953 ; part II, New York, 1959.

2. Sa sœur, Néferoubity, meurt jeune et Hatchepsout l'immortalisera sur un relief de Deir el-Bahari.

3. Elle apparaît avec le couple sur une stèle trouvée à Edfou, aujourd'hui au musée de Berlin (15699 B).

4. Il devient le point de référence de la nouvelle ère par une remise à zéro du calendrier ; c'est le début de l'an 1 de son règne. Hatchepsout se conformera durant le sien au calendrier de son corégent Thoutmosis III.

5. Elle en fera creuser une autre ultérieurement.

6. Coiffe royale rayée dont les pans retombent de chaque côté du visage et qui se termine à l'arrière par une tresse descendant dans le dos, comme celle que porte le masque d'or de Toutânkhamon par exemple.

7. La reine y est figurée le bas du corps emmaillotté. Ces statues se définissent par leur caractère immobile et inactif qui les assimile à Osiris, le dieu des morts. Mais on peut aussi y lire la souveraine « en pleine métamorphose, une chrysalide lui permettant d'atteindre un stade supérieur de divinité », selon Philippe Martinez.

8. Ici, le *ka* représente l'énergie, la force vitale qui animent Rê, le demiurge solaire.

9. L'ensemble des noms (cinq au total) donnés au roi lors de son couronnement ; ils l'identifient et le singularisent, mais ils détiennent aussi un rôle magique et politique. Le chiffre 5 est en lien avec le dieu Geb, tout premier roi, l'idéogramme servant à écrire ce chiffre (cinq traits verticaux) signifiant aussi « Geb ». Selon Gay Robins, quatre des noms de la reine sont composés comme des jeux de mots : au-delà de leur sens originel, ils renvoient à des déesses auxquelles Hatchepsout souhaite être assimilée.

10. D'où l'importance à la fois idéologique, politique et économique du principe de *maât*, mythe fondateur de l'État égyptien. Le nom de la déesse Maât va donc figurer dans celui de nombreux pharaons, notamment d'Amenhotep III et de Ramsès II, tout autant que dans celui d'Hatchepsout.

11. La *maât* incarne une figure centrale de l'égyptologie et de l'histoire de la pensée.

12. Sat-Rê (« fille de Rê ») pour la seconde. Maât est la fille du Soleil par essence.

13. Traduction Bernard Matthieu.

14. La Nubie s'étendait de la première à la quatrième cataracte du Nil – des rapides dus à des encombrements rocheux dans le lit du fleuve. La deuxième se situe en Basse-Nubie, où les Égyptiens firent construire de puissantes citadelles, les forteresses de Semna.

15. *La Statuaire de Thoutmosis III. Essai d'interprétation d'un portrait royal dans son contexte historique*, Aegyptiaca Leodensia, 1998.

16. Ce déploiement de moyens visant à la légitimer servira d'inspiration à bien de ses successeurs.

17. Christophe Barbotin. « Les statues égyptiennes du Nouvel Empire au Louvre : une synthèse », *Archéologie et Préhistoire*, université de Strasbourg, 2017.

18. En raison du rôle qu'il a joué au décès de Thoutmosis II, puis de son soutien lors de la régence et du couronnement de la reine ?

19. Francisco J. Martín-Valentín & Teresa Bedman, « La TT 353 del mayordomo de Amón Sen-en-Mut en Deir el Bahari, su descubrimiento y su naturaleza ; estado de la cuestión », *Estudios egiptológicos*, Madrid, Instituto de Estudios del Antiguo Egipto (IEAE), s. d.

20. « Catégorie statuaire fondamentale qui exprime l'attitude de l'offrande du fait de l'immobilité des jambes et des mains ramenées sur les genoux », analyse Christophe Barbotin.

21. Selon d'autres hypothèses (entre autres celle de Peter A. Piccione), Néferourê a survécu à sa mère et était toujours vivante en l'an 23 ou 24 du règne de Thoutmosis III.

22. Luc Gabolde, « Monuments décorés en bas-reliefs, aux noms de Thoutmosis II et Hatchepsout à Karnak », Le Caire, *Mifao (Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale)*, 123, 1-2, 2005.

23. *Urk. IV 159.11-15 (Urkunden der 18. Dynastie*, Kurt Heinrich Sethe).

24. Les Grecs l'assimileront à leur Artémis guerrière, d'où le nom donné au site, à cette époque.

25. Au Spéos Artémidos, son image sera également martelée par Thoutmosis III, quelques années plus tard, et remplacée par celle d'un autre roi.

26. Inscription de l'obélisque nord de la *Ouadjyt* (Karnak), face sud.

27. « Hatshepsut at Karnak : A Woman under God's Commands », in *Creativity and Innovation in the Reign of Hatshepsut*, edited by José M. Galán, Betsy M. Bryan, Peter F. Dorman, *Studies in Ancient Oriental Civilization*, n° 69, 2014, The Oriental Institute of the University of Chicago.

28. Salle qui se situe entre les quatrième et cinquième pylônes actuels.

29. Celui qui demeure en place à Karnak est le plus haut encore debout en Égypte.

30. Jean-François Carlotti, Luc Gabolde, « Nouvelles données sur la *Ouadjyt* », *Les Cahiers de Karnak*, 11, Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak (CFEETK), 2003.

31. Ses blocs seront réutilisés quelques décennies plus tard dans le troisième pylône de Karnak.
32. Un culte annuel voué conjointement à Amon et au roi remontant au Moyen Empire et à Montouhotep II, dans son temple funéraire de Deir el-Bahari.
33. (Ou *afnet*). « Perruque-sac » de forme arrondie, se rapportant à la symbolique lunaire, complétant le symbolisme solaire du *némès*.
34. Qui joue un rôle important dans les cérémonies de couronnement, personnifiant les couronnes de Haute et Basse-Égypte.
35. Selon la numérotation consacrée, la 60<sup>e</sup> tombe découverte dans la vallée des Rois, à Thèbes-Ouest : KV pour « King Valley ».

## Les grandes épouses royales et les concubines... de Thoutmosis III (1479-1425)

Satiah, « la fille de la lune ».

Mérytrê-Hatchepsout, « la première des nobles dames, l'aimée de Rê », mère d'Amenhotep II (1425-1401).

Et les concubines étrangères de Thoutmosis III : Menouay, Menhet et Mertet.

Selon la tradition, le corégent et neveu d'Hatchepsout, Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.), va convoler avec plusieurs femmes pour s'assurer une « nombreuse descendance », l'un des souhaits formés pour les rois : des Égyptiennes pour les principales, élevées au rang de grandes épouses royales, car chargées de donner un héritier au trône, mais aussi des épouses secondaires et des concubines étrangères, dont on connaît certains des noms grâce au hasard des découvertes archéologiques.

La charge de « divine épouse d'Amon » décline à cette époque, pour s'effacer momentanément sous Thoutmosis IV. De la même manière, il semble que la prééminence de la sœur-épouse accédant au statut de reine s'estompe elle aussi : des réticences apparaissent-elles face au (trop) grand pouvoir, religieux et économique, accordé jusqu'alors aux divines épouses comme aux princesses du sang ? Quoi qu'il en soit, les mères du roi conservent leur rang prestigieux, car, par l'union charnelle qui les lie à

Amon, elles demeurent quant à elles proches du tout-puissant dieu dynastique.

### *Satiah, une reine en manteau de jubilé*

Parmi ce florilège de femmes rassemblées autour de Thoutmosis III, seules deux seront qualifiées de « grande épouse royale ». La première se nomme Satiah et n'est pas de sang royal (mais Isis, la mère de son royal époux, ne l'était pas non plus). Par une table d'offrandes dédiée au *ka* de la reine en provenance d'Abydos, on sait qu'elle est la fille d'Ipou, une nourrice royale. En quelque sorte, une sœur de lait de Thoutmosis III, car il est écrit qu'Ipou « allaite le dieu » également. Satiah épouse le roi vers l'an 23 ou 24 de son règne – ce mariage a donc lieu du vivant de la reine Hatchepsout.

On ignore si cette première souveraine a eu des enfants : Amenemhat, un fils aîné du roi, décédé avant son père, est mentionné dans l'*Akhmenou*<sup>1</sup>, bâti par Thoutmosis III, à l'est de Karnak, en l'an 23 de son règne. Mais Satiah en est-elle la mère ?

Comme les indices sont minces sur sa vie et ses fonctions, l'on citera quelques-uns des monuments où elle apparaît, fréquemment, avec Thoutmosis III : une statue dans l'*Akhmenou* où elle figure aux côtés du roi ; une table d'offrandes découverte à Abydos, consacrée par le prêtre Therikiti et qui mentionne également sa mère ; une hache votive en bronze (musée du Caire) ; un scarabée inscrit à son nom, mais aussi l'attestation d'un culte funéraire à son intention, dans l'enceinte du *Heneket-Ânk*, le « château de millions d'années » de Thoutmosis III, à Thèbes-Ouest, qui, de cette façon, l'associe à son propre culte. Dans la tombe de ce dernier, elle est d'ailleurs la seule à porter le nom de défunte. Plus intéressant, car singulier : sur une statue en granit du temple de Tôd, Satiah porte le manteau du jubilé, ou *Heb-Sed*, un habit généralement masculin, associé au

renouvellement de l'énergie royale, à sa régénération ; elle est la seule souveraine connue à avoir eu ce privilège.

En revanche, des stèles du musée du Caire révèlent les noms des épouses de Thoutmosis III : il apparaît qu'ils ont été remplacés les uns par les autres, mais pour des motifs différents. Sur la stèle CG<sup>2</sup> 34013, on devine deux générations d'inscriptions à côté de la mention « divine épouse », « puisse-t-elle vivre ! ». Il semble que la première destinataire ait été Néferourê, la fille de la reine Hatchepsout, qui, en l'an 23 ou 24 de Thoutmosis III, exerçait encore ses fonctions de « divine épouse d'Amon ». Réinscrite à la XIX<sup>e</sup> dynastie, la stèle fera alors apparaître le nom de Satiah, qui ne porte nulle part ailleurs ce titre. Il semble que l'usurpation de cette stèle ait suivi le décès de Néferourê, et que cette dernière ait été remplacée par l'épouse royale.

### *Mérytrê-Hatchepsout, la « maîtresse des épouses royales »*

Une motivation bien différente transparaît sur une autre stèle (CG 34015), où le roi est là aussi accompagné d'une reine, et tous deux font face à Amon-Rê : Thoutmosis lève les bras en signe d'adoration et son épouse présente au dieu deux jarres de vin. La titulature mentionne : « grande épouse royale », « aimée de lui », « maîtresse de Haute et Basse-Égypte (Isis) », « puisse-t-elle vivre à jamais ! ». Isis, une épouse secondaire de Thoutmosis II, est aussi la mère de Thoutmosis III, mais n'a pourtant jamais eu le titre de « grande épouse royale » durant son mariage... Alors, pourquoi la désigner ainsi et remplacer le nom de Mérytrê-Hatchepsout, son épouse préférée, par celui d'Isis ? Le palimpseste de la stèle CG 34015 peut s'expliquer ainsi : Thoutmosis III a élevé *rétrospectivement* sa mère au rang de grande épouse royale afin de légitimer sa propre succession, en dehors de l'influence ou du mentorat de sa tante Hatchepsout, faisant fi de cet encombrant lignage pour protéger aussi

l'avenir de son propre héritier. Le roi a donc remplacé le nom de la reine-pharaon par ceux de son père et de son grand-père pour gommer le souvenir de ce règne jugé hors norme, en rupture avec les traditions pharaoniques. Sur ce monument, il fait de même pour sa mère, mais cette réattribution n'indique aucune animosité envers son épouse Mérytrê-Hatchepsout ni aucune « répudiation » de celle-ci. Thoutmosis III cherche en priorité à « protéger son fils et à améliorer la succession royale de l'héritier ». Sur aucune des deux stèles-palimpsestes il « n'était motivé par des considérations affectives ». Au contraire, son but était de « maintenir l'entreprise familiale. Cela n'avait rien de personnel. Juste une question d'affaires<sup>3</sup> ».

Mérytrê-Hatchepsout, quant à elle, entre en scène vers l'an 30 du règne de Thoutmosis III : elle passe parfois pour être née d'Hatchepsout et de Thoutmosis II, mais rien ne le confirme. Il semble qu'elle soit plutôt la fille de la prêtresse et nourrice royale Houy. Sur une statue du British Museum, il est mentionné que cette dernière a mis au monde une divine épouse *et* grande épouse royale. Que Houy ait été supérieure des musiciennes dans la maison d'Amon, supérieure dans la maison de Rê, adoratrice d'Amon et d'Atoum montre qu'elle appartient à l'élite de la prêtrise et de la société – cela explique sans doute pourquoi Mérytrê-Hatchepsout deviendra à son tour épouse du dieu et « main du dieu », héritant ainsi, selon la coutume, de la charge héréditaire de sa mère, même si elle est la première reine de la XVIII<sup>e</sup> dynastie à assumer cette charge alors qu'elle n'est pas de sang royal.

Sa titulature apparaît donc importante et variée : « grande épouse royale », « épouse du dieu », « noble dame », « dame du Double-Pays », « souveraine des épouses royales », « souveraine du Sud ». Ces titres sont complétés, sur la stèle de l'échanson royal Néferperet, par ceux de « princesse héréditaire », « grande de faveurs », « aimée du seigneur des Deux-Terres », « grande épouse royale », « puisse-t-elle vivre comme Rê pour toujours », « celle qui est favorite dans les appartements privés »,



« maîtresse des épouses royales », « qui est toujours aux côtés du seigneur des Deux-Terres ». Si elle est désignée entre toutes, c'est qu'elle est aussi « mère du roi » : elle donne en effet un héritier à son époux, le futur Amenhotep II, ainsi que, probablement, un autre fils et une fille, Mérytamon.

En revanche, sa « demeure d'éternité » n'a pas été conservée, ni sa momie. La KV 42 lui avait bel et bien été réservée, mais lors de sa découverte, le sarcophage était vide. Le problème de sa sépulture n'est toujours pas résolu.

Mérytrê-Hatchepsout apparaît dans la chapelle d'Hathor, à Deir el-Bahari, aux côtés de son époux, rendant hommage à la déesse, mais aussi dans les décors de nombreux temples (à Médinet Habou dans la chapelle-reposoir, par exemple, où elle officie avec tous les insignes de sa fonction de souveraine) et sur des monuments dédiés par des particuliers – ainsi cette statue en granit noire découverte par Georges Legrain en 1904, dans la cachette de Karnak, où l'échanson royal Néferperet est agenouillé tenant une stèle sur laquelle figure le couple royal. Néferperet vénère chacun d'entre eux, ce qui atteste l'importance de Mérytrê-Hatchepsout – dite « souveraine des épouses royales », c'est-à-dire la plus importante de toutes !

### *En tête auprès du défunt roi*

Dans la tombe de Thoutmosis III, ou KV 34, un pilier porte les effigies du roi et de ses trois épouses : Satiah (qui est mentionnée comme défunte et « justifiée »), Mérytrê-Hatchepsout et Nébétou. La scène est éloquente et symbolique : le roi est représenté en train d'être allaité par la déesse-arbre Isis, sous sa forme de sycomore – en hommage et référence à la mère du roi, qui portait le nom d'Isis ? Mais c'est bien Mérytrê-Hatchepsout qui apparaît en tête, comme la toute première d'entre les femmes.

Pharaon n'hésite pas à l'intégrer dans le cycle solaire, sur les parois de son hypogée : la grande épouse royale apparaît deux fois dans la quatrième heure du *Livre de l'Amdouat*<sup>4</sup>. Là encore il s'agit d'un privilège, car cette citation n'est pas commune. Il lui fait aussi creuser une tombe, la KV 42, afin que sa renaissance et son éternité soient possibles, mais la reine n'y sera finalement pas inhumée. Son fils, Amenhotep II, a peut-être choisi de l'enterrer ailleurs, dans sa tombe (KV 35) par exemple, ou dans un lieu qui nous est inconnu à ce jour. Dans la tombe de Rekhmirê (TT 100), on peut encore voir la représentation des statues royales de Thoutmosis III et de Mérytrê-Hatchepsout, ce qui tend à prouver que ces effigies existaient sous le règne du couple.

Quant à la troisième épouse royale, Nébétou, dont on sait très peu de chose, une mention nous apprend qu'elle avait un majordome à son service, Nebamon (TT 24). Le fait qu'elle figure dans la tombe de son royal époux indique que celui-ci lui accordait suffisamment d'importance pour que son image – à laquelle les Égyptiens accordaient une vertu magique – l'accompagne dans l'au-delà...

Thoutmosis III a ramené de ses expéditions guerrières de nombreuses femmes issues de la haute société des cités qu'il a vaincues. Une partie d'entre elles serviront ensuite dans le temple d'Amon ou rejoindront le harem royal.

Contrairement à ses sujets, mais aussi aux dieux égyptiens, organisés le plus souvent en triade (père, mère et fils), le souverain d'Égypte est polygame, un signe extérieur de richesse et l'affirmation de la virilité et de la puissance génératrice. L'épithète introduisant le premier nom du protocole royal, « taureau puissant », exprime assez le rôle sexuel du pharaon.

Les multiples unions qu'il contracte avec ses épouses et concubines lui permettent d'avoir une nombreuse descendance (prioritairement un héritier mâle) dont il se glorifie, mais aussi de conclure des alliances et de rappeler

les rapports de vassalité qui existent avec des souverains étrangers, par le biais de mariages diplomatiques, notamment lorsque l'héritier du trône succède à son père. Toutes ces femmes ne deviennent jamais « grandes épouses royales », mais sont placées au rang de favorites, d'épouses secondaires : elles sont si nombreuses dans le harem royal que certaines ne reçoivent jamais la visite du roi ni n'ont de relations intimes ou d'enfants avec lui. Autant de destins peu heureux et une position particulièrement vulnérable pour ces jeunes femmes évoluant dans un climat d'intrigues et de luttes de pouvoir au sein du harem royal. Loin de leur pays natal, ne parlant pas la langue égyptienne, ces « monnaies d'échange » subissent très probablement des abus de toute sorte.

### *L'institution royale du harem*

Odalisques sensuelles et lascives cachant des poignards sous leurs voiles, eunuques pleins de duplicité, désœuvrement et complots sordides : cette image du sérail turc a hanté l'imaginaire orientaliste, sublimée par la littérature. Et il n'a fallu qu'un pas, franchi par les premiers égyptologues, pour attribuer à l'institution palatiale qui abritait les femmes du roi d'Égypte la dénomination de « harem » – elle lui est d'ailleurs restée, pourtant inappropriée pour l'Antiquité pharaonique. Cette institution représente bien plus qu'un gynécée interdit à la gent masculine, car elle englobe les femmes et leurs enfants, des membres de la Cour, le personnel administratif et domestique et, souvent, des constructions et de vastes domaines indépendants.

Apparue dès l'Ancien Empire (de 2700 à 2200 ans avant notre ère), la maison des femmes va se développer au Nouvel Empire, à la XVIII<sup>e</sup> dynastie, selon plusieurs déclinaisons : aux côtés des harems palatiaux traditionnels, les harems itinérants – dits « d'accompagnement » – se font jour, tout autant qu'apparaissent de puissantes communautés hors du

domaine royal, regroupant des biens mobiliers, différentes catégories de personnels et l'entourage féminin du roi, ainsi que les enfants de la famille royale, de la Cour et de l'élite palatine, qui y reçoivent une éducation développée.

En effet, le harem en Égypte ancienne se présente soit comme intégré aux différents palais du pays au sein de quartiers privés, soit sous la forme de communautés féminines ou de systèmes économiques autonomes bâtis hors de la résidence royale. Une ruche industrielle non dénuée de poids politique, car s'y nouent et s'y dénouent des intrigues pour la succession des héritiers au trône. Et selon leur naissance, le lieu où s'envisagent pour ces enfants, royaux ou non, des mariages avantageux. Plusieurs centaines d'épouses et leurs rejetons y vivent à l'année ou lors de séjours ponctuels.

Les souveraines d'Égypte – épouses principales, secondaires –, ainsi que les favorites et concubines tout autant que leur progéniture, mais aussi, pour des séjours à durée variable, les sœurs du roi avant leur mariage et la reine mère à son veuvage – pour y couler une retraite paisible – résident donc dans le harem royal. La grande épouse royale, quant à elle, possède ses propres appartements dans les palais de son époux, mais peut aussi séjourner dans ce domaine dédié.

À partir du Nouvel Empire, le harem peut donc bénéficier d'un domaine indépendant, géré par les épouses royales, avec ses propres administrations et ressources, comme à Memphis, Thèbes, ou à Mi-Our, dans le Fayoum. Il existe également un harem itinérant avec équipage, pour que les épouses et concubines du pharaon puissent l'accompagner avec le confort et le luxe nécessaires lors de ses déplacements, car la Cour ne réside jamais longtemps dans le même palais, les voyages d'agrément et ceux liés à la charge du roi étant fréquents.

Point d'eunuques pour garder la maisonnée du roi, mais des entreprises prospères et indépendantes, placées sous la houlette d'un « directeur du harem royal » (parfois d'une « supérieure du harem » ou « supérieure des

recluses du roi »), dont on sait qu'il peut aussi accomplir une tâche essentielle et éducative avec d'autres gouvernantes : celle de précepteur (dit aussi « père nourricier ») des princes, princesses et des « enfants du *kep*<sup>5</sup> » (ou *kap*), qu'ils soient égyptiens de souche ou d'origine étrangère – aussi bien asiatique que nubienne –, ou encore, selon une surprenante coutume, issus de l'élite comme du peuple, mais nés le même jour que le prince héritier, car, la date de naissance du prince dépendant de la volonté divine, toutes les naissances concomitantes sont le signe d'une intention supérieure. Supervisée par la « grande épouse royale » – la « régente des épouses royales » indique sa position dominante dans le harem –, cette institution vise à élever les futurs compagnons du roi, qui porteront comme un honneur le titre d'« enfant du *kep* ».

Le principal collaborateur du directeur, le « lieutenant du harem », dirige quant à lui les « contrôleurs du harem » chargés de l'application du règlement. Ils sont assistés de scribes, de percepteurs, de policiers, de gardiens et d'une nombreuse domesticité, notamment des paysans. Car ces domaines sont vastes et doivent rapporter : ils regroupent bâtiments, troupeaux et terres, pêcheries – au Fayoum –, mais aussi des lieux de production de vêtements, grâce à des ateliers de tissage supervisés par des femmes, contribuant ainsi à l'indépendance économique de leurs propriétaires : les souveraines d'Égypte.

C'est aussi, comme il se doit à la Cour, le lieu de toutes les tractations pour la succession royale, et un socle solide pour asseoir les ambitions des reines, des épouses secondaires et celles de leurs fils et filles élevés auprès d'elles. Les enfants qui sont de naissance non pas royale, mais noble peuvent aussi y être éduqués, mais cela reste un privilège.

Cette communauté est en somme un microcosme de la société égyptienne : hiérarchisée, elle est dominée par la « première parmi les femmes du roi », c'est-à-dire la grande épouse royale, qui gère les femmes de la maison royale, même si elle bénéficie par ailleurs de ses propres

appartements palatiaux. Puis viennent les épouses secondaires, égyptiennes ou étrangères, issues de mariages diplomatiques, les concubines, mais aussi, traitées selon leur rang, les filles du roi, les sœurs et demi-sœurs du roi, les tantes, cousines et nièces et même la reine mère, qui continue parfois à influencer à distance la politique de son fils régnant. S'y côtoie une population bigarrée de femmes habillées à l'égyptienne, parées de riches bijoux et de perruques sophistiquées – les cheveux sont symbole d'érotisme et de séduction –, ou encore vêtues selon les coutumes et la mode de leurs pays d'origine.

Toutes y sont formées à la poésie, au chant et à la danse, pour satisfaire le roi, et jouent de la harpe, du hautbois et du luth dans les salles décorées de peintures naturalistes et colorées. Plus loin, de jeunes beautés tressent des couronnes fleuries et composent des bouquets, d'autres se baignent dans les bassins aux lotus ou encore disputent des parties de jeu de *senet*.

La multiplicité des objets de beauté, des parfums et des onguents découverts dans les palais du Nouvel Empire atteste que la séduction et le raffinement, les soins les plus précieux étaient au centre de la vie de ce gynécée antique. Les concubines ne sont-elles pas qualifiées d'« ornements royaux », en référence à la déesse de la beauté, de la joie, de l'amour, la belle Hathor ? Les « beautés » sont quant à elles des adolescentes éduquées dans cette institution avant de se marier.

À Mi-Our (« grand canal », l'actuelle Médinet el-Gourob dans le Fayoum), Thoutmosis III fait justement construire un « palais-harem » au sein de l'agglomération existante. La région est agréable, non loin de Memphis, propice à la détente ; on y pêche et on y chasse. Une charmante villégiature en somme<sup>6</sup>...

Les fouilles *in situ* ont révélé que le domaine se composait de deux bâtiments rectangulaires en briques crues cernés d'une longue enceinte pour le protéger de l'extérieur (il s'agit d'une fondation royale), l'un pour l'habitat, l'autre pour les dépendances – magasins de stockage – et les

bâtiments de service – les logements de la domesticité. Dans la partie nord de l'ensemble, un hall à colonnes, des chambres à coucher et une salle du trône constituaient le lieu de résidence. Un petit temple dédié au culte d'Amon lors de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, qui deviendra culte de Thoutmosis III, le fondateur de la ville, ainsi qu'une nécropole complétaient l'ensemble.

Le harem de Mi-Our était doté d'un important patrimoine foncier, terres de culture et d'élevage, et d'un port. Un document sur papyrus évoque le paiement d'un impôt en poissons en rapport avec le harem, le revenu des pêcheries locales bénéficiant aussi à la reine et au harem. Quant aux vestiges de métiers à tisser et de bobines trouvés sur le site et aux textes faisant référence à différentes pièces de textile (« couvre-chef, tunique, lin royal, toile triangulaire de première qualité »), ils attestent également une activité florissante qui assurait des revenus substantiels. Sans oublier la verrerie, la fabrication d'objets de toilette, de faïence et de bijoux<sup>7</sup>.

Les femmes du harem n'étaient pas désœuvrées, comme pourrait le laisser croire l'image véhiculée dans le fantasme occidental : elles géraient une véritable unité économique autonome qui rapportait de l'argent à la communauté.

### *Trésor funéraire pour trois belles Asiatiques*

Mertet, Menouay et Menhet, les épouses secondaires asiatiques du successeur d'Hatchepsout, vécurent-elles, même partiellement, à Mi-Our ? Rien ne permet de l'affirmer, car on ne saurait sans doute rien d'elles si l'on n'avait découvert un jour le trésor d'orfèvrerie qui les accompagnait dans leur « demeure d'éternité ». Princesses venues de Syrie ou de Palestine, dont les noms d'origine ont été traduits en égyptien, faisant partie d'un butin de guerre rapporté en tribut par le grand conquérant Thoutmosis III lors de ses campagnes au Proche-Orient, ces trois jeunes femmes étaient-elles sœurs ? Elles ont en tout cas été enterrées ensemble – l'ont-elles été à

des époques différentes, ou sont-elles décédées dans un temps rapproché, victimes d'une épidémie ? – dans la vallée des Singes, à Thèbes-Ouest. Leur tombe, découverte intacte en août 1916, fut pillée par des voleurs et leur (très) précieux trousseau funéraire vendu sur le marché des Antiquités : ce qui a pu être sauvé est exposé aujourd'hui au Metropolitan Museum of Art de New York. Parmi ces trésors de raffinement qui témoignent du luxe qui régnait à la Cour, un pot d'anhydrite, blanc et transparent, rehaussé d'or, abritait des huiles parfumées. Son matériau, d'une grande douceur, est plutôt rare, sa production ayant été très limitée dans le temps. Ces onguents et ces huiles parfumées, précieux et coûteux, donc réservés à une élite, étaient de toutes les fêtes, mais ils avaient aussi une vocation sacrée. À ces vases s'ajoutaient bijoux, ceintures, perruques, vases, miroirs à l'effigie d'Hathor, objets de toilette réunis pour le long voyage au royaume d'Osiris.

Trois scarabées de cœur<sup>8</sup> avaient été déposés à l'origine sur les momies de ces trois femmes pour qu'ils témoignent en faveur des défuntes devant le tribunal de l'au-delà. Trois ensembles de vases canopes et trois vases à libation ainsi que des étuis d'or pour doigts et orteils et trois paires de sandales recouvertes de feuilles d'or complétaient ce trésor. Mais ce sont surtout les bijoux délicats, et ô combien précieux, inhumés avec les trois princesses qui forcent l'admiration : colliers avec leurs contrepoids à tête de faucon, bracelets en or et lapis-lazuli, dont la chaîne est formée de petits poissons tilapias, boucles d'oreilles, anneaux d'or et bagues, manchettes de poignet avec des statuettes léonines ou en perles de cornaline imitant les graines d'acacia...

Mais ce somptueux « coffret à bijoux » pharaonique est surtout réputé pour les coiffures en or qu'il renfermait, comme celle qui recouvrait entièrement la perruque et qui était composée de rosettes multicolores – en verre opaque bleu turquoise, ambre sombre ou transparent, en cornaline translucide, jaspe, gesso – fixées à une calotte, à la manière d'un voile d'or qui, à l'origine, devait descendre sur les côtés et sur le dos. Ou encore ce



diadème, décoré lui aussi de six rosettes sur le bandeau et orné à l'arrière de têtes de félin traitées au repoussé, et à l'avant de deux têtes de gazelles – mâles sans doute, étant donné leur taille. Ces dernières seraient en lien avec la déesse Hathor, tels des emblèmes de régénération et de vitalité sexuelle portés au milieu du front comme un « équivalent symbolique du cobra et de la plume » (Joyce Tyldesley). Sa facture et ses traces d'usure montrent qu'il a été porté par une de ces jeunes femmes – les épouses du harem royal portaient des diadèmes ornés de gazelles et il est possible que ce soient les épouses étrangères qui aient apporté avec elles cet emblème à la cour d'Égypte. On imagine qu'aux yeux des Égyptiens ces beautés étaient « exotiques », la poitrine couverte de colliers décorés de poissons ou de chaînes en perles granulaires, les bras chargés de bracelets de pierres semi-précieuses alternant avec des perles en pâte de verre.

Les scarabées montés en bagues (comme nombre d'autres objets de leur trousseau funéraire) portent quant à eux le cartouche de Thoutmosis III : derrière le luxe et la volupté, le nom du vainqueur qui a soumis leur cité. Et leur vie.

### *La nombreuse descendance du roi*

Avant de mourir, à l'issue d'un règne de cinquante-trois ans, Thoutmosis III entreprend la construction de plusieurs hypogées pour son grand-père Thoutmosis I<sup>er</sup>, pour sa seconde épouse et pour lui-même, dans la vallée des Rois.

Ses trois épouses principales donneront naissance à quelque douze enfants. Et même si Pharaon jouit d'un harem bien garni, on l'a vu, personne ne peut supplanter les deux grandes épouses royales Satiah et Mérytrê-Hatchepsout.

Le palais-harem compte de nombreux enfants, avec un personnel affecté à leur service, chargé en particulier de leur éducation : le futur

Amenhotep II fut ainsi entouré pendant son enfance, bénéficiant de l'attention de sa nourrice Amenemopé et des soins constants et attentifs d'un certain Min (TT 109). Parmi les autres princes élevés dans ce palais et dont on connaît les noms figurent Thoutmosis, qui devint grand prêtre de Ptah à Memphis, Siamon, dignitaire en charge jusqu'en l'an 32 du règne de son père, et Menkheperre. Chez les princesses, Mérytamon est la plus souvent représentée, notamment sur une statue-cube du musée du Caire (CG 42171) où elle figure avec Benermerout, son précepteur. On la retrouve dans la chapelle de Deir el-Bahari dédiée à Hathor, où elle porte les titres de « fille du roi », « sœur du roi », « épouse du dieu » et « main du dieu ». Une de ses sœurs, la princesse Néfertari, apparaît quant à elle dans la tombe de Thoutmosis III, derrière les trois épouses royales. Elle figure aussi dans l'inscription d'une statue (CCC 42120). Une princesse nommée Sat-Amon est aussi mentionnée sur une stèle appartenant à « Nebetkabény, nourrice de Sat-Amon ».

C'est donc le hasard des découvertes qui permet d'identifier les enfants de Thoutmosis III. Toutefois, il dut compter beaucoup plus d'héritiers et d'héritières, si l'on tient compte des épouses secondaires et des multiples concubines au sein du harem.

#### BIBLIOGRAPHIE

- GITTON, Michel, *Les Divines Épouses de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Besançon, université de Franche-Comté, *Annales littéraires de l'université de Besançon*, n° 306/Les Belles Lettres, 1984 et 1989.
- GOYON, Jean-Claude & EL-BIALY, Mohamed A., *Les Reines et princesses de la XVIII<sup>e</sup> dynastie à Thèbes-Ouest*, Atelier national de reproduction des thèses, Lille, 2005.

- LEBLANC, Christian, *Reines du Nil au Nouvel Empire*, Bibliothèque des Introuvables, 2010.
- MARUÉJOL, Florence, *Thoutmosis III et la corégence avec Hatchepsout*, Pygmalion, « Les grands pharaons », 2007.
- PICCIONE, Peter, « The Women of Thutmose III in the Stelae of the Egyptian Museum », *Journal of the Society for the Study of Egyptian Antiquities (JSSEA)*, 30, 2003, p. 91-102.
- TYLDESLEY, Joyce, *Chronique des reines d'Égypte. Des origines à la mort de Cléopâtre*, traduit de l'anglais par Aude Gros de Beler et Pierre Girard, Actes Sud, 2008.
- VANDERSLEYEN, Claude, *L'Égypte et la vallée du Nil*, tome 2 : *De la fin de l'Ancien Empire à la fin du Nouvel Empire*, PUF, « Nouvelle Clio », 1998.
- 

1. Derrière le sanctuaire du temple de Karnak, Thoutmosis III fait édifier l'*Akhmenou*, temple jubilaire pour le déroulement de la fête *Heb-Sed*, cérémonie de régénération du roi.

2. CG est l'abréviation de *Catalogue général des antiquités égyptiennes du musée du Caire*.

3. Peter A. Piccione.

4. *Amdouat* signifie « ce qu'il y a dans la Douat », le monde souterrain. Ce livre est un important texte religieux funéraire aussi connu sous le nom de *Livre des demeures secrètes*.

5. Un encadrement éducatif réservé à certains enfants qui, bien que n'étant pas forcément issus de la famille royale, recevaient au palais une formation spécifique. La longévité de cette institution fut exceptionnelle, durant au moins six siècles.

6. Le site de Mi-Our est le seul pour lequel nous disposons à la fois d'archives sur papyrus, d'artefacts découverts *in situ* et de vestiges architecturaux concernant le harem.

7. 40 % des artefacts retrouvés sur le site en 1880 par Flinders Petrie étaient des bijoux, dont « de grandes quantités de perles de colliers », précisa-t-il.

8. Une amulette en forme de scarabée qui assure le rôle de substitut au cas où le cœur du défunt, siège de l'intelligence et de la conscience selon les Égyptiens, serait détruit. Dans le *Livre des morts*, des formules soulignent l'intimité du défunt avec son cœur et le lien qui les unit, car lors de la pesée

de l'âme devant le tribunal de l'au-delà, le cœur ne devra pas se dresser contre son propriétaire ni témoigner contre lui.

## Tyaa

« La souveraine de toutes les épouses royales. »  
Grande épouse royale d'Amenhotep II (1425-1401).  
Mère de Thoutmosis IV (1401-1391).

Elle est la seule épouse que l'on connaisse à Amenhotep II, pharaon qui, à la mort de son père Thoutmosis III, hérite d'un empire qu'il va gouverner pendant vingt-six ans. Et si la dame Tyaa n'est pas de sang royal, elle va donner à l'Égypte l'héritier du trône, ce qui lui vaudra d'être mise en lumière sous le règne de son fils. Auparavant, la succession dépendait des femmes de la sphère royale : désormais, seules les reines mères vont maintenir leur position et être mises à l'honneur en se voyant attribuer des titres traditionnels, mais pas forcément héréditaires.

### *Une grande épouse royale dans l'ombre de Pharaon ?*

En l'an 6 d'Amenhotep II, un héritier voit donc le jour, le futur Thoutmosis IV. Si Tyaa porte les titres de « grande épouse royale », de « mère du roi » et ceux des fonctions de « divine épouse d'Amon<sup>1</sup> » et de « main du dieu » (qu'elle a sans doute reçus lors du règne de son fils), il semble qu'elle soit restée quelque peu à l'écart du pouvoir jusqu'à l'avènement de Thoutmosis IV. C'est notamment la conviction de Christian

Leblanc, qui tient que Tyaa, durant son mariage, était « éloignée de la vie officielle, n'apparaissant jamais sur le devant de la scène politique ou diplomatique ».

On sait que cette souveraine séjourne en Moyenne-Égypte (d'où elle est peut-être originaire, à moins qu'elle le soit de Basse-Égypte), dans la fertile région du Fayoum, au palais-harem de Mi-Our bâti par son beau-père et qui accueille les épouses et les mères des rois : le futur Thoutmosis IV y naît sans doute, et est éduqué auprès des enfants du *kep*.

Les avis des égyptologues divergent quant à la possibilité que Tyaa ait donné d'autres enfants à Amenhotep II : pour certains d'entre eux, elle est la mère du seul héritier au trône ; pour d'autres, elle a conçu cinq enfants, dont trois garçons. Parmi les enfants mâles dont nous connaissons les noms et, pour certains, les titres, citons Ouebsenou, qui décède certainement jeune (dans la tombe d'Amenhotep II, des fragments de vase canope inscrits à son nom confirment sa filiation en tant que « fils royal », « aimé de lui », « superviseur des chevaux ») ; Ahmosis, qui sera grand prêtre de Rê à Héliopolis ; Amenemopet ; et le futur Thoutmosis IV. Quant à la princesse Iaret/Ouadjet, qui porte les titres sans ambiguïté de « grande épouse royale », « fille du roi », « sœur du roi », elle épousera son frère Thoutmosis IV vers l'an 7 du règne de ce dernier.

### *Divine épouse et actrice du culte à Karnak*

À Karnak, dans le temple d'Amon, sur les murs de l'édifice bâti par Amenhotep II et situé entre le neuvième et le dixième pylône, on substitue les représentations de Tyaa à celles de sa belle-mère, Mérytrê-Hatchepsout : non que la reine en titre cherche à supplanter ou à effacer la mémoire de la précédente souveraine, mais on doit plutôt y voir une marque de piété filiale et, en quelque sorte, une actualisation, une affirmation du rang de « divine

épouse », charge remise à l'honneur par Ahmès-Néfertari. Et c'est encore son fils qui l'élève à ce rang, comme si elle était Mout elle-même.

Car ainsi elle accède au titre de grande épouse royale (qu'elle ne possédait pas sous le règne de son époux), ce qui permet de légitimer Thoutmosis IV.

Sur ces représentations, Tyaa, en majesté, arbore un sistre élaboré et surmonté d'une image du roi portant la couronne bleue (*khéprash*) et faisant offrande du vase *nou* ; ce sistre est aussi entouré par un faucon aux ailes déployées. Motif plus rarement figuré, la reine tient de l'autre main à la fois une massue – portée en général par le roi en signe de domination, de puissance, pour inspirer l'effroi – et un collier *menat*, l'attribut favori d'Hathor, et l'un des accessoires associés à son culte. Certaines déesses et les prêtresses agitaient ce collier lors des cérémonies religieuses : la masse des perles sur le contrepoids produisait un son métallique et rythmique assez proche de celui du sistre. Tous les éléments réunis dans ses mains insistent sur le rôle de « divine épouse » tenu ici par Tyaa, dont les mentions « celle aux mains pures » et « à la belle démarche dans le temple d'Amon » soulignent encore la fonction, sur sa statue découverte à Gizeh. Qu'il s'agisse de Mérytrê-Hatchepsout ou de sa bru, ces deux grandes souveraines sont présentées comme des actrices réelles du culte d'Amon, avec leurs emblèmes attitrés.

Selon le papyrus Wilbour<sup>2</sup>, qui décrit minutieusement un certain nombre de propriétés, il apparaît aussi que la souveraine possédait un domaine à Karnak, sur le territoire d'Amon, qui devait compter au nombre de ses propriétés. La mention de son nom dans ce document très postérieur à son règne indique que Tyaa n'était alors pas tombée aux oubliettes de l'histoire : bénéficia-t-elle sur ces terres sacrées d'une chapelle à son nom ? Nous n'en avons aucune trace, mais la scène, singulière dans ce contexte, où la reine accompagne son fils lors du rite de fondation d'un monument laisse la question ouverte.

Si Tyaa est assez peu représentée sur les monuments du précédent roi, elle est en revanche très présente sur ceux de son fils Thoutmosis IV et l'on devine, au-delà de son indispensable fonction légitimante de reine mère, qu'un lien étroit les unit. Elle va donc se révéler à la mort de son époux ; sa relation à son fils est soulignée par ailleurs dans nombre d'inscriptions qui la portent au pinacle, telle l'incarnation sur terre d'Hathor, d'Isis et de Mout, la parèdre d'Amon (mais Tyaa n'est-elle pas depuis longtemps sa « divine épouse » ?).

Selon Joyce Tydesley, c'est à partir de Tyaa que la mère du roi va acquérir du pouvoir sur les plans politique et religieux, les rois d'Égypte insistant sur leur naissance divine à la suite d'une théogamie.

### *Près du Sphinx*

À Gizeh, en Basse-Égypte, Amenhotep II fait élever un temple-reposoir, à quelques encablures du Sphinx. En 1936, on y découvrira les fragments d'une statue en calcaire de Tyaa, qui semblent indiquer que ce monument lui était consacré. Les textes qui y furent relevés évoquent la reine en des termes poétiques, comme une souveraine « à la belle démarche dans le domaine d'Amon ». Sur cette statue, dont il ne nous est parvenu que les pieds, et que son fils a fait placer dans le temple de son géniteur, elle était figurée seule et debout, contrairement au groupe où elle est assise aux côtés de son fils, par exemple. Le début de l'inscription est traditionnel :

Tout ce qui vient devant Atoum-Horakhty appartiendra à la princesse héréditaire, grande de faveurs, grande de charme, douce d'amour, la maîtresse des Deux-Terres, ainsi que de tous les peuples, elle qui voit Horus et Seth, la mère du roi, Tyaa. Elle qui remplit la salle du trône avec sa fragrance, la mère du roi, Tyaa. Elle pour qui tout ce qu'elle demande est accompli, la mère du roi, Tyaa.

Plus étonnants sont les titres, issus d'un lointain passé, qui lui sont attribués ici : la « suivante d'Horus », la « prêtresse de Bapef », l'« épouse



du dieu, Tyaa », la « jeune fille de Pé », la « jouvencelle de Dep », « Tyaa, la fille de Geb<sup>3</sup> », « celle qui dirige les bouchers de la maison de l'acacia », l'« épouse du roi de Haute et Basse-Égypte », l'« épouse du dieu, Tyaa », l'« épouse du roi et la mère du roi », la « main du dieu, aux mains pures, Tyaa ».

Certains de ces qualificatifs, qui sont tombés depuis longtemps dans l'oubli sous le règne d'Amenhotep II, renvoient singulièrement aux souveraines de l'Ancien Empire comme Hétéphérès, la mère de Khéops (vers 2600 av. J.-C.). Doit-on y lire une manière de glorifier davantage encore cette souveraine, d'amplifier le rayonnement dû à son rang ?

En assimilant sa mère à Isis elle-même, Thoutmosis IV insiste sur les liens de parenté qui l'unissent aux divinités solaires d'Héliopolis et à sa cosmogonie. À travers cette statue, Tyaa endosse le rôle de la parèdre d'Osiris, à la manière de la déesse qui, dans le récit mythique, réclame au dieu solaire la légitimation de son fils Horus.

Cette relation mère-fils privilégiée – que l'on a déjà relevée entre Ahmès-Néfertari et Thoutmosis I<sup>er</sup>, par exemple – s'exprime dans ce beau groupe sculpté en granit noir provenant de Karnak, aux lignes massives : Tyaa est assise à côté de son fils. Sur la statue la plus connue de son règne, Thoutmosis IV porte le pagne royal et l'uræus frontal et tient une *ânkh* dans sa main droite posée sur la cuisse. Sa mère, au visage épanoui, un sourire quasi identique à celui de son fils, est coiffée d'une lourde perruque tripartite composée de multiples petites tresses et surmontée de la dépouille de vautour (l'attribut de Mout, la mère) à uræus. Dans son étroite robe fourreau (ornée de deux rosettes épanouies sur chacun des mamelons), parée d'un large collier descendant sur la poitrine, d'un bracelet-manchette, elle dégage sérénité et puissance affectueuse, expressions encore accentuées par les bras entrecroisés du fils et de la mère qui se soutiennent mutuellement la taille.

## *Actrice des rites de fondation*

Autre signe, rarissime, de ce lien étroit mère-fils : Thoutmosis IV associe Tyaa à des cérémonies, comme lors du rite de fondation du temple, ce qui est exceptionnel au Nouvel Empire<sup>4</sup>. Dans le temple d'Amon de Karnak, le roi fait construire une cour en grès, contiguë au quatrième pylône : sur un relief qui nous est parvenu, on devine le roi en train de tendre le cordeau traditionnel pour la construction de sa future chapelle, aux côtés de la déesse des bibliothèques, Séfekhètâbouy<sup>5</sup>. Il est aussi suivi de Tyaa (dont le nom est mentionné), qui arbore les insignes des reines : sceptre floral dans la main droite et massue dans la gauche, elle est coiffée de la dépouille de vautour et du mortier surmonté de deux hautes plumes. Or il n'existe aucune scène similaire, ni à Karnak ni dans aucun autre temple thébain, montrant une reine, « divine épouse » ou non, en train d'assister un roi dans un tel rite. Y joua-t-elle un rôle actif ? On peut se le demander car, ici encore, Tyaa porte une massue, ce qui n'est pas commun pour les reines. Est-ce une indication du poids politique qui fut le sien sous le règne de son fils ? Il semble que celle qui fut sa régente devint aussi sa partenaire officielle.

La stèle mise au jour au temple de Louxor est le dernier des monuments de Thèbes mentionnant Tyaa à avoir été identifié. Il dépeint lui aussi la reine mère dans un rôle actif, en train d'accompagner et d'aider son fils à accomplir ses devoirs religieux. Tyaa lui apporte ainsi sa caution spirituelle, celle d'une femme éminente. La fréquence de leurs conjointes apparitions témoigne de la proximité mère-fils et de l'influence des reines mères à la XVIII<sup>e</sup> dynastie. En tant que suprême prêtresse d'Amon, Tyaa reprend le flambeau transmis par sa belle-mère Mérytrê-Hatchepsout en accomplissant les rites afférents à sa charge sacerdotale de divine épouse.

On ne sait pas exactement à quel moment du règne de Thoutmosis IV la reine décède. On célèbre ses obsèques dans la vallée des Rois, où elle est inhumée dans la tombe KV 32, restée inachevée et non décorée ; elle

bénéficie sans doute d'un culte funéraire. De son hypogée, pillé comme tant d'autres, il ne nous est parvenu que quelques fragments d'un trousseau réuni pour son voyage dans l'au-delà : un bouchon de vase canope à son portrait et une amulette avec le nœud d'Isis (*tit*) portant son cartouche. Ultime symbole de ses liens avec la mère divine, dont la légende nous dit qu'elle chérit et prit soin avec tant d'application de son fils Horus...

#### BIBLIOGRAPHIE

- GITTON, Michel, *Les Divines Épouses de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Besançon, université de Franche-Comté, *Annales littéraires de l'université de Besançon*, n° 306/Les Belles Lettres, 1984 et 1989.
- GOYON, Jean-Claude & EL-BIALY, Mohamed A., *Les Reines et princesses de la XVIII<sup>e</sup> dynastie à Thèbes-Ouest*, Atelier national de reproduction des thèses, Lille, 2005.
- LEBLANC, Christian, *Reines du Nil au Nouvel Empire*, Bibliothèque des Introuvables, 2010.
- TROY, Lana Kay, « Patterns of Queenship in Ancient Egyptian Myth and History », *Acta universitatis Upsaliensis: Boreas*, n° 14, Uppsala Studies in Ancient Mediterranean and Near Eastern Civilisations, R. Holthloer, T. Linders, Uppsala, 1986.
- TYLDESLEY, Joyce, *Chronique des reines d'Égypte. Des origines à la mort de Cléopâtre*, traduit de l'anglais par Aude Gros de Beler et Pierre Girard, Actes Sud, 2008.
- ZIVIE-COCHE, Christiane, « Tiaa », *Lexicon des Ägyptologie*, VI/4, Wiesbaden, 1985, p. 551-555.
- , « Une curieuse statue de la reine Tiaa à Giza », *MGEM*, IFAO, Le Caire, 1985.

---

1. La série des épouses divines d'origine royale s'arrêterait donc à Tyaa pour la XVIII<sup>e</sup> dynastie, selon Michel Gitton.

2. Document exceptionnel, de provenance inconnue, le papyrus Wilbour (P. Brooklyn E 34.5596) date de l'an 4 du règne de Ramsès V (vers 1160-1156 av. J.-C.). Il s'agit d'un papyrus fiscal, donnant la localisation, la surface et les revenus fiscaux de certains types de terres. Deux textes sont écrits au recto et au verso de ce papyrus de près de 10 mètres.

3. Titre qui assimile Tyaa à Isis, née de Geb et qui était déjà une déesse à Gizeh, mais aussi à la déesse Ouadjet, protectrice de la Basse-Égypte.

4. Parmi les monuments datés du règne de Thoutmosis IV et mentionnant un membre de la famille royale, c'est le nom de Tyaa qui vient en tête dans quatre sites : à Gizeh, au Fayoum, à Karnak et à Thèbes.

5. Une des formes de Séchat, déesse des écrits et protectrice des bibliothèques, dont le nom peut être ici traduit par « Celle dont les cornes sont pointues », qui décrit la coiffure de cette divinité.

## Moutemouia

« La déesse Mout dans la barque (divine). »

Grande épouse royale de Thoutmosis IV (1401-1391).

Mère d'Amenhotep III (1391-1353).

Sur l'un des murs du temple de Louxor, Amon a revêtu les traits du roi Thoutmosis IV. Mais en sa présence, point de crainte ni de *mysterium tremendum*<sup>1</sup> : Moutemouia, gracieuse mortelle, « choisie entre toutes les femmes », sourit au dieu de Thèbes. Coiffés de hautes plumes, tous deux se font face, les jambes entrecroisées, signifiant ainsi un acte consommé, sans équivoque, avec pour témoins la déesse scorpion Selket et la démiurge de Saïs, Neith. Amon est descendu sur terre pour s'unir à la future reine mère et donner à l'Égypte un héritier adoubé par lui. Dans la scène suivante, la reine enceinte est accompagnée par Isis et Khnoum qui lui tendent l'*ânkh*, lui transfusant ainsi le souffle de vie. Enfin, sur le lit à têtes de lion, Moutemouia donne naissance au futur roi de l'Empire, qui est nourri avec le lait céleste d'Hathor. Le fils d'un dieu et d'une mortelle, « Amenhotep, prince de Thèbes », peut recevoir la maîtrise du monde. Une manière de renforcer le caractère semi-divin de la Couronne, Moutemouia étant l'indispensable vecteur de transmission de la substance divine à l'enfant royal.

La quatrième épouse de Thoutmosis IV n'est ni fille ni sœur de roi, mais elle nous est surtout connue comme mère d'un illustre souverain, le « pharaon-soleil » Amenhotep III. Si de Moutemouia – dite encore « noble dame », « dame du Double-Pays », « souveraine de tous les pays », « souveraine des Deux-Terres », « souveraine du Sud et du Nord » et même « mère du dieu » – on sait en effet peu de choses, des recherches récentes ont précisé ses origines : elle serait issue d'un puissant clan établi à Akhmîm, en Haute-Égypte, auquel appartiendra aussi Tiyi, la célèbre grande épouse royale d'Amenhotep III... En somme, une histoire de famille, dominée par des unions endogamiques.

Thoutmosis IV, qu'elle aurait épousé soit avant son couronnement, soit entre l'an 1 et l'an 7 de son règne<sup>2</sup>, aura d'autres femmes, notamment sa sœur Iaret/Ouadjet et une certaine Néfertari, grande épouse royale durant tout son règne, et qui apparaît sur huit stèles votives à Gizeh, ainsi que sur une autre, découverte dans le temple de Louxor ; elle y est figurée derrière le roi, suivi de l'omniprésente reine mère, Tyaa.

Les hypothèses varient quant à l'identité de Néfertari : pour Agnès Cabrol, il s'agirait en effet de la première identité de Moutemouia, qui aurait changé de nom sous le règne de son fils. En effet, la reine n'apparaît jamais sous ce dernier patronyme durant les années où son époux était au pouvoir, mais seulement lorsque son fils monte sur le trône<sup>3</sup>. Cette mutation aurait une raison idéologique, celle de « parfaire le programme lié à la théogamie mise en place dès le début du règne par le “Conseil de régence” dont elle faisait nécessairement partie », selon Arnault Duhard<sup>4</sup>. Pour Joyce Tyldesley, en revanche, Moutemouia ferait partie de ces souveraines secondaires qui n'apparaissent pas au premier plan, d'autant qu'elle doit aussi partager son statut avec sa belle-mère Tyaa (voir [chapitre précédent](#)). D'après cette égyptologue, Moutemouia ne serait pas sortie du palais-harem avant l'accession au trône de son fils Amenhotep III.

## *Mère et régente*

Il est indéniable que son image et son prestige vont s'affirmer lorsqu'elle accédera au titre envié de « mère du roi »<sup>5</sup> : elle sera ainsi vénérée durant le long règne de son fils, comme l'attestent les scènes de la naissance divine du temple de Louxor, sa présence dans le Saint des saints comme dans le temple funéraire d'Amenhotep III ; ou encore lorsqu'elle apparaît en majesté sur la somptueuse barque en granit noir où elle est identifiée à Mout, sa déesse tutélaire.

Son époux, Thoutmosis IV, règne en effet relativement brièvement, entre neuf et dix ans, et décède vers l'âge de 30 ans. Le prince héritier, Amenhotep III, monte donc sur le trône alors qu'il est encore très jeune, entre 8 et 12 ans, et peu aguerri à l'exercice du pouvoir. Nous n'avons pas de preuve que sa mère tienne officiellement le rôle de régente, mais sans doute le seconde-t-elle et le guide-t-elle durant les premières années.

En matière de succession, le nouveau souverain du Double-Pays doit affirmer qu'il est légitime : il va donc, à travers la mise en scène de la théogamie de Louxor, reproduire, de façon moins développée cependant, ce qu'avait déjà fait accomplir la grande Hatchepsout avant lui. Amenhotep III affirme ainsi qu'il est le fruit des amours de sa mère et du dieu dynastique.

Le « roi-soleil » n'oubliera pas non plus de faire élever des statues de sa mère dans son propre temple funéraire : les fructueuses fouilles qui sont menées depuis 1998 par Hourig Sourouzian à Kom el-Heittan devraient mettre au jour certains de ses monuments, comme elles ont révélé de nouvelles statues de la reine Tiye. Toutefois, il subsiste sur les iconiques colosses de Memnon – qui gardaient l'entrée du « château de millions d'années » d'Amenhotep III –, deux statues de Moutemouia. Les colosses, on le sait, représentent le roi assis et flanqué des statues de deux reines : au sud (à leur droite), celle de la grande épouse royale Tiye, et au nord, celle de Moutemouia, la jambe gauche en avant, prête à s'avancer. La souveraine, coiffée d'une lourde perruque, arbore sur la tête le traditionnel mortier

cylindrique, ou *modius*, orné de cobras, ainsi que la dépouille de vautour des reines, ceinte d'un bandeau floral.

Sur cette façade, Amenhotep III établit (et affirme) le lien qui existe entre ces femmes de la sphère royale. Car on soupçonne aujourd'hui que Moutemouia n'est pas la femme effacée que l'on a décrite : c'est sans doute elle qui va introduire le puissant clan « akhmîmique » à la Cour ; quant à Amenhotep III, il met en valeur cette famille noble, parmi les plus importantes d'Égypte. Nous connaissons ceux qui deviendront ses beaux-parents et dont on a retrouvé l'hypogée intact : Youya, haut fonctionnaire d'État et conseiller du roi, et Touya, dame d'atours, chanteuse d'Hathor, supérieure des recluses d'Amon et de celles de Min, tous deux originaires d'Akhmîm.

Moutemouia pourrait être une sœur de Youya, ce que semble confirmer la momie découverte dans la tombe KV 21, qui serait la sienne, selon Marc Gabolde. En effet, les examens génétiques pratiqués sur les momies de cette famille et celle d'Amenhotep III montrent que ce roi a presque un tiers de marqueurs génétiques en commun avec Youya : il pourrait donc bien être son oncle ; de même, les huit allèles conservées de la momie KV 21 permettent d'établir que s'il s'agit bien de Moutemouia, la mère du roi serait la sœur de Youya, et Amenhotep III le cousin de son épouse Tiye (voir [chapitre suivant](#)).

### *Mout voguant en majesté*

Moutemouia nous est aussi connue par une élégante barque en granit noir (aujourd'hui au British Museum) découverte dans l'autel de Philippe Arrhidée<sup>6</sup>, au temple de Karnak : la statue, qui figurait un personnage féminin assis sur un siège cubique, hélas brisée – il n'en reste que les jambes –, prenait place dans une barque face à une table d'offrandes, et était protégée par les ailes de la déesse vautour Mout. Ce monument se présente



comme un rébus du nom de la souveraine, soit, ici, *Mout-m-ouia*, « Mout dans la barque (divine) ». Amenhotep III assimila-t-il Moutemouia à la parèdre d'Amon, choisissant de cette manière de la déifier ? On peut le penser ; ç'avait été le cas de sa grand-mère Tyaa, elle-même déifiée par son fils Thoutmosis IV. L'inscription précise qu'elle est la « noble dame, grande de faveurs et de charme, douce d'amour lorsqu'elle ceint le bandeau, qui emplit la salle du trône de son parfum, la grande épouse royale aimée de lui, quoi qu'elle puisse dire on le fait pour elle, la souveraine du Sud et du Nord, la mère du roi, Moutemouia ».

Nous ne savons pas combien d'années du règne de son fils cette souveraine connut – une dizaine, probablement. Mais en favorisant l'union de son fils avec sa cousine Tiyi, elle affirma l'emprise de son clan et eut donc une influence essentielle sur ce mariage, établissant un lien entre la famille royale et les nobles akhmîmiques.

Enfin, si la momie découverte dans la KV 21 est bien la sienne, elle serait morte entre 25 et 40 ans. Sa tombe, mise au jour dans la vallée des Rois, découverte en 1817 par Giovanni Belzoni, a été creusée entre celle de Youya et Touya et celle de Thoutmosis IV, s'inscrivant ainsi dans un « programme cohérent plaçant, dans la nécropole royale, la dépouille de la reine à proximité de son époux et son frère », selon Arnault Duhard.

#### BIBLIOGRAPHIE

CABROL, Agnès, *Amenhotep III le magnifique*, Éditions du Rocher, 2000.

DUHARD, Arnault, *La Reine Tiyi de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Catalogue des documents. Commentaires et étude critique*, université Paul-Valéry-Montpellier III, 2016.

GABOLDE, Marc, « L'ADN de la famille royale amarnienne et les sources égyptiennes : de la complémentarité des méthodes et des résultats »,

*Égypte nilotique et méditerranéenne (ENiM)*, 2013, p. 177-203.

GAUTRON, Christelle, *Position et influence des mères, épouses et filles royales de l'avènement d'Amenhotep III au règne d'Horemheb*, thèse, sous la direction de Jean-Claude Goyon, université de Lyon II, 24 mars 2003.

GITTON, Michel, *Les Divines Épouses de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Besançon, université de Franche-Comté, *Annales littéraires de l'université de Besançon*, n° 306/Les Belles Lettres, 1984 et 1989.

GOYON, Jean-Claude & EL-BIALY, Mohamed A., *Les Reines et princesses de la XVIII<sup>e</sup> dynastie à Thèbes-Ouest*, Atelier national de reproduction des thèses, Lille, 2005.

---

1. Le numineux est, selon Rudolf Otto et Carl Gustav Jung, « un sentiment de présence absolue, une présence divine, il est à la fois mystère et terreur ». C'est ce qu'Otto appelle le *mysterium tremendum*.

2. Là encore, les avis divergent.

3. Sur un monument du début du règne de Thoutmosis IV, c'est Néfertari, et non Moutemouia, la mère de l'héritier, qui est représentée derrière le roi.

4. Arnault Duhard, *La Reine Tiye de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Catalogue des documents. Commentaires et étude critique*, université Paul-Valéry-Montpellier III, 2016.

5. Le titre de grande épouse royale ne lui fut attribué qu'après la mort de son époux.

6. Philippe III de Macédoine (359-317 av. J.-C), demi-frère d'Alexandre le Grand.

Tiyi<sup>1</sup>

Grande épouse royale d'Amenhotep III (1391-1353).  
Mère d'Amenhotep IV/Akhénaton (1353-1337).

Souveraine la plus titrée, actrice incontournable de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, fine politique et habile diplomate, prêtresse divinisée et honorée jusqu'à la période ramesside, lumineuse parèdre de Pharaon, mère qui fit l'admiration du premier monothéiste de l'histoire, femme brillante au caractère volontaire, etc.

Arrêtons ici cette liste non exhaustive et qui, si elle paraît exagérément laudative, n'en est pas moins vraie. Tiyi a marqué l'histoire égyptienne par son intelligence, son extraordinaire charisme, son autonomie politique – elle fut reconnue pour elle-même, au-delà de sa relation maritale –, son influence prégnante sur les règnes de son époux, le « roi-soleil » Amenhotep III, et de son fils Amenhotep IV/Akhénaton.

« *Noble* » roturière

Pour le bonheur des historiens et des archéologues, Tiyi est l'une des protagonistes les mieux documentées de l'histoire pharaonique : les écrits, les monuments et les portraits, parfois individualisés, selon les codes

artistiques de l'époque, parviennent à nous la rendre (un peu) plus proche, au-delà de son image officielle, dont les traits se confondent avec ceux de son royal époux.

Le « sang bleu », certes, ne coule pas dans les veines de la très jeune Tiya quand elle est promise à l'homme le plus puissant d'Égypte ; mais elle n'est sûrement pas une roturière ordinaire, plutôt une pièce clé de l'éminent clan akhmîmique : ses parents sont connus sous les noms de Youya, haut fonctionnaire d'État et l'un des conseillers les plus proches du roi, et de Touya, dame d'atours, chanteuse d'Hathor, supérieure des recluses d'Amon et de celles de Min, actrice de cultes importants.

Tous deux originaires d'Akhmîm, ville prospère proche d'Abydos, ce sont des courtisans influents et de riches propriétaires terriens, parmi les nobles les plus en vue du royaume. Car, outre ses fonctions de gouverneur et de directeur du haras royal, Youya deviendra, à la suite de l'union de sa fille avec Amenhotep III, celui « dont l'affection [qu'il suscite] est fermement établie auprès de son seigneur », qui est « favorisé par le dieu parfait », le « premier ami parmi les amis », le « confident du roi dans le pays tout entier », « la bouche et les oreilles du roi de Haute et Basse-Égypte »<sup>2</sup>, etc.

La mère du roi, Moutemouia, est peut-être aussi la sœur de cet illustre personnage, ce qui ferait d'elle la tante de Tiya. Cette dernière aurait ainsi épousé son propre cousin germain – une endogamie visant à conserver et à concentrer tous les pouvoirs entre ces deux familles.

Quant au futur pharaon Aï, qui succédera à Toutânkhamon, il pourrait être le second frère (le premier est connu sous le nom d'Ânen) de Tiya, d'autant qu'une fois monté sur le trône, il continuera à entretenir des rapports étroits avec Akhmîm et le dieu Min. Mais aucune mention n'en a été retrouvée dans la tombe de Youya et Touya. Une histoire de famille, on le voit, aux liens très resserrés...

Amenhotep III est encore un petit garçon lorsqu'il monte sur le trône – son père Thoutmosis IV meurt de maladie à seulement 30 ans, comme l'a confirmé sa momie. À l'instar d'autres reines puissantes, Moutemouia va jouer un rôle important auprès de l'enfant : celle qu'il fera représenter comme actrice de la théogamie l'accompagne et, sans doute, le conseille avec les membres influents du clan, sans doute réunis au sein d'un conseil de régence. La reine mère favorise aussi son union avec sa cousine germaine, Tiye, qui a 10 ou 11 ans à l'époque.

En l'an 1 d'Amenhotep III, et pour célébrer cette union en tout point calculée, avec des visées précises – influence et cohésion familiale, consolidation du pouvoir du nouveau roi –, des scarabées commémoratifs dits « du mariage »<sup>3</sup> sont très largement diffusés en Égypte et auprès des gouverneurs et vassaux de l'Empire, jusqu'en Nubie et au Proche-Orient. En somme, une vaste « campagne de communication » avant la lettre, visant à asseoir la légitimité royale et à affirmer, loin de l'épicentre du pouvoir pharaonique, le statut privilégié de la toute jeune souveraine, qui est de cette manière confirmée comme future mère de l'héritier du trône : « Que vive l'Horus (titulature d'Amenhotep III), qu'il soit doué de vie ; la grande épouse royale Tiye, qu'elle soit vivante. Le nom de son père est Youya, celui de sa mère Touya ; elle est l'épouse d'un roi puissant... »

Le décor est d'ores et déjà planté : le couple s'affirme d'emblée comme indissociable, tant sur le plan politique – Tiye comme souveraine consorte – que rituel – telle la parèdre divine du souverain.

### *Mère de six enfants*

Cette position de grande épouse royale, Tiye doit la conserver et surtout la confirmer par la naissance d'un héritier mâle pour la Couronne : son mari va en effet contracter de nombreuses unions diplomatiques avec les filles de ses homologues royaux et de ses vassaux. Comme Ramsès II après lui, qui

marchera dans ses traces, Amenhotep III possède plusieurs centaines d'épouses dans ses harems, entre autres celui du Fayoum, à Mi-Our (Médict el-Gourb).

On connaît surtout le prénom de l'une d'entre elles, qui s'unit au roi en l'an 10 : Giloukhépa, fille de Shoutarna II du Mitanni et pour laquelle des scarabées commémoratifs vont même être édités, ce qui confirme l'importance de son rang. La princesse arrive en Égypte escortée de trois cent dix-sept personnes, apprend-on.

Vieux et diminué par la maladie, Amenhotep demandera des années plus tard la main de la nièce de Giloukhépa. Mais la juvénile Tadoukhépa, fille de Touthratta, le successeur de son père Shoutarna, arrivera trop tard avec sa dot : le roi est mort, vive le roi ! Amenhotep IV héritera de la jeune Mitannienne. Le père de cette dernière avait tenté de l'imposer comme épouse royale, mais c'était compter sans la puissante Tiya, qui entre-temps avait engendré deux garçons pour régner un jour sur l'Empire... Tiya donne en effet six enfants à Amenhotep III : deux princes et quatre princesses.

Thoutmosis, le premier des deux garçons (qui naîtra après deux sœurs, quelques années plus tard), est donc l'héritier légitime du trône. Il est rompu à la fonction royale et montre tant d'aptitudes aux choses religieuses qu'il devient le grand prêtre de Ptah à Memphis, puis le « supérieur des prophètes de Haute et de Basse-Égypte ». Hélas ! il décède prématurément.

Sans héritier mâle, le trône est donc potentiellement vacant, ce qui est impensable pour la théocratie pharaonique. C'est donc Sat-Amon, la « fille royale aînée », qui se voit légitimée, comme en témoigne un fauteuil découvert dans la tombe de ses grands-parents Youya et Touya : la princesse, figurée en symétrie sur le dossier, porte de nombreux bijoux, la mèche de l'enfance, une coiffe à fleurs de papyrus, un bandeau à tête de gazelle, mais surtout un pagne long ; et elle a la poitrine dénudée. On lui présente le collier en or des contrées du Sud, des anneaux également. Le vêtement masculin – on le retrouve sur une autre chaise où elle est cette fois

associée à sa mère Tiyi – renvoie au « lien nécessaire à la conservation de la fonction au moment de la disparition du prince Thoutmosis au sein de la famille royale et en l’absence d’un autre prince<sup>4</sup> ».

Mais, à la fin du règne d’Amenhotep III, peu avant l’an 30, Tiyi accouche d’un autre garçon, Amenhotep, qui devient de fait l’héritier en titre. Comme son aîné, il aurait été formé aux arcanes de la théologie égyptienne, plus particulièrement celle de Rê, dans l’épicentre du culte solaire, à Héliopolis. Cette formation poussée, focalisée sur les textes ancestraux, l’aurait conduit un jour à « un radical retour aux sources, une sorte de fondamentalisme dont il espérait être l’initiateur et le maître », selon les mots de l’égyptologue Christian Leblanc.

### *Sat-Amon, future épouse... de son père*

Outre Sat-Amon, nous l’avons vu, Tiyi est aussi mère de trois autres princesses, Isis, Henouttaneb et Nebetâh. À la fin de son règne, Amenhotep III épousera sa fille Sat-Amon, selon la tradition pharaonique. Mais, Tiyi étant toujours de ce monde à cette époque, le titre de grande épouse royale sera donc mentionné en double. Ce statut partagé peut-il s’expliquer par le fait que, dans l’intervalle, Tiyi en ait changé ? De femme, elle est devenue incarnation divine auprès du roi ou officiante ritualiste lors des cérémonies de son premier jubilé, ce dont témoignent les scènes de la tombe de l’intendant Kherouef.

Quant à la princesse Henouttaneb, il se peut qu’elle se soit elle aussi unie à son géniteur – elle est dite, sur le colosse du musée du Caire (JE<sup>5</sup> 339006), « conjointe d’Horus, qui est dans son cœur » –, tout comme Isis, une autre de ses sœurs, qui prendra le titre d’épouse royale et qu’une superbe statue en serpentine nous montre aux côtés de son père. Peut-être pour remplacer Sat-Amon, alors décédée ?

Ces mariages furent-ils consommés ou les princesses remplacèrent-elles leur mère afin que leur toute jeune énergie puisse renforcer celle, déclinante, de leur père ? Si c'est le cas, comme le pense Joyce Tyldesley<sup>6</sup>, le roi, « soucieux de sa propre divinisation solaire », s'assurait-il de cette manière du « soutien d'une mère divine (Tiyi ou Nout) et d'une fille-épouse divine (Sat-Amon, Hathor, Maât ou Tefnout) » ?

### *Un couple « qui en impose »*

Le règne d'Amenhotep III, considéré comme l'âge d'or égyptien, sera long et prospère : la paix s'est enfin installée après les campagnes militaires de ses prédécesseurs, laissant place à des alliances et des mariages diplomatiques. L'art et l'artisanat, l'architecture monumentale atteignent leur apogée. Les richesses et les biens les plus raffinés affluent de tout l'Empire. Tout n'est que luxe, calme et volupté à la cour d'Égypte.

Le roi lance des programmes de construction ambitieux et se fait représenter à de très nombreuses reprises avec son épouse principale<sup>7</sup> : le groupe statuaire (GM 610) le plus emblématique les réunissant accueille aujourd'hui les visiteurs du musée du Caire. Figurés avec trois de leurs filles le long de leurs jambes (dont Henouttaneb et Nebetâh), Tiyi et Amenhotep III y apparaissent de taille égale (ce qui est plutôt rare), les mains posées sur les genoux (elle n'entoure pas la taille de son mari), souriant tous deux, triomphants d'une souveraineté sereine<sup>8</sup>. On sent que ce duo, dont les traits sont très similaires, œuvre de conserve, qu'il domine le monde.

Car, du début à la fin du règne, Tiyi apparaît omniprésente aux côtés de son mari, elle le seconde dans ses fonctions officielles et rituelles, renforçant l'idée que, depuis sa naissance à la suite d'une théogamie, son royal époux est un dieu vivant, que moult formules assimilent aux divinités, surtout solaires.



Pour son *alter ego* féminin apparemment très admiré, le roi fait creuser, en l'an 11, un lac de 7 000 mètres carrés, non loin d'Akhmât, la ville natale de son épouse, fondation dont l'annonce est diffusée, une nouvelle fois, à travers l'émission d'un scarabée. Le domaine, qui enrichit le patrimoine foncier déjà important de Tiye, est inauguré lors de la cérémonie d'« ouvrir les bassins », durant laquelle « sa Majesté » se promène sur le lac dans la barque royale dite le « Disque resplendissant », un nom qui désignera bientôt le souverain lui-même, en marche vers sa solarisation – et qui confirme l'assimilation de Tiye à Hathor, dont les textes disent : « La Dorée paraît à la proue de la barque du soleil, Rê l'aime. »

À la même période, Amenhotep III lance le programme de construction de Sedeinga, en Nubie, dédié à la grande épouse royale et « temple-miroir » proche de celui de Soleb où il entend être divinisé, associant Amon-Rê dans sa forme solaire à son « image sur terre », c'est-à-dire au roi lui-même.

Sedeinga, ce sanctuaire à chapiteaux hathoriques aujourd'hui ruiné, hisse à son tour Tiye au rang de déesse, Hathor vivante liée à l'arrivée de la crue et à la renaissance solaire.

Autant de faveurs royales déployées pour cette souveraine, sans doute car elle a enfin donné un héritier mâle à la Couronne... Un symbole pétrifié de leur union quasi fusionnelle et du fruit de celle-ci.

Les temples de Soleb et Sedeinga fonctionnant en écho l'un de l'autre annoncent ceux d'Abou Simbel ; Aménophis et Tiye divinisés deviendront les grands modèles de Ramsès II et de Néfertari<sup>9</sup>.

### *La « maison de la reine »*

Durant tout le Nouvel Empire, la Cour, itinérante, réside dans plusieurs palais qui servent de centres religieux, cérémoniels et administratifs pour exalter la royauté divine, chacun pouvant avoir une fonction différente<sup>10</sup>. Des études récentes ont montré que l'architecture des palais de la

XVIII<sup>e</sup> dynastie fonctionnait tel le microcosme de l'univers créé par les dieux<sup>11</sup>. En effet, même la riche décoration sur les murs et le sol, comme les meubles, contribuait à les transformer en lieux mythologiques habités par le roi et la reine.

Si la capitale du royaume se situe à Memphis, en Basse-Égypte, les souverains et leur famille habitent régulièrement à Thèbes, plus précisément aux palais (au moins cinq ont été identifiés) de Malqatta, sur la rive ouest du Nil, une véritable ville de près de 227 000 mètres carrés, bâtie à l'occasion des cérémonies de jubilé (*Heb-Sed*) et située non loin du monumental « château de millions d'années » que se fait bâtir le « roi-soleil » pour son culte funéraire, à Kom el-Hettan. Malqatta, où Tiye occupe son propre palais, c'est aussi un harem, des maisons et dépendances, un atelier, des chapelles, un temple voué à Amon, une caserne et le Birket Habou, un plan d'eau artificiel de 250 hectares servant de bassin de plaisance et de port. La souveraine séjourne néanmoins dans d'autres résidences royales, au harem de Mi-Our (Médinet el-Gourob), mais aussi en Nubie, près de Soleb et Sedeinga, non loin du temple dédié à son propre culte. Et lorsque son fils Akhénaton fera bâtir en Moyenne-Égypte sa ville d'Akhet-Aton (l'actuelle Tell el-Amarna), peut-être s'y rendra-t-elle aussi, accueillie en visiteuse de prestige.

Elle possède plusieurs domaines agricoles<sup>12</sup> – dont des vignobles – ou religieux – comme celui de divine épouse d'Amon, titre éminent et lucratif –, dont les revenus lui sont destinés, et dont l'ensemble est administré par un personnel nombreux.

On a par ailleurs découvert un très grand nombre d'objets de particuliers frappés au nom de la souveraine : bagues, scarabées et plaques de faïence provenant de la « maison de la reine ». Certains étaient portés en amulettes du culte, tant officiel que populaire, voué au couple royal, à la suite de sa divinisation. Ainsi des contrepoids de collier *menat* à l'effigie de Tiye renvoyant à sa fécondité et aux bienfaits dispensés par Hathor (et

parfois Isis), la reine devenant une sorte d'intercesseur entre deux mondes, image vivante d'Hathor sur terre.

Mais plus intéressante encore est la répartition géographique de certains de ces artefacts – dont des scarabées mentionnant la reine et qui permettaient de nouer des liens et de sceller des alliances – dans l'ensemble du bassin méditerranéen oriental. Ils sont le signe du rôle diplomatique éminent endossé par Tiye sous le règne de son époux et sous celui de son fils, comme nous le confirment les *Lettres d'Amarna*, ces tablettes cunéiformes écrites en akkadien, la langue diplomatique du temps, retrouvées dans la cité éphémère d'Akhénaton – une correspondance officielle adressée à Pharaon par les dynastes de Syrie et de Palestine et dont une partie remonte au règne d'Aménophis III.

### *Un rôle politique et diplomatique*

Sur le plan séculier, Tiye s'affirme en effet durant tout le règne d'Amenhotep III en tant qu'épouse et grande épouse royale : on connaît plus de six cents attestations nominatives de la reine. Elle est certes qualifiée de titres laudatifs, ainsi celle qui « apaise le maître des Deux-Terres par sa beauté », mais aussi par certains, plus politiques, comme « supérieure du palais », qui renvoie à ses fonctions officielles dans la maison de son époux, titre qui semble n'avoir été porté que par elle. Tiye s'impose comme la plus titrée des reines de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. « Il y eut bien un avant et un après-Tiye dans la manière de concevoir le rôle des grandes épouses royales, du Nouvel Empire jusqu'à la Basse Époque et même à l'époque lagide », commente Arnault Duhard, qui lui a consacré une thèse quasi exhaustive<sup>13</sup>.

Mais comme nous l'avons entrevu à travers les objets dispersés hors des frontières égyptiennes, la souveraine va aussi jouer un rôle de premier plan dans les relations diplomatiques, aidant Amenhotep III à diriger le pays

avec un sens politique très sûr qui se confirmera, au tout début du règne de son fils Akhénaton, lorsque le roi de Mitanni, Tushratta, demandera à la veuve d'Amenhotep III, qu'il tient pour la femme la plus puissante d'Égypte, d'intervenir dans une situation qui lui échappe et le frustre : « C'est toi, Tiye, qui sais que j'ai toujours montré de l'amour à [Amenhotep], ton mari [...]. Et les choses que j'écrivais et disais à ton époux, tu les connais mieux que quiconque [...]. Je lui avais demandé des statues en or massif [...]. Mais maintenant [Akhénaton], ton fils, a envoyé des statues de bois, plaquées d'or. Il ne m'a même pas offert les choses que son père avait l'habitude de donner. »

Le Mitannien ajoute que la reine est omniprésente, incontournable et au courant de toutes les affaires d'État : « Tu es celle qui connaît bien mieux que tous les choses que nous nous sommes dites l'un à l'autre. Personne d'autre ne les connaît. »

Tiye apparaît ainsi comme la conseillère privilégiée d'Amenhotep III aux yeux de toute la Cour et, bien au-delà de la vallée du Nil, auprès des souverains et vassaux étrangers qui témoignent à plusieurs reprises du respect qu'elle leur inspire.

### *À l'image d'Hathor et de Maât*

Sur le plan théologique, Tiye, là encore, surplombe et innove : elle est la première grande épouse royale à inclure les cornes de vache et le disque solaire dans sa couronne à hautes plumes, s'associant ainsi à Hathor, dont elle porte différents types de sistres – leur tintement de hochet excitant les dieux – pour l'invoquer et la satisfaire. Cette assimilation à la déesse de l'amour, à la « dame de la musique et de l'ivresse », à la « maîtresse de la turquoise », mais aussi « de la renaissance à travers son saint giron » est confirmée par des titres aux accents sensuels, tels « grande de faveur, maîtresse de charme », « douce d'amour », « maîtresse des réjouissances »

ou encore « splendide de parures ». La souveraine est aussi « celle qui remplit le palais de l'amour qu'elle inspire », « qui emplit le palais de perfection », « qui apaise le maître des Deux-Terres par sa beauté », trois titres apparemment portés par elle seule.

Dans la tombe de son intendant Kherouef (TT 192), Tiya est figurée debout derrière Hathor et son époux, portant la même robe et les mêmes bijoux que la déesse ; une inscription précise qu'elle « suit » le roi « comme Maât suit Rê », jouant ici le rôle de cette déesse auprès d'Amenhotep III.

En résumé, Tiya rayonne sur son temps, épouse divine renvoyant à l'époque immémoriale des mythes, belle et désirable telle Hathor, « dame de la vulve » pour le dieu vivant qu'est Pharaon, lui inspirant amour et joie afin qu'il dirige au mieux les destinées de l'Empire<sup>14</sup>. Sa présence bénéfique – elle l'« apaise » – procure sérénité et équilibre à l'homme le plus puissant de son temps. Tiya incarne, en elle-même et par ses actions, toutes les acceptions du mot *nefer* : beauté, perfection morale, bonté ; elle est indispensable au souverain le plus brillant du Nouvel Empire comme à l'équilibre même du monde selon la conception égyptienne.

Outre Hathor, la souveraine apparaît aussi très liée à d'autres divinités : Amon-Rê, Isis (nom qu'elle donnera à l'une de ses filles) et Nekhbet. Sur la statuette du Louvre en stéatite rehaussée d'un émail vert et brillant, la souveraine porte une robe couverte de plumes, symbole de son accession au monde divin – une Tiya ailée qui se réfère à Isis, dont les théophanies ont souvent la forme d'un milan et dont les ailes protègent Osiris de ses ennemis – elle était accompagnée à l'origine par son époux, dont il ne reste ici que le bras droit.

Selon Arnault Duhard, Tiya serait même « devenue une divinité funéraire régénératrice et protectrice rassemblant tous les aspects liés à Hathor, Isis et Nephtys, voire même Nekhbet<sup>15</sup> ».

Ahmès-Néfertari avait été divinisée à sa mort : il semble que Tiya le fut de son vivant, à l'instar d'Amenhotep III, convaincu de sa propre divinité.

Celui-ci accordait une réelle prépondérance à l'ancienne religion solaire centrée sur le démiurge Rê. Son épouse, en endossant le rôle d'Hathor, s'est liée par conséquent à Rê. Dans la tombe de Kherouef, le couple royal est représenté sur la barque du soleil lors de sa traversée du ciel nocturne. Lorsqu'elle appareille, l'embarcation est qualifiée de « disque solaire (Aton) resplendissant », une mention qui annonce le tournant religieux radical qui sera pris quelques années plus tard par son fils Amenhotep IV/Akhénaton.

### *À l'égal de Pharaon ?*

Tiyi endosse, qui plus est, le statut envié d'« épouse » et de « main du dieu » Amon, avec le prestige et le pouvoir afférents à cette charge. Mais cette reine *absolue* va plus loin encore, elle qui est désignée comme la « dame de tous les pays », un titre signifiant qu'elle est souveraine... de toute la Création. Car la mention « dame de Haute et Basse-Égypte » indique que, bien au-delà de ce territoire, la souveraine règne sur toute la terre connue, sur tous les pays !

Cet ensemble de titres lui est décerné après le premier jubilé du roi, en l'an 30 de son règne : dès lors, ses prérogatives sont égales à celles de Pharaon et s'étendent à tout le royaume. Tiyi apparaît comme la parèdre divine d'Amenhotep III, qui investit totalement cette dimension. Déifiée de son vivant, elle reçoit un culte spécifique qui la place au rang de divinités telles qu'Hathor, Taouret, Maât, qu'elle incarne lors des fêtes jubilaires de son époux. Elle ne se contente donc pas d'accompagner Pharaon, elle est actrice de ces rites et cérémonies essentiels à la régénération du pouvoir et de l'énergie royaux.

### *Sphinx écrasant ses ennemies*

À part Hatchepsout (mais qui est alors reine-pharaon), peu de reines ont été immortalisées en sphinges, si ce ne sont des femmes de la sphère royale, au Moyen Empire, incarnant de fait la fille de Rê. Cette représentation sera reprise au compte de Tiyi à de nombreuses reprises, comme dans la tombe de Kherouef ou au temple de Sedeinga, où ce thème – une figure assimilée à la force et à la domination – tient une place importante. Mais ce qui surprend, c'est que la souveraine-sphinge piétine les pays étrangers suivant un schéma certes connu et traditionnel, mais réservé jusqu'alors aux seuls souverains. D'autant que, complémentaire de son époux, elle domine non pas des captifs enchaînés, mais... des captives, féminisant ainsi des actes dévolus traditionnellement à Pharaon.

Tiyi outrepassa là encore sa fonction de grande épouse royale : elle incarne pleinement et dans tous ses aspects, même les plus guerriers, la polarité féminine d'Aménophis III. La reine-sphinge se mue en « œil de Rê », le souffle destructeur du soleil, à l'image de la fille du démiurge, la déesse Tefnout. Et l'on ne sera pas étonné que la souveraine porte le titre de « très redoutable » à Sedeinga, qui signe sa dimension agressive de gardienne de la Couronne, mais aussi de protectrice d'Amenhotep III et de l'Égypte. Néfertiti reprendra ce motif à son actif, massacrant à son tour – et avec une massue – les ennemis de l'Égypte<sup>16</sup>.

L'art de cette époque évolue vers des portraits plus individualisés, plus expressifs, tendance qui culminera durant l'époque amarnienne. L'un des portraits les plus subtils de Tiyi a été découvert en 1905 sur le site du harem de Mi-Our : il s'agit d'une tête en bois d'if incrustée d'or et de matières précieuses de seulement 22 centimètres<sup>17</sup>, avec ses boucles d'oreilles en or à perles bleues. Elle y porte une perruque ronde autrefois couverte de perles de verre bleues.

Pour autant, elle n'est plus aussi idéalisée qu'autrefois, ses traits sont plus libres et sa personnalité affirmée s'exprime pleinement ici : visage aux pommettes saillantes, yeux en amande, sillons nasogéniens marqués, lèvres

aux commissures tombantes qui ont fait dire qu'elle affichait une sorte d'amertume ou de « moue dédaigneuse » (Pierre Tallet). Son expression est surtout souveraine, et son regard, impérieux. On a ajouté à l'époque amarnienne deux lignes sur le cou, selon les codes artistiques en vigueur. Des caractéristiques morphologiques qui nous permettent de l'identifier au premier coup d'œil. Sa couronne – le mortier cylindrique où sont piquées deux hautes plumes de faucon –, ornement attaché à Hathor, la fille de Rê qui protège et défend son père contre ses ennemis<sup>18</sup>, est aussi composée des cornes de vache entourant un disque solaire, ce qui indique son statut divin.

### *Une tête et ses transformations*

Cet objet a été modifié sous le règne d'Akhénaton pour inclure la couronne à plumes : en effet, les tomodensitogrammes<sup>19</sup> ont révélé que, sous la couronne et le revêtement brun, la statue était primitivement ornée d'une coiffure en argent, *khat*, en forme de catogan, traditionnellement portée par les quatre déesses funéraires protectrices, Isis, Nephthys, Selket et Neith, notamment sur la chapelle aux canopes de Toutânkhamon. Il existait également deux uræus en or portés au front (aujourd'hui disparus), plus deux autres uræus descendant du sommet de la tête et se redressant sur les joues. Dans le temple de Mout, à Karnak, Tiye n'arbore-t-elle pas les deux rémiges et la tête de vautour à deux uræus, assimilée de fait à l'épouse d'Amon, la mère par essence ?

Si cette couronne apparaît comme la plus fréquente dans l'iconographie de la souveraine, car elle définit le mieux sa nature et sa fonction, elle a donc bien été rajoutée tardivement. Mais pour quelle raison ?

Selon Pierre Tallet, lorsque Néfertiti, la reine en titre, devint grande épouse royale d'Akhénaton, Tiye ne pouvait plus porter tous ces symboles royaux. Avec cette couronne qu'on aurait alors ajoutée, la reine mère



renouait avec son statut d'incarnation d'Hathor dans sa « fonction divine de protectrice du défunt roi », Amenhotep III.

Selon d'autres hypothèses, cette tête aurait été réalisée pour le culte mortuaire d'Amenhotep III à Gourob, la reine étant ici assimilée à une déesse funéraire – un motif peu orthodoxe qui sera repris à l'époque amarnienne : en effet, aux quatre coins du sarcophage d'Akhénaton, ce sont bien des images de Néfertiti qui remplacent les déesses protectrices.

Les femmes de la famille royale amarnienne auraient ainsi pallié l'éradication des divinités traditionnelles, comblant le vide laissé par l'idéologie atoniste ; Tiyi comme Néfertiti furent requises telles des déesses funéraires pour protéger les dépouilles d'Amenhotep III et d'Akhénaton.

Quant à ce portrait de Tiyi, à la fois si réaliste et si richement symbolique, les modifications en auraient dans ce cas été apportées lors de la restauration des cultes traditionnels, après l'ère amarnienne, lorsqu'il n'était plus acceptable que la reine figure telle une déesse funéraire.

### « Féminiser les régalia »

Outre cette couronne qui la rattache à sa déesse tutélaire, la souveraine porte parfois un diadème (bandeau) dont l'arrière est formé par un faucon aux ailes déployées qui enserrant la tête – un motif généralement attaché aux rois. Mais sous le règne d'Amenhotep III se fait jour une « volonté de féminiser les régalia » : il s'agit ici d'un faucon femelle, en référence à Hathor, ainsi qualifiée parfois au Nouvel Empire. Avec ces attributs, Tiyi accède au rang de « divinité-mère cosmique, nourricière et généreuse, garante de régénération et d'immortalité », souligne Jocelyne Berlandini<sup>20</sup>.

Elle sera reconnue comme telle à Akhet-Aton, où son fils Akhénaton lui consacra un culte au sein du *Chout-Rê* (temple qu'il lui a dédié) et même longtemps après sa mort.

L'insigne qui la caractérise le plus volontiers est le sceptre végétal souple, une manière de contrepartie, dans la posture, de la crosse royale du souverain régnant, car tous deux sont portés par le bras gauche replié sur la poitrine. Ce sceptre, qui indique ses fonctions divines et royales, aurait même suivi Tiya jusqu'à la mort, si l'on admet que la momie retrouvée le bras gauche replié est bien la sienne.

Lors de la dernière décennie du règne d'Amenhotep III, Tiya, véritable hypostase des déesses, assiste et participe activement aux trois jubilés (*Heb-Sed*) de son époux, en 30, 34 et 37 après son accession au trône. Ces cérémonies sont indispensables au renouvellement spirituel et à la régénération physique du souverain. Celui de l'an 30 nous est le mieux connu grâce aux reliefs de Soleb et aux représentations du tombeau de Kherouef.

Chaque rite débute par une sortie solennelle du palais et se termine par le retour du couple. Comme on peut s'y attendre, Tiya incarne Hathor, mais aussi la dangereuse Sekhmet, l'œil courroucé de Rê : sous son trône se tiennent des captives étrangères. Derrière la souveraine, un éventail sacré « implique la présence de Dieu, sous la forme de l'*ombre divine*. La reine est habitée par Dieu, à l'égal du roi ». Ce qui la place au même niveau de « puissance cosmique que son royal époux<sup>21</sup> ».

Tiya assiste aussi à d'autres rites jubilaires en lien avec Amon-Min ainsi qu'aux cérémonies osiriennes du roi : « La présence de seize infantes royales agitant sistres et colliers *menat* derrière la souveraine pourrait insister sur cet élément nécessaire à la "résurrection" d'Osiris et à la "régénération" du roi<sup>22</sup>. » Diverses scènes relatent de plus la navigation sur le lac, des joutes et des jeux, puis celle, traditionnelle lors des jubilés, de l'érection du pilier *djed*, ou redressement de l'ordre universel.

La souveraine, omniprésente, apparaît assise à côté du roi lorsque celui-ci reçoit les émissaires et leurs tributs. « Quelque chose d'important a

changé dans le statut de la reine à l'époque d'Amenhotep III et peut-être de ses prédécesseurs directs », conclut Philippe Martinez.

### *Célébrée jusqu'à Amarna*

À la fin du règne de son époux, Tiye donne naissance au prince Amenhotep, mais enterre sans doute ses quatre filles. En effet, aucune attestation mentionnant les princesses n'a été retrouvée sous le règne de leur frère Amenhotep IV/Akhénaton : étaient-elles toutes les quatre déjà décédées – soit entre l'an 30 et l'an 39 ? C'est une probabilité que nous ne pouvons écarter.

Tiye survit un peu plus de dix ans à Amenhotep III, qui s'éteint après trente-huit ans de règne : on peut penser qu'elle organise les cérémonies funéraires et son culte *post mortem*. Dans le « château de millions d'années » du roi à Kom el-Hettan, la souveraine est maintes fois associée à son défunt époux. Elle assiste son jeune fils lors de son accession au trône, comme nous le prouvent les représentations de la tombe de Kherouef<sup>23</sup> tout autant que les courriers diplomatiques échangés avec le roi du Mitanni, qui montrent que, consort avisée, elle n'abandonne pas totalement les affaires de l'Empire.

Comme d'autres veuves royales, la reine mère passe quelque temps au harem de Mi-Our (Médinet el-Gourob), à Memphis, puis se rend sans doute en visite dans la famille de son fils, à Amarna – mais les indices de sa présence y sont ténus.

Quoi qu'il en soit, Akhénaton voue une profonde admiration à sa mère : dans sa nouvelle capitale d'Akhet-Aton, sans doute vers l'an 12 de son règne, il lui consacre un temple, le *Chout-Rê*<sup>24</sup>, « espace rituel exaltant un plaisir purement sensuel qui découle du spectacle de la nature en tant qu'œuvre divine, plaisir dont profitent aussi bien les humains que Dieu lui-

même », selon la définition de Philippe Martinez. Ce domaine est aussi assorti d'une rente pour la riche et puissante Tiyi.

Sur les reliefs de la tombe de Houya, l'intendant du domaine de Tiyi à Amarna, le roi monothéiste prend sa mère par la main pour lui faire découvrir ce monument lors de son inauguration et le lui remet officiellement. Des statues, sans doute grande nature, y étaient installées par paires, figurant tantôt Amenhotep III et Tiyi, tantôt Akhénaton et sa mère, ce qui atteste leurs liens.

Une autre scène dépeint un banquet royal organisé pour la reine mère et servi par Houya : Akhénaton et Néfertiti s'y détendent avec leurs filles autour de tables bien garnies. Une scène pour le moins « décontractée », car il était jusqu'alors impensable de représenter un dieu vivant en train de manger, comme c'est le cas ici. Seule Tiyi s'y montre dans sa dignité coutumière !

À Akhet-Aton toujours, l'atelier du sculpteur Iouti lui est même entièrement dévolu. C'est de là que provient un époustouflant fragment (12,6 × 12,7 centimètres) de visage en jaspe jaune, une pierre semi-précieuse, aujourd'hui au Metropolitan Museum of Art de New York. Bien que parfois attribué à Kiya ou Mérytaton, il représente certainement la reine Tiyi. Sa couleur de miel, la finesse de son grain et son poli semblent faire palpiter les chairs de la souveraine.

Mais c'est surtout la bouche d'une grande sensualité qui domine cette œuvre pourtant brisée, et qui force l'admiration avec ses lèvres ourlées et charnues. La description qu'en fait le catalogue du MMA apporte des précisions sur l'ensemble de cette statue virtuose :

Cette statue est composée de différents matériaux. Le dos de la pièce montre les restes de la mortaise qui peut avoir été faite d'albâtre égyptien pour représenter un vêtement blanc. Deux coiffes pourraient avoir pu s'adapter à cette tête : le *khat*, ou la perruque nubienne...

Désormais grand-mère, Tiyi est souvent figurée avec la petite princesse Baketaton (sans doute fille de Kiya, une épouse secondaire d'Akhénaton)

ou avec Mérytaton, à laquelle son nom est associé par ailleurs. Toutefois, souligne Marc Gabolde, « les reliefs de la tombe de Houya qui représentent la famille royale avec Tiya peuvent être des mises en scène voulues par le propriétaire de la tombe. Les mentions de Tiya dans la tombe de Houya sont vraisemblablement liées aux responsabilités du propriétaire qui était intendant de la reine mère, sans préjuger de lieu où s'exerçait son activité<sup>25</sup> ».

Cela ne remet pas en cause l'existence du *Chout-Rê*, par exemple, mais Tiya était-elle vraiment présente à son inauguration, comme au banquet dépeint dans la tombe de son intendant ? En résumé, résida-t-elle vraiment à Akhet-Aton ?

### *Une chevelure « souveraine »*

Autour de l'an 14 d'Akhénaton, Tiya, qui approche de la soixantaine, décède, sans doute loin d'Akhet-Aton. La nouvelle de sa mort dépasse les frontières de l'Égypte, certains pays étrangers portent même son deuil. Sa momie et ses vases canopes sont transportés et inhumés dans le caveau familial amarnien, où la rejoindra bientôt son fils.

Mais seulement cinq ou six ans plus tard, quand la Cour quitte Akhet-Aton, sa dépouille et celles des autres défunts de la famille royale sont transportées par la souveraine régnante – sa petite-fille Mérytaton ? – à Thèbes, où elle est de nouveau inhumée – dans la tombe de son époux dans la vallée de l'Ouest (WV 2). Mais ses pérégrinations ne s'arrêtent pas là : en 1898, Victor Loret met au jour la cachette de la tombe d'Amenhotep II (KV 35) qui abrite, entre autres momies, un corps très bien conservé et baptisé *Elder Lady* (« vieille dame »), par opposition à *Younger Lady*, une autre momie, plus jeune et elle aussi anonyme, identifiée aujourd'hui comme la mère de Toutânkhamon.

S'agit-il de la dépouille de Tiye ? Là encore la réponse divise la communauté égyptologique. Toutefois, les analyses ADN publiées en 2010<sup>26</sup> semblent confirmer son identité : il s'agirait bien de la fille de Youya et Touya, dont nous avons les corps momifiés. Les résultats ont montré que la reine devait avoir autour de 55 ans à son décès (on n'a détecté aucune trace de peste, cette maladie qui a emporté une partie de sa descendance) et qu'elle mesurait 1,45 mètre. Son bras droit reposait le long du corps, le gauche était replié sur sa poitrine, sa main originellement fermée sur un sceptre aujourd'hui disparu. Mais ce sont surtout les 30 centimètres d'une somptueuse chevelure ondulée et bouclée, aux reflets auburn, qui en font une momie reconnaissable entre toutes<sup>27</sup>. Souveraine jusque dans la mort.

#### BIBLIOGRAPHIE

- ANDREU, Guillemette, RUTSCHOWSCAYA, Marie-Hélène & ZIEGLER, Christiane, *L'Égypte au Louvre*, Hachette, 1997, notice 51.
- Aménophis III, le pharaon soleil*, catalogue de l'exposition au Grand Palais, Paris, 1993.
- CABROL, Agnès, *Amenhotep III le magnifique*, Éditions du Rocher, 2000.
- DUHARD, Arnault, *La Reine Tiye de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Catalogue des documents. Commentaires et étude critique*, université Paul-Valéry-Montpellier III, 2016.
- GABOLDE, Marc, « L'ADN de la famille royale amarnienne et les sources égyptiennes », *ENiM*, 6, 2013, p. 177-203.
- GABOLDE, Marc & ESPINASSE, Loïc, « La reconstitution du Chout-Rê de Tiye », <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01945743/document>
- ZIEGLER, Christiane, « Notes sur la reine Tiye », in *Hommages à Jean Leclant*, *BdE*, 101/6, Le Caire, IFAO, 1994, p. 531-548.

- 
1. Nous ne connaissons pas le sens du nom « Tiyi ».
  2. La découverte, en 1905, dans la vallée des Rois, du tombeau (KV 46) quasi intact de Youya et Touya révéla deux momies très bien conservées, et un très riche trousseau funéraire où figure notamment la mention, pour Touya, de « Mère de la grande épouse royale », ce qui confirme bien entendu cette parenté.
  3. Ces scarabées « publicitaires », caractéristiques du règne d'Amenhotep III, portent sur leur base plate des textes de longueur variable retraçant des événements particuliers (son mariage, notamment), succédant à la titulature complète du roi suivie des noms de son épouse Tiyi et, parfois, de ceux de ses parents.
  4. Arnault Duhard, *La Reine Tiyi de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, op. cit., p. 134.
  5. Journal d'entrée.
  6. Joyce Anne Tyldesley, *Chronique des reines d'Égypte. Des origines à la mort de Cléopâtre*, traduit de l'anglais par Aude Gros de Beler et Pierre Girard, Actes Sud, 2008.
  7. Un peu plus d'un siècle plus tard, Ramsès II usurpera beaucoup de monuments d'Amenhotep III, un de ses modèles. Et sous les traits de son épouse Néfertari, c'est bien Tiyi qu'il faut reconnaître.
  8. « Une des qualités marquantes des représentations du règne d'Aménophis III est l'extrême jeunesse des visages que ne dément pas celui de Tiyi : rond, charnu, les grands yeux en amande à fleur de tête, le nez retroussé et les lèvres pleines » (notice du musée du Louvre).
  9. À l'époque ramesside, d'ailleurs, les statues de Tiyi et d'Amenhotep III divinisés seront portées en procession lors de la « Belle Fête de la vallée ».
  10. Le nom même de palais, *per-aa* en égyptien, ou « grande maison », deviendra synonyme de « souverain ». Utilisé comme titre royal, il sera à l'origine du terme « pharaon ».
  11. David B. O'Connor, « Mirror of the Cosmos : the Palace of Merenptah », in R. Freed & E. Bleiberg (eds), *Fragments of a Shattered Visage*, The Proceedings of the International Symposium on Ramesses the Great, Memphis, 1993, p. 184 ; Gay Robins, *The World at Dawn : The Decoration of Palace Floors at Amarna and Malqatta*, Lecture presented at the annual meeting of the American Research Center in Egypt, Seattle, Washington, 25-27 avril 2008.
  12. Ainsi le fameux domaine situé dans la région d'Akhmîm, à Djârroukha, avec son lac servant à l'irrigation de terres agricoles offertes par le roi, ou le domaine nubien de Sedeinga, annexé au temple dédié à Tiyi, puis, sous le règne de son fils, à Akhet-Aton (voir *infra*).
  13. Arnault Duhard, *La Reine Tiyi de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, op. cit.
  14. Son titre de « maîtresse de tous les pays » se retrouve inscrit dans les protocoles d'Hathor et d'Isis, s'il fallait confirmation de cette assimilation totale aux déesses.
  15. Arnault Duhard, *La Reine Tiyi de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, op. cit., p. 243.

16. « Dès le début de l'histoire, le pharaon s'affiche massue en main, écrasant l'opposant voué à la défaite éternelle. Ce principe se retrouve bien sûr dans la mythologie et dans les multiples scènes figurées où les ennemis du roi, du mort, des dieux, et de la création tout entière sont voués aux couteaux ou aux armes. Les populations voisines de l'Égypte ont été traitées par cette idéologie de la victoire afin de ne plus consister qu'en autant de groupes de vaincus éternels », note Youri Volokhine dans « Des Séthiens aux impurs, un parcours dans l'idéologie égyptienne de l'exclusion », université de Genève, 2010.

17. Ce saisissant portrait de la reine est aujourd'hui conservé au Neues Museum de Berlin (ÄM 21834).

18. Hathor exalta le Soleil entre ses cornes pour le placer dans les cieux, d'où cette couronne qui la caractérise.

19. Cette technique moderne allie les rayons X à la technologie informatique et montre plus de détails qu'une radiographie ordinaire.

20. « La déesse bucéphale : une iconographie particulière de l'Hathor memphite », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale (Bifao)*, Le Caire, 1983, p. 39.

21. Philippe Martinez, *Akhénaton et Néfertiti, trop près du soleil*, Ellipses, 2020.

22. Arnault Duhard, *La Reine Tiye de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, *op. cit.*, p. 325.

23. Amenhotep IV est célibataire à son avènement car dans la tombe de Kherouef, il est figuré avec sa mère, pas avec son épouse. En somme, un roi-enfant, lui aussi coraqué par sa mère.

24. À Amarna, il existait aussi le *Chout-Rê* de Kiya, épouse secondaire d'Akhénaton, car toutes les femmes de la famille royale semblent avoir reçu leur propre « Ombre-de-Rê », ce complexe solaire visant sans doute à légitimer et à diviniser une reine ou une princesse.

25. Marc Gabolde, Loïc Espinasse, « La reconstitution du Chout-Rê de Tiye » ; Marc Gabolde (université Paul-Valéry-Montpellier III) & Robert Vergnien (université Bordeaux/CNRS), « Les édifices du règne d'Amenhotep IV/Akhénaton : urbanisme et révolution [The Buildings from the Reign of Amenhotep IV/Akhenaten : Urbanism and Revolution] », 20, *Égypte nilotique et méditerranéenne*, UMR 5140, Archéologie des sociétés méditerranéennes/CNRS/université Paul-Valéry-Montpellier III, p. 23-37, 2018, *Cahiers de l'Égypte nilotique et méditerranéenne (CENiM)* ; hal-01945743.

26. Voir Marc Gabolde, « L'ADN de la famille royale amarnienne et les sources égyptiennes », *ENiM*, 6, 2013, p. 177-203.

27. Le tombeau de Toutânkhamon nous a livré un émouvant témoignage : un cercueil miniature au nom de Tiye renfermait une mèche de ses cheveux, manière de relique familiale en hommage à une matriarche rayonnante.



## Néfertiti-Néfernéferouaton

« La Belle est arrivée, Aton est parfait de perfection. »  
Grande épouse royale d'Amenhotep IV/Akhénaton (1353- 1337).

L'œil droit incrusté de verre et de cristal de roche, le gauche, inachevé. Un sourire de Joconde flottant sur un visage aux proportions idéales, calice s'épanouissant au faîte d'un cou de cygne. Icône incontestable de l'histoire de l'art, reproduit *ad libitum*, décliné sous tant de formes dans la mode ou les cosmétiques et détourné par les plasticiens contemporains, le céléberrime buste en calcaire stucqué de Néfertiti – aujourd'hui exposé au musée de Berlin – incarne la perfection de la beauté féminine, la souveraineté quasi mystique de l'épouse du premier monothéiste de l'histoire.

Toutes ces qualités, entre autres son extrême modernité, rehaussée par une polychromie intacte, ont même suscité des polémiques sur son authenticité. L'Égypte, depuis les années 1930, réclame à cor et à cri le retour de ce buste au pays.

Ce portrait idéalisé, à la chair frémissante, et sa large diffusion depuis sa découverte à Amarna, en 1912, par Ludwig Borchardt nous feraient presque croire que Néfertiti nous est familière. Mais comme tout jeu de miroirs, c'est une illusion : nous ne connaissons que des bribes de vie de cette

souveraine, quasiment rien de sa personnalité, seulement le rôle qu'elle a endossé dans la nouvelle religion atoniste, où elle occupe une fonction essentielle, inédite dans l'histoire égyptienne. Au-delà de la vision romanesque d'un roi et d'une reine amoureux, dont les gestes tendres relèvent aussi d'une intention propagandiste, on devine qu'Akhénaton a façonné l'image publique de sa femme (et de ses filles) pour servir son dessein, mais sans doute aussi les visées communes du couple : une inscription sur la statue de Bak, sculpteur de la Cour, montre en effet que ce souverain a influencé l'art de son époque, en rupture avec la tradition iconographique pharaonique, tout autant qu'il l'a fait de la théologie et du culte divin.

Dans cet élan novateur, réformateur même, la reine Néfertiti occupe une place à part dans la lignée des souveraines.

« *La Belle (Hathor) est arrivée* »

Nous savons peu de choses sur ses origines : vient-elle d'Akmâm et appartient-elle au clan éminent de Youya et Touya, comme sa belle-mère Tiyi, qui serait aussi sa tante ? Sans doute, car Tey, sa nourrice, est également originaire de cette ville. Selon ce scénario, plausible, Néfertiti serait la cousine germaine de son époux Amenhotep IV/Akhénaton, et Aÿ, futur pharaon, serait son père.

Son nom, « la Belle est arrivée », populaire à cette époque, renvoie à la somptueuse Hathor et l'assimile à la déesse de l'Éros créateur et de la beauté : Néfertiti porte, entre autres, la couronne à hautes plumes enserrant un disque solaire attachée à cette divinité. Sur les *talatats*<sup>1</sup> issues du neuvième pylône de Karnak, des scènes de danse en l'honneur d'Hathor, à l'occasion du jubilé (*Heb-Sed*) du roi, témoignent de la fonction rituelle occupée par la reine auprès de son époux. Comme l'avait déjà proposé l'égyptologue Jean Yoyotte, « la Belle est arrivée » renverrait à la venue

d'Hathor et serait une manière de « nom théologique attribué à l'épouse royale à l'occasion de la fête *sed* thébaine ».

À l'instar de Tiye avant elle<sup>2</sup>, la jeune souveraine doit en effet incarner la beauté et la sensualité qui garantiront la régénération du roi. Et cela jusque dans les tombes d'Amarna, où elle servira les visées théologiques d'Akhénaton. Mais ce dernier va aussi l'associer à sa complète refonte religieuse, dont elle est partie prenante – et sans doute même une actrice essentielle.

### *L'ascension d'un couple*

Vers 1353, Amenhotep IV succède à son père Amenhotep III, héritant d'un empire au sommet de sa richesse et de sa gloire. Quant à Néfertiti, elle n'apparaît qu'en l'an 4 du règne, date à laquelle le roi lance sa réforme politico-religieuse et où il épouse la très jeune femme – d'autant qu'une parèdre lui est indispensable. Partout, les représentations des dieux du panthéon traditionnel s'effacent devant l'image d'Aton, le disque solaire dont dardent de longs rayons terminés par des mains tenant des *ânkh*... dans la direction du seul couple royal. Avec quelle impatience et quelle rapidité Pharaon fait-il élever à l'est du temple de Karnak un ensemble de monuments d'une conception tout à fait nouvelle et voués au dieu qui l'a adoubé, tel un prophète tout aussi unique que l'est Aton ! Finis, les temples soustraits à la vue et dédiés à Amon, le « Caché », l'inconnaissable : les monuments novateurs du jeune souverain sont conçus avec des cours ouvertes et des tables d'offrandes inondées de soleil. Le plus prestigieux d'entre eux, le *Gem-pa-Aton* – « Aton est découvert » –, est baptisé d'un nom qui parle de lui-même. Et qui parle de la révélation spirituelle reçue par le roi, qui entend dans le même temps renforcer son pouvoir, car lui seul « le connaît », comme le précisent les textes amarniens, dont l'élégiaque *Grand Hymne à Aton*. Au-delà du changement de paradigme religieux et

sociétal, l'atonisme s'impose comme un « pharaocentrisme » (Dimitri Laboury) où la fonction royale atteint son paroxysme.

Dans un temps relativement restreint, la jeune Néfertiti donne naissance à trois princesses : Mérytaton, Maketaton et Ânkhessenpaaton (future épouse de Toutânkhamon sous le nom d'Ânkhesenamon). Au début du règne, la famille royale vit dans le somptueux ensemble palatial de Malqatta, sur la rive ouest de Thèbes, bâti par Amenhotep III et Tiye.

Une profusion d'images montrant Néfertiti faisant offrande à Aton avec son époux, dont elle reproduit rigoureusement les gestes, témoignent de l'importance de son rôle dans le cadre de cette réforme. Aucune reine avant elle n'a été figurée aussi fréquemment ni n'a joui d'une telle importance. Cette présence divise là encore les égyptologues : pour certains, c'est le signe d'un pouvoir exceptionnel, d'une femme puissante, féministe avant l'heure, qui sut sortir de l'ombre de son royal époux. Pour d'autres, il s'agit là de conceptions erronées et anachroniques. Akhénaton, afin de dépasser la tradition, aurait mis (« utilisé » ?) Néfertiti et ses filles au centre de sa communication.

Mais gardons-nous de juger l'Égypte ancienne à travers le prisme du présent, où nous séparons très clairement le divin de l'humain. Les anciens Égyptiens ne faisaient pas de distinction aussi nette entre le sacré et le profane, le religieux et le « séculier ». Néfertiti a certes été vénérée dans le cadre du culte d'Aton, comme l'élément féminin indispensable symbolisant la fertilité. Mais, dans un souci d'équilibre face aux sources, ne négligeons pas ces représentations issues du temple d'Aton à Karnak-Est, qui livrent à notre analyse une souveraine omniprésente aux côtés de son mari avec qui elle célèbre les rites – et fait davantage encore.

En effet, au temple du *Benben*, ou *Hout-Benben*<sup>3</sup>, élevé au début du règne dans l'enceinte de Karnak, la souveraine est représentée, en l'an 5 ou 6, rendant le culte à Aton – prérogative traditionnellement réservée aux rois d'Égypte – *sans* son royal époux, et seulement accompagnée de leur

filles aînées Mérytaton : une scène tout à fait novatrice. On retrouvera cette relation particulière et « directe » avec le dieu unique dans la nouvelle capitale atoniste de Tell el-Amarna, où les femmes de la sphère royale auront leur propre lieu de culte.

Des piliers à l'effigie de la souveraine et de sa fille aînée, de 10 × 2 mètres, font aussi partie de la structure du complexe thébain voué à Aton : y figurent ces mêmes représentations uniques dans l'histoire égyptienne de la reine, accompagnée de Mérytaton et de sa cadette Maketaton, accomplissant les rites sans présence masculine, baignées toutes trois par les rayons du disque solaire. Selon Philippe Martinez, « le rôle joué en ce cadre par les membres féminins de la famille royale pourrait être en relation avec les connotations sexuelles du terme *Benben*, qui peut signifier “entrer en érection”<sup>4</sup> ».

Autre motif singulier aux yeux des Égyptiens et ici « détourné » au profit de l'idéologie régnante : une avenue est aménagée en direction du *Gem-pa-Aton*, où alternent d'impressionnants sphinx en grès arborant soit le visage du roi, soit celui de la reine, et de mêmes tailles, ce qui est unique dans l'art égyptien et indique un statut égal entre les époux.

### *Une reine virilisée, un roi féminisé ?*

Celle que les textes couvrent de louanges – « Celle aux mains pures, grande épouse royale, aimée de lui, maîtresse des Deux-Terres, Néfertiti, aimée du Disque vivant » – peut-elle être considérée, à la lumière de ces documents, comme l'égale d'Akhénaton ? L'influence de la reine est évidente : elle n'est pas seulement associée à l'atonisme, elle en est partie prenante. Mais c'est aussi du côté du nouveau culte qu'il faut chercher les raisons d'une iconographie en complète refonte. Le couple royal, on l'a vu, incarne aux yeux de ses fidèles une image vivante de la divinité sur terre, « mâle et femelle à la fois ». Cet androgynat est également intrinsèque à la

nature d'Aton, qui, père de toute la Création, est aussi appelé, dans une tombe d'Amarna, « mère qui met au monde l'humanité ».

Parmi les colosses de grès<sup>5</sup> issus du *Gem-pa-Aton* de Karnak, qui représentent Akhénaton arborant la barbe postiche, les bras croisés sur la poitrine, tenant les insignes de la royauté et vêtu du *chendjyt* (le pagne royal), l'un, unique en son genre, a fait couler beaucoup d'encre. Le roi – mais est-ce bien lui ? – y est nu et dépourvu d'organes sexuels visibles. Cette statue pourrait refléter la Création, manifestée à travers les formes féminines qu'Akhénaton arbore<sup>6</sup>. Dans l'art amarnien, en effet, une importance capitale est donnée au bassin et au ventre, sièges de la création par excellence, mais aussi au développement de la poitrine, qui fait référence à la fertilité du roi, mais aussi à celle du principe solaire, à l'origine de toutes choses, comme le décrit le *Grand Hymne à Aton* :

C'est toi qui fais se développer les germes chez les femmes,  
Toi qui crées la semence chez les hommes,  
Toi qui vivifies le fils en le sein de sa mère...  
Toi qui ne cesses de donner le souffle pour vivifier chacune de tes créatures...  
Tes rayons nourrissent la campagne  
Dès que tu brilles, les plantes vivent et poussent par toi<sup>7</sup>.

Quant au courtisan Aÿ, il associe dans une semblable fécondité Akhénaton et le disque solaire :

Néferkhéperourê (Akhénaton), mon dieu qui m'a créé,  
Nil débordant chaque jour pour vivifier l'Égypte.

En choisissant un corps féminisé, Akhénaton réaffirmerait l'androgynie parfaite du Créateur et tenterait de rendre sa nouvelle religion moins abstraite, plus incarnée. L'intention idéologique serait donc claire selon cette attribution : ce colosse a été délibérément placé dans les portiques extérieurs du Grand Temple d'Aton à Karnak-Est.

Toutefois, certains égyptologues attribuent ce colosse nu à Néfertiti : pour Lise Manniche, il s'agirait d'une représentation de la reine déifiée telle

la déesse Tefnout, et qui viendrait compléter les autres colosses du roi, figuré ici sous les traits du dieu Chou, son jumeau divin.

Selon Philippe Martinez, l'examen de cette statue – qui a subi des attaques violentes au niveau du visage, plus particulièrement des yeux et du nez, une pratique iconoclaste visant à priver son propriétaire de ses sens – contredirait la thèse de la nudité : « Les aréoles et mamelons ne sont pas visibles, explique-t-il, alors que les statues masculines arborent des mamelons ressemblant à des pastilles. » Ce corps serait en fait revêtu d'un tissu très fin et le nombril, situé plus haut que sur les statues masculines, pourrait indiquer une morphologie féminine.

Autre sujet d'étonnement : Néfertiti est représentée à plusieurs reprises en train d'accomplir l'acte sanglant du massacre rituel des ennemis (ceux-ci personnifiant les forces négatives qui pourraient ramener le chaos originel), jusqu'alors réservé au seul pharaon. Sur un bloc découvert à Hermopolis, coiffée de son iconique couronne bleue, elle les écrase à bord d'un bateau à son effigie, ce qui signifie qu'il lui appartient. Ou encore, elle apparaît sous les rayons d'Aton, cette fois sous forme de sphinge piétinant les adversaires de l'Empire. Dans ces scènes, ces derniers sont d'ailleurs féminisés, ce qui tranche avec l'iconographie ancestrale et avec l'un des thèmes fondamentaux de l'idéologie pharaonique. Nulle part ailleurs, à part pour les rois et les dieux, on ne trouve de telles représentations, qui semblent signer la montée en puissance des reines de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, sur le plan tant politique que cultuel. Kara Cooney y voit l'affirmation d'un pouvoir partagé entre Akhénoton et Néfertiti, car ces scènes de massacre incarnent la domination de l'Égypte sur les ennemis de tous les pays étrangers. Néfertiti, figurée ici comme la suprême souveraine des Deux-Terres, arbore la fameuse couronne qu'elle partage seulement avec sa belle-mère Tiye et qui en dit long sur le pouvoir et l'autorité qui sont les leurs. Car ce geste de domination renferme aussi une composante religieuse : Jan Assmann estime que Néfertiti, endossant le rôle du roi, recrée ainsi un passé mythique, celui

de l'union de la Haute et de la Basse-Égypte. En maintenant l'ordre juste de Maât, la souveraine s'oppose aussi aux forces du mal (*isefet*) ; en écrasant les ennemis de l'Égypte, elle joue le rôle d'une « reine-déesse ».

Après l'ère amarnienne, la puissance des reines diminuera. Elles ne seront plus jamais représentées dans une action guerrière, mais derrière leurs époux en train d'accomplir ce massacre rituel. « Néfertiti, expose Jed Rudal, élève la position de reine qui est la sienne. Le symbolisme derrière l'iconographie de cette scène se déroule à une multitude de niveaux, qui, tous, influencent la perception que nous avons de la reine et du rôle qu'elle tient. On peut conclure que, pour Tiye et Néfertiti, le rôle de la royauté est fortement influencé par l'incorporation de l'iconographie royale masculine dans leurs propres représentations<sup>8</sup>. »

Alors, une reine virilisée unie à un roi féminisé ? Cette alternance, cette complémentarité s'affirment comme une danse constante entre deux genres. « Néfertiti, pour la première fois dans l'iconographie du couple royal, arbore les mêmes vêtements et décorations que le roi, ils sont tous deux représentés portant le châle et la robe plissée afin de déclarer leur fidélité à Aton. Cette intimité entre le roi et la reine n'avait jamais été vue auparavant. Le principe masculin et féminin a été exposé jusque dans la composition et la décoration des vêtements », précisent quant à eux Hussein Bassir et Tamer Fahim<sup>9</sup>.

En l'an 5, Amenhotep IV change son nom en Akhéaton, « Celui qui est utile pour Aton », décision qui signe sa rupture définitive avec la religion amonienne. Et en l'an 6, son épouse ajoute au sien l'épithète Néfernéferouaton, « Belle est la beauté d'Aton », ou encore « Aton est parfait de perfection ».

Le roi, bientôt, accélère sa réforme : les anciens dieux sont délaissés, leurs cultes et leurs fêtes abandonnés, leurs temples fermés et leurs prêtres révoqués. Le nom d'Amon, le tout-puissant dieu de Thèbes, est martelé



partout et jusque dans les cartouches d'Amenhotep III, le propre père du roi.

### *Qui est Aton ?*

Mais qui est au juste Aton, pour lequel Akhénaton bouleverse l'ordre en place ? Il est le disque solaire, la manifestation de ce qui se situe derrière sa forme visible. Puis la force qui l'habite, l'énergie qui l'anime. Enfin, Aton se dilue dans l'invisible pour devenir pur rayonnement et chaleur essentielle. Principe de toute vie, unique, il surplombe tous les autres dieux, car il est leur père à tous. Aton n'est pas non plus figuré comme les autres divinités, sous forme mi-animale, mi-humaine.

Pourtant, Akhénaton n'a pas « inventé » le monothéisme : depuis l'Ancien Empire, la religion égyptienne est monothéiste dans la mesure où elle se fonde sur un démiurge unique qui a exprimé sa volonté créatrice à partir du magma originel et a créé le monde et les divinités, qui sont les manifestations de sa toute-puissance.

Peut-on alors parler de « révolution amarnienne » ? Plutôt d'une évolution qui se dessinait depuis 1500 av. J.-C. : le dieu soleil, qui était généralement associé aux autres dieux et déesses dans des constellations, s'en éloigna et finit par faire le tour du monde seul dans sa barque. Akhénaton pousse ce monothéisme latent aux extrêmes, marginalisant les autres divinités, cultes et mythes. De longs rayons terminés par des mains portant des *ânkh* : voilà la seule représentation qui est autorisée. Mais, contrairement au monothéisme biblique, celui du pharaon conserve une dimension cosmothéiste très égyptienne : il repose sur la vénération d'une puissance cosmique qui se manifeste en tant que soleil, par la lumière, le rayonnement et le mouvement. Une forme de « panthéisme naturaliste », le dogme amarnien insistant sur la puissance génératrice du disque solaire qui donne naissance à tout le vivant : « Aton qui crée la terre entière et façonne

ce qui se trouve à sa surface : les humains, les troupeaux, tous les animaux et tous les arbres qui poussent sur le sol ; ils vivent lorsque tu te lèves en resplendissant pour eux », lit-on dans l'un des hymnes à Aton.

Akhénaton et son dieu assurent une régence partagée sur le monde : le nom d'Aton est même inscrit, comme celui d'un souverain régnant, dans des cartouches royaux. Quid des récits cosmogoniques, si riches et si variés ? Supprimés eux aussi : Aton, à chaque aube, crée le monde. Quant au roi, c'est « ici et maintenant », dans cette réalité, qu'il s'unit au disque solaire, alors que ses ancêtres ne le rejoignaient qu'à leur mort. Il s'adresse à lui dans ces termes :

Bien que nul ne te voie de ceux que tu as créés,  
Tu demeures pourtant dans mon cœur.  
Il n'y a point d'autre qui te connaisse.  
Sinon ton fils Néferkhéperourê Ouaenrê,  
Car tu l'as informé de tes desseins et de ta puissance.

Dimitri Laboury définit l'atonisme comme une synthèse de deux tendances : « La nouvelle théologie solaire à la fois plus tangible et plus globalisante, universaliste ; et d'autre part, l'émergence d'une religiosité individuelle, cherchant à établir une relation privilégiée, de personne à personne, avec la divinité<sup>10</sup>. »

Akhénaton dépasse également les limites de la seule théologie : il enseme les arts (marqués par l'exagération des formes, souvent pour des raisons symboliques et religieuses), l'architecture et la langue vernaculaire. Il écrit (ou inspire) aussi de grands hymnes au disque solaire. A-t-il vécu une authentique expérience mystique ou fut-il un « théoclaste », un despote autoritaire, l'un des premiers fanatiques de l'histoire des religions ? Il a certes fait preuve d'un certain jusqu'au-boutisme envers l'ancienne forme de la religion égyptienne, mais il semble exagéré de voir en lui un fanatique qui aurait mis fin à la période de tolérance qui l'avait précédé. C'est à la

fois embellir cette dernière et considérer la radicalité du pharaon sous l'angle moderne du fanatisme.

### *Une forme intermédiaire de monothéisme*

Akhénaton n'a pas inventé le monothéisme exclusif (c'est-à-dire celui qui n'admet aucun autre dieu que le sien), mais une forme intermédiaire, caractérisée par la coexistence d'un culte dominant, l'atonisme, avec les croyances populaires locales. Il existe par ailleurs de nombreuses cohabitations entre la religion amarnienne et le système antérieur, qui tendraient à montrer que l'atonisme n'était pas incompatible avec la polysémie divine classique – une étude des textes, débarrassée des présupposés idéologiques qui ont souvent « déformé » la lecture que nous avons faite du règne d'Akhénaton, permet d'aborder le personnage d'une manière beaucoup plus complexe et de l'enraciner dans la réalité de son temps.

Les temples couverts, fermés aux yeux profanes et qui abritaient les mystères de la divinité sont abandonnés au profit de nouveaux sanctuaires, offerts aux rayons bienfaisants du soleil. Sous la conduite de son roi-prêtre, l'Égypte est invitée à célébrer chaque jour d'une seule voix les splendeurs d'Aton :

Tu apparais en beauté dans l'horizon du ciel,  
Disque vivant, qui as inauguré la vie !  
Sitôt que tu es levé dans l'horizon oriental,  
Que tu as emplí chaque pays de ta perfection,  
Tu es beau, brillant, élevé au-dessus de tout l'univers...

En l'an 5, le roi envisage de quitter Thèbes, où sa réforme déclenche l'hostilité, en particulier auprès du tout-puissant clergé d'Amon, le dieu de l'Empire. Il décide de bâtir une capitale en plein désert, créant une cité vierge, qu'aucune divinité traditionnelle n'aura effleurée de son souffle. Il

choisit de l'implanter en Moyenne-Égypte, à mi-chemin entre Memphis, la capitale de la Basse-Égypte, et Thèbes, celle de la Haute-Égypte. Baptisée Akhet-Aton, « l'horizon du disque (solaire) », elle sera dédiée à son seul culte. À l'endroit de sa fondation, sur la rive est du Nil, les falaises des premiers contreforts de la chaîne Arabique s'écartent du fleuve, dessinant un vaste hémicycle de terre fertile de 10 kilomètres sur 5. Un décor parfait qu'Akhénaton fait borner par quatorze stèles-frontières pour marquer le domaine royal dédié à Aton. Taillées à même la roche, certaines, détériorées par le vent et le sable, sont encore accessibles. On distingue ce que furent les statues du couple royal, dont les corps usés et détruits ne sont plus que des silhouettes. Au centre de la stèle, le roi et, à sa suite, la reine et Mérytaton tendent leurs bras vers Aton, dont les rayons, qui se terminent par des *ânkh* allant se placer jusque sous les narines de la famille royale, inondent de lumière solaire un autel chargé d'offrandes. Leurs inscriptions révèlent le projet théologique, mais aussi urbanistique du roi. La zone définie par Akhénaton, avec ses 25 000 hectares de terres agricoles, doit pouvoir nourrir près de 50 000 habitants. Le texte gravé sur l'un de ces monuments nous éclaire sur les ambitions novatrices du souverain :

La surface délimitée par ces quatre stèles depuis la montagne orientale jusqu'à la montagne occidentale représente véritablement Akhet-Aton. Elle appartient à mon père Aton, avec les montagnes, les déserts, les champs, l'eau, les villages, les rivages, les hommes, le bétail, les plantations d'arbres et toutes les autres choses qu'Aton, mon père, fera croître dans les siècles des siècles. Non, je ne violerai pas ce serment que j'ai prêté devant Aton, mon père, dans les siècles des siècles, mais il subsistera sur la stèle de pierre à la frontière sud-orientale. Il ne doit pas être effacé, il ne doit pas être lavé, il ne doit pas être martelé, il ne doit pas être couvert de plâtre, il ne faut pas le faire disparaître. Mais s'il disparaît, s'il devient illisible, si la stèle sur laquelle on l'a gravé tombe, alors je le ferai renouveler à cet endroit où il se trouve maintenant.

Cette cité, où le roi, sa famille et la Cour déménagent durant la huitième année du règne, occupe trois zones distinctes. Sur la première se dressent les stèles-frontières qui bornent la ville. Dans la deuxième sont creusées les tombes sud et nord qui abriteront les dépouilles des courtisans ; plus loin, le

long d'un oued, se cachent les tombeaux royaux, telle une nouvelle vallée des Rois. La troisième zone, la plus fraîche de la plaine, est consacrée à la gigantesque résidence royale et aux demeures privées des courtisans et de leurs domestiques. À 700 mètres, le « palais nord », pourvu d'une façade de 100 × 150 mètres, est la résidence personnelle de la grande épouse royale ; elle se déploie autour d'un grand bassin, avec une partie habitation et une autre dédiée au culte, plus une salle du trône, ainsi que des espaces d'élevage pour les animaux destinés aux offrandes. Néfertiti partage ce palais d'apparat avec ses enfants – trois autres princesses vont bientôt naître : Néfernéferouaton-Tasherit, Néfernéferourê et Setepenrê – et d'autres membres de la famille « élargie ». Un tableau de « famille parfaite » qui n'oblitére pas pour autant l'existence d'un harem royal et celle de Kiya, « grande favorite » du roi venue de Mitanni et qui donne une autre fille au roi, Baketaton.

Au centre de la cité est érigé entre autres bâtiments le Grand Temple d'Aton, destiné aux cérémonies officielles. Le roi a aussi le projet de faire réaliser, selon une inscription, un « sanctuaire Ombre-de-Rê pour la grande épouse royale Néfertiti, pour Aton, mon père ». Jacquelyn Williamson a identifié sur le terrain ce fameux sanctuaire, à l'extrémité du site d'Amarna (l'actuelle Kom el-Nana) : des structures de culte au soleil, à ciel ouvert, qui sont attestées pour d'autres femmes de la sphère royale. On y devine des traces de podiums et d'ensembles de plaisance agrémentés de jardins, dont on peut penser qu'ils avaient une « dimension spirituelle et méditative », car ils symbolisaient « l'énergie vivifiante et rémanente de l'astre solaire au fil des jours, des mois et des saisons », selon Stéphane Pasquali<sup>11</sup>. C'est dans ce cadre idyllique que Néfertiti pouvait rendre grâce à Aton aux côtés d'Akhénaton.

Les arasements des murs encore en place dans « l'horizon d'Aton », les éléments de décor qu'on y a mis au jour témoignent d'une existence luxueuse pour l'élite amarnienne : iconographie magnifiant la nature avec

ses canards dans les fourrés, végétation luxuriante, incrustation de pierres colorées, de faïence et de dorure, décoration souvent aquatique et éclatante de couleurs, objets de luxe, mobilier raffiné (tel qu'on en voit des exemples dans le trousseau funéraire de Toutânkhamon, qui provient en partie d'Amarna), produits venus de tout le Proche-Orient, de la mer Égée, de la Nubie, agrémentant des palais et des maisons privées d'une extrême sophistication.

### *Les deux enfants d'Atoum*

L'ancestral et complexe rituel des temples est désormais abandonné : « C'est le pharaon lui-même qui devient le sanctuaire... Il suffit qu'il mange ou qu'il boive sous les rayons du dieu soleil en présence du peuple pour que le rituel soit accompli et pour que l'ordre soit maintenu », explique Robert Vergnien. À ce rituel, bien entendu, Néfertiti et ses filles sont toujours associées. Dans l'exercice même du pouvoir, la reine accompagne son époux lorsqu'il reçoit l'hommage et le tribut des pays vassaux, et figure également avec Akhénaton à la « fenêtre d'apparition », dans une manière d'épiphanie, distribuant les récompenses (des colliers d'or) aux courtisans les plus loyaux, ce qui confirme sa position élevée. Le couple est souvent figuré à la même échelle, ce qui renvoie une fois encore à la religion atoniste : Aton, dépourvu de forme anthropomorphique, n'a ni femme ni enfant, contrairement aux triades divines traditionnelles (Isis, Osiris, Horus par exemple). Il est possible qu'Akhénaton ait voulu créer sa propre triade avec Aton et Néfertiti. Le disque solaire étant identifié à Atoum, le roi jouerait alors le rôle de Chou, le fils divin, et son épouse celui de Tefnout, la fille divine (le premier couple né de ce démiurge). On les voit d'ailleurs représentés sous cette forme, dans une barque, adorant le soleil. L'omniprésence de leurs six filles dans les bas-reliefs manifesterait aussi la fécondité du couple.

On a aussi mis au jour un certain nombre d'exemples peu conventionnels où le roi et la reine sont « nez à nez » (et pas en train de s'embrasser sur la bouche, comme certains le pensent...) pour recevoir le souffle de vie, revivifiant, des *ânkh* tendues vers leurs narines par les rayons du disque solaire. Mais surtout, un motif tout à fait inhabituel apparaît à cette époque : le roi sur son trône, Néfertiti assise sur ses genoux avec deux de leurs filles. Il s'agirait d'une version nouvelle de la théogamie<sup>12</sup>, influencée par la tradition proche-orientale. Sous les rayons d'Aton, l'union et la fertilité du couple sont célébrées ; en Égypte, l'intimité sexuelle n'est jamais directement représentée, elle est plutôt allusive, transmise à travers des images : respirer nez à nez, être debout à deux devant un lit, entrelacer ses doigts avec ceux de l'autre, toucher une épaule ou un coude. La reine assise sur les genoux de son époux demeure la représentation d'union divine la plus audacieuse que se soit autorisée l'Égypte pharaonique.

Ô combien essentielle s'avère la présence de la souveraine ! Car, les déesses traditionnelles désormais effacées, Néfertiti doit pallier ce vide sidéral. Les représentations du couple royal visent donc à célébrer, à exposer aux yeux de tous son potentiel créateur, à l'image de celui du disque solaire « père et mère de l'humanité ». Les gestes les plus quotidiens relèvent du rituel, la famille royale devient le centre du monde : lorsque le couple apparaît dans l'intimité de ses appartements, presque « surpris » en train de manger, de boire, de se laver et de s'habiller, ou même de se coucher, « on assiste à un glissement théologique », selon les mots de Robert Vergnien, qui ajoute : « À l'instar des statuettes de culte, ils sont la manifestation de l'ordre cosmique. Akhénaton a déplacé le centre de l'équilibre égyptien, qui était dans les sanctuaires, en lui substituant la cellule familiale royale, devenue le centre du monde<sup>13</sup>. »

*Une famille royale « hors-sol » ?*

Sur le site même d'Amarna, la mise en scène de la vie ritualisée du couple royal atteint son paroxysme : l'avenue principale dévoile les déplacements quotidiens d'Akhénaton sur son char, à l'instar de la course du disque solaire, depuis son palais jusqu'aux divers lieux de culte... « En passant par le palais nord, explique Dimitri Laboury<sup>14</sup>, il s'unissait tout d'abord à la reine, sa parèdre, tel le soleil et la divinité du ciel qui l'accueille pour permettre son rôle de générateur et de dispensateur de la vie. » L'iconographie officielle renvoie l'image d'un couple passionné, aux échanges sensuels, uniques dans l'histoire égyptienne : sur le même char, le roi et la reine caracolent, enlacés. Avec leurs enfants, ils se rendent au domaine d'Aton sous les acclamations de la foule, telles des divinités portées en procession.

Qu'il s'agisse du char, du trône, de la chaise à porteurs ou du lit royal – abondamment représentés –, tous ces éléments dominent le commun des mortels, car ils font partie de la mise en scène des épiphanies du couple amarnien, associées à l'ascension du soleil : Akhénaton ne monte-t-il pas « sur le siège de Rê, pour les vivants, comme son père Aton sur son grand char en électrum, tel Aton quand il monte à l'horizon » ?

Mais alors que la peste sévit au Proche-Orient – les cimetières des plus modestes habitants ont révélé un taux de mortalité anormalement important chez les 10-20 ans –, les croyances funéraires, si essentielles pour les Égyptiens avec leur perspective d'immortalité, sont remplacées par une vision de la mort « pragmatique et concrète » (Marc Gabolde), une extrême simplification, laissant peu d'espoir au peuple quant à un au-delà accueillant. Il semble dès lors que l'atonisme ne prenne pas vraiment racine dans le peuple, et que, dans l'ombre, une grande frustration gagne la société. Akhénaton, Néfertiti et leur famille sont coupés du monde réel, vivant physiquement et « psychologiquement isolés dans une atmosphère chargée d'obséquiosité, de rituels religieux et de parades militaristes », écrit Barry John Kemp, qui fouille depuis des années le site d'Amarna. Le



délicat groupe en calcaire polychrome du couple (musée du Louvre, E 15593), qui le dépeint main dans la main, évoque ces statuettes du roi et de la reine découvertes dans les fouilles d'Amarna : beaucoup de demeures possèdent un autel devant lequel les familles rendent hommage et vouent un culte à leurs souverains.

Mais au-delà de la cité du Soleil, les Égyptiens adhèrent encore au panthéon traditionnel, Aton n'étant à leurs yeux qu'un dieu parmi d'autres.

### « Divine » Néfertiti

Ces représentations et nombreuses mentions, dans des contextes exceptionnels, témoignent du rang éminent occupé par Néfertiti : les trônes qu'elle occupe, entre autres celui qui apparaît sur la stèle de Berlin (Ägyptisches Museum, 14145), nous renseignent sur son rang. Ce siège, ici décoré du fameux *sema-taouy* qui représente l'union des deux terres (Haute et Basse-Égypte), est généralement réservé aux rois, alors que le trône de son époux, qui lui fait face, est très simple en comparaison. Notons également ses coiffures si caractéristiques et variées, en particulier la plus connue, la haute couronne bleue (celle du buste de Berlin), sorte de cône tronqué et plat sur le dessus décoré de rubans dorés, avec des motifs rouges, bleus et verts, en accord chromatique avec le collier que porte Néfertiti. Cette couronne emblématique a été interprétée comme le signe de la fécondité, de la divinisation de la souveraine. On l'a rapprochée de celle de la déesse Anouket, fille de Rê et maîtresse de la Nubie, de celle de Tefnout ou encore d'Amon – une version allongée de sa couronne. « La Belle est arrivée » arbore également la couronne *chouty* à deux plumes décorée d'un disque solaire et, à l'instar de son époux qu'elle accompagne, la couronne *hemhem*<sup>15</sup> (c'est-à-dire trois couronnes *atef*<sup>16</sup>) à uræus, ou encore la calotte bleue ajustée à uræus, lorsqu'elle suit Akhénaton sur son propre char. On la voit aussi avec le *khat*, réservé jusqu'alors aux pharaons, avec la perruque

dite « nubienne » à double uræus (deux cobras portant le disque solaire), une composition complexe et sophistiquée de mèches ; enfin, avec la double couronne d'Égypte, *skhemty* (le pschent).

Si elle semble l'égale du roi lors du culte, tous les titres qui lui sont attribués – « grande prêtresse-musicienne », « celle qui fait qu'Aton peut se reposer grâce à la douceur de sa voix, et celle aux belles mains dans lesquelles elle tient le sistre » – sont pourtant centrés sur sa beauté, sa capacité à inspirer l'amour, en lien avec Hathor, ce qui renforce encore son statut féminin. Elle ne remplace pas à proprement parler Pharaon, mais renforce et renouvelle son pouvoir : « Son image est au service du roi et a été créée pour servir l'agenda religieux, mais elle ne peut être interprétée comme la représentation d'une féministe antique », écrit Jacquelyn Williamson<sup>17</sup>. Les divinités traditionnelles ayant disparu, Néfertiti va aussi endosser, dans ce nouveau programme religieux, le rôle de déesse tutélaire dans le domaine mortuaire : aux quatre coins du sarcophage d'Akhénaton, elle remplace Isis, Nephtys, Neith et Selket, qui, dans l'ancienne religion, protègent de leurs bras ou de leurs ailes les parois du coffre et ainsi la transmutation du défunt. En quelque sorte déifiée, la souveraine devient la déesse personnelle de son époux et sa protectrice dans l'au-delà, au sein d'une religion naturaliste qui a rejeté la mythologie osirienne de mort et renaissance et ses promesses d'éternité – les textes amarniens « proposant » au mieux aux défunts de pouvoir revenir sur terre et de participer aux offrandes déposées sur les autels à Aton...

### *L'apogée de l'an 12... et le temps des épreuves*

En l'an 12, apogée de l'ère amarnienne, le roi organise une grande cérémonie lors de laquelle il reçoit les tributs des pays étrangers. La tombe de l'intendant Houya et celle de Méryrê II nous permettent d'en apprendre davantage : Akhénaton et Néfertiti y sont représentés à la même échelle,

sortant du palais en chaises à porteurs qui les conduisent vers un pavillon ouvragé et surélevé. Ils sont avec leurs enfants et décrits ainsi :

Apparition du roi de Haute et Basse-Égypte, Néferkhéperourê Ouaenrê, [et de] la grande épouse royale Néfernéferouaton-Néfertiti – puisse-t-elle vivre infiniment et éternellement – sur la grande chaise à porteurs en électrum, afin de recevoir les tributs de Kharou (Levant), de Koush (Nubie), de l'Ouest et de l'Est.

Il est aussi probable – une hypothèse qui divise les égyptologues – que la souveraine donne naissance à un fils, le futur Toutânkhamon.

Mais l'horizon du disque, bientôt, s'assombrit : la situation aux frontières de l'Égypte est menaçante, notamment à cause de l'hégémonie hittite ; la politique étrangère du roi, qui tente de tirer son épingle du jeu dans un contexte proche-oriental en pleine recomposition, est un échec ; les troupes égyptiennes sont défaites face au seigneur de Qadesh, proche des Hittites. Et les épreuves se succèdent dans la famille royale : vers l'an 14, outre la reine mère Tiye, trois des filles de Néfertiti et d'Akhénaton décèdent coup sur coup. Le décor de la tombe royale dépeint l'affliction du couple, pleurant devant le cadavre de la princesse Maketaton et se frappant le front en signe de deuil ; derrière eux se tiennent les trois filles survivantes. L'épidémie de peste aura raison d'une grande partie de la famille : une quatrième princesse décède. Est-elle suivie de près par Néfertiti, qui n'a alors pas plus de 30 ans, puis par Akhénaton, en l'an 17 ? Une inscription découverte dans une carrière de calcaire à Deir Abu Hennis, datée de l'an 16 du règne, semble prouver qu'Akhénaton et Néfertiti étaient toujours le couple royal régnant. C'est la date la plus élevée connue pour la reine Néfertiti et la dernière inscription datée qui peut certainement être attribuée à Akhénaton lui-même. La théorie d'une Néfertiti corégente de son époux, puis reine-pharaon est donc relancée. Mais dans ce laps de temps, Akhénaton a aussi épousé sa fille aînée, Mérytaton...

*Néfernéferouaton, successeur d'Akhénaton*

À la mort d'Akhénaton, le pays se retrouve dans une situation politique périlleuse. Un pharaon lui succède – ou plutôt deux –, dont l'identité fait encore polémique : s'agit-il de Néfertiti, qui ne serait pas morte à cette époque ? D'Ânkhhéperourê Mérytaton ou/et d'un certain Smenkhkarê ? (Voir [chapitre suivant](#).)

Les traces de l'ère amarnienne sont vite balayées et Akhet-Aton est abandonnée. La « stèle de la restauration » de Toutânkhamon témoigne d'une grande amertume à propos de ce que le couple amarnien a réalisé... et détruit. « Peut-être en avance sur les attentes d'une piété élitiste privée (plus que populaire !) », la réforme impulsée par Akhénaton s'exprima à travers un « édit autoritaire, ne pouvant qu'aboutir à une impasse »<sup>18</sup>.

Néfertiti ne fut certainement pas une reine ordinaire. Sur les reliefs de Thèbes et d'Amarna, elle remplit des fonctions qui étaient à l'origine réservées au souverain. La question de savoir si son statut était définitivement égal à celui du pharaon reste ouverte. En dépit du fait que la reine ait pris une part active aux cérémonies officielles, reçu l'hommage des pays étrangers avec Akhénaton, détruit symboliquement les ennemis de l'Égypte ou conduit son propre char, méfions-nous des conclusions hâtives, car Néfertiti n'a jamais prétendu être roi.

### *Un buste convoité et... controversé*

En 1912, à Amarna, la découverte par Ludwig Borchardt, à la tête de la *Deutsche Orientgesellschaft*, de l'atelier du sculpteur Thoutmose, s'est révélée une véritable mine d'or pour la compréhension de l'art amarnien. Le buste de Néfertiti s'y trouvait aux côtés d'une série d'études de têtes et de visages en plâtre, qui nous renseignent sur les étapes de la conception de l'image officielle des sujets représentés. Quatre phases successives furent nécessaires pour réaliser ce chef-d'œuvre unique dans l'histoire de l'art mondiale : le buste, sculpté en pierre, a été corrigé par des ajouts de plâtre

et rehaussé de délicates peintures et de dorures. Ces modèles pouvaient ensuite être dupliqués et envoyés dans les différents ateliers de sculpture de l'Empire pour l'uniformité de reproduction des traits du roi et de la reine sur leurs diverses statues.

La fascinante perfection qui se dégage du buste de Néfertiti a interpellé nombre d'historiens, mais l'une des démarches les plus intéressantes est à mettre au crédit de l'égyptologue allemand Rolf Krauss : il a appliqué le célèbre modèle sur un relevé photogrammétrique – donc parfaitement objectif et sans déformation de perspective –, une grille graduée en unités métriques de l'époque, soit en doigts égyptiens (1,875 centimètres). Chacun des traits du visage se trouve sur une ligne ou à une intersection de deux lignes de ce quadrillage, témoignant combien ce portrait est en fait artificiellement construit. Suivant le même principe, Rolf Krauss a montré que la partie supérieure des visages d'Akhénaton et de Néfertiti, depuis la base du nez jusqu'au départ de la coiffure, est identique, tant par ses dimensions que par sa morphologie. Dans ces conditions, même s'il est tentant d'imaginer une certaine convergence entre le visage véritable d'Akhénaton et celui de Néfertiti et leurs portraits sculptés, en apparence si individualisés, ils ont été idéalisés.

Quant à l'œil gauche inachevé du buste, selon Dietrich Wildung, il aurait permis à Thoutmose d'enseigner à ses apprentis comment sculpter sa structure interne. Cela justifierait l'absence de l'iris et prouverait que le buste servait bien de modèle. L'apport de la numérisation et de la tomodynamométrie, comme des éclairages variés, a aussi révélé des rides sur le cou et aux coins des yeux de la souveraine : le sculpteur avait subtilement tenté de figurer les signes du vieillissement de Néfertiti sur ce portrait archétypal censé incarner la beauté idéale telle qu'on la retrouve sublimée dans la poésie amoureuse de l'époque. Si l'on suit cette passionnante grille de lecture, on ne peut alors douter de l'authenticité de ce buste aux traits, sinon modernes, du moins intemporels car... artificiels.

Cette analyse mettra-t-elle un terme aux polémiques sur son authenticité ? En effet, pour ne prendre qu'un exemple parmi d'autres, l'historien de l'art suisse Henri Stierlin<sup>19</sup> pense que le buste n'a rien d'authentique, mais témoigne d'une esthétique « kitsch et Art déco » qui correspondrait aux goûts de l'époque de sa découverte, en 1912. Selon lui, Ludwig Borchardt n'aurait pas réalisé un faux, mais tenté une expérimentation pour reconstituer le buste royal avec les pigments antiques que son équipe avait découverts. C'est alors que l'affaire aurait échappé à son créateur.

Ce qui est sûr, en revanche, c'est que l'archéologue allemand a sous-estimé la valeur de ce chef-d'œuvre devant le Service des Antiquités égyptiennes, afin de le faire sortir sans encombre de son pays d'origine et de l'emporter en Allemagne. Il ne sera d'ailleurs exposé qu'en 1924 au musée de Berlin.

En 1933, Hitler, qui est un grand admirateur de cette beauté parfaite, qu'il décrit comme « un chef-d'œuvre unique, un ornement, un vrai trésor », s'oppose à sa restitution à l'Égypte et envisage même de lui construire un musée. Pendant la guerre, les pérégrinations du buste continuent : il est caché dans les caves d'une banque, puis dans un bunker, et enfin dans une mine de sel en Thuringe, où il sera découvert par l'armée américaine. Curieusement, il a été considéré dans les années 1970 comme un « symbole identitaire de l'Allemagne » ; il semble que rien ne puisse convaincre l'Allemagne de le restituer, voire de simplement le « prêter » à l'Égypte. Le buste de « la Belle est arrivée » reverra-t-il jamais les bords du Nil ?

### *La momie de la « jeune dame »*

La momie de Néfertiti fait-elle partie des dix-sept momies découvertes par Victor Loret dans la vallée des Rois en mars 1898, dans la « cachette » au cœur de la tombe d'Aménophis II (KV 35) ? C'est une possibilité

séduisante, qui, une fois encore, divise les égyptologues. Surnommée *Young Lady* ou *Younger Lady* en regard de celle, plus âgée, appartenant certainement à la reine Tiye, qualifiée quant à elle d'*Elder Lady*, elle est aujourd'hui au centre des débats, car son ADN a révélé qu'elle était la mère de Toutânkhamon, et la sœur utérine, ou la cousine, d'Akhénaton<sup>20</sup>. L'étude ADN publiée en 2010<sup>21</sup> indique que le personnage retrouvé dans la tombe KV 55 et la *Younger Lady* étaient frère et sœur. Toutefois, ces résultats ne prennent pas en compte le fait qu'à la génération précédente, un mariage entre cousins avait été conclu. Amenhotep III partageait en effet un tiers de son patrimoine génétique avec son beau-père Youya, ce qui ne peut signifier qu'une seule chose : Amenhotep III était cousin germain de sa femme Tiye. À la génération suivante, si Akhénaton a aussi épousé sa cousine, Néfertiti, ce schéma permet d'accorder aussi bien les données textuelles que les résultats génétiques. Le patrimoine génétique de deux cousins issus chacun de mariages entre cousins est tel qu'il peut sembler identique à l'ADN d'un frère et d'une sœur, en raison du moindre brassage génétique que provoque une telle endogamie<sup>22</sup>. Mais l'ADN ancien des momies, dégradé par le climat et peut-être contaminé par ceux des embaumeurs ou des archéologues qui les ont manipulées, peut-il être tenu pour une preuve ? De la même manière, l'ADN de la *Young Lady* ne nous révèle pas son nom...

### *Une tombe pour deux rois ?*

En 2015, l'égyptologue britannique Nicholas Reeves publiait une étude nouvelle sur la tombe de Toutânkhamon (KV 62). Selon lui, derrière les murs décorés de cet hypogée, par ailleurs très modeste, se cacheraient des chambres inconnues, dont peut-être celle de la tombe de Néfertiti. En effet, la chambre funéraire du jeune roi est très petite, on y a renoncé aux dimensions royales, calculées ici « au plus juste » pour que l'on puisse monter les chapelles dorées. Nicholas Reeves, à la lumière des scanners des

parois, aurait détecté des traces de portes scellées, qui pourraient aussi être celles de jonctions de deux équipes de tailleurs... La partie la plus proche de l'entrée aurait été réutilisée pour permettre l'introduction du mobilier funéraire et de la momie de Toutânkhamon après sa mort inattendue.

M. Traugott Huber a de son côté réinterprété les décorations de la tombe découverte intacte en 1922 par Howard Carter<sup>23</sup>. Ses conclusions corroboreraient en partie la théorie de Reeves : les peintures du mur nord suggéreraient que cette tombe avait été originellement préparée pour la reine-pharaon Ânkh-Khéperourê Néfernéferouaton – soit Néfertiti, pour certains égyptologues. La scène figurant le roi et son *ka* (énergie vitale) étreints par Osiris montrerait par exemple deux personnes distinctes, aux traits non identiques. De surcroît, les textes et les images n'auraient pas été réalisés à la même période. Il est par ailleurs connu que la scène du mur nord a été peinte d'après la grille amarnienne de 20 carrés, et non la grille conventionnelle de 18 carrés usitée avant et après cette époque. Cette dernière a été utilisée sur les murs ouest, sud et est de la KV 62, qui ont apparemment été décorés à la hâte à la mort de Toutânkhamon. Pour Nicholas Reeves, la scène de l'« ouverture de la bouche » concernerait la momie de Néfertiti et c'est son successeur Toutânkhamon qui jouerait ici le prêtre funéraire *sem*. Toujours selon l'égyptologue britannique, ce serait Néfertiti qui serait accueillie par la déesse Nout. La souveraine serait donc la protagoniste principale de ces trois scènes dans la KV 62.

En 2015, une première analyse thermographique infrarouge *in situ* semblait établir la possible existence d'une chambre inconnue et d'une annexe derrière le mur nord de la chambre funéraire de la KV 62, qui dissimulerait deux portes. Un expert japonais, après des mesures radar, assurait à son tour une « probabilité de 90 % » qu'il existe une pièce au-delà du mur nord.

En 2017, une nouvelle recherche a été engagée, menée par Franco Porcelli, de l'École polytechnique de Turin, avec un radar à pénétration de



sol. Ses résultats ont alors démenti toute possibilité de chambres cachées ou de couloirs adjacents. Mais de récents rebondissements, début 2020, relancent le débat. Rapportées par le magazine *Nature*<sup>24</sup>, de nouvelles analyses indiqueraient la présence de cavités insoupçonnées à proximité de la tombe. Des chercheurs, dirigés par Mamdouh Eldamaty, ancien ministre des Antiquités égyptiennes, auraient utilisé un radar à pénétration de sol (GPR) pour balayer une zone immédiatement attenante à la KV 62, ce qui aurait fait apparaître d'importantes anomalies – un « espace de type couloir à quelques mètres de la chambre funéraire » – qui pourrait conduire à une chambre jusqu'alors inconnue. Le couloir se trouverait à la même profondeur que la chambre funéraire de Toutânkhamon et mesurerait au minimum 2 mètres de hauteur sur 10 mètres de longueur – mais il pourrait aussi s'agir d'une simple pièce sans sépulture.

Toutefois, si la momie de la *Young Lady* est bien celle de Néfertiti, elle ne peut donc se trouver encore derrière les murs de la KV 62. Si l'on découvre des chambres, et que cette tombe ait bien été partagée, elle pourrait alors se révéler être celle de Mérytaton.

### *Icône artistique et commerciale*

Une femme sublime mais une personnalité insaisissable, une silhouette gracile et évanescence. Un nom théologique attribué à la « grande épouse royale », hypostase d'Hathor sur terre... Mais alors, comment s'appelait la jeune fille avant son mariage ?

Des origines incertaines, un portrait iconique, mais construit et idéalisé. Des attributions exceptionnelles pour une reine. Une épouse amoureuse et tendre, une mère éplorée – scène unique dans la sphère royale – devant le cadavre de sa petite fille.

Je conserverai pour ma part l'image émouvante d'une femme marquée par l'âge<sup>25</sup> et les bouleversements de cette époque de profondes mutations,

religieuse, artistique, civilisationnelle, telle, en somme, que la dépeint cette statuette en calcaire exposée au musée de Berlin (ÄM 21263), ponctuée de rares traces polychromes. Ses seins affaissés et son ventre ont gardé les stigmates de ses grossesses rapprochées, ses traits réguliers sont marqués, mais l'admirable grâce qui fut sans doute la sienne demeure, comme son port de tête souverain. Coiffée de la couronne bleue généralement portée par les rois, elle regarde droit devant elle – vers un futur qui, une fois encore, la sublimera en tant que beauté idéale, ou détournera sans cesse son image, comme l'a fait la plasticienne Isa Genzken avec sa série *Nofretete* (2012-2018), dans laquelle sept bustes de la reine posés sur des podiums blancs, chacun dans un style différent, suggèrent que ce portrait est une icône commerciale autant qu'historique.

#### BIBLIOGRAPHIE

- ARNOLD, Dorothea, ALLEN, James P. & GREEN, L., *The Royal Women of Amarna: Images of Beauty from Ancient Egypt*, Metropolitan Museum of Art, 85-119, New York, 1997.
- BERGEROT, Thierry-Louis (dir.), *Akhénaton et l'époque amarnienne*, Éditions Khéops et Centre d'égyptologie, 2005.
- DODSON, Aidan Mark, « Were Nefertiti and Tutânkhaten coregents? », *Kemet*, 20, 3, 2009, p. 41-49.
- , *Amarna Sunset. Nefertiti, Tutankhamun, Ay, Horemheb, and the Egyptian Counter-Reformation*, The American University in Cairo Press, 2009.
- , *Amarna Sunrise. Egypt from Golden Age to Age of Heresy*, The American University in Cairo Press, 2014.
- ERTMAN, E. L., « Smiting the enemy in the reign of Akhenaten: a family affair », *Kmt*, 17, 4, 2006, p. 59-65.

- GABOLDE, Marc, *D'Akhénaton à Toutânkhamon*, « Collection de l'Institut d'archéologie et d'histoire de l'Antiquité [CIAHA] », 3, université Lumière-Lyon II, 1998.
- , *Akhénaton. Du mystère à la lumière*, Gallimard, « Découvertes », 2005.
- , « L'ADN de la famille royale amarnienne et les sources égyptiennes : de la complémentarité des méthodes et des résultats », *Égypte nilotique et méditerranéenne (ENiM)*, 2013, p. 177-203.
- GARIS DAVIES, Norman DE, *The Rock Tombs of Amarna*, vol. 1-6, Londres, 1903-1908.
- GRANDET, Pierre (éd.), *Hymnes de la religion d'Aton*, Seuil, « Points Sagesse », 1995.
- LABOURY, Dimitri, *Akhénaton*, Pygmalion, 2010.
- LOEBEN, Christian, « Nefertiti's pillars. A Photo Essay of the Queen's Monument at Karnak », *Amarna Letters*, 3, p. 41-45.
- REDFORD, Donald B., *Akhenaten. The Heretic King*, Princeton University Press, 1992.
- REEVES, Nicholas, « The burial of Nefertiti? », Amarna Royal Tombs Project, Valley of the Kings, *Occasional Paper*, n° 1, 2015.
- WILLIAMSON, Jacquelyn, « Alone before the God: Gender, Status, and Nefertiti's Image », *Journal of the American Research Center in Egypt (Jarce)*, 51, 2015.
- Collectif, *Akhénaton et Néfertiti. Soleil et ombres des pharaons*, Silvana, 2008.

---

1. Blocs de trois (*talâta* en arabe) fois la largeur de la main, ou pierre de construction en grès, utilisés pour l'édification du temple d'Aton à Karnak et des monuments de Tell el-Amarna. Réemployés par les successeurs du roi comme remplissage à l'intérieur des deuxième, neuvième et dixième pylônes de Karnak, ils témoignent de la révolution artistique en cours au début du règne d'Akhénaton, mais aussi des fonctions théologiques et mythologiques nouvelles attribuées à Néfertiti.

2. « Depuis Aménophis II, on constate l'importance prise par les théologiens hathoriques auprès du roi », explique Claude Traunecker. Et d'ajouter : « Hathor assiste le roi comme une sorte d'épouse divine. »

3. Pierre dressée symbolisant le tertre primordial où Atoum se posa au « Jour de la première fois », c'est-à-dire le premier jour de la Création.

4. In *Akhénaton et Néfertiti, trop près du soleil*, Ellipses, 2020.

5. On dénombre aujourd'hui une trentaine de ces colosses mesurant près de 4 mètres de haut, sans doute en relation avec la fête jubilaire *Heb-Sed*.

6. Lise Manniche, *The Akhenaten Colossi of Karnak*, The American University in Cairo Press, 2010, p. 54-57.

7. Traduction François Daumas.

8. Jed Rual, « Masculine Iconography of 18<sup>th</sup> Dynasty Royal Women and its Influence on the Perception of their Role as Queen », Swansea University, s. d.

9. « Amarna Royal Clothing. Tradition and Adaptation », *Cahiers caribéens d'égyptologie*, n<sup>o</sup> 21, juin 2016.

10. *Akhénaton*, Pygmalion, 2010, p. 193.

11. « Un jardin au petit temple d'Aton de Tell el-Amarna ? », *ENiM* 6, 2013, p. 205-231.

12. Une image singulière, qui a été importée de Mésopotamie et qui faisait partie de la grammaire de l'union divine.

13. Robert Vergnien & Michel Gondran, *Aménophis IV et les pierres du soleil. Akhénaton retrouvé*, Paris, Arthaud, 1997, p. 190-191.

14. Dimitri Laboury, *Akhénaton*, Pygmalion, 2010, p. 254.

15. Triple couronne *atef* surmontée de disques solaires et posée sur des cornes torsadées de bélier.

16. Constituée d'une mitre et associée au dieu Osiris, elle est flanquée de deux plumes d'autruche et d'un disque solaire à uræus. Le tout repose sur les cornes torsadées du bélier, mettant l'accent sur l'aspect fertile de l'animal.

17. Jacquelyn Williamson, « Alone before the God : Gender, Status, and Nefertiti's Image », *Journal of the American Research Center in Egypt (JARCE)*, 51, 2015, p. 179-192.

18. Philippe Martinez, *Akhénaton et Néfertiti, trop près du soleil*, op. cit., p. 110.

19. *Le Buste de Néfertiti. Une imposture de l'égyptologie ?*, éditions Infolio, 2010.

20. Il est désormais certain que la momie de la *Younger Lady* et les restes osseux trouvés dans la tombe KV 55 sont ceux de la mère et du père de Toutânkhamon.

21. Z. Hawass, Y. Z. Gad, S. Ismail, R. Khairat, D. Fathalla, N. Hasan, A. Ahmed, H. Elleithy, M. Ball, F. Gaballah, S. Wasef, M. Fateen, H. Amer, P. Gostner, A. Selim, A. Zink, C. M. Pusch, « Ancestry and Pathology in Tutankhamun's Family », *Journal of American Medical Association*, vol. 303, n<sup>o</sup> 7, 17 février 2010 [cité *JAMA* 303/7, 2010 par la suite], p. 638-647.

22. Marc Gabolde, « L'ADN de la famille royale amarnienne et les sources égyptiennes », art. cité, 2013, p. 177-203.

23. *Nile Magazine*, n<sup>o</sup> 14, juin-juillet 2018, p. 9 sq.

24. Ces recherches archéologiques n'ont pas encore fait l'objet d'une publication scientifique, mais d'une annonce détaillée dans *Nature*.

25. L'art égyptien dépeint généralement les femmes comme toujours jeunes et belles, car elles doivent être sexuellement attractives pour aider le défunt à se régénérer. De plus, on représente les personnes avec leur beauté et leur énergie au zénith afin qu'elles les conservent intactes dans l'au-delà. Ces représentations réalistes de femmes « mûres » sont donc plutôt rares.

## Mérytaton

« L'aimée d'Aton. »

Grande épouse royale d'Akhénaton (1353-1337).

Reine-pharaon ( ? ) sous le nom de couronnement d'Ânk-Khéperourê-Néfernéferouaton (1338-1336).

En quelques années, Néfertiti met au monde six filles (voir [chapitre précédent](#)) et peut-être un garçon, le prince Toutânkhaton (le futur Toutânkhamon). Mais à partir de 1337, des décès en chaîne au sein de la famille frappent durement le couple royal, comme l'atteste la scène de lamentation des parents endeuillés devant le cadavre de leur fille Maketaton. Néfertiti va-t-elle bientôt rejoindre ses enfants dans l'au-delà ? Plusieurs hypothèses s'affrontent à ce sujet.

*Qui se cache derrière Ankh-Khéperourê ?*

L'idéologie pharaonique, et plus encore atoniste, exige que le roi soit accompagné et secondé par une parèdre : si l'on suit le scénario du décès de Néfertiti ou celui de l'évolution de sa fonction<sup>1</sup>, c'est la fille aînée du couple amarnien, Mérytaton (environ 13 ans à l'époque), qui remplace sa mère comme grande épouse royale, reprenant ainsi son rôle théocratique. Au regard des attributs qui lui sont alors conférés et des formules qui la

désignent dans les courriers diplomatiques, l'adolescente peut apparaître comme une possible corégente et l'héritière désignée du roi<sup>2</sup>. En effet, trois des *Lettres d'Amarna* mentionnent Mérytaton et le rôle, semble-t-il de premier plan, qu'elle joue auprès d'Akhénaton au crépuscule de sa vie : un certain Bournabouriyash II de Babylone lui envoie par exemple en hommage un « collier de “pierres-grillons” de lapis-lazuli au nombre de 1 048 ». Dans un autre courrier diplomatique, le roi babylonien précise qu'elle est « maîtresse de maison » auprès de Pharaon, c'est-à-dire « manifestement associée par son père à l'exercice du pouvoir pharaonique à l'extrême fin du règne », selon Dimitri Laboury. Comme le prouvent les courriers diplomatiques échangés avec l'Égypte à cette époque, les souverains étrangers considèrent que Mérytaton est impliquée dans la gestion des affaires du royaume.

Cette période mouvementée, complexe à souhait et sujette à de multiples interprétations, est également marquée par la mort d'Akhénaton en l'an 17 de son règne – une pandémie de peste sévit alors dans tout le Proche-Orient. Le roi monothéiste laisse derrière lui un pays menacé par des invasions au nord, mais aussi aux mains de personnages puissants qui, depuis des mois, intriguent dans l'ombre.

Les années suivantes sont riches en rebondissements et... en énigmes non résolues à ce jour : un personnage masculin du nom de Smenkhkarê fait son entrée sur la scène monarchique comme pharaon potentiel, ainsi qu'une souveraine égyptienne du nom de Néfernéferouaton. Mais ces deux protagonistes ont le même nom de couronnement : Ânkh-Khéperourê, « celui qui vit des transformations de Rê ». L'un est une reine, l'autre un roi.

Deux souverains pour un seul trône ? Leurs identités sont loin de faire l'unanimité chez les égyptologues, et aucun consensus n'existe sur l'ordre de succession. On apprend par les *Lettres d'Amarna* qu'au décès d'Akhénaton, une reine, devenue veuve, s'adresse au roi hittite

Shouppilouliouma et lui demande de lui envoyer un mari pour régner à ses côtés, car elle est désormais seule à la tête d'un empire fragilisé.

Qui est donc cette souveraine ? Plusieurs noms sont généralement cités, au premier rang desquels ceux des trois épouses du pharaon atoniste : Mérytaton, Kiya, une épouse secondaire d'Akhénaton, qui occupa une position hiérarchique importante avant de tomber en disgrâce<sup>3</sup>, et Néfertiti, si elle vivait encore à la fin du règne de son mari, sous le nom d'Ânk-Khéperourê Néfernéferouaton<sup>4</sup> ; enfin, celui d'Ânkhesenamon, la fille survivante du couple amarnien et l'épouse de Toutânkhamon.

Pour Marc Gabolde, les traits du roi féminin qui a succédé à Akhénaton sur le trône d'Égypte seraient incompatibles avec la physionomie de Néfertiti : la bouche de ce mystérieux souverain serait légèrement tombante, avec de légers « plis d'amertume », et ses mâchoires seraient plus prononcées que celles de « la Belle est venue ». D'autres égyptologues identifient quant à eux Néfertiti au successeur du pharaon monothéiste. Aux yeux d'Aidan Dodson, par exemple, c'est elle qui assumait le rôle de roi à la mort de Smenkhkarê et d'Akhénaton, afin de faciliter la succession du petit roi Toutânkhamon jusqu'à ce qu'il soit en mesure de régner seul ; elle serait donc également la reine qui écrivit au roi hittite pour le supplier de lui envoyer un mari. Soulignons aussi la position elle aussi argumentée de Philippe Martinez, qui estime que si plusieurs souverains successifs ont porté le même nom de couronnement d'Ânk-Khéperourê, c'est que nous sommes confrontés aux « manifestations rituelles d'un même souverain, celui qui a porté ce nom dès le début du règne, Néfertiti ». L'idée selon laquelle Akhénaton serait finalement « devenu le globe vivant, souverain divin se fondant dans l'énergie vitale du *ka* royal », laissant ainsi le pouvoir à son épouse, devenue roi d'Égypte, est séduisante.

Ajoutons une hypothèse nouvelle, aux arguments défendables, développée en 2019 par Valérie Angenot, professeure à l'université du Québec (Montréal), qui a analysé des documents épigraphiques et de



nombreux artefacts : selon elle, deux reines se seraient partagé le pouvoir : Mérytaton et Néfernéferouaton-Tasherit. Les deux sœurs – « la plus jeune devait avoir 12 ans et la plus vieille, 15 » – auraient régné « quatre ans maximum » sous un nom de couronnement commun, ce qui aurait entretenu la confusion chez les historiens. L'égyptologue spécialisée en sémiotique précise même que lors de leur première année de règne, une des deux sœurs se serait habillée en homme, puis qu'elles auraient toutes deux affirmé leur féminité et se seraient présentées telles deux reines. Une stèle du musée de Berlin pourrait, selon Valérie Angenot, accréditer ce scénario : un « roi » amarnien y caresse le menton d'un autre « roi ». L'analyse de la gestuelle égyptienne rappelle que l'acte de « caresser le menton » figuré sur la stèle n'est attesté que pour les filles d'Akhénaton et de Néfertiti. Les deux rois représentés seraient donc deux reines.

« On peut supposer, dans le cas de Mérytaton et de Néfernéferouaton-Tasherit, qu'il existait une rivalité avec leur frère Toutânkhamon, lequel s'est approprié leurs trésors, leur déniaient ainsi le droit à l'éternité », conclut Valérie Angenot, qui souhaite que le résultat de ses recherches puisse contribuer aux études de genre<sup>5</sup>.

### *Une demande en mariage truquée*

Suivant les conclusions de deux spécialistes de la période<sup>6</sup>, je développerai ici l'une des hypothèses, celle qui ferait de Mérytaton, ultime grande épouse royale d'Akhénaton, le pharaon d'Égypte succédant à son père.

À la mort d'Akhénaton, les nouvelles de l'étranger ne sont pas bonnes : les Hittites, victorieux au pays de l'Âmq (*i.e.* la plaine de la Beqaa), menacent l'Égypte. Mérytaton prend alors une initiative originale unique dans l'histoire égyptienne : de son palais d'Akhet-Aton, elle décide d'écrire au roi hittite pour lui demander l'un de ses fils en mariage. Un sens aigu de

la diplomatie chez une jeune fille de 16 ans qui tente de nouer une alliance avec cette puissance montante. Et particulièrement menaçante pour l'Égypte. « Mon mari est mort. Je n'ai pas de fils. Mais ils disent que tes fils sont nombreux, écrit-elle. Si tu me donnes un de tes fils, il sera mon époux. J'apporterai à ton fils la royauté de mon pays. Je ne prendrai jamais un de mes serviteurs pour mari. J'ai peur ! »

Il s'agit bien sûr d'une stratégie imaginée par Mérytaton, sans doute conseillée par son entourage proche, visant à retarder la menace hittite et à gagner du temps à travers les longs échanges diplomatiques qu'elle engage ; et, naturellement, à affermir sa position. Shouppilouliouma semble hésiter à envoyer un de ses fils en Égypte, même pour monter sur le trône, et diligente une délégation afin de vérifier la situation à Akhet-Aton. Après plusieurs mois de négociations et de nombreux allers-retours, il consent à « céder » le prince Zannanza à la reine. En effet, seul un prince pouvait raisonnablement épouser une fille de Pharaon. Le prince se rend alors en Égypte, mais il est rapidement assassiné – avant ou après être monté sur le trône ? Nous l'ignorons. « Son règne resta à l'état de projet », selon Marc Gabolde. Car si l'on suit toujours ce scénario, derrière le « pharaon fantôme » Smenkhkarê<sup>7</sup> se cacherait le prince hittite Zannanza (dont le nom aurait été égyptianisé, selon la coutume).

Toutefois, on ne peut ignorer d'autres hypothèses qui font de Smenkhkarê un frère d'Akhénaton (ou un demi-frère de Mérytaton) : il aurait régné trois ans et se serait uni à Mérytaton ; celle-ci aurait donné naissance à Toutânkhamon, comme pourrait le laisser penser l'âge de la momie dite *Younger Lady*<sup>8</sup>, attribuée par d'autres égyptologues à Néfertiti. Dans ce cas, la (très) jeune épouse aurait conçu l'héritier au trône vers 11 ou 12 ans.

*Femme et Pharaon : affirmer sa double nature*

Mais revenons à l'hypothèse de départ : la voie est désormais libre. La reine, débarrassée du prince étranger, va le remplacer sur le trône d'Égypte. Mérytaton reprend à son compte le nom de couronnement de Smenkhkarê – d'où la confusion induite par ce nom unique pour deux candidats potentiels –, soit « Ânk-Khéperourê », mais auquel on ajoute fréquemment le « t », marque du féminin (Ânkhet-Khéperourê).

Le « nouveau » pharaon d'Égypte lui adjoint, dans son cartouche, des épithètes qui font référence à sa relation avec Akhéaton, qui la légitiment en la reliant à son père : « L'aimée d'Ouaenrê » (Akhéaton), ou, comme ses parents avant elle, qui attestent son lien privilégié avec Aton, Mérytaton, « l'aimée d'Aton ».

Une fresque de l'un des palais d'Akhet-Aton exposait ainsi une très belle scène, témoignant de ce lien intime père-fille : Akhéaton, sur son char, est suivi par Néfernéferouaton, portant elle aussi le *khéprêsh* (couronne bleue) et conduisant seule son attelage derrière son père, à la manière d'un successeur confirmé dans ses droits.

À l'instar de la grande Hatchepsout un siècle et demi avant elle, Mérytaton règne telle une souveraine pharaon de plein droit, tenant, comme son ancêtre, sa légitimité de son père. Son second cartouche porte la mention « Néfernéferouaton » (« Belle est la beauté de l'Aton »<sup>9</sup>), ainsi que les titres suivants : « le souverain » et « celle qui est utile à son mari » (Akhéaton). Comme pour Hatchepsout, ses titres et qualificatifs relèvent soit du genre masculin, soit du genre féminin. Elle manifeste ainsi sa double nature de femme *et* de Pharaon.

### *Celle qui a restauré le polythéisme*

Mais Mérytaton hérite d'un empire menacé par les invasions et elle arbore les sceptres royaux dans une atmosphère d'intrigues et de jeux de pouvoir, sans doute sous la pression d'une Cour et d'une caste sacerdotale

qui veulent retrouver une pleine influence. On lui a rapporté que le peuple et les prêtres des anciens cultes, dont les sanctuaires sont à l'abandon, grondent sous le manteau : l'atonisme a bouleversé les croyances ancestrales, il a supprimé les nombreuses fêtes qui jalonnaient l'année et qui assuraient la cohésion d'un peuple autour des statues de ses divinités. Quand la jeune femme reprend fermement les rênes du pouvoir, elle décide que ce culte exclusif doit être abandonné. La « reine-soleil » destitue alors Aton pour revenir aux croyances et rites traditionnels et renoue solennellement avec le tout-puissant clergé d'Amon à Thèbes – une initiative jadis attribuée par les historiens au seul Toutânkhamon<sup>10</sup>.

Mérytaton ordonne la réouverture des temples fermés par son père. Pour légitimer sa succession, et pour respecter la tradition, la souveraine régnante donne également une sépulture à son prédécesseur, faisant inhumer Akhénoton avec le matériel funéraire qu'il s'était choisi dans la grande tombe royale d'Akhet-Aton, cette ville qu'elle va bientôt quitter, suivie de la Cour tout entière, pour rejoindre Thèbes. Mais elle conserve un lien fort avec son géniteur, qu'elle ne reniera jamais, même dans ce contexte de retour à l'orthodoxie. Son nom de couronnement, « Ânkh-Khéperourê-Méryt-Ouaenrê » ou « Néferkhéperourê », témoigne de ce qui la lie à son père, dit aussi « Néferkhéperourê Ouaenrê ».

L'Égypte retrouve son visage, celui de la théocratie polythéiste et de ses rites ancestraux. Car, outre le décès du couple auquel est intimement attachée l'instauration d'un monothéisme exclusif et autoritaire, les disparitions rapprochées des membres de la famille royale sont sans doute perçues par Mérytaton et ses proches conseillers comme le signe d'un légitime courroux de la part de divinités délaissées pendant des années par Akhénoton. Une vengeance divine qui se serait aussi exprimée à travers les revers et les défaites militaires infligées aux Égyptiens à la fin du règne précédent et par la perte du soutien de certains de leurs alliés. Il est donc urgent de reprendre la situation en main : c'est ce que va faire, dans

l'hypothèse que nous suivons ici, la « reine-soleil », qui fait transporter d'Amarna à Thèbes les momies de sa grand-mère Tiyi et de sa mère Néfertiti, pour les réinhumer cette fois dans les nécropoles royales de la rive ouest... Un signe fort de retour aux traditions.

### *Forte, célibataire et... lettrée*

Pendant trois ans, celle qui est parfois mentionnée comme un « roi solitaire », sans doute en référence au fait qu'elle demeure célibataire après son (double) veuvage<sup>11</sup>, consolide la position de son pays face à la menace hittite. Pour régner sans partage, elle doit en outre tenir à l'écart l'héritier légitime au trône, Toutânkhaton, qui n'a alors que 5 ans. Elle le consigne auprès de son précepteur Sennedjem, à Akhmîm, le berceau familial de ses ancêtres, ou encore dans le palais de Memphis.

La princesse pourrait aussi avoir reçu une éducation très complète : fut-elle initiée à l'art exigeant des scribes<sup>12</sup>, comme semble en témoigner une palette à dessin en ivoire au nom de la « fille du roi, de sa chair, son aimée, Mérytaton, née de la grande épouse royale Néfertiti, qu'elle vive pour toujours et à jamais », et qui fut retrouvée dans la tombe de Toutânkhamon ? De même, issu du même hypogée, un arc destiné à la chasse (ou à la guerre) révèle son nom caché sous celui du roi défunt.

Dans ce contexte de pouvoir suprême détenu par une femme, le reine-pharaon va aussi associer sa sœur Ânkhesenpaaton (voir [chapitre suivant](#)) – elles sont ainsi représentées toutes deux sur un bloc (*talatat* 826-VII) provenant d'Hermopolis.

En matière d'ancêtres, justement, Mérytaton a de qui tenir : sa grand-mère Tiyi a été l'une des reines égyptiennes les plus influentes, à la personnalité affirmée. On comprendra par conséquent que la jeune souveraine régnante entende lui être associée, comme l'atteste cet instrument à percussion trouvé dans la tombe de Toutânkhamon et inscrit à

leurs deux noms : il s'agit d'une paire de crotales (ou claquoirs) taillés dans l'ivoire et qui ont la forme d'avant-bras recourbés, terminés par de longues mains, dont les poignets portent des bracelets. À l'extrémité supérieure de chaque claquoir, des trous permettaient de glisser une corde pour les relier. On pouvait ainsi tirer un son de ces instruments de percussion en les agitant ou en les frappant rapidement l'un contre l'autre pour les faire résonner, à la manière de castagnettes, et rythmer les chants. L'inscription qui y figure semble avoir été corrigée deux fois : au départ, seule apparaissait la mention « La grande épouse royale Tiye, vivante ! ». Lorsque Mérytaton hérita de l'objet, on grava à la suite : « La fille du roi, Mérytaton. » Et lorsque cette dernière monta sur le trône, on entoura l'ensemble du texte d'un long cartouche englobant les deux titulatures. Une manière d'inscrire le changement de statut de la princesse amarnienne, Mérytaton ayant sans doute fait retravailler cet objet pour affirmer sa légitimité dynastique et son lignage... Leurs deux noms furent-ils associés sur cet instrument qui accompagnait des danses rituelles en raison des liens qui unissaient aussi la grand-mère (souvent accompagnée d'une princesse sur les reliefs amarniens) et sa petite-fille ?

Ce claquoir, primitivement destiné au trousseau funéraire de Mérytaton, s'est retrouvé, comme tant d'autres objets, dans la tombe de son frère Toutânkhamon... Quoi qu'il en soit, ces deux reines durent toutes deux, comme parèdres divines du souverain régnant, être initiées à la danse et à la musique – deux disciplines aimées des divinités et considérées comme un éveil de l'esprit et une approche de l'harmonie –, mais également associées à la naissance – les déesses Isis, Nephtys, Meskhenet et Heqet se transformaient en musiciennes et danseuses, agitant sistres et colliers-*menat* pour s'assurer que l'accouchement des reines se ferait sans encombre, tradition qui perdure dans certaines ethnies africaines – et aux funérailles.

La souveraine n'a pas encore 18 ans, mais pense déjà à préparer sa vie future, à travers la réalisation d'un somptueux trousseau funéraire. Mais

après trois ans seulement de règne, elle disparaît à son tour, en novembre 1327 av. J.-C. Maladie ? Épidémie ? Assassinat ? Sa sépulture et sa momie<sup>13</sup> n'ayant pas été retrouvées à ce jour, il est impossible de se prononcer.

Quoi qu'il en soit, celle qui « a sans doute protégé de façon efficace les intérêts de l'Égypte » et régné en toute autonomie, sans époux, va être considérée comme une usurpatrice à son décès précoce (une manière de leitmotiv envers les souveraines régnantes égyptiennes). « L'aimée d'Aton » ne sera pas inhumée avec les objets les plus riches et raffinés qu'elle s'était fait préparer : son nom y sera effacé et remplacé par celui de son frère. Ses trésors seront attribués presque intégralement à Toutânkhamon et réunis dans la KV 62, qui a livré un trousseau funéraire certes fabuleux, mais rassemblé à la hâte pour l'inhumation du jeune roi, donc disparate et constitué de pièces appartenant à d'autres protagonistes de l'époque.

Nous avons la chance de bien connaître les traits de Mérytaton, tout d'abord à travers les nombreux portraits des princesses amarniennes, puis grâce à certaines statues et certains objets funéraires détournés au profit de la sépulture de Toutânkhamon. Il est intéressant de suivre l'évolution de ses portraits, qui, dans les premières années, sont fidèles aux canons très codifiés de l'art amarnien : on y devine une « synthèse des traits qui caractérisaient jusque-là les visages respectifs – et extrêmement construits – d'Akhénaton et Néfertiti », commente Dimitri Laboury.

Quant au mobilier de la tombe de Toutânkhamon, 80 % de ses pièces auraient été préparées pour Mérytaton, puis récupérées par son successeur. Plusieurs études ont montré, à partir d'analyses stylistiques argumentées, que nombre d'effigies royales de cette tombe ne représentaient pas le jeune roi, mais sa sœur aînée : le dispositif canope avec les petits cercueils à viscères en or, les têtes en calcite des bouchons de canopes, les déesses protégeant le coffre à viscères, certains *ouchebtis* (serviteurs dans l'au-

delà), le deuxième cercueil en or attribué à Toutânkhamon, et peut-être même l'arrière de l'iconique masque en or. Ces études ont aussi révélé que les noms de Toutânkhamon recouvrent ceux de Mérytaton sur deux des quatre chapelles funéraires, deux des arcs du roi et plusieurs bijoux. Sans oublier le sarcophage de quartzite qui, lui aussi, a été remanié !

Contrairement aux images de Toutânkhamon, dont le visage est plus rond, plus doux dans ses contours, toutes ces œuvres ont pour caractéristiques communes « une mandibule plus armée et plus anguleuse, avec un menton plus important et une bouche à l'expression maussade, à cause de ses coins tombants ». Mérytaton présente en effet une mâchoire volontaire, un menton saillant, et cette lèvre inférieure épaisse, aux commissures un peu tombantes qui semblent faire la moue. Un air de famille s'impose avec la reine Tiye, dont l'expression semble maussade (et parfois amère) à cause des coins tombants de sa bouche.

Sur une statue découverte dans la KV 62, en bois stucé et doré de 85,6 centimètres, le personnage, debout sur le dos d'une panthère noire, est entièrement doré et arbore des traits typiquement amarniens – ventre arrondi, seins menus, taille marquée, hanches larges, pagne passant sous le nombril et remontant haut sur les reins pour descendre à mi-mollet. Avec son visage gracieux sur un long cou tendu vers l'avant, cette statuette pourrait bien représenter Mérytaton, coiffée, telle Pharaon, de la couronne blanche de Haute-Égypte ; d'autant qu'elle a pour pendant un artefact « jumeau » qui porte, lui, la couronne rouge de Basse-Égypte : le sujet (69,5 centimètres), debout sur une embarcation en papyrus, le pied gauche en avant, le droit à l'arrière, dressé sur sa pointe, lève un bras armé d'un harpon, qu'il va jeter contre un ennemi invisible.

Un troisième type de statuette (63 centimètres) montre un personnage assez semblable au précédent, mais cette fois en train de marcher avec une longue canne recourbée et un flagellum (sceptre en forme de fouet). Il est



coiffé de la couronne rouge dans l'un des modèles, de la couronne blanche dans l'autre.

Outre un long bâton-canne qui indique le commandement, la reine-soleil tient dans la main droite un flagellum, ou sceptre *nekhakha*, ce fouet à trois lanières pourvues de perles qui pendent du haut du manche replié en angle aigu. Lié à l'agriculture et à la fécondité, il deviendra un objet magique qui éloigne les esprits. Elle avance d'un pas assuré avec un pagne masculin pour seul vêtement – et non une robe masquant le haut de son corps –, ce qui indique là encore sa double nature de femme et de roi.

La statuette figurant un personnage royal sur une panthère noire témoigne de l'« extraordinaire prestige » qui fut le sien. Un prestige « suffisamment grand pour qu'elle soit figurée avec les attributs royaux », affirme l'égyptologue Claude Vandersleyen<sup>14</sup>, qui ajoute : « Cette femme, c'est sûr, perdit son rang, puisque cet exceptionnel objet funéraire ne fut pas utilisé pour ses propres funérailles. »

Mais d'autres artefacts emblématiques de la KV 62 questionnent eux aussi quant à leur propriétaire originel, ainsi la chapelle dorée contenant les vases canopes de Toutânkhamon. Sur ses quatre faces, les visages des déesses protectrices Isis, Nephtys, Neith et Selket, « si féminines et si amarniennes », qui protègent cette chapelle de leurs bras déployés, arborent des traits communs avec celle qui fut princesse, grande épouse royale d'Akhénaton, puis sans doute reine-pharaon.

Cet objet d'un raffinement inégalé renfermait donc le coffre à canopes, recouvert d'un long suaire en lin sombre lorsque Howard Carter le découvrit. Sculpté dans un monolithe de calcite veiné, il est orné d'une plinthe rythmée de signes *djed* (pilier symbolisant la colonne vertébrale d'Osiris et incarnant la stabilité) alternant avec des nœuds *tit* (en lien avec Isis, le plus souvent de couleur rouge, considérés comme son sang et symbole de vie).

Le coffre est posé sur un traîneau en bois doré équipé de quatre poignées de bronze plaquées d'argent. Le traîneau sert à transporter les objets lourds, notamment le défunt dans son cercueil, mais, métaphoriquement, il est aussi le véhicule qui emporte le mort vers son ultime séjour : un glissement vers l'accomplissement d'une renaissance.

Aux quatre angles, sculptées en haut-relief, quatre déesses veillent, les bras accueillants : Isis au sud-ouest, Nephtys au nord-ouest, Selket au nord-est et Neith au sud-est. Des textes sont inscrits ainsi que des formules magiques de protection.

### *Des cercueils aux cartouches effacés*

L'intérieur du coffre révèle au premier regard les couvercles des vases canopes en calcite, soit quatre visages finement sculptés et placés en vis-à-vis dans quatre compartiments séparés et orientés est-ouest, à l'image de la course du soleil ; on y distingue la figure du royal défunt coiffé du *némès* où alternent des bandes dorées et bleues, avec, au front, le vautour et l'uræus traditionnels. Les yeux, les narines et les commissures des lèvres sont subtilement rehaussés de noir et la bouche, charnue, est peinte en rouge. Au-dessous, les vases sont taillés dans la masse.

Les cavités contiennent des cercueils miniatures anthropomorphes en or massif, richement travaillés et drapés dans du lin, destinés à renfermer les précieux organes momifiés, et qui rappellent le deuxième cercueil abritant la momie de Toutânkhamon avec son décor en *rishi* imitant un plumage incrusté de verre coloré et de cornaline. Chaque petit cercueil momiforme (39 centimètres) représentant le défunt sous forme osiriaque – avec la barbe postiche, le sceptre, la crosse et le flagellum – est associé à l'un des quatre fils d'Horus et à un viscère particulier.

À l'intérieur de chacun des couvercles de ces cercueils est gravée Nout, souveraine de la voûte céleste au corps constellé, les pieds posés sur le

hiéroglyphe du ciel, les bras étendus : le défunt (par l'intermédiaire de ses viscères momifiés) demeurait ainsi allongé sous le corps de la déesse qui le recouvrait, tel le soleil du crépuscule que Nout avalait chaque soir et enfantait chaque matin.

Certains signes indiquent qu'une partie de ces canopes étaient destinés à un autre défunt. C'est probablement le cas des couvercles des vases, dont les traits du visage sont assez éloignés de ceux de Toutânkhamon et qui ont certainement été réemployés. Sans oublier les cercueils miniatures en or où l'on distingue très bien que les cartouches du jeune roi en ont remplacé d'autres, soigneusement effacés... ceux de la reine-pharaon Ânkh-Khéperourê-Néfernéferouaton, autrement dit Mérytaton.

De la même manière, la tombe de Toutânkhamon a révélé quatre cent treize *ouchebtis* à l'image du roi.

Les *ouchebtis*, « ceux qui répondent », figurent les serviteurs du défunt. Ce sont des figurines funéraires qui représentant le défunt sous la forme d'une momie. Les *ouchebtis* sont déposés dans la tombe pour montrer la détermination du défunt à participer au travail collectif. Ils sont aussi appelés à le remplacer dans les travaux agricoles pour la vie dans la *Douat*, le royaume des morts. Ils arborent toutes les formes de couronne – pas moins de huit –, avec ou sans uræus : *némès*, double couronne de Haute et Basse-Égypte, couronne blanche, couronne rouge, perruque courte « nubienne », couronne bleue *khépres*, perruque tripartite ou longue, coiffe *khat* ; et ils portent le fouet et la crosse, ou seulement la crosse.

Ces *ouchebtis* royaux portent l'inscription « Dieu bon, seigneur des Deux-Terres, Nebkhéperourê, fils du soleil, Toutânkhamon donne la vie » ou « aimé d'Osiris seigneur des Occidentaux... ». Mais ici encore, certains éléments (forme des hanches ou du visage, plus carré que celui du souverain régnant) portent à croire que la plupart des figurines n'ont pas été originellement fabriquées pour le roi, mais pour sa sœur.

Et que dire des énigmes qui planent encore sur l'identité du véritable propriétaire du masque en or, la pièce la plus emblématique du trésor ?

*À qui était originellement attribué le célèbre masque d'or ?*

Le masque funéraire qui couvrait le visage de la momie du roi, éblouissant, est composé de plus de 10 kilogrammes d'un alliage d'or, d'argent et de cuivre assemblés par martelage. Ce portrait (54 centimètres de haut) idéalisé d'un Toutânkhamon divinisé est bien l'icône absolue de la civilisation égyptienne. Deux divinités, deux théologies y sont conjointes : Osiris, lié à la terre, à la matière, au limon noir du Nil, et Rê, à l'énergie céleste, de toute sa puissance lumineuse et transcendante.

Le roi s'y présente sous la forme d'Osiris, le dieu des forces bienfaisantes du Nil et de la végétation, qui meurt et renaît avec les cycles éternels des saisons, de l'inondation. Mais, en mourant, il se « fond » aussi dans l'identité de Rê, dont le corps est d'or, l'ossature d'argent et la chevelure de lapis-lazuli : c'est revêtu de toute cette parure symbolique que Toutânkhamon s'est fait représenter sur ce portrait quasiment doué de vie.

Au-delà de la seule recherche esthétique, l'intention déployée dans ce masque relève de la magie et du religieux : il est un support qui préserve l'esprit du roi défunt et se substitue à sa momie au cas où celle-ci serait endommagée ; il est alors un moyen de reconnaître son propriétaire, tel un « visage de rechange ».

Toutânkhamon porte le traditionnel *némès*, noué à l'arrière de la tête et strié de bandes de verre bleu. Le vautour et le cobra, Nekhbet et Ouadjet – en or incrusté de faïence bleue, de cornaline, de lapis-lazuli et de verre coloré –, les déesses du Double-Pays, ornent son front. Ses yeux en obsidienne et en quartz ont même été rehaussés de rouge aux angles externes et internes pour figurer de petits vaisseaux sanguins, et renforcer

l'impression de vie. Les lignes de fard et les paupières en lapis-lazuli imitent le trait de khôl dont les Égyptiens se maquillaient.

La barbe postiche, en or incrusté de faïence bleu-gris, assimile le souverain aux divinités qu'il est sur le point de rejoindre dans l'au-delà. Les oreilles avaient originellement été percées pour recevoir des boucles – quand Howard Carter découvrit le masque, les trous étaient cachés par des pastilles en feuille d'or.

Le large collier *ousekh* se présente comme un gorgerin à douze rangs, composé de perles rouges, bleu clair et foncé, et faites de lapis-lazuli venu d'Afghanistan, de cornaline importée d'Inde, de quartz, de feldspath (amazonite) et de verre coloré. Aux extrémités, des têtes figurant Horus sont tournées vers l'extérieur de la poitrine.

Raffinement supplémentaire, l'arrière du masque funéraire est couvert de textes issus du *Livre des morts* ou *Livre pour sortir au jour* (chapitre 151b, avec sa « formule de la tête mystérieuse » consacrée à la tête du défunt).

Chaque partie de l'objet est dédiée à une divinité (Anubis, Horus, Ptah-Sokar) qui protégera le roi des dangers du monde de l'au-delà.

Mais en 2015, à la faveur de travaux de restauration, l'égyptologue britannique Nicholas Reeves se penche sur le masque et affirme pouvoir confirmer une hypothèse qu'il avait émise quelques années auparavant : ce trésor inestimable aurait été usurpé par Toutânkhamon... à une reine qui l'aurait précédé, en l'occurrence Ânkh-Khéperourê-Néfernéferouaton. Pour lui, c'est Néfertiti qui se cacherait sous ce nom ; pour d'autres égyptologues, il s'agirait de la reine-pharaon Mérytaton. L'examen des images à haute résolution du masque a révélé des traces sous le cartouche royal gravé à l'arrière : un autre nom, dont les signes ont été effacés, a refait surface. Reeves obtient une « image exceptionnellement précise de ce palimpseste », explique Marc Gabolde, qui a collaboré à l'analyse en compagnie de Ray Johnson, de l'Institut oriental de l'université de Chicago,

et a même réalisé un dessin présentant les modifications subies. Le cartouche original gravé sur le masque d'or a été transformé, poursuit l'égyptologue français. Un premier nom a été « bruni » (*i.e.* poli) avec un outil qui a permis d'en effacer les traces, et le nom de Toutânkhamon a été gravé par-dessus.

Le masque d'or était-il originellement prévu pour Mérytaton ? Puis adapté (c'est-à-dire fixé sur une base antérieure) au visage du jeune pharaon au moment de son décès brutal, donc inattendu – d'autant que les oreilles, percées à l'origine, ont été rebouchées par des opercules en or ? Nicholas Reeves et Marc Gabolde en sont convaincus : « Nous avons déjà l'exemple de petits sarcophages à viscères en or ainsi qu'un pectoral, dont j'avais constaté qu'ils n'appartenaient pas à ce souverain. En réalité, nous nous approchons à grands pas du fait que pratiquement tout le mobilier funéraire de Toutânkhamon ne lui était pas destiné<sup>15</sup> ! »

Sans oublier que le cercueil intermédiaire (le deuxième sur trois) indique que les noms de Toutânkhamon en ont remplacé d'autres. Les traits du visage de ce cercueil apparaissent également plus carrés, comme dans d'autres objets de la KV 62. On peut aussi avoir des doutes sur le cercueil en or massif dont les lobes d'oreilles ont également été fermés par des opercules d'or.

De même, les bandes souples en or incrusté (quatre horizontales et une verticale) qui couvraient la momie arborent, sur l'envers, des cartouches qui révèlent le nom de la reine-pharaon Ânkh-Khéperourê. Ces ornements, élaborés pour la sœur du roi, furent donc retailés et ajustés à la stature de Toutânkhamon. « 80 % des objets découverts par Howard Carter, dont le fameux masque d'or ainsi que les sarcophages, appartenaient initialement à une reine-pharaon, et non à Toutânkhamon, conclut Marc Gabolde. Les corrections ont été si bien exécutées que le premier propriétaire n'est plus identifiable. »

L'avenir validera ses affirmations, mais il semble que l'on puisse d'ores et déjà réattribuer beaucoup d'objets issus de la KV 62 à leur vraie commanditaire et destinataire : la fille aînée d'Akhénaton et de Néfertiti, souveraine régnante d'Égypte, comme semblent le confirmer plusieurs rondelles d'or découvertes dans cet hypogée ainsi que d'autres documents extérieurs.

### *Une usurpatrice elle-même usurpée*

Mérytaton, après avoir régné pendant trois ou quatre ans sur l'Égypte, est considérée comme une usurpatrice et dépouillée, dans son trousseau funéraire, de la protection des divinités dont elle avait pourtant rétabli le culte. Son mobilier somptueux, préparé depuis le début de son règne, est sans doute rangé dans les réserves royales en attendant la mort de Toutânkhamon, alors qu'elle sera inhumée sans son viatique pour l'au-delà.

Son frère lui refusera toute dignité royale *post mortem* et s'attribuera le mérite de la restauration du culte d'Amon dans une stèle d'où seront balayées toutes les actions menées en ce sens par Mérytaton.

Un destin somme toute tragique à mettre en lien avec le silence qui recouvrit le règne de la reine-pharaon Hatchepsout, quasiment un siècle et demi avant la montée sur le trône de « l'aimée d'Aton »...

La damnation mémorielle commune aux deux souveraines frappera aussi, quelques années plus tard, Toutânkhamon lui-même, considéré à l'instar de toute sa famille comme le rejeton du « couple solaire » hérétique, Akhénaton et Néfertiti.

### BIBLIOGRAPHIE

ANGENOT, Valérie, *Neferneferuaten, a Semiotic Outline*, Annual Meeting of the American Research Center in Egypt (ARCE), Alexandrie, 12-14

avril 2019.

- BERGEROT, Thierry-Louis (dir.), *Akhénaton et l'époque amarnienne*, Éditions Khéops et Centre d'égyptologie, 2005.
- DODSON, Aidan Mark, *Amarna Sunrise. Egypt from Golden Age to Age of Heresy*, The American University in Cairo Press, 2014.
- GABOLDE, Marc, « L'ADN de la famille royale amarnienne et les sources égyptiennes : de la complémentarité des méthodes et des résultats », *Égypte nilotique et méditerranéenne (ENiM)*, 2013, p. 177-203.
- , *Toutânkhamon*, Pygmalion, 2015.
- LABOURY, Dimitri, « Mise au point sur l'iconographie de Néferneferouaton, le prédécesseur de Toutânkhamon », in *Egyptian Museum Collections around the World*, vol. 2, Supreme Council of Antiquities (SCA) Press, 2002, p. 711-722.
- , *Akhénaton*, Pygmalion, 2010.
- MORAN, William Lambert et alii (trad.), *Les Lettres d'El-Amarna. Correspondance diplomatique du pharaon Aménophis IV*, Cerf, « Littératures anciennes du Proche-Orient », 1987.
- OOSTHOEK, Anne-Laure & CHERPION, Nadine (éd.), *Écrits sur l'art égyptien*, Bruxelles, Safran, 2012.
- QUENTIN, Florence, *Dans l'intimité de Toutankhamon. Ce que révèlent les objets de son trésor*, First, 2019.
- REEVES, Nicolas, *Toutânkhamon. Vie, mort et découverte d'un pharaon*, Éditions Errance, 2003.
- , « Tutânkhamun's Mask Reconsidered », *The Art and Culture of Ancient Egypt: Studies in Honor of Dorothea Arnold, Bulletin of the Egyptological Seminar*, vol. 19, 2015.

---

1. Dans ce cas, elle aurait partagé la royauté avec Akhénaton et, de fait, Mérytaton lui aurait succédé comme grande épouse royale.



2. Une hypothèse séduisante, mais invérifiable pour l'instant.
3. Le nom de Mérytaton remplaça celui de Kiya, entre autres au Marou-Aton, dans le complexe du temple solaire d'Amarna.
4. Pour Marc Gabolde, l'étude fine des cartouches assurerait l'existence d'un roi féminin « Mérytaton ».
5. <https://www.actualites.uqam.ca/2019/decouverte-une-pharaonne>
6. Dimitri Laboury et Marc Gabolde (cf. « [Bibliographie sélective](#) »).
7. D'aucuns pensent aussi que Smenkhkarê était un demi-frère de Mérytaton, qu'elle épousa.
8. En 2003, l'anthropologue Don Brothwell, après étude des os et des dents de la momie, estimait que cette femme avait autour de 18 ans ; par ailleurs, un rapport du Supreme Council of Antiquities de l'université de New York notait un décès aux alentours de 16 ans, ce qui excluait Néfertiti. Toutefois, Aidan Dodson estime que Néfertiti était encore fertile et serait la meilleure candidate pour cette maternité (voir [chapitre précédent](#)).
9. Nom qui avait déjà été ajouté à celui de Néfertiti, ce qui induit également de la confusion pour distinguer la mère et la fille.
10. De fait, lorsque Toutânkhamon arrivera au pouvoir, l'atonisme ne sera plus la religion officielle en vigueur.
11. Alain-Pierre Zivie, qui a fouillé la tombe de Maïa, la nourrice de Toutânkhamon enterrée à Saqqarah, pense qu'il pourrait s'agir de Mérytaton, connue sous le nom de Mayati dans les *Lettres d'Amarna*. Dans ce cas, Mérytaton serait la mère de Toutânkhamon (cf. *La Tombe de Maïa, mère nourricière de Toutânkhamon et grande du harem*, Toulouse, Caracara Édition, 2009, p. 109-113). La Maïa qui tient Toutânkhamon sur ses genoux serait en fait elle-même assise sur le trône royal.
12. Howard Carter découvrit cette palette sur la chapelle dorée supportant la statue d'Anubis, posée entre les pattes du noir chacal de l'au-delà. Pour les tenants de la filiation mère-fils (Mérytaton/Toutânkhamon), il s'agirait d'un hommage du jeune roi, car cet objet était très personnel.
13. À moins qu'il s'agisse de celle de la *Young Lady* (voir [chapitre précédent](#)).
14. Selon lui, l'étude des portraits permet de conclure que Mérytaton est bien le successeur féminin d'Akhénaton ayant régné sous le nom de trône d'« Ânk-Khéperourê ».  
« Royal Figures from Tut'ânkhamun's Tomb », *Écrits sur l'art égyptien*, Safran, 2012.
15. [https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/archeologie/toutankhamon-usurpateur-le-masque-d-or-ne-lui-etait-pas-destine\\_104150](https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/archeologie/toutankhamon-usurpateur-le-masque-d-or-ne-lui-etait-pas-destine_104150)

## Ânkhesenamon

« Puisse-t-elle vivre pour Amon. »

Grande épouse royale de Toutânkhamon (1336-1327).

Trois ans après le décès d'Akhénaton, Toutânkhaton, qui a transformé son nom en Toutânkhamon, « l'image vivante d'Amon », monte sur le trône d'Égypte après une enfance passée entre Memphis (on y a retrouvé la tombe de sa nourrice, Maïa), Thèbes et Akhmîm.

Entre-temps, sa sœur aînée a régné comme reine-pharaon, mais à sa mort, ses actions comme son règne ont été effacés par son frère, qu'elle avait, il est vrai, écarté du pouvoir.

Toutânkhamon choisit pour grande épouse royale une autre de ses sœurs, Ânkhesenpaaton, rebaptisée Ânkhesenamon avec le retour à l'orthodoxie amonienne : elle est à cette époque la seule survivante des six filles du couple amarnien.

Lorsqu'ils s'unissent, Toutânkhamon doit avoir 7 ans environ, et sa femme, 12 : une union précoce, mais en vigueur chez d'autres souverains égyptiens à peine pubères. D'autant qu'il est indispensable pour la continuité dynastique de réunir les deux derniers survivants de la famille amarnienne.

## *Le retour à l'orthodoxie*

Le jeune roi fait alors graver la fameuse « stèle de restauration », qu'il dédie à Amon et à sa parèdre Mout. Le texte déplore l'état de délabrement des temples égyptiens à la suite de la réforme atoniste et atteste les mesures prises par Toutânkhamon pour restaurer les statues et les pavois des dieux :

Les temples des dieux et déesses  
d'Éléphantine jusqu'au Delta  
[étaient délaissés et] sur le point de tomber en ruines ;  
leurs chapelles étaient menacées de décrépitude  
et transformées en décombres  
envahies par les mauvaises herbes.  
Le pays était frappé d'une grave maladie :  
Les dieux s'étaient détournés de ce pays.  
Lorsqu'on envoyait une armée en Palestine  
Pour élargir les frontières de l'Égypte,  
Elle n'arrivait à rien.  
Lorsqu'on priait un dieu ou une déesse  
Pour lui demander quelque chose, il ou elle ne venait pas du tout.  
Leurs cœurs étaient devenus faibles dans leurs corps de culte [statues].

Le jeune pharaon énumère aussi les offrandes, évoque la fabrication de barques pour les grandes fêtes religieuses, le rétablissement des servantes, musiciens et chanteurs et des autres corporations dissoutes sous le règne de son père. Sa tâche s'annonce ardue : son père, Akhénaton, a délaissé les temples traditionnels et n'a pourvu ni à leur entretien ni à la construction d'autres édifices cultuels. Toutânkhamon et son épouse doivent effacer le souvenir et les stigmates des iconoclastes qui les ont précédés, surtout dans la région thébaine : ils vont œuvrer, restaurer et faire bâtir, à Karnak, au temple de Louxor, sur la rive ouest de Thèbes, mais aussi à Héliopolis, Gizeh, Memphis – leur résidence principale – et jusqu'en Nubie. Le nouveau souverain doit aussi contrôler les vassaux voisins et signer un accord avec les Hittites, qui constituent toujours une menace.

Son mariage avec Ânkhesenamon – il a sans doute une seconde épouse, en plus de ses concubines – sera infructueux, comme en témoignent les deux fœtus mort-nés et momifiés inhumés avec lui dans sa tombe. Lorsque Toutânkhamon meurt, à 17 ans, à la suite d'un accident, la lignée des pharaons de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, ininterrompue depuis Thoutmosis I<sup>er</sup>, s'éteint avec lui. Il est inhumé dans une modeste tombe de la vallée des Rois, la KV 62, dont la richesse du contenu s'accorde peu avec les dimensions modestes du lieu, mais sa mort inopinée n'a sans doute pas permis de terminer une « demeure d'éternité » digne de son rang.

### *Reine bucolique*

Ânkhesenamon nous est connue à travers quelques monuments thébains – au temple de Louxor, elle est figurée sous les traits de Mout –, mais surtout à travers les objets de la KV 62. Sur un premier panneau du coffre rectangulaire en marqueterie de bois et d'ivoire qui devait abriter des vêtements, le roi et son épouse sont figurés dans un décor naturaliste : tonnelles de vignes à colonnettes ovales avec pavots, lotus et bouquets de papyrus, étang poissonneux dans un luxuriant environnement nilotique. Toutânkhamon bande son arc, assis sur le coussin d'un siège incurvé, et vise poissons et canards qu'un serviteur rapporte ensuite, transpercés par les flèches royales. Ânkhesenamon, assise à ses pieds sur un coussin, semble s'adresser à son frère-époux ; elle tend une flèche en direction du bassin.

Sur le second panneau, le roi se tient debout face à la reine : ils sont réunis sous une tonnelle. Toutânkhamon s'appuie cette fois sur une longue canne passée sous l'aisselle et tend la main vers Ânkhesenamon, qui lui offre deux bouquets de papyrus et de lotus. Des scènes idéalisées qui renvoient à la vie parfaite du roi après sa mort, dans les Champs des Roseaux<sup>1</sup>, où il trouverait le repos aux côtés des divinités.

Si l'on en croit les dix-huit petits tableaux individuels traités en relief et dorés à la feuille qui ornent l'un des objets les plus gracieux du trésor, c'est-à-dire le naos, le couple partageait une vraie intimité, même si Toutânkhamon conserve ici sa position de mortel divin. Ânkhesenamon se présente légèrement dévêtue – sans doute une métaphore sexuelle, renforcée par la présence de mandragores, un symbole en lien avec l'érotisme. Assise à ses pieds, sur un coussin, elle tend au roi une flèche, un acte apotropaïque envers les forces du chaos. Sur un autre panneau, c'est Toutânkhamon qui verse rituellement de l'eau dans sa main qui forme une coupe. Ces scènes bucoliques emplies de douceur de vivre reflètent surtout des actes symboliques, évoquant, par l'image, la renaissance du roi défunt, sa vitalité permanente. Sur les décors de ces panneaux, Ânkhesenamon est associée à la déesse Ouret-Hékaou, la Grande Magicienne, qui joue un rôle important dans les cérémonies de couronnement.

La barque en calcite découverte dans la KV 62 compte au nombre des pièces maîtresses de l'art du Nouvel Empire : longue de 28,3 centimètres sur 26,5 centimètres de largeur et 37 centimètres de hauteur, elle repose sur un grand socle symbolisant un bassin. Au centre, les deux cartouches portent les nom et prénom du roi, « l'aimé d'Amon-Rê, seigneur des trônes du Double-Pays, seigneur du ciel », et autour du bord supérieur apparaît une partie du protocole royal.

Unique en son genre, cet objet, qualifié de toutes sortes de noms, semble avoir été un cadeau de mariage destiné au couple royal, car en lien avec la symbolique de l'éternelle jeunesse, comme le suppose l'égyptologue belge Jan Quaegebeur. Pour étayer sa thèse, celui-ci se fonde sur les deux éléments les plus singuliers de cette composition, la naine et le bouquetin (ou l'ibex) dont les cornes puissantes étaient associées à la notion de renaissance, de régénération du vivant. Au symbole de rajeunissement feraient écho la gracieuse personne au lotus, à genoux à l'avant du bateau, mais aussi la naine, symbole de renaissance.

L'égyptologue Nadine Cherpion ajoute que les cornes de bouquetin sont en lien avec la régénération, le renouvellement, mais aussi avec la reproduction et la fécondité, à cause de la sexualité de cet animal à l'époque du rut. En outre, le bouquetin à l'arrière de la barque porte une boucle d'oreille en forme de grenade, dont les nombreux grains sont un autre symbole de fécondité. La jeune fille à l'avant de la barque renvoie elle aussi à l'idée de jeunesse, de sexualité, de fertilité, dans un décor floral exaltant la nature.

Toutânkhamon s'est fait inhumer avec ses propres jeux pour se divertir dans l'au-delà : quatre exemplaires complets et deux ou trois autres, incomplets, étaient répartis dans les différentes salles de la KV 62.

Deux boîtes gravées de 13,5 × 4,2 centimètres ont été sculptées dans une seule pièce d'ivoire et équipées de damiers de vingt et trente cases avec leurs jetons en ivoire et leurs osselets. Elles comportent un tiroir pour ranger les pièces. À l'extrémité de l'une d'elles, Toutânkhamon est représenté, trônant, coiffé de la couronne bleue (*khéprsh*) et tenant le sceptre royal *heqa* (crosse). Ânkhesenamon lui présente une fleur de lotus, symbole de renaissance, comme sur d'autres objets de la tombe. Son nom, associé à celui de son époux, est aussi mentionné. Des traces d'utilisation suggèrent que les jeunes gens – que leur destin royal avait fait grandir trop vite – jouèrent sans doute ensemble à ces jeux...

### *La maîtresse du palais, l'aimée*

Le trône en bois doré issu lui aussi de la tombe de Toutânkhamon est un autre précieux témoignage de cette époque. La scène principale, sur le dossier, figure le couple royal – la reine étant de la même taille que le roi, ce qui prouve son importance –, tandis que la face arrière représente un de ces décors naturalistes typiques de l'époque amarnienne : un fourré de papyrus d'où s'envolent des canards... Tout ici célèbre la profusion, la

fertilité de la nature – la fécondité potentielle du couple royal. Car sur cette scène d'une grande délicatesse, Ânkhesenamon fait face à Toutânkhamon telle Hathor, la Dorée, la déesse de l'amour, couronnée d'un mortier à uræus surmonté de deux cornes enserrant un disque solaire et des deux hautes plumes. Elle porte le même gorgerin que le roi. Ânkhesenamon – « douée de vie éternellement comme Rê, l'aimée, maîtresse du palais, dame du Sud et du Nord, qu'elle vive et soit jeune ! » – prélève d'une coupe en albâtre un onguent parfumé, qu'elle passe sur l'épaule de Toutânkhamon. Une gracieuse reine aux formes juvéniles que l'on devine sous le plissé élaboré de sa longue robe, nouée sous les seins par des rubans. Devant nos yeux, deux survivants de l'ère atoniste dans une scène inondée de lumière : Aton, le disque solaire vénéré à l'exclusion de toute autre divinité par leur père Akhénaton, domine l'ensemble et rappelle une époque révolue, que tous voudraient effacer de la mémoire égyptienne. La tentative monothéiste du roi « ivre de dieu » a fait long feu, tout doit disparaître de l'hérésie amarnienne. Le culte du dieu Amon domine de nouveau la société et les consciences. Comme une trace ténue, le disque solaire subsiste ici, répandant ses bienfaits de ses longs bras terminés par des *ânkh*.

### *Un trône réattribué ?*

Toutefois, cette scène, si intimiste en apparence, est plutôt d'essence rituelle et exalte l'un des aspects dominants de la royauté féminine : Ânkhesenamon y tient le rôle de parèdre du roi, elle est sa contrepartie féminine et divine. Ce décor idyllique est placé sous les rayons bienfaisants du disque solaire. Mais la présence d'Aton et ses longs bras tenant des *ânkh* sur le dossier du trône de Toutânkhamon pose question, alors que le couple royal est revenu aux cultes des divinités traditionnelles. De près, le décor montre des altérations : la perruque de la reine a été raccourcie, les rubans tressés qui devraient y être accrochés flottent derrière sa nuque, sans

attache. Les inscriptions, elles aussi, ont été modifiées. Le trône, sans conteste, a subi une restauration, d'autant que les noms du roi y apparaissent sous des formes épigraphiques différentes – soit Toutânkhaton, soit Toutânkhamon. De même, au revers du dossier sont inscrits sous leur forme primitive les noms des époux Toutânkhaton et Ânkhessenpaaton – « puisse-t-elle vivre pour l'Aton ». Selon Claude Vandersleyen, cette représentation n'aurait tout bonnement rien en commun avec le couple royal, dont l'image serait très différente sur le naos doré de la KV 62.

Ainsi, le personnage royal assis sous le pavillon floral ne serait autre... qu'Akhénaton lui-même. Quant à la reine décrite sur le trône comme la « noble dame, grande en faveurs, brillante aimée, maîtresse de Haute et Basse-Égypte, maîtresse des Deux-Pays, qu'elle vive toujours et à jamais », il s'agirait soit de Mérytaton, qui remplaça Néfertiti après sa mort, soit de Kiya, l'épouse secondaire d'Akhénaton.

### *Deux petites filles mort-nées...*

Parmi les trésors de la tombe, une modeste boîte en bois dissimulait deux cercueils anthropoïdes (de 49,5 et 57,7 centimètres) peints à la résine noire, avec des inscriptions dorées. Chacun d'eux renfermait lui-même un second cercueil revêtu d'une feuille d'or contenant un fœtus momifié et enveloppé dans un grand linceul. Mais à part la mention « Osiris », aucun nom ne permettait d'identifier leurs occupants.

L'autopsie, les rayons X et les images scanner ont révélé qu'il s'agit de deux fillettes, dont l'une a encore une partie de son cordon ombilical. La première devait être âgée de 5 mois lorsqu'elle est morte *in utero*. La seconde, mieux conservée, avec ses quelques cheveux, mesurait environ 30 centimètres. Elle avait sans doute atteint le septième mois de gestation. Les études ADN confirment à 99,9 % qu'il s'agit bien des enfants mort-



nées de Toutânkhamon et d'Ânkhesenamon (dans l'Égypte antique, un tiers des enfants décédaient avant l'âge de 5 ans).

Toutânkhamon n'aura donc pas de descendant : il laisse un trône vide.

Après la mort du frère-époux, le cartouche de la souveraine apparaît encore sur le chaton d'une bague à côté de celui de Aÿ, qui est sans doute son grand-père (voir [chapitre suivant](#)). On a aussi attribué à Ânkhesenamon la correspondance avec le roi hittite Souppiloulouma, et l'appel désespéré lancé par une jeune veuve sans héritier pour qu'on lui envoie un mari. Mais il semble que cette démarche soit à mettre au compte de sa sœur aînée Mérytaton (voir [chapitre précédent](#)).

Lorsque, trois mille trois cent cinquante ans plus tard, Howard Carter dégacha le deuxième cercueil anthropoïde de Toutânkhamon, il y trouva une couronne tressée de feuilles d'olivier, de pétales de lotus bleus et de bleuets. Touché par sa « tendre simplicité », l'archéologue britannique écrivit : « Il nous plut de penser que c'était là le dernier adieu de la veuve royale à son époux. Parmi ces splendeurs royales, toute cette magnificence déployée et tout cet or, rien n'était plus beau que ces quelques fleurs fanées qui avaient gardé un peu de leurs fraîches couleurs. Ces fleurs disaient : “Trois mille trois cents ans, ce n'est qu'hier.”<sup>2</sup> »

## BIBLIOGRAPHIE

ALDRED, Cyril, *Le Trésor des pharaons*, Tallandier, 1979.

CORTEGGIANI, Jean-Pierre, *Toutânkhamon. Le trésor*, Gallimard, 2000.

GABOLDE, Marc, *D'Akhénaton à Toutânkhamon*, « Collection de l'Institut d'archéologie et d'histoire de l'Antiquité [CIAHA] », 3, université Lumière-Lyon II, 1998.

—, « L'ADN de la famille royale amarnienne et les sources égyptiennes : de la complémentarité des méthodes et des résultats », *ENiM* 6, 2013,

p. 177-203.

—, *Toutânkhamon*, Pygmalion, 2015.

HAWASS, Zahi, *Le Trésor de Toutânkhamon*, Imprimerie nationale, 2014.

—, *Découvrir Toutânkhamon*, Éditions du Rocher, 2015.

MORAN, William Lambert *et alii* (trad.), *Les Lettres d'El-Amarna*.

*Correspondance diplomatique du pharaon Aménophis IV*, Cerf,

« Littératures anciennes du Proche-Orient », 1987.

QUAEGEBEUR, Jan, *La Naine et le Bouquetin ou l'Énigme de la barque en albâtre de Toutânkhamon*, Leuven, Peeters, 1999.

REEVES, Nicolas, *Toutânkhamon. Vie, mort et découverte d'un pharaon*, Éditions Errance, 2003.

---

1. Aussi appelés « Champs des Offrandes » ou « Champs d'Ialou », ils représentent un lieu paradisiaque où les défunts égyptiens, si leur « voix » avait été déclarée juste, venaient se reposer, cultiver leurs terres et passer des moments heureux. Ils furent certainement inspirés par la géographie du delta du Nil.

2. Howard Carter, *La Fabuleuse Découverte de la tombe de Toutankhamon*, Pygmalion, 2011.

Grande épouse royale de Aÿ (1327-1323).

Celui qui, depuis Akhénaton, est dénommé le « père divin Aÿ » succède en 1327 à Toutânkhamon, prématurément décédé. Mais le quatorzième pharaon de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, qui doit avoir au moins 55 ans lorsqu’il accède au trône d’Égypte, ne régnera que quatre ans environ, avant de mourir, à un âge avancé pour l’époque.

Insubmersible, décidément, cet Aÿ ! Il a commencé sa carrière sous Amenhotep III, servi Akhénaton et Toutânkhamon, dont il a même assuré le service funèbre, comme en témoignent les reliefs de la célèbre tombe, découverte intacte en 1922. Ce militaire puissant, courtisan habile et intelligent, n’est pourtant en rien légitime pour occuper la fonction royale. Mais à la mort précoce, et donc inattendue, du jeune souverain, il s’impose comme l’homme providentiel.

Toutefois, assimilé comme ses prédécesseurs immédiats à l’ère amarnienne et aux « hérétiques » de cette époque honnie, Aÿ sera lui aussi touché par la damnation mémorielle qui effacera de l’histoire officielle tous les règnes entre Amenhotep III et Horemheb – lui aussi issu de la caste de l’armée et qui lui succédera<sup>1</sup>. Il ne figurera donc pas sur les listes royales

(comme celle d'Abydos) et sa tombe sera profanée peu après son inhumation.

### *Originaires d'Akhmîm*

L'origine de Aÿ reste obscure, comme celle de son épouse, la dame Tey, ainsi que ses éventuels liens familiaux avec la famille royale amarnienne : on pense que le couple est originaire d'Akhmîm, proche du puissant clan de Youya et Touya, les parents de Tiye, la grande épouse royale d'Amenhotep III<sup>2</sup>.

Les titres de Aÿ témoignent en tout cas de l'immense prestige qui est le sien, tout d'abord à la cour d'Akhénaton : « flabellifère (porteur d'éventail) à la droite du roi », « directeur de tous les chevaux de sa Majesté », « son scribe véritable », « grandement favorisé du dieu parfait », « son aimé, Aÿ ».

Mais on retient surtout le titre de « père divin », qui lui fut attribué sous Akhénaton, et dont la signification est aujourd'hui encore très discutée : on peut le traduire par « tuteur », mais « beau-père » a également été proposé, ce qui ferait de Aÿ le père putatif de la reine Néfertiti.

Lors de son couronnement, il intègre d'ailleurs ce « père divin » à sa titulature royale, preuve que cette mention est très importante à ses yeux : cette formule fait en effet référence au mythe d'Osiris – lui-même « père du dieu Horus » –, dont le roi est l'incarnation sur terre.

### *Nourrice et mère adoptive de Néfertiti*

Son épouse Tey est quant à elle attestée clairement comme la nourrice de Néfertiti. Quelques représentations, dans la tombe de Aÿ, l'une des plus vastes de la nécropole d'Amarna, où elle figure agenouillée dans un geste d'adoration, ou adressant une prière à Aton, nous la font connaître un peu

mieux. Drapée dans un manteau de lin plissé, elle s'inscrit dans les plus purs canons de l'art amarnien. Cet hypogée abrite aussi le seul exemplaire connu du fameux *Grand Hymne à Aton*, dont on pense que Aÿ est l'auteur.

En revanche, très peu de documents l'évoquent lorsqu'elle devient souveraine d'Égypte – « grande épouse royale », « noble dame », « grande de faveurs », « la dame du Double-Pays », « vivante ! » –, sinon des reliefs de la seconde tombe de Aÿ, où celui-ci (et son épouse ?) fut certainement inhumé, dans la vallée de l'Ouest à Thèbes.

Très jeune, Tey entre au service de la famille royale comme dame d'atours, puis comme nourrice de Néfertiti : elle l'accompagnera jusqu'à la nouvelle ville sortie des sables de la Moyenne-Égypte, Akhet-Aton. Devenue l'une des grandes dames de la Cour, elle « reçoit les louanges du dieu parfait », c'est-à-dire du roi Akhénaton lui-même.

Elle est mentionnée dans les inscriptions de différentes façons : « la nourrice de la grande épouse royale Néfernéferoutaon-Néfertiti – qu'elle vive infiniment et pour l'éternité – Tey », « celle qui allaite le dieu », « Tey la triomphante » dans la tombe amarnienne de son époux<sup>3</sup>. Ou encore : « celle qui a allaité la déesse », c'est-à-dire la reine, parèdre divine du « dieu parfait » Akhénaton. La question reste entière : Tey fut-elle une mère de substitution pour la petite Néfertiti, dont la véritable génitrice serait morte en couches ? Ou encore, comme certains l'ont proposé, sa véritable mère qui « n'aurait pu se présenter comme telle en raison du statut divin acquis par sa fille dans le système théocratique atoniste, une déesse ne pouvant avoir d'ascendance terrestre ? », s'interroge Dimitri Laboury.

Cette hypothèse est à considérer, car nous n'avons aucune trace de la mère biologique ni du géniteur de Néfertiti. Dans ce cas, Aÿ pourrait aussi bien être son père : son influence, déjà considérable sous Akhénaton, s'étendra encore sous le règne de Toutânkhamon, dont il sera l'un des plus proches conseillers et qu'il secondera, entre autres, dans les rites du temple de Karnak.

Aÿ, grand-père des orphelins du couple amarnien, Toutânkhaton, Ânkhesenpaaton et Mérytaton ? Une chose est sûre : il les a accompagnés, sans doute conseillés, jouant le rôle de mentor, inhumant Toutânkhamon et pratiquant seul les rites de l'« ouverture de la bouche » en sa faveur, comme on le voit sur les murs de la chambre funéraire de la KV 62. À Karnak, il lui dédie un reposoir de barque pour Amon, où les statues du jeune souverain reçoivent elles aussi un culte. Aÿ décrit cette construction comme une « œuvre mémorielle personnelle » à celui qu'il qualifie de son « fils ».

Cette position privilégiée et ce lignage pourraient expliquer les gratifications et les honneurs tout à fait exceptionnels dont le couple fait l'objet à Akhet-Aton : un relief de la tombe amarnienne de Aÿ le montre avec Tey recevant colliers et vaisselle d'or des mains mêmes de Néfertiti, d'Akhénaton et de leurs trois filles aînées, depuis la « fenêtre d'apparition » palatiale. Des dialogues accompagnent cette scène marquée par une jubilation générale et contagieuse :

— Pour qui cette joyeuse clameur est-elle poussée, mon enfant ? lance un soldat à un petit garçon.

— Pour Aÿ, le père divin, ainsi que pour Tey. Ils ont été faits « gents d'or » !

Cette variante, encore :

Lève-toi et va voir ! Ce sont des félicitations adressées par Pharaon, vivant, prospère et en bonne santé, à Aÿ, le père divin, ainsi qu'à Tey. Il leur est accordé par Pharaon, vivant, prospère et en bonne santé, des millions de cadeaux ostentatoires en or et autant de produits de toutes sortes !

Un coffret qui proviendrait d'Akhmîm (aujourd'hui au musée de Berlin, ÄM 17555) aux noms de Aÿ et de Tey présente cette dernière, qualifiée de « sœur » (c'est-à-dire de « bien-aimée ») et de « maîtresse de maison » de Aÿ, comme la « grande favorisée d'Ouaenrê » (*i.e.* de l'« unique de Rê », Akhénaton), la « favorisée de la grande épouse royale », l'« ornement royal [c'est-à-dire la dame de la Cour] Tey ».

Pour Marc Gabolde, comme ni Néfertiti ni le titre de « nourrice de la grande épouse royale » associé à Tey n'apparaissent ici, il se pourrait que la reine mentionnée sur ce coffret soit Mérytaton, qui endossa la fonction de grande épouse royale auprès de son père.

### *Devant Min*

Selon Jacobus Van Dijk, Tey vécut toujours en Moyenne-Égypte et demeura à Hermopolis ou à Akhmîm lorsque Aÿ devint brièvement roi d'Égypte.

Dans une chapelle rupestre dédiée à Min, creusée justement à Akhmîm sous Thoutmosis III et décorée sous le règne de Aÿ par le premier prophète de Min, Nakhtmin – qui pourrait être le fils de Aÿ et de Tey –, subsiste encore une représentation assez abîmée de Aÿ et Tey figurés dans leurs fonctions royales, face aux dieux locaux. Il s'agit en fait de deux scènes en miroir dans lesquelles le couple royal fait une offrande devant Isis et Horus assis. Dans la scène de droite, Aÿ est coiffé de la couronne blanche, tandis que dans celle de gauche, il porte la couronne rouge. Tey porte quant à elle la couronne hathorique ; sur sa perruque tripartite, un uræus frontal ; à gauche, elle tient un chasse-mouches, tandis que dans la scène de droite, elle agite deux sistres. Son nom était inscrit dans un cartouche placé devant elle et précédé du titre de « grande épouse royale » ; elle assume ici son rôle de souveraine et de première parmi les officiantes. Un itinéraire singulier pour une dame du premier cercle, celui des adorateurs du dieu unique, Aton.

### *Celle qui permet la renaissance du roi*

La tombe KV 23 (ou WV, pour West Valley) était-elle prévue à l'origine pour Aÿ ? On peut penser que, plus vaste que la KV 62, elle était

primitivement destinée à Toutânkhamon, mais qu'elle n'était pas terminée au moment de son décès qui prit toute la Cour par surprise. Aï « récupéra » donc la WV 23 à son profit, et sans doute à celui de la reine Tey, dont les représentations ont subi ici d'importants martelages.

Un des trois tableaux très mutilés du mur est (sur la droite) nous montre Aï sur une nacelle de papyrus, en train de lancer son harpon sur les forces invisibles et maléfiques tapies au fond de l'eau, sous la forme d'un hippopotame mâle, symbole de Seth, le dieu du désordre. Pharaon accomplit ce rituel tourné vers l'entrée, afin de protéger l'accès à sa chambre funéraire et à son indispensable sarcophage au nom évocateur de *neb ânkh*, le « maître de vie »...

Derrière lui, la souveraine, aux contours très détériorés et sur lesquels on semble s'être acharné, l'accompagne comme parèdre magique – une présence inédite dans un tel contexte.

Au milieu du deuxième tableau, Aï tire sur des tiges de papyrus sortant d'un fourré d'où s'envolent des oiseaux ; sur celui de gauche, il chasse les canards avec un bâton de jet.

Ces trois thèmes sont uniques dans l'iconographie des tombes royales, d'autant que c'est une reine qui accompagne son époux. On ne rencontre aucune autre scène de chasse dans les marais dans les hypogées royaux au Nouvel Empire<sup>4</sup>. Si le couple a choisi de les faire figurer dans sa « demeure d'éternité », c'est en raison de la fonction symbolique qui s'y rattache, en lien avec la renaissance : dans ces marais qui évoquent l'océan primordial, mais aussi le liquide amniotique, Aï pourrait revivre par le truchement de Tey, qui incarne ici non seulement le principe féminin, mais aussi la déesse Hathor. Avec elle, il combat contre les puissances de destruction qui pourraient faire obstacle à sa gestation, puis à sa renaissance ; Tey évoque Isis dans les marais de Chemmis mettant au monde le jeune Horus et luttant inlassablement contre son frère Seth et le principe du mal (*isefet*).



Les deux seules représentations de la reine Tey, dans cette tombe, énumèrent une partie de ses titres : la « grande épouse royale », son « aimée », la « maîtresse des Deux-Terres, Tey », « vivante » ; l'« héritière », « grande de louanges », la « maîtresse des Deux-Terres, Tey », « vivante ». La souveraine est coiffée des deux traditionnelles hautes plumes et arbore un uræus frontal. Sa robe est plissée et serrée à la taille par deux rubans entrecroisés, comme celles que l'on voit portées par la reine Tiye. Quelques fragments colorés de son fouet souple, associé aux reines du Nouvel Empire, et qu'elle tenait à l'origine devant sa poitrine, sont encore visibles.

Voilà quelques traces furtives de celle qui prit soin d'une enfant au fabuleux destin, Néfertiti.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BERGEROT, Thierry-Louis (dir.), *Akhénaton et l'époque amarnienne*, Éditions Khéops et Centre d'égyptologie, 2005.
- DODSON, Aidan Mark, *Amarna Sunrise. Egypt from Golden Age to Age of Heresy*, The American University in Cairo Press, 2014.
- GABOLDE, Marc, *Toutânkhamon*, Pygmalion, 2015.
- LABOURY, Dimitri, *Akhénaton*, Pygmalion, 2010.
- PIANKOFF, Alexandre, « Les peintures dans la tombe du roi Ay », *Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts*, Abteilung Kairo, XVI, 1958.
- SCHADEN, O. J., « The God's father Ay », thesis, University of Chicago, 1966 ; and an expanded version for the University of Michigan, published by University Microfilms International, Ann Arbor (MI), août 1977.

- , « Courtier, Confidante, Counselor, King: the God's Father Ay », *Amarna Letters 2*, Kmt, 1992.
- , « Paintings in the tomb of king Ay (WV 23) and the Western Valley of the Kings Project », *Amarna Letters 4*, Kmt, 2000.
- Theban Mapping Project: KV 23 (Ay)*, American Research Center in Egypt, The American University in Cairo.
- VAN DIJK, Jacobus, « The Noble Lady of Mitanni and Other Royal Favourites of the Eighteenth Dynasty », in *Essay on Ancient Egypt, in Honour of Herman Te Velde*, Brill, « Egyptological Memoirs », 1, Brill, 1997.
- WILKINSON, Richard H., « *Damnatio Memoriae* in the Valley of the Kings », in Richard H. Wilkinson & Kent R. Weeks (eds), *The Oxford Handbook of the Valley of the Kings*, Oxford University Press, 2016, p. 335-346.

---

1. Vingt-six ans plus tard, lorsque Ramsès II accédera à son tour au pouvoir, tous les souverains qui ont régné entre Amenhotep III et Horemheb seront frappés de *damnatio memoriae*, ou condamnation à l'oubli *post mortem* : jugés illégitimes, ces pharaons verront leurs réalisations détruites ou usurpées, leurs règnes effacés de l'histoire officielle et des listes royales.

2. Aÿ est parfois présenté comme un fils de Youya et Touya à cause de la proximité de ses titres avec ceux de Youya et d'une origine régionale commune – sans preuve directe toutefois ; cf. Aidan Dodson & Dyan Hilton, *The Complete Royal Families of Ancient Egypt*, Thames and Hudson, 2010 (1<sup>re</sup> éd. 2004), p. 154.

3. Dans la tombe de Aÿ à Amarna, Tey est la « grande nourrice qui allaite le dieu », « dieu » devant être ici entendu comme « déesse » (*netjeret*), le *t* final, marque du féminin en égyptien, étant tombé dans la prononciation de l'époque.

4. À cette époque, ces scènes n'existent que dans les tombes des particuliers.

## Moutnedjemet

« La douce déesse Mout. »

Grande épouse royale d'Horemheb (1323-1295).

Son visage en partie brisé laisse entrevoir de grands yeux étirés vers les tempes, une perruque à trois longs pans tressés, coiffée de la dépouille de vautour et d'un *modius* où trônent deux uræus, emblèmes de son pouvoir qui s'étend sur toute la terre d'Égypte. Sa main gauche est toujours posée sur la cuisse ; l'autre, passée autour de la taille de son époux, le grand militaire et pharaon Horemheb, a disparu.

Quelle femme dissimulent ces traits, indéchiffrables aujourd'hui<sup>1</sup> ? Qui fut Moutnedjemet, dont le nom si délicat désigne « la douce, l'agréable déesse Mout » ?

La mort de Aÿ en 1295 signe la fin de l'ère amarnienne. Horemheb, généralissime de l'armée, supérieur de tous les travaux du roi et régent de Toutânkhamon, va alors connaître un destin royal : celui qui sera le dernier souverain de la XVIII<sup>e</sup> dynastie va ouvrir la voie aux pharaons militaires comme lui. Il monte bientôt sur le trône d'Égypte, après une période de transition et de restauration des cultes et des monuments traditionnels par Toutânkhamon.

Avant son accession au trône, il s'est uni en premières noces avec Amenia, une chanteuse d'Amon, dont nous avons peu de traces, et qui décède avant de régner à ses côtés. Elle sera inhumée dans la tombe de son époux, à Saqqarah. Issu de la caste des soldats, parvenu sur la plus haute marche du pouvoir, Horemheb choisit alors Moutnedjemet, qui devient grande épouse royale. Elle porte les épithètes suivantes : « noble dame », « dame des Deux-Terres », « grande de louanges », « dame de grâce », « maîtresse [souveraine] de Haute et de Basse-Égypte », « grande épouse royale », « douceur d'amour », « favorite d'Hathor », « chanteuse d'Amon ».

### *Une sœur de Néfertiti ?*

On sait que Néfertiti eut au moins une sœur, figurée dans les tombes de certains courtisans d'Amarna, sur des scènes de palais et de cour. Définie comme la « sœur de la grande épouse royale Néfernéferouaton-Néfertiti – qu'elle vive infiniment et pour l'éternité – Beneret-Mout ». Cette jeune femme, sans doute la cadette de la reine, occupe une place privilégiée auprès de sa sœur et de ses nièces. Elle possède sa propre suite, avec des flabellifères (porteurs d'éventails) et deux dames de compagnie naines<sup>2</sup>, Hemet-resout-er-neheh (« la reine est destinée à l'éternité ») et Mout-ef-pa-Rê (« sa mère [à lui] est Rê »).

Certains voient en cette princesse la future reine Moutnedjemet, mais pour l'heure, cette hypothèse, « si elle demeure indémontrable, n'en est pas moins plausible », écrit l'égyptologue Dimitri Laboury, spécialiste de l'époque amarnienne.

La lecture de son nom est difficile à interpréter. L'âge de sa mort, confirmé par les fragments de son squelette, semble pourtant correspondre à la jeune femme décrite à la cour amarnienne.

Après son premier veuvage – il survivra aussi à Moutnedjemet –, Horemheb convole, si l'on suit cette hypothèse, avec la sœur d'une ancienne souveraine d'Égypte. Une manière d'affirmer sa légitimité en se liant à l'une des dernières représentantes de la célèbre famille royale de la XVIII<sup>e</sup> dynastie ?

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il devient roi, Horemheb s'approprie certains monuments de ses prédécesseurs, Toutânkhamon et Aÿ<sup>3</sup>, comme le temple funéraire de ce dernier, à Médinet Habou (Thèbes-Ouest), qu'il agrandit. Ou encore cette statue colossale de Toutânkhamon – à l'origine, elle mesurait 5,25 mètres – en quartzite, usurpée au jeune monarque.

À Louxor et à Karnak, les cartouches de Toutânkhamon sont quant à eux remplacés par ceux du nouveau roi, et ceux d'Ânkhesenamon, sa veuve, par ceux de Moutnedjemet. Sur un relief de la colonnade processionnelle du temple de Louxor est représentée une grande barque équipée de pavillons décorés de frises d'uræus, celle de Moutnedjemet. La barque de Mout, parèdre d'Amon, navigue à ses côtés. Cette scène a sans doute elle aussi été usurpée, qui devait figurer Toutânkhamon à l'origine. Le texte évoque la souveraine en ces termes :

La noble dame, douce d'amour, dame de Haute et Basse-Égypte, aux mains pures détenant le sistre du dieu dans toutes ses résidences, grande en considération, en amour et en joie lorsque Mout resplendit, faisant qu'il n'y a personne qui lui ressemble de telle sorte que l'amour pour elle redouble, la grande épouse royale, son aimée, la dame de tous les pays, maîtresse des Deux-Pays (Moutnedjemet), quand elle navigue avec la dame du ciel à sa belle fête d'Opet<sup>4</sup>.

Robert Hari pense que le titre de « fille du roi » pourrait se loger dans la lacune, juste avant le nom de la souveraine, ce qui prouverait la présence légitimatrice de la reine auprès d'Horemheb.

À la proue ainsi qu'à la poupe de la barque, le couple royal est figuré dans une sorte de cabine. Horemheb accomplit le traditionnel « massacre des ennemis », tandis que la reine l'assiste, coiffée des deux hautes plumes, mais sans prendre une part active à cet acte apotropaïque. Il s'agit là d'une

scène très proche, par son iconographie, de celles découvertes à Hermopolis et représentant Akhénaton et Néfertiti : gommer toute trace du passé ne se fait pas en un jour...

De la même manière, sur le dixième pylône du temple de Karnak, deux colosses identiques – qui seront usurpés à leur tour par Ramsès II ! – représentaient à l'origine Horemheb en marche ; ils sont aujourd'hui décapités, mais Moutnedjemet, elle, est intacte : arrivant à la hauteur du genou de son époux, elle tient un chasse-mouches ou une fleur de lotus. Elle est coiffée d'une perruque tripartite couverte de la dépouille de vautour et surmontée de deux hautes plumes. Moutnedjemet est vêtue d'une longue robe plissée et porte un collier. Mais sa titulature a été remplacée par celle de Néfertari<sup>5</sup>, l'épouse favorite de Ramsès II. « Grande épouse royale [du] seigneur des Deux-Pays » : un même titre pour deux reines.

### *La vigoureuse guéparde*

On en apprend (un peu) plus sur cette souveraine à travers la dyade trouvée à Karnak et exposée aujourd'hui au Musée égyptien de Turin (n° 1379). Y figure le « texte du couronnement » d'Horemheb, narrant comment, à l'occasion de la fête d'Opet, Horus a introduit le futur roi devant Amon pour qu'il lui confère la royauté. Assise à côté de son époux qu'elle entoure de son bras droit, Moutnedjemet est représentée de la même taille que le roi.

Sa titulature gravée à gauche établit clairement son identité : « maîtresse des Deux-Pays, Moutnedjemet », « aimée d'Isis la mère divine » (« mère divine » se rapportant à Isis et non à la reine), « qu'elle vive éternellement ». Mais notre attention, sur ce beau groupe mutilé<sup>6</sup>, doit se porter sur le côté du trône sur lequel la reine est assise : une scène gravée la représente comme un anthroposphinx doté de bras et d'ailes déployées, qui salue le cartouche royal posé sur le signe de l'or et surmonté de deux hautes

plumes droites encadrant un disque solaire. Ces ailes et ce geste sont généralement attachés à l'oiseau *rekhyt* qui symbolise le peuple égyptien, adorant ici le nom du roi dans son cartouche.

Si cette représentation est connue, elle se complexifie dans cette version – à l'origine créée pour la grande Tiyi, l'épouse d'Amenhotep III – qui expose un corps féminisé, portant une série de mamelles – les tétines de la lionne, ou plutôt de la guéparde. La puissance et la dangerosité du félin se conjuguent ici à la tête (humaine) de la reine portant le mortier de Tiyi ou la couronne bleue de Néfertiti, et coiffée d'un bouquet de fleurs. Moutnedjemet, dont le nom évoque généralement la « douce Mout », change de registre sur ce monument : elle est assimilée à Tefnout, déesse dangereuse incarnant l'œil de Rê, le cycle du soleil brûlant et dévastateur. Un motif sans doute d'inspiration étrangère évoquant le mythique griffon, mais qui témoigne aussi de l'autorité de cette souveraine dont nous ne possédons que des bribes d'histoire...

### *Morte en couches ?*

La souveraine ne donnera pas d'héritier à la couronne. Et Horemheb, après vingt-huit ans de règne, n'aura aucun successeur direct par ailleurs. Des fragments d'amphore de vin nous renseignent sur la mort de Moutnedjemet, en l'an 13 ou 14 du règne de son époux. Elle est inhumée dans le tombeau qu'Horemheb généralissime a fait construire pour lui et ses deux épouses – elle y rejoint donc Amenia, sa première femme – dans la nécropole de Saqqarah. Une fois devenu pharaon, il la délaissera pour un hypogée digne de son rang, dans la vallée des Rois, à Thèbes.

Des fragments de la dépouille de la reine ont été retrouvés dans le puits n° IV de cette « tombe-temple » memphite, exceptionnelle dans sa conception. Elle reposait à côté d'un nouveau-né. Moutnedjemet aurait eu entre 35 et 40 ans lors de son décès. Est-elle morte en couches ? Son bassin

montre les traces de plusieurs grossesses. La reine n'était donc pas stérile, pas plus qu'Horemheb. Tous leurs enfants sont-ils morts en bas âge, ou à la naissance ?

Le tombeau de Moutnedjemet à Saqqarah marque en tout cas un tournant en matière de sépultures royales féminines, annonçant celles de la XIX<sup>e</sup> dynastie, notamment l'éblouissant hypogée de Néfertari, grande épouse royale de Ramsès II, dans la vallée des Reines.

Des différences, comme un programme décoratif autonome, se dessinent en effet entre les tombes royales féminines de la première partie de la XVIII<sup>e</sup> dynastie et celles qui apparaissent à partir de la période amarnienne. Les reines de la première moitié de la XVIII<sup>e</sup> dynastie ont été enterrées dans la vallée des Rois ou dans la même tombe que leurs époux, ou encore dans une tombe annexe, mais sans décorations propres à leur assurer l'immortalité. La tombe de Moutnedjemet est en rupture avec les traditions antérieures selon lesquelles le roi bénéficiait de la présence de la reine, parèdre féminine indispensable à sa survie dans l'au-delà. Jusqu'alors, à l'intérieur de la tombe de Pharaon, la souveraine tenait un rôle essentiel pour la régénération et la renaissance du défunt, en tant que sœur assimilée à Isis et qu'épouse du roi, devenu à son tour un Osiris. L'hypogée de Saqqarah, où fut inhumée cette souveraine, est considéré comme l'un des sommets de l'art pariétal du Nouvel Empire. Avec ses structures souterraines élaborées, le monument le plus prestigieux du genre dans l'Égypte de cette époque dépasse de loin toutes les tombes que les pharaons avaient fait réaliser jusque-là pour leurs épouses. Ce qui explique pourquoi la grande épouse royale Moutnedjemet a été inhumée à Saqqarah plutôt qu'à Thèbes : aucune sépulture de cette qualité n'aurait pu alors être conçue dans les vallées funéraires de Haute-Égypte.

## BIBLIOGRAPHIE



- GITTON, Michel, *Les Divines Épouses de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Besançon, université de Franche-Comté, *Annales littéraires de l'université de Besançon*, n° 306/Les Belles Lettres, 1984 et 1989.
- GOYON, Jean-Claude & El-BIALY, Mohamed A., *Les Reines et princesses de la XVIII<sup>e</sup> dynastie à Thèbes-Ouest*, Atelier national de reproduction des thèses, Lille, 2005.
- HARI, Robert, *Horemheb et la Reine Moutnedjemet, ou la Fin d'une dynastie*, Genève, impr. La Sirène, Les Belles Lettres, 1965 ; New York, *American Journal of Archeology (AJA)*, 70, janvier 1966.
- LABOURY, Dimitri, *Akhénaton*, Pygmalion, 2010.
- LEBLANC, Christian, *Reines du Nil au Nouvel Empire*, Bibliothèque des Introuvables, 2010.
- MARTIN, Geoffrey Thorndike, « Queen Mutnodjmet at Memphis and el-Amarna », *L'Égyptologie en 1979, Axes prioritaires de recherches*, tome 2, Paris, 1982.
- TYLDESLEY, Joyce, *Chronique des reines d'Égypte. Des origines à la mort de Cléopâtre*, Actes Sud, 2008.

---

1. Sur la statue dite « du couronnement », représentant Horemheb et Moutnedjemet, découverte à Karnak, et aujourd'hui au musée de Turin.

2. Contrairement à d'autres sociétés antiques – comme la Grèce, qui tenait pour des monstres les personnes de petite taille –, l'Égypte leur accordait une vraie considération ; on les retrouve dans le tout premier cercle et parmi les notables.

3. Seule une petite partie de ces usurpations des monuments de Toutânkhamon sont contemporaines d'Horemheb.

4. Traduction Robert Hari.

5. Le nom de Néfertari a dû être inscrit dans un espace visiblement trop petit pour lui, ce qui appuie la thèse de l'usurpation.

6. Le haut du corps et le visage du roi ont été brisés. La tête ainsi que la partie du dossier où devait être gravée sa titulature sont détruites. La reine, quant à elle, n'a subi aucune dégradation.

## Satrê

« La fille de Rê. »

Grande épouse royale de Ramsès I<sup>er</sup> (vers 1295-1294).

Mère de Séthi I<sup>er</sup> (1294-1279).

La XIX<sup>e</sup> dynastie s'ouvre sur le règne de Ramsès I<sup>er</sup> (vers 1295-1294), un ancien vizir, général et émissaire royal à l'étranger, à la carrière militaire accomplie. Horemheb (1323-1295), qui n'a pas conçu d'héritier, le désigne comme successeur, même si ce dernier est déjà âgé pour monter sur le trône – il ne règne d'ailleurs que peu de temps. Mais Horemheb ouvre surtout sa succession à une famille déjà constituée : Satrê, la grande épouse royale de Ramsès I<sup>er</sup>, lui a donné un fils qui deviendra Séthi I<sup>er</sup>, lui-même père du futur Ramsès II.

Celle que désigne entre toutes Ramsès I<sup>er</sup> est une dame issue de la noblesse, sans doute d'une famille de militaires. Comme son conjoint, qui l'a épousée alors qu'il n'était encore qu'un courtisan, elle va gravir les échelons de la société très rapidement, jusqu'à devenir « grande épouse royale », « souveraine du Sud et du Nord », « dame du Double-Pays », mais aussi « grand-mère royale », ce qui laisse supposer que son fils Séthi conçoit un héritier à la Couronne alors qu'elle est encore en vie.

Satrê reprend aussi la fonction de « divine épouse » d'Amon, abandonnée depuis des années, et relance cette charge très importante dans laquelle la souveraine incarne auprès du démiurge la déesse Nébet-Hétépet-Iousâas, mais aussi Mout, Tefnout ou Maât. Cette responsabilité cosmique – entretenir l'excitation créatrice d'Amon lors du culte divin journalier – ne pouvait alors être confiée qu'à des femmes de très haut rang.

Mais son époux décède après seulement un ou deux ans de règne, ce qui ne lui laisse pas le temps de terminer les travaux de sa tombe dans la vallée des Rois. Son fils Séthi I<sup>er</sup> monte alors sur le trône et dédie une chapelle à la mémoire de ses parents dans le lieu saint d'Abydos. Très bel hommage d'un fils à sa mère, d'un successeur d'Horus à la déesse favorite des Égyptiens, et à toutes les figures féminines divines, le nouveau roi fait aussi graver ces mots à l'intention de Satrê dans son propre hypogée (KV 17) de la vallée des Rois :

Favorite parfaite quant à ses membres, elle a l'apparence d'Isis.

Quand on l'a vue, on est en adoration, comme on adore la majesté de la dame du ciel.

Elle est celle qui présente Maât tous les jours pour l'Horus taureau puissant qu'elle a enfanté ; mère divine à l'imitation de sa Majesté.

Elle (Isis) a placé ses deux mains en protection, la mettant à l'abri chaque jour.

Celle pour laquelle on fait toute chose qu'elle a ordonnée.

### *Un divin accueil pour la reine défunte*

Satrê ne nous est connue par aucun monument officiel, si ce n'est l'ébauche de sa sépulture dans la vallée des Reines, jamais achevée. Mais les esquisses, tracées en rouge et noir, nous donnent une idée de l'iconographie qui y avait été envisagée. La reine y serait accueillie par un ensemble très complet de divinités : Amset, Douamoutef, Anubis, Maanitef, Irrenfdjesef, Nephtys et Selket, à l'est ; Hâpy, Qebhsenouf, Horus-Khenty-Khety, Khérybaqef, Isis, Neith, Horus l'enfant, à l'ouest. Les

barques du jour et de la nuit lui permettraient d'entreprendre son voyage, à l'image du dieu solaire.

Et Nout, au plafond, la Grande Mère céleste, la protégerait de son corps constellé. Un portrait inachevé, ébauché également en rouge et noir, révèle un noble profil aux lèvres fines et au nez légèrement aquilin.

Ni sa dépouille ni son mobilier funéraire n'ont été retrouvés, emportés et détruits lors des pillages des nécropoles à la fin du Nouvel Empire. Toutefois, son inhumation dans la vallée des Reines, qui fait pendant à la vallée des Rois, ouvre une nouvelle ère pour les femmes de la sphère royale : la « place de Beauté » (*Ta set néferou*) va désormais abriter les hypogées des reines ramessides et de leurs enfants, alors que jusque-là, les souveraines de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, toutes puissantes qu'elles fussent, reposaient dans ceux de leurs époux et gravitaient toujours autour du « soleil » royal.

Créer des tombes féminines plus vastes et individuelles, décorées de représentations divines et d'un programme performatif pour le voyage dans l'au-delà va aussi potentialiser la régénération des défuntes royales et favoriser leur renaissance : ces reines seront davantage reliées au monde divin, comme le démontre la tombe somptueuse de Néfertari, grande épouse royale de Ramsès II, que la virtuosité des couleurs, des décors et des scènes religieuses classe à juste titre parmi les chefs-d'œuvre de l'art égyptien.

#### BIBLIOGRAPHIE

FRANCO, Isabelle, « La tombe de la reine Sathê », *Les Dossiers de l'archéologie*, n° 149-150, Dijon, mai-juin 1990, p. 30-31.

TYLDESLEY, Joyce, *Chronique des reines d'Égypte. Des origines à la mort de Cléopâtre*, Actes Sud, 2008.

Moultouy<sup>1</sup>

« Celle de la déesse Mout. »

Grande épouse royale de Séthi I<sup>er</sup> (1294-1279).

Mère de Ramsès II (1279-1213).

Le roi Séthi I<sup>er</sup> va se marier dans son orbe : Moultouy descend elle aussi d'une famille de militaires issue du Delta. Râia, son père, lieutenant de la charrerie, et Rouia, dite « mère de la mère du roi », apparaissent tous deux, avec leur fille, sur un bloc de grès découvert à Médinet Habou, dans le temple funéraire de Ramsès III.

Durant le règne de son époux, la souveraine est en retrait, ce qui n'augure pas du rôle de premier plan que lui accordera son fils, le grand Ramsès II, qui la vénérera. De son union avec Séthi I<sup>er</sup> naissent une fille, Tia, et un fils, prénommé Ramsès, comme son grand-père. Et peut-être (mais il s'agit là encore d'une hypothèse) une autre princesse, Henoutmirê, qui fera partie de la très longue liste des épouses de Ramsès II.

*Épouse, mère et « supérieure des recluses »*

À Moultouy sont attribués les titres traditionnels des souveraines égyptiennes – « princesse héréditaire », « mère du roi de Haute et Basse-

Égypte », « grande épouse royale, sa bien-aimée », « maîtresse de Haute et Basse-Égypte », « dame des Deux-Terres », « mère du dieu », « grande d'éloges » –, mais aussi certains autres, rituels ceux-là, que l'on retrouve sur une statue provenant de Médinet Habou : « souveraine du harem d'Amon » ou « supérieure des recluses d'Amon », « joueuse de sistres (de Mout chanteuse) d'Hathor, de Nébet-Hétépet », « porteuse du *menat* d'Hathor, d'Horakhty », « celle qui apaise Atoum »... Une titulature typiquement sacerdotale, où l'élément hathorique est prédominant, cette déesse étant associée à la musique, aux chants et à la danse.

La « supérieure des recluses » est en tout cas un personnage important dans les cérémonies des différentes divinités. Cette charge se généralisera dans tous les temples, au Nouvel Empire, face à la multiplication des officiantes sollicitées lors des sorties processionnelles. « La supérieure des recluses est le pendant féminin du “premier prophète” qui s'implante un peu partout à la même époque », précise Michel Gitton.

À la mort de Séthi I<sup>er</sup>, la reine mère va connaître prestige et célébrité : pendant les vingt premières années du règne de son fils Ramsès II, elle exerce son influence politique, diplomatique et religieuse à la Cour. Christian Leblanc tient qu'elle gère même les affaires de l'État lorsque son fils doit quitter l'Égypte pour aller combattre les Hittites, en l'an 5 de son règne, notamment pour mener contre eux la fameuse bataille de Qadesh<sup>2</sup>. On ne s'étonnera pas alors de la présence de Mouttoui à la cérémonie célébrant le traité de paix entre Ramsès et le roi hittite Hattousil III. De surcroît, elle envoie elle-même une missive pour féliciter la reine hittite Poudoukhépa et son époux, à la suite de ce traité. Une mission diplomatique que sa bru, Néfertari, assume elle aussi parfaitement en échangeant des courriers avec ses homologues étrangères. On sait aussi qu'à l'instar d'autres souveraines, comme Ahmès-Néfertari, Mouttoui possède et gère son propre domaine et les terres qui lui sont attachées.

## *Omniprésente aux côtés de Ramsès II*

« Le principe de la famille, de la perpétuation de la lignée, souligne Pierre Tallet, demeure chez Ramsès II, comme chez son père Séthi I<sup>er</sup>, une préoccupation majeure, et la famille royale est régulièrement représentée sur les bas-reliefs des monuments qu'il construit. » Ramsès II va ainsi faire figurer sa mère à de nombreuses reprises sur ses monuments, et pour commencer, dans son « château de millions d'années » de Thèbes-Ouest, le Ramesseum, où elle l'accompagnait jadis sur le colosse de la première cour de ce monument en tout point exceptionnel.

Mais surtout, elle apparaît sous les traits d'une statue en granodiorite de 9 mètres de haut, assise, les mains sur les genoux et placée à la droite d'un autre colosse de son fils ; elle y porte les insignes de sa fonction, dont le *modius* à hautes plumes et la dépouille de vautour<sup>3</sup> – autant de marques honorifiques remarquables.

Hathor règne sur ces décors : Mouttoui, accompagnée de sa bru Néfertari, joue du sistre, instrument lié au culte de la déesse de la musique, mais aussi maîtresse de l'Occident qui accueille les défunts dans son giron. Ramsès, le grand bâtisseur, innove, là encore : il crée au Ramesseum le premier *mammisi* (aujourd'hui ruiné), ce sanctuaire dévolu à la naissance divine du roi et qui connaîtra une belle pérennité dans les temples ptolémaïques, comme à Dendara, Edfou et Philae. Dédié à Mouttoui, ce monument se compose d'un portique percé de deux portes et desservi par deux rampes, donnant sur une cour intérieure péristyle, et, au fond, de deux chapelles à quatre colonnes et de trois petites salles à l'arrière. Les colonnes, à chapiteaux dits « hathoriques » – dont les quatre faces, ornées d'une tête de vache, symbolisent la déesse telle la souveraine des quatre coins du ciel, des quatre points cardinaux, ou Hathor *quadrifons* –, portaient à l'origine le nom de Touy et celui de Néfertari. Un admirable hymne au féminin royal qui régénère et protège le grand souverain.

Tout puissant qu'il soit, le roi s'inscrit dans une tradition ancienne de légitimation par la mère. À Médi-net Habou, une salle consacrée à Mouttoui va reprendre le thème ancien de la théogamie ou naissance divine, que l'on connaissait déjà pour Hatchepsout et Amenhotep III : la souveraine, selon le scénario mythologique consacré, s'unit à Amon-Rê dans l'intimité d'un lit où les « amants » se font face. Sur un autre registre, le prince enfant, futur Ramsès II, est reconnu par son divin père et confié à Hathor, puis allaité et intronisé.

Mouttoui n'a pas non plus été oubliée à Abou Simbel, en Nubie, sur la façade du grand temple de Ramsès II : elle se dresse au pied des colosses nord et sud de son fils, figurant aux côtés de Néfertari, grande épouse royale en titre, et des princesses.

Ainsi, comme Amenhotep III avant lui, l'un des plus grands monarques de l'histoire égyptienne affirme la place légitime de trois générations de femmes réunies autour de lui.

### *Douceur et austérité : deux facettes d'un même visage*

Quelques portraits de Mouttoui nous sont parvenus, qui livrent quelques indications sur ses traits et son apparence : le bouchon de vase canope découvert dans sa tombe, en calcite blanc (musée de Louxor), dépeint une reine à la perruque élaborée et tressée, recouverte de la dépouille de vautour et ceinte d'un diadème végétal à uræus ; ses yeux, autrefois incrustés de pâte de verre, sont étirés vers les tempes ; mais ce sont surtout ses lèvres pleines, affichant un sourire doux et serein, qui nous la rendent si touchante...

Quel contraste avec l'impressionnante (et sombre) statue en granodiorite de 3 mètres de haut – exposée aujourd'hui au Musée grégorien du Vatican et dont la perfection formelle lui valut sans doute d'être rapportée à Rome pour orner les jardins de Salluste, aux côtés des statues de



Ptolémée II, Arsinoé II et Drusilla-Arsinoé, et ce à la demande de Caligula<sup>4</sup> ! Mouttoui est présentée sur cette effigie comme la « mère du roi de Haute et Basse-Égypte, l'Horus "taureau victorieux", le maître des Deux-Terres, Ousermaâtrê Sétepenrê, le maître des couronnes Méryamon Ramsès, doué de vie [soit-il] comme Rê ! », l'« épouse divine », la « grande épouse royale », la « maîtresse des Deux-Terres, Touia »<sup>5</sup>. Souveraine et hiératique, en position de marche, le pied gauche en avant, elle tient un souple sceptre floral et porte le *modius* à uræus, la dépouille de vautour sur une longue perruque qui descend sur les seins, eux-mêmes décorés de rosettes sur chaque mamelon. Mais ce qui étonne dans cette pièce virtuose, c'est l'air maussade qui flotte sur ce visage, accentué par les plis tombants de la bouche... Une expression si particulière qu'elle fait dire aux conservateurs du musée du Vatican que cette statue serait originellement celle de la reine Tiye, épouse d'Amenhotep III, usurpée et réutilisée à la XIX<sup>e</sup> dynastie par Ramsès II, qui l'aurait alors consacrée à sa propre mère... Du côté gauche du pilastre dorsal, on distingue aussi la princesse Henoutmirê, fille de Ramsès II et de Néfertari, qualifiée ici de « fille royale » et d'« épouse royale » – elle épousera en effet son père (voir [chapitre suivant](#)).

Une autre statue en granit noir provenant de Tanis, visible au musée du Caire, arbore quant à elle un visage figé et alourdi par les années<sup>6</sup> : la dépouille de vautour qui recouvre sa tête prend ici toute sa valeur symbolique, car *mout* signifie aussi « mère », comme le confirme l'inscription sur ce monument : « La mère royale qui a enfanté le taureau victorieux Ousermaâtrê Setepenrê ».

Mais Mout est aussi la parèdre d'Amon et l'on n'a pas omis d'indiquer que la souveraine occupait la charge d'épouse du dieu ni qu'elle gère cette institution religieuse durant sa vie<sup>7</sup>.

*La sphinge de la vallée des Reines*

On peut dater la mort de la reine mère de l'an 22 ou 23 du règne de Ramsès II. Sa tombe a été creusée dans la vallée des Reines, avec un sarcophage en granit rose pour abriter sa dépouille et une niche faisant office de fausse porte pour que l'âme de Mouttoui puisse à sa guise passer du monde des morts à celui des vivants. Pillé dans l'Antiquité, cet hypogée n'a révélé que quelques fragments de mobilier funéraire, mais certaines scènes laissent entrevoir la souveraine adorant Rê-Horakhty, ou la montrant encore sous la forme d'une sphinge, allongée sur des piliers (*djed*). Deux symboles réunis et qui, en creux, « parlent » de Mouttoui : la puissance de la chimère et la stabilité osirienne.

#### BIBLIOGRAPHIE

- GITTON, Michel, *Les Divines Épouses de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Besançon, université de Franche-Comté, *Annales littéraires de l'université de Besançon*, n° 306/Les Belles Lettres, 1984 et 1989.
- LEBLANC, Christian, *Reines du Nil au Nouvel Empire*, Bibliothèque des Introuvables, 2010.
- OBSOMER, Claude, *Ramsès II*, Pygmalion, « Les grands pharaons », 2012.
- TALLET, Pierre, *12 reines d'Égypte qui ont changé l'Histoire*, Pygmalion, 2013.
- TYLDESLEY, Joyce, *Chronique des reines d'Égypte. Des origines à la mort de Cléopâtre*, Actes Sud, 2008.
- ZIEGLER, Christiane, *Reines d'Égypte. D'Hétephérès à Cléopâtre*, Somogy Éditions d'Art, 2008.

---

1. Aussi appelée Touia ou Mouty.

2. En 1295 av. J.-C. à Qadesh (près de Homs, en Syrie), les Hittites et les Égyptiens s'affrontèrent, lors de la seule bataille relativement bien connue de la fin de l'âge du bronze. Objet de propagande pharaonique, elle ne fut pourtant qu'une victoire en demi-teinte pour le camp égyptien et son roi Ramsès II.

3. Aujourd'hui à l'état de fragments qui ont été mis au jour lors des fouilles du Ramesseum. Diodore de Sicile, dont on doutait du témoignage jusqu'à cette découverte, atteste cette statue monumentale au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

4. Découverte en 1714 dans les jardins de la vigne Verospi, elle est entrée dans les collections vaticanes en 1839, lors de la création du Musée égyptien de Turin.

5. Traduction Claude Obsomer.

6. Selon Christian Leblanc, cette statue aurait aussi été usurpée à une femme de la sphère royale et daterait en réalité du Moyen Empire. On aurait retouché les traits de l'original pour les adapter à son nouveau modèle.

7. Sur certains monuments alternent les noms Touy et Mouty : ce dernier assimile la reine à la déesse Mout.

## Les grandes épouses royales de Ramsès II

Néfertari-Meryenmout, « la Belle parmi les belles » « l'aimée de Mout ».

Isis-Néféret, « Isis la belle ».

Et les épouses étrangères de Ramsès II.

Néfertari-Meryenmout, « l'aimée de Mout », « la plus belle » : si ces qualificatifs déterminaient en son temps son nom et sa titulature, nous pourrions ajouter qu'elle est encore pour nous Néfertari « l'énigmatique ». Grande épouse royale de Ramsès II, revêtue de nombreux titres et associée à des monuments exceptionnels, cette souveraine au parcours exemplaire et à la renommée immense reste pourtant nimbée de mystère. On ne sait presque rien de ses origines, ni du moment et des conditions de son départ vers l'autre monde. C'est peut-être, d'ailleurs, ce qui fait d'elle un être à part, pour les Anciens comme pour les contemporains ; un personnage à la fois familier et hors de la sphère ordinaire, une reine d'Égypte vouée à une éternité radieuse comme à une postérité historique qui la place au rang des plus grandes figures féminines pharaoniques.

*Un destin lié à celui de Ramsès II*

La renommée et le statut de Néfertari en tant que souveraine sont indissociables des liens qui l'unissent à Ramsès II. En effet, celle-ci est, avant tout et surtout, une reine-épouse, puis une reine mère ; elle n'a pour ainsi dire jamais tenu le rôle de régente. Sa célébrité a ainsi été entièrement déterminée par celle du pharaon le plus illustre de la XIX<sup>e</sup> dynastie. Que resterait-il, en effet, de Néfertari sans les monuments que Ramsès II lui a dédiés, sans la sublime tombe qu'il lui fit construire dans la vallée des Reines, sans les statues la représentant et qui accompagnent l'image glorieuse du pharaon dans de nombreux temples, sans les titres qu'il lui a accordés ? Pour autant, derrière ces hommages pharaoniques, à caractère éminemment politique et religieux, c'est bien la personnalité de la reine qui se dévoile, et l'amour que semble lui porter son époux. Si Ramsès II eut par ailleurs de très nombreuses femmes et concubines qui lui donnèrent beaucoup d'enfants, la place qu'il accorda à Néfertari resta toujours prépondérante. Elle demeura la grande favorite dans le cœur du monarque conquérant.

Néfertari épouse Ramsès II avant même que celui-ci n'accède au trône d'Égypte. La reine appartient vraisemblablement au cercle de la famille royale et les deux adolescents se fréquentent sans doute déjà avant de s'unir officiellement. Est-ce une relation décidée par l'entourage ? Une inclination réciproque ? On ne saurait le dire, tout comme il est presque impossible de connaître les origines de la jeune souveraine. Celle-ci ne possède aucun titre mentionnant une quelconque origine royale ; elle n'apparaît jamais comme « fille de roi » ou « sœur de roi », distinctions pourtant courantes dans la sphère pharaonique.

Néfertari est sans doute issue d'une famille aristocratique connue de la Cour, ce que viennent étayer les titres de « noble dame » ou « très noble dame » qui lui sont parfois attribués. Il est probable également que, pour des raisons politiques, le père de Ramsès II, Séthi I<sup>er</sup>, ait choisi pour son fils héritier les épouses qui accompagneraient son règne. En effet, Néfertari

n'est pas la seule élue de son royal mari : une deuxième, Isis-Néféret, est donnée à Ramsès II, parallèlement à Néfertari, certainement à l'époque de la corégence de Séthi I<sup>er</sup> et de son fils.

Différentes hypothèses ont été émises par les égyptologues au sujet des origines obscures de Néfertari-Meryenmout, dont certaines n'ont pas été retenues par la communauté scientifique (par exemple celle selon laquelle elle serait la sœur du roi). En revanche, un indice permettrait d'apporter un éclairage plus probant à ce sujet : dans sa tombe située dans la vallée des Reines (Thèbes-Ouest) a été découvert, au moment de la fouille du monument en 1904 par la mission italienne, un objet en fritte glaçurée bleu turquoise (probablement un bouton de coffret) en forme de fleur de lotus. Il porte le cartouche du pharaon Aï. Là encore, les indices sont ténus, mais on peut imaginer que Néfertari avait un lien de parenté avec ce dernier et que, pour cette raison, elle souhaitait placer dans sa sépulture un objet lié à cet illustre ancêtre. Était-elle ainsi une petite-fille, ou une nièce, de ce roi ? Il est impossible de le savoir en l'état actuel des connaissances, Aï n'ayant pas laissé de traces très claires de sa descendance, à part celle d'un certain Nakhtmin, premier prophète de Min et haut fonctionnaire sous le règne de Toutânkhamon. Associé à la ville d'Akhmîm, il portait le titre de « fils du roi ».

Néfertari pourrait-elle alors être la fille du généralissime Nakhtmin, lui-même fils de Aï ? Cette hypothèse indiquerait que les origines de la grande épouse royale de Ramsès II se situeraient dans le sud de l'Égypte, et plus précisément à Akhmîm. Si l'on suit ce scénario, il n'y a rien d'étonnant à ce que Mérytamon, une des filles de cette souveraine, ait été elle aussi attachée à cette localité, où elle s'est fait représenter sous forme monumentale, dans le grand temple de Min, à travers un colosse de 7 mètres de hauteur, magnifiquement exécuté.

Le problème que pose le cas Néfertari est finalement révélateur du rapport qu'entretenaient les anciens Égyptiens avec la notion de généalogie,

dans certains contextes du moins. Dans la sphère royale, il est particulièrement surprenant que l'on ait omis de préciser l'ascendance d'un personnage. Était-ce volontaire ? Cet aspect était-il superflu ? Il est possible aussi que, dans le cadre de l'idéologie pharaonique, il n'ait pas toujours été commode de s'affilier à telle ou telle lignée, et que l'importance du roi et sa légitimité aient souvent primé celles des autres membres de la famille royale.

« *La plus belle des femmes vivantes* »

Si les origines de Néfertari sont confuses et qu'elles posent un certain nombre de problèmes aux historiens, les fonctions de la reine pendant le règne de Ramsès II sont, elles, beaucoup plus limpides. En premier lieu, les titres qui lui sont assortis témoignent de ses différentes charges. On trouve, entre autres qualificatifs : « grande de louanges », « grande épouse royale », « grande épouse royale sa bien-aimée », « dame des Deux-Terres », « maîtresse de la Haute et de la Basse-Égypte », « maîtresse de toutes les terres », « celle qui satisfait les dieux », « épouse du dieu vivant », « épouse du taureau victorieux », « douceur d'amour », « dame de grâce », etc. Non exhaustifs, ils exposent les aspects politiques, religieux et sociaux qui déterminent Néfertari : une souveraine qui assiste son époux dans la fonction royale, dirigeant avec lui l'ensemble du pays égyptien ; une reine-prêtresse qui assume des fonctions liturgiques, en tant que première intermédiaire avec le monde divin, à l'instar du roi d'Égypte ; mais aussi un personnage doué de perfection, et qui, sur un plan plus personnel, incarne la « femme parfaite », belle, douce et aimante...

Dans certains textes, Ramsès II fait également part de son attachement à sa reine de cœur, révélant par là même les qualités personnelles de cette dernière : « dame de charme », « riche d'éloges », « belle de visage et douce d'amour », « celle pour qui le soleil brille ». Et dans la tombe de

Néfertari, il n'hésite pas à faire ajouter une déclaration d'amour à son épouse : « Mon amour est unique ; personne ne peut rivaliser avec elle, parce qu'elle est la plus belle des femmes vivantes. Elle a volé mon cœur... »

### *Associée aux affaires du royaume et aux cérémonies*

De la sphère politique, Néfertari n'est pas exclue, bien au contraire. Loin d'être un seul « ornement » ou un trophée royal, elle assume diverses fonctions, qui peuvent être déclinées de la manière suivante : familiales, en tant qu'épouse du roi et mère du roi, diplomatiques et religieuses.

Mais pour mieux comprendre la place qu'a prise Néfertari durant le très long règne de Ramsès II, il faut revenir aux prémices de leur union. De ses deux premiers mariages, Ramsès II aura deux premiers enfants : un fils de Néfertari, dit Amonherounemef (qui deviendra Amonherkhépechef), et une fille d'Isis-Néféret, nommée Bentanat. D'un point de vue historique, c'est sans doute cet enfant mâle qui a joué en faveur de Néfertari, lui accordant prioritairement le titre de « mère du roi », essentiel dans le cadre de l'idéologie pharaonique. Ayant donné naissance au tout premier héritier de Ramsès, elle est, de fait, la principale grande épouse royale, celle qui, dès les premières années du règne de son mari, s'est occupée à ses côtés des affaires du royaume. Elle préside aux funérailles de son beau-père Séthi I<sup>er</sup>, puis elle accompagne Ramsès II dans la région thébaine lors d'un voyage qui vise à renforcer son influence sur la Haute-Égypte.

Au vu des bas-reliefs peints de sa tombe et d'autres statues, on peut facilement imaginer Néfertari lors des cérémonies officielles, parée de ses plus belles – et suggestives – tenues et de ses somptueux bijoux, dans une posture digne et solennelle, marquant par sa présence le prestige de la fonction royale. Ou encore tenant le rôle de conseillère auprès de son époux, lui donnant son avis sur tel chantier, tel personnage, telle entreprise



ou cérémonie. On sait, par exemple, que le couple était en représentation au moment de la fête d'Opet, en l'an 1 du règne de Ramsès II – une manière de s'affilier à la tradition thébaine et au couple divin, Amon et Mout, qui lui est relatif. Dans ce contexte et plus que nulle part ailleurs, Ramsès II et Néfertari apparaissent comme les images terrestres de ces deux divinités, dont leurs noms sont justement tirés : « l'aimé d'Amon » et « l'aimée de Mout ».

Si la souveraine à la beauté sans pareille accompagne son époux dans certains déplacements d'ordre politique, notamment au début du règne, elle réside la plupart du temps dans la résidence royale de Pi-Ramsès (ou Per-Ramsès) dans le Delta (l'actuelle ville de Qantir). Pour Christian Leblanc, c'est notamment pendant la bataille de Qadesh, qui mobilise de nombreux membres de la famille royale, que Néfertari demeure au sein du palais, depuis lequel elle assume seule les responsabilités du royaume – ce qui témoigne de sa carrure politique. Isis-Néféret, quant à elle, semble avoir été choisie pour accompagner le roi à la guerre, occupant alors une fonction secondaire<sup>1</sup>.

C'est dans ce contexte militaire que la place de Néfertari dans les affaires diplomatiques va se révéler. En l'an 5 du règne de Ramsès II, la bataille de Qadesh oppose les royaumes égyptien et hittite. Le combat, qui se termine sur une sorte de *statu quo*, sera le point de départ d'une longue série de traités et d'expéditions punitives, entre les ans 6 et 20 du règne de Ramsès II, aboutissant à la signature d'un traité de paix en l'an 21. C'est précisément à cette occasion que seront échangées des lettres amicales entre les différents membres des deux familles. Néfertari et sa belle-mère Mouttoui (voir [chapitre précédent](#)) engagent ainsi une correspondance avec Poudoukhépa, l'épouse d'Hattousil III. Il semble que la reine hittite ait reçu deux lettres de la part de Néfertari, qui font l'éloge de leur lien fraternel et qui énumèrent les cadeaux envoyés à la famille du camp adverse. Claude Obsomer en donne une traduction<sup>2</sup> :

Ainsi parle Naptera, la grande reine du pays d'Égypte, à Poudoukhépa, la grande reine du pays de Khatti. Pour moi, ta sœur, tout va bien et pour mon pays tout va bien. Pour toi, ma sœur, que tout aille bien et que pour ton pays tout aille bien. [...] Voici que je t'ai envoyé un cadeau comme cadeau de bienvenue pour toi, ma sœur [...].

La dialectique de cet extrait est ici particulièrement intéressante : Néfertari s'adresse à Poudoukhépa comme à une « sœur », d'une manière amicale et chaleureuse, dans un discours simpliste, pour ne pas dire naïf, manière efficace d'instaurer un lien diplomatique entre les homologues royales.

Mais Ramsès II va plus loin encore : sur le modèle de ses prédécesseurs, il contracte un mariage, diplomatique lui aussi – une façon explicite de rappeler les accointances politiques et économiques établies avec les régions voisines. En l'an 34, il épouse donc la fille du roi hittite, qui prend le nom égyptien de Maâthornéférourê.

### *Divine épouse, « mère du dieu », « supérieure des recluses »*

Sur un plan religieux, Néfertari reprend la charge prestigieuse de divine épouse d'Amon. Plusieurs attestations mentionnent cette fonction sur différents objets et monuments : une série de scarabées ; un colosse fragmentaire provenant du temple de Dendara ; sa tombe de la vallée des Reines (QV [Queen Valley] 6), à deux reprises ; au Ramesseum, dans le cadre des fêtes en l'honneur du dieu Min ; ainsi qu'au temple de Louxor, ici encore en lien avec les festivités du dieu ithyphallique<sup>3</sup>. Dans ce type de représentations, Néfertari apparaît le plus souvent sous les traits d'une musicienne, jouant du sistre ou chantant, et d'une danseuse. Une manière d'être associée, à travers ces qualités, à Hathor, déesse de la joie, de l'amour (ou Éros divin), de l'ivresse, qui préside aux festivités en tout genre. À travers la fonction rituelle de divine épouse, il s'agit, on l'a vu, d'éveiller le potentiel sexuel du dieu créateur, afin de réitérer indéfiniment la genèse du monde.

Au temple de Louxor, Néfertari est qualifiée de « supérieure des recluses de l'Horus du palais ». Cette épithète évoque les rituels effectués par les femmes de la Cour en faveur du roi, et que Néfertari semble alors présider. On ignore si cette dernière possède un domaine relatif aux activités liturgiques des épouses du dieu, comme certaines reines antérieures, sur le modèle de la puissante Ahmès-Néfertari. Un monument, cité sur une stèle funéraire du musée de Berlin, pourrait avoir joué cette fonction : le « château de la grande épouse royale Néfertari-aimée-de-Mout ». Mais nous ne possédons pas davantage d'informations à ce sujet. La souveraine a sans doute principalement exercé son rôle de divine épouse à Thèbes, aucun autre indice clair de son activité en dehors de cette région n'ayant été découvert. Il est possible qu'elle se soit déplacée, à certaines occasions, à Akhmîm, où sa fille Mérytamon exerçait elle-même un sacerdoce.

Enfin, le rapport que la souveraine entretient également avec la sphère religieuse est indiqué par son qualificatif de « mère du dieu ». Complémentaire de celle de divine épouse, cette distinction fait de Néfertari la compagne d'Amon, mère d'un fils-roi élevé au rang de divinité. Ces deux systèmes de pensée renvoient au principe théogamique, qui assure au pharaon, né d'une mère divinisée ou époux d'une femme-déesse, une nature divine. En arrière-plan, ce sont les mythes osirien, héliopolitain et thébain qui font retour ici.

*Mère et grande épouse royale :  
deux femmes essentielles au roi*

Dans le *mammisi*<sup>4</sup> édifié par Ramsès II dans l'enceinte du Ramesseum, ce sont précisément ces concepts qui ont été développés. Là, le roi choisit de mettre en exergue sa naissance divine et celle de son fils aîné, Amonherkhépechef, par le biais des deux femmes les plus importantes dans ce contexte : sa mère Mouttouy et sa grande épouse royale Néfertari, de

surcroît mère du premier héritier. Quelques éléments de ce *mammisi*, démantelé tardivement, ont été trouvés dans le temple de Médinet Habou, dont certains sous forme de chapiteaux de colonnes hathoriques aux noms de Mouttouy et Néfertari, illustrant explicitement l'attachement des deux reines à la déesse Hathor (voir [chapitre précédent](#)).

Dans la sphère cultuelle, les monuments les plus représentatifs de la divinisation de Ramsès II, et par là même de son épouse Néfertari, sont sans conteste les époustouflants temples d'Abou Simbel, en Nubie. Édifiés dès le début du règne, ces deux monuments incarnent pleinement la démarche de Ramsès II dans son processus de déification, processus qui nécessite la présence et le statut divin de la grande épouse royale. En effet, l'association des deux temples illustre la complémentarité masculin-féminin à l'œuvre dans la création du monde.

Dans le spéos<sup>5</sup> principal, le souverain est en lien avec trois divinités cosmogoniques : Amon-Rê, Rê-Horakhty et Ptah, représentants des trois principaux centres religieux de l'Égypte (Thèbes, Héliopolis et Memphis). Pharaon y apparaît, sous forme de statue, aux côtés de celles de ces trois dieux, dans la niche du fond du temple, précisément dans l'axe de l'entrée du bâtiment. Cette orientation, à certaines dates précises du calendrier liturgique (21 février et 21 octobre), a pour fonction de laisser la lumière solaire pénétrer jusqu'aux statues, afin de les toucher et de les recharger par l'énergie divine.

### *Le spéos de « Néfertari-Hathor-Mout-Sothis »*

De manière on ne peut plus évidente, Ramsès II s'impose donc ici comme un dieu sur terre, capable, à l'instar des démiurges, de réitérer indéfiniment la genèse du monde. Mais dans ce rôle, il ne peut agir seul. C'est dans cette optique qu'il faut envisager l'édification du second spéos, entièrement consacré à Néfertari. Sur la façade de celui-ci, à proximité des

statues colossales de la reine, les inscriptions la magnifient en rappelant que ce temple est un « monument grandiose, destiné à la grande épouse royale Néfertari, aimée de Mout – c'est pour l'amour qu'elle inspire que Rê se lève –, douée de vie, l'aimée ». La reine y est divinisée, en lien avec les déesses Hathor et Mout, pour finalement s'identifier à Sothis, divinité qui symbolise l'arrivée de la crue du Nil et la fertilité associée, indispensables à la prospérité du Double-Pays.

Parmi les nombreuses scènes ornant les parois des salles intérieures de ce monument élégant, représentant à plusieurs reprises Néfertari face à des divinités (offrandes pour Hathor, Mout, la triade d'Éléphantine, Isis, Thouéris, etc.), trois tableaux doivent être retenus.

Sur la paroi sud-est de la salle hypostyle, à droite de l'entrée, la reine accompagne son royal époux dans la traditionnelle scène de massacre des ennemis. La présence d'une épouse royale à l'arrière de Ramsès, dans une iconographie pourtant classique et courante durant toute l'histoire pharaonique, est exceptionnelle. Elle dénote, une fois encore, la place qui fut celle de Néfertari, l'égale de Ramsès II ; essentielle à l'équilibre de son pouvoir et à l'harmonieuse marche du monde. La souveraine au radieux visage porte ici, comme souvent dans le petit temple d'Abou Simbel, la couronne hathorique surmontée de deux hautes plumes, synthèse des fonctions royales féminines : elle est en lien avec les déesses Hathor et Isis/Sothis, tout en rappelant peut-être le démiurge Min ou Amon, dans une logique de complémentarité. Néfertari, divinisée, conjoint en effet les aspects d'Hathor, la maîtresse de la Nubie et de Sothis (Sirius), symbolisant l'arrivée annuelle de la crue du Nil, qui coïncidait alors avec l'apparition de l'étoile du matin au début de juillet. Sothis-Néfertari, associée en une même entité, pourrait ainsi faire naître le soleil rajeuni. « L'étoile Sothis, ce serait la belle et lumineuse Nofrétari, commente Christiane Desroches-Noblecourt. Le soleil levant, le soleil de l'horizon, Horakhty, Ramsès en jouerait le rôle. Et leur apparition sur la barque symbolisant l'événement, à

l'aube bénie de l'an neuf, ferait jaillir sur ces rives nubiennes, après avoir franchi la deuxième cataracte, le flot porteur d'abondance<sup>6</sup>. »

La deuxième scène, passionnante et singulière, se trouve dans le vestibule ; elle figure le couronnement de Néfertari par les divinités Hathor et Mout, une manière explicite de montrer l'ascendance divine de la fonction royale, une divinisation du principe féminin de surcroît. C'est d'ailleurs l'ensemble du temple consacré à Néfertari qui est animé par ce principe, incluant notamment les concepts de régénération, de naissance/renaissance, de fertilité, etc.

Enfin, dans le sanctuaire, la partie la plus reculée du spéos, qui rend hommage à l'Hathor d'Ibchek (une forme nubienne de la déesse) sous la forme d'une vache sortant de la montagne, Néfertari apparaît divinisée, aux côtés de son époux, qui effectue lui-même le rituel d'encensement et de libation pour le couple. Tous deux trônent, la déesse Néfertari portant sur la tête la dépouille de vautour ainsi que la couronne hathorique surmontée des plumes traditionnelles. Cette iconographie rappelle que la grande épouse royale fut déifiée de son vivant, et non pas seulement de manière posthume – comme ce fut le cas d'Ahmès-Néfertari par exemple.

Le petit temple d'Abou Simbel rappelle beaucoup le monument édifié par Amenhotep III pour son épouse Tiye, à Sedeinga, en Nubie. Cette dernière y était aussi associée au culte d'Hathor, comme Néfertari le sera dans la colline (nubienne, là aussi) d'Ibchek. Des similitudes qui font sens, bien entendu : il est probable que Ramsès II s'est inspiré du pharaon Amenhotep III, pour ses réalisations tout d'abord, mais aussi quant à la relation que le « roi-soleil » entretenait avec son épouse Tiye, à qui il avait accordé une place considérable et dont il avait favorisé le très grand rayonnement. La dimension divine que ce couple avait incarnée, et dont ils étaient encore tous deux auréolés, fut sans doute un modèle pour Ramsès II et Néfertari.

### *Toutes réunies autour du roi*

Les colosses, à l'entrée du petit temple dédié à Hathor et à Néfertari, forment en quelque sorte la synthèse des notions développées de manière plus élaborée à l'intérieur du temple. De part et d'autre de l'entrée, les images de Ramsès II sont mises en évidence ; il arbore la couronne blanche de Haute-Égypte et la double couronne. Le roi est ensuite encadré de deux colosses à l'effigie de Néfertari, parée de la coiffe hathorique et des deux hautes plumes, suivie de nouveau de deux représentations de Ramsès II, en symétrie. Entre les reproductions grandeur nature du couple divin apparaissent les statues des enfants royaux, de petite dimension. Il s'agit des princes Méryatoum, Méryrê, Parêherounemef (ou Rêherounemef) et Amonherkhépechef, et des princesses Hénouttaouy et Mérytamon, associées à leur mère. Outre l'aspect idéologique de leur présence, assurant la régénération du pouvoir royal, cette représentation permet d'attester avec certitude l'existence d'au moins six enfants issus de l'union de Ramsès II et de sa grande épouse royale, dont quatre fils et deux filles. Ici comme nulle part ailleurs, Néfertari s'impose comme l'égale de son époux, les colosses étant tous sensiblement de même hauteur.

### *Une souveraine en (absolue) majesté*

Sur la façade du grand temple d'Abou Simbel, elle encadre, de chaque côté du couloir menant à la porte du spéos, deux des quatre colosses assis de Ramsès II. En revanche, elle est ici de petite taille, couplée à la jambe de son époux, comme il est d'usage dans ce genre de représentations. Pharaon, le mâle créateur, à l'instar du dieu Rê, y inspire le respect et associe à sa gloire sa progéniture, Néfertari et sa mère Mouttouy. Les deux temples d'Abou Simbel, exceptionnels de par leur position géographique originelle, leur exécution et leur valeur idéologique, conceptualisent la teneur du règne de Ramsès II dans ses aspects historique (bataille de Qadesh notamment),

religieux (culte d'Hathor, d'Amon, etc.), territorial et idéologique (divinisation du couple), auxquels Néfertari a pris part activement. Qu'Isis-Néféret, la seconde épouse royale, soit « comme oubliée dans la généalogie familiale que Ramsès avait mise en exergue en façade et à l'intérieur du grand temple d'Abou Simbel », explique Christian Leblanc, demeure une énigme, alors que ses enfants sont représentés autour de leur royal géniteur. L'omniprésence de Néfertari témoigne sans doute de la distinction incommensurable accordée ici à l'épouse préférée, qui, si elle peut être justifiée d'un point de vue personnel de la part de Ramsès II, l'est *a fortiori* d'un point de vue idéologique.

En rapport avec les aspects féminins de la royauté, Néfertari est, d'une tout autre manière, représentée dans une chapelle du Gebel Silsileh consacrée au dieu du Nil, Hâpy, par la famille royale. Sur la paroi nord, Néfertari s'illustre en tant qu'officiante, agitant les sistres, face à trois divinités, Thouéris, Thot et Nout, choisies dans ce contexte pour leur relation avec la crue bienfaisante. Ce site du Gebel Silsileh a été exploité pour ses carrières de grès, notamment dans le cadre de la construction du Ramesseum. Par sa présence en ce lieu, Néfertari, dans sa position de femme/épouse/déesse, assure le culte aux divinités qui, à leur tour, garantiront les dons du Nil, indéfiniment.

Outre ces apparitions exceptionnelles de la reine, la richesse documentaire qui la caractérise se manifeste par le nombre saisissant de statues royales qui la montrent aux côtés de son époux, et parfois d'un prince. Citons, à titre d'exemples : un groupe statuaire provenant de la cachette royale de Karnak<sup>7</sup> ; une statue issue probablement du temple d'Amon et aujourd'hui conservée au Musée égyptien de Turin (n° 1380) ; les colosses des temples de Louxor, de Karnak et du Ramesseum, etc.

D'autres sculptures étaient consacrées à la reine seule, comme le montre un fragment de colosse en calcaire de plus de 2 mètres de haut retrouvé dans le temple de Dendara, et sur lequel des inscriptions précisent sa



fonction de prêtresse d'Amon. Enfin, une statue en calcaire, dont une partie est lacunaire, montre la reine en compagnie de son fils Méryatoum, tandis que sont mentionnées ses qualités de prêtresse, comme chanteuse et joueuse de sistres lors des rituels et festivités ; ce qui donne à cet objet un caractère tout à fait atypique<sup>8</sup>.

Il est toutefois regrettable de constater qu'un nombre important d'objets appartenant à Néfertari ont été endommagés ou ont disparu, ce qui ne permet pas d'obtenir une vision réaliste de la documentation qui la dépeint. D'une manière plus singulière, la souveraine apparaît sur une stèle fragmentaire provenant du village des artisans de Deir el-Médineh, jouant du sistre, face à des personnages qui évoquent le couple divinisé Ahmès-Néfertari et Amenhotep I<sup>er</sup>.

### *Mère de quatre princes héritiers*

Néfertari, nous l'avons vu, a donné naissance à six enfants, auxquels s'ajouteraient deux filles<sup>9</sup>. Sur la façade du petit temple d'Abou Simbel, le couple royal a choisi, quoi qu'il en soit, de représenter quatre princes et deux princesses, ceux pour lesquels le lien de parenté ne peut être remis en doute.

Le fils aîné du couple royal, Amonherkhépechef, né Amonherounemef, voit le jour avant le couronnement de Ramsès II. Dans les inscriptions, il est souvent désigné comme « fils aîné », « héritier présomptif », notamment au Ramesseum et dans les temples de Nubie. Il apparaît également en première position, en toute logique, dans les scènes de procession des enfants royaux. Cette insistance quant à son rang de fils aîné relève du concept de primogéniture et doit assurer, en finalité, le renouvellement du pouvoir pour Ramsès II, sur le modèle du mythe osirien. Même de son vivant, le fait de mettre en avant le prince héritier est une façon pour Ramsès II de légitimer sa propre place sur le trône d'Égypte et la reconduction perpétuelle de ce

dernier. Amonherkhépechef reçoit une éducation militaire, faisant en particulier de lui, à l'âge adulte, un « commandant » et un « généralissime ». Il accompagne son père à la bataille de Qadesh, honneur qui lui est rendu sur un bas-relief du temple de Karnak où il apparaît, avec certains de ses frères, amenant au roi les prisonniers captifs. Il se rend également au bord de la mer Morte pour des expéditions punitives visant à renforcer la présence égyptienne dans cette région. Outre ses fonctions militaires, Amonherkhépechef s'illustre dans le secteur administratif, portant les titres de « dignitaire » et de « scribe royal ». Il exerce sans doute des charges sacerdotales, communes aux enfants royaux, laissant un témoignage de son existence dans le temple de Séthi I<sup>er</sup> à Abydos, centre cultuel favori de son grand-père, qu'il aurait connu dans sa jeunesse.

Mais il semble que, vers l'an 20-21 du règne de son père, au moment de la signature du traité de paix entre Ramsès II et le roi hittite, le prince soit déjà décédé. Amonherkhépechef est inhumé dans la tombe de la vallée des Rois consacrée aux fils de Ramsès II (KV 5), où des vases canopes à son nom ont été retrouvés, ainsi qu'une inscription, dans l'antichambre, le définissant comme le « premier-né ».

Le deuxième fils de Ramsès II et de Néfertari est Parêherounemef, ou Rêherounemef. Lui aussi serait né avant le couronnement de son père. Il est souvent représenté en troisième position dans les théories des princes gravées sur les parois des temples ; place logique quand on sait que Ramsès II a eu un deuxième fils le précédant (baptisé lui aussi Ramsès), de sa seconde épouse Isis-Néféret. Rêherounemef reçoit des titres administratifs, mais ce sont ses fonctions militaires qui dominent : il est le « chef des archers », le « premier aurige de sa Majesté », le « commandant de la charrerie du maître du Double-Pays », etc. Il ne laisse que peu de traces iconographiques et archéologiques, et ne reçoit jamais la mention d'héritier présomptif, ce qui laisse à penser qu'il meurt au cours de la deuxième décennie du règne.

Le troisième fils de Néfertari, et l'avant-dernier de sa lignée, Méryrê, va connaître une moindre notoriété. Enfant lors de la bataille de Qadesh, il assiste néanmoins son père, plus par sa présence, on peut l'imaginer, qu'à travers une quelconque mission militaire... Il ne possède, à notre connaissance, aucun titre ni aucune fonction particuliers. Il est possible que sa mort corresponde au moment de la décoration de la façade du petit temple d'Abou Simbel, puisqu'une épithète le qualifie ici de « fils du roi, Méryrê, renouvelé de vie ». De manière plus sûre, on sait que vers l'an 20 il n'est déjà plus de ce monde, Méryatoum demeurant le seul survivant des quatre fils de Ramsès II et Néfertari.

Le royaume des Deux-Terres n'étant pas pacifié, le prince Méryatoum ne s'est aucunement investi dans la sphère militaire. Il s'engage en revanche dans une longue carrière religieuse d'environ vingt ans, à Héliopolis, en tant que « grand des voyants<sup>10</sup> », « prêtre-ouâb<sup>11</sup> », notamment. Une seule expédition l'amène dans la région du Sinaï, pour surveiller les mines de turquoise sur lesquelles Ramsès II souhaite avoir le contrôle. La statue atypique de Bruxelles, évoquée précédemment, le définit comme « premier des fils encore vivants de sa Majesté », ultime tentative de la part du couple royal de mettre en avant le prince héritier issu de leur descendance. C'est sans doute dans cette optique qu'il faut comprendre l'exécution de cet objet montrant la reine et son dernier fils ; une façon de pérenniser la vie du prince, tout en soulignant sa parenté avec Néfertari. Ramsès II souhaite sûrement, plus que tout, voir monter sur le trône un enfant de sa « favorite », la première et grande épouse royale...

Mais le destin va en décider autrement : Méryatoum ne survit pas, lui non plus, au règne interminable de son père. Il rejoint le royaume d'Osiris vers l'an 46 ou 47 du règne, ou encore 50 ou 52 selon les avis, et est, lui aussi, inhumé dans la tombe des fils de Ramsès II au cœur de la vallée des Rois.

## *Isis-Néféret, l'« autre » grande épouse royale*

Par ordre d'importance dans les épouses royales, c'est Isis-Néféret qui suit Néfertari. Mariée à Ramsès II sans doute peu de temps après l'union de ce dernier avec Néfertari, la seconde épouse enfante la première fille de la famille royale, Bentanat. Pour cette raison, elle va connaître une renommée plus limitée. Nous n'avons pas connaissance de ses origines, mais elle n'est vraisemblablement pas issue de la noblesse, ni de sang royal. Le seul indice qui pourrait attester une quelconque filiation est la présence de deux *ouchebtis* (statuettes de serviteurs du défunt dans l'au-delà) dans la tombe du général Horemheb à Saqqarah, au nom de la « fille du roi, Bentanat ». Au Gebel Silsileh, dans une chapelle édifiée par Horemheb, Isis-Néféret et ses enfants tiennent par ailleurs une place centrale, sur le modèle d'un mémorial familial. Est-ce à dire que la seconde épouse royale présentait des liens de parenté étroits avec Horemheb, le dernier roi de la XVIII<sup>e</sup> dynastie ?

Ce qui est attesté, en revanche, c'est qu'Isis-Néféret est davantage présente dans le nord du pays, où plusieurs de ses fils feront d'ailleurs carrière.

Comme Néfertari, Isis-Néféret partage la vie conjugale de Ramsès II au moins depuis l'an 7 ou 8 du règne de Séthi I<sup>er</sup> ; et comme Néfertari, dès l'intronisation de son mari, elle devient grande épouse royale. Bien que cette reine soit plus discrète que la flamboyante première épouse, elle apparaît à plusieurs reprises comme « souveraine du Sud et du Nord », ou « maîtresse des Deux-Terres », titres qui indiquent que son statut est égal à celui de Néfertari. Quant à ces épithètes louangeuses, elles soulignent son charme et sa merveilleuse fragrance : « celle qui remplit de son parfum la salle de réception du palais », « celle qui égale le pays de Pount par les fards de ses membres ».

Considérée comme une sorte de « doublon » au pouvoir, elle agit dans des contextes différents : occupant certaines fonctions, elle est ainsi prête à

remplacer Néfertari si besoin, et éventuellement à assurer la descendance, au cas où les enfants de la première dame ne pourraient assumer la future mission royale. Durant les deux premières décennies du règne, Néfertari est clairement sur le devant de la scène ; Isis-Néféret, quant à elle, semble absente des festivités religieuses et des événements politiques, tout comme elle est totalement mise à l'écart dans le programme architectural et idéologique des temples d'Abou Simbel. Elle se serait principalement investie dans des activités religieuses, en tant que prêtresse d'Amon. Une statue d'Isis-Néféret en grès schisteux (musée de Bruxelles, I. 5924) la montre dans cette fonction de divine épouse, avec sa perruque tressée surmontée d'un mortier.

À Saqqarah, des fouilles archéologiques menées dans le secteur du Sérapéum<sup>12</sup> permettront peut-être de découvrir un monument associé à Isis-Néféret qui attesterait d'un domaine et d'un temple où elle officiait. En effet, sur un bloc de calcaire provenant de ce site, le nom de la reine est gravé à côté des processions des génies des nomes (régions administratives), position normalement attribuée à celui du souverain.

### *Une princesse et des héritiers mâles*

Après Bentanat, Isis-Néféret met au monde plusieurs fils. Le premier, Ramsès, reçoit des charges administratives et militaires, comme la plupart des descendants du roi. Quelques figurines funéraires à son nom ont été retrouvées au Sérapéum de Memphis, dans le cadre de l'inhumation du taureau Apis, en l'an 16 du règne de Ramsès II. Lorsque, à son tour, il devient héritier du trône, Ramsès (le jeune) est gratifié de lourdes responsabilités politiques et participe à de nombreuses activités civiles, militaires et religieuses. Il serait mort vers l'an 52 et inhumé lui aussi dans la tombe des fils de Ramsès II (KV 5), où sa momie ne fut pourtant pas découverte.

Khâemhouaset, le deuxième fils d'Isis-Néféret, né, comme son frère aîné, pendant la corégence de Séthi I<sup>er</sup> et de Ramsès II, est connu pour son rôle important dans le clergé memphite. Bien qu'il participe à la bataille de Qadesh, et notamment au siège de Dapour, c'est surtout vers une carrière théologique qu'il se dirige. D'abord prêtre-*sem*<sup>13</sup> de Ptah, puis grand prêtre de Ptah, il engage notamment de grands travaux au Sérapéum, y fait construire un temple, réorganise le clergé et se consacre au culte du taureau Apis, l'image vivante du dieu Ptah. Khâemhouaset est aussi connu pour avoir été une sorte d'archéologue et de restaurateur avant l'heure, puisqu'il s'est attaché à restaurer les monuments de ses ancêtres, y compris ceux de l'Ancien Empire, s'imposant ainsi comme protecteur de l'institution royale. Une inscription sur la face sud de la pyramide d'Ounas montre son action de réhabilitation de la mémoire des Anciens. Le prince aura au moins deux fils et une fille, de même que des petits-enfants, dont un certain Hori, à Thèbes, de qui l'on a retrouvé des traces. Il meurt quelques années après son frère Ramsès, vers l'an 55 du règne de son père, et n'aura été héritier présomptif que durant quelques années. Durant la XXVI<sup>e</sup> dynastie, il sera réinhumé dans la nécropole des Apis, où figuraient de nombreux et beaux objets inscrits à son nom (*ouchebtis*, bijoux, amulettes et masque doré).

Mérenptah est le dernier – et non le moindre – des fils d'Isis-Néféret. Né après le couronnement de Ramsès II, il entreprend, entre l'an 15 et l'an 20 du règne de son père, une expédition en Nubie pour soutenir le vice-roi Iouny, qui réprime la révolte en cours. Le prince épouse une certaine Isis-Néféret II, qui est peut-être l'une de ses sœurs, et avec qui il va engendrer deux enfants, Mérenptah et Séthi-Mérenptah (voir [chapitre suivant](#)). Il s'épanouit plutôt dans la sphère administrative, et exerce surtout ses fonctions dans la région du Delta et au nord du pays, notamment à Pi-Ramsès. Découvert dans cette ville, un scarabée en stéatite le désigne comme l'« héritier de Geb », titre réservé généralement au roi d'Égypte. Quelques objets attestent son rôle dans la prêtrise, ainsi un bloc venant

d'Athribis, sur lequel il apparaît comme celui « qui satisfait les dieux » (musée du Caire, JE 32009), épithète là encore plutôt attribuée au pharaon ou à la reine.

Ramsès II vieillissant, Mérenptah, dans sa position de fils héritier, est propulsé sur le devant de la scène. Il préside de nombreuses cérémonies religieuses et reçoit, à ce titre, les qualificatifs éminents de « père divin », voire de « père divin aimé du dieu ».

C'est finalement à lui que revient la succession au trône du royaume des Deux-Terres, après le très long et illustre règne de Ramsès II. Celui-ci meurt vers l'an 67 et son héritier a alors une soixantaine d'années ; ce n'est plus un jeune prince ! Mérenptah règne une dizaine d'années, une durée insignifiante face à la longévité de son père, mais suffisante pour lui valoir d'être enterré dans une splendide sépulture (KV 8), creusée dans la vallée des Rois, au sud de celle de Ramsès II (KV 7)<sup>14</sup>.

En revanche, on ignore où se situe la tombe de sa mère, Isis-Néféret, ainsi que le contexte de sa disparition. Peut-être faut-il chercher le monument au sein de la nécropole memphite, dans le nord de l'Égypte, région où la reine et ses fils obtinrent le plus de faveurs, et d'où elle était peut-être originaire.

À travers ce regard porté sur le règne d'Isis-Néféret, la complémentarité des deux épouses royales saute aux yeux. Néfertari, originaire du Sud et principalement active dans la région thébaine, et Isis-Néféret, peut-être originaire du Nord et surtout présente à Memphis et dans le Delta, pourraient bien incarner les deux grands territoires du royaume, Nord et Sud réunifiés, telles les déesses Ouadjet et Nekhbet, protectrices de la royauté solaire, tout comme les deux reines entouraient et assistaient le pharaon, sur les plans humain, religieux, politique et territorial.

*Et des épouses étrangères...*

Ramsès II ne s'est pas contenté d'un seul mariage diplomatique : il en a contracté au moins quatre. Avant d'épouser Maâthornéférourê, la fille du roi hittite dont nous avons déjà parlé, il s'était semble-t-il déjà uni à deux épouses étrangères : une fille du roi babylonien et une princesse du roi de Zoulabi. D'une manière générale, ces mariages diplomatiques ont pour but de préserver des relations cordiales avec les régions avoisinantes, dans une période d'échanges économiques et de migrations humaines importants, bénéfiques aux différents royaumes. Après la bataille de Qadesh, Ramsès II entend renforcer les liens de l'Égypte avec l'Empire hittite, ce qui explique sa volonté d'épouser non pas une seule princesse hittite, mais deux. Après son union avec Maâthornéférourê, il se marie avec une seconde fille d'Hattousil III vers l'an 40-42. Pour la plupart d'entre elles, la vie au royaume égyptien se résume à leur présence au sein du harem, où elles s'intègrent à la vie de la Cour et où elles s'occupent de tâches religieuses et familiales. Elles n'ont en ce sens quasiment pas de vie publique, comparativement aux épouses royales égyptiennes, qui participent aux affaires politiques de l'État. Seule Maâthornéférourê aurait obtenu ce privilège, pour un temps du moins. Son mariage avec Ramsès II a, par exemple, été proclamé officiellement en l'an 34, ce qui la distingue des autres épouses étrangères et montre que le souverain a l'intention claire de l'intégrer à la vie publique. Elle donne probablement naissance à une fille à la résidence royale de Pi-Ramsès (ou Per-Ramsès), peut-être une certaine Néferourê. Après l'érection, en l'an 35, d'une stèle de « bénédiction de Ptah et Soutekh » dans le grand temple d'Abou Simbel, la plus éminente des princesses étrangères ne laisse que peu de traces de son existence... Sa mémoire a néanmoins subsisté grâce à la « légende de Bakhtan », inscrite sur la stèle de Bentresh<sup>15</sup>.

Ramsès a ainsi eu, durant son règne incroyablement long, de nombreuses épouses, certaines prépondérantes et d'autres secondaires, qui toutes ont tenu un rôle finalement identique aux yeux de leur époux et de



l'idéologie qui caractérisait son règne : celui de confirmer la légitimité pharaonique et de garantir le renouvellement de la fonction royale. L'immense progéniture de Ramsès II jouait précisément le même rôle. Avec au moins une centaine d'enfants à son nom, et un grand nombre de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants, le pharaon était certain de garantir la transmission générationnelle, indispensable à l'avenir politique de son pays, mais également nécessaire à sa propre régénération.

### *Le cas Néfertari : une place d'exception*

Au cœur de cette vaste constellation familiale, comment la première et grande épouse royale Néfertari se situe-t-elle ? Si notre regard contemporain est inévitablement très éloigné des conceptions égyptiennes, il est passionnant de se demander, à une échelle plus humaine, ce que pouvait bien ressentir une reine comme cette femme illustre, dans une telle situation... Les traces archéologiques ne peuvent en aucun cas révéler la dimension psychologique des rois et reines d'Égypte, et le cas de Néfertari est tout à fait symptomatique de cette mainmise idéologique de l'institution monarchique qui a figé la mémoire sans vraiment nous renseigner sur les aspects émotionnels, sentimentaux, personnels ou encore matériels relatifs aux individus.

Quelle est la vie réelle des reines à la cour de Ramsès II ? Sont-elles heureuses ? Souffrent-elles de rivalités avec les autres femmes du royaume ? Ramsès II entretient-il des rapports amicaux, sentimentaux, voire charnels avec toutes ses épouses ? Noue-t-il des liens, même épisodiques, avec ses nombreux enfants ? De même, les conditions de vie n'étaient certainement pas aussi faciles qu'on veut bien le croire ; les décès prématurés des reines et des enfants royaux sont là pour nous le rappeler. Les monuments et objets pharaoniques nous obligent à « lire entre les lignes »... Ainsi, derrière les nombreuses manifestations à l'égard de sa

première épouse, qui lui a sans doute été imposée au départ, on peut deviner l'affection particulière que Ramsès II porte à Néfertari, peut-être une sorte d'amour de jeunesse disparu trop vite...

La reine serait décédée vers l'an 26 du règne. Ramsès II a alors environ 50 ans. Bien que de nombreux égyptologues avancent que la reine serait tombée malade assez jeune, sans preuves à l'appui, les raisons de sa disparition restent bel et bien inconnues. La dernière attestation de Néfertari dans son rôle de grande épouse royale figure sur une stèle du vice-roi nubien Heqanakht, objet réalisé concomitamment à l'inauguration des temples d'Abou Simbel. Si aucun document ne montre que la reine était présente lors de ce moment fondateur, cela ne signifie pas pour autant qu'elle était déjà morte. Il est possible que, pour une raison qui nous échappe encore, Néfertari ne se soit pas déplacée jusqu'en Nubie pour la consécration des monuments, dont l'un lui était entièrement dévolu.

Période tragique au royaume des Deux-Terres, le départ de la première dame suit de près celui de la reine Mouttouy et de plusieurs princes. Mais Ramsès II a assuré ses arrières. Aussi importants que les temples à vocation cultuelle, les tombes des reines et des enfants royaux ont été préparées avec le plus grand soin dès les premières années de son long règne. Dans la vallée des Reines, celle de Néfertari, creusée au bas du versant nord de l'oued principal, a laissé une trace indélébile. Joyau de la peinture égyptienne du Nouvel Empire, la demeure d'éternité de la gracieuse souveraine, dernier vestige de sa destinée royale, est l'un des monuments les plus somptueux, les plus emblématiques de l'histoire égyptienne.

### « Chapelle Sixtine » pharaonique

Cette sépulture, construite sur deux niveaux, répond à un plan original, représentatif des conceptions pharaoniques de la renaissance<sup>16</sup>. Son programme iconographique et rituel en fait un exemple unique pour une

souveraine d'Égypte. Au premier niveau, la tombe se compose d'une antichambre, reliée à un vestibule et à une petite pièce annexe. Cette partie de la tombe est associée à Akhet, l'horizon, une zone liminale à partir de laquelle la défunte peut quitter le monde souterrain, sur le modèle du dieu Rê qui plonge dans le monde inférieur la nuit et poursuit sa course céleste le jour. Aussi le parcours de la reine dans son hypogée suit-il précisément ces deux axes : elle s'enfonce dans les profondeurs de la terre, s'intégrant au domaine osirien, puis entame sa renaissance solaire, pour enfin renaître au jour levant et poursuivre quotidiennement son cheminement auprès du soleil, Rê. Accueillie par Osiris et Anubis dans l'antichambre, la reine défunte peut progresser par une descenderie vers le niveau inférieur, celui qui intègre la grande chambre funéraire, complétée de trois annexes. Cette zone est identifiée au monde souterrain, la *Douat*, le royaume des morts sur lequel règne Osiris. Le programme iconographique de la tombe, original à bien des égards, joue ainsi un rôle précis : il doit favoriser l'entrée de la reine dans l'inframonde et la revitaliser, afin qu'elle puisse sortir de sa tombe.

Car il s'agit sur ces murs de représenter les pérégrinations de Néfertari dans le monde souterrain, domaine inconnu et parsemé de dangers, où elle va faire face à des obstacles à franchir et devoir opérer un certain nombre de transformations afin d'intégrer le royaume d'Osiris. Pour cela, Néfertari est représentée face à plusieurs divinités censées l'aider dans ses tribulations, en particulier Selket, Hathor, Ptah ou encore Neith. Elle doit aussi passer les portes des chapitres 144 et 146 du *Livre des morts*, inscrits sur les parois de la salle du sarcophage, pour enfin rejoindre sur la paroi du fond Osiris, Hathor et Anubis, ces représentants du domaine des morts auquel la reine peut s'associer. Néfertari remonte ensuite, en sens inverse, vers l'entrée de la tombe, d'où elle pourra « sortir au jour », tel un nouveau soleil.

Dans la partie supérieure de l'édifice, ce sont cette fois des images de la renaissance solaire qui sont privilégiées, comme, dans la chambre annexe, cette scène exceptionnelle montrant les déesses Isis et Nephthys encadrant le dieu réunifié Osiris-Rê sous forme criocéphale<sup>17</sup>. Dans l'antichambre, on peut également observer Néfertari sous sa forme d'oiseau-*ba* – aspect mobile du défunt, apte à quitter la tombe le jour pour voyager avec le dieu solaire. Cette image est tirée du chapitre 17 du *Livre des morts*, constitué de formules rituelles richement illustrées, normalement inscrites sur papyrus et pour lesquelles les tombes constituent parfois, comme c'est le cas ici, de véritables « livres pétrifiés ». Synthèse de l'ensemble du programme décoratif de la tombe QV 66, le soffite de la porte d'entrée montre le disque solaire qui émerge de l'horizon oriental, symbolisant la solarisation de la reine et la finalité du parcours, qui n'est autre qu'un nouveau départ, l'accès à une vie *augmentée*.

Dans sa « demeure d'éternité », Néfertari est représentée au paroxysme de sa beauté et de sa dignité : avec ses chairs rouges, prérogative divine, elle est le plus souvent vêtue d'une longue robe transparente et plissée en lin, nouée à l'avant, et laissant entrevoir ses formes gracieuses. Elle porte une perruque coiffée de la dépouille de vautour, surmontée des deux hautes plumes encadrant le disque solaire, symbole de sa fonction de prêtresse. Dans la chambre funéraire, au cœur du monument et du cosmos, quatre piliers portant le plafond assimilé à la voûte céleste encerclaient jadis le sarcophage de granit rose.

### *Masculin et féminin pour garantir sa renaissance*

Puisque dans cet hypogée Ramsès II n'est jamais représenté, de quelle façon une femme de la sphère royale peut-elle être régénérée à travers sa tombe ? Les travaux de Heather Lee McCarty<sup>18</sup> indiquent que, pour cela, Néfertari doit devenir à la fois mâle et femelle – d'où l'absence de son

époux ici. Grâce à cette « fluidité de genre », elle pourra alors être assimilée à la fois à Osiris et au dieu solaire : dans ce processus, *via* un mode sexuel de régénération, elle garantira sa renaissance. De cette manière, les dimensions féminine *et* masculine de la reine pourront interagir, grâce aux représentations de sa tombe et au rituel qui s’y rattache, tout cela pour le devenir de la défunte, renouvelé indéfiniment. Les images les plus emblématiques de ce processus sont incarnées par les grands piliers-*djed* qui ornent les quatre colonnes de la chambre sépulcrale de Néfertari. Outre leur identification aux quatre étais du ciel, ces symboles éminents du dieu Osiris représenteraient la reine sous sa forme masculine. Cette assimilation permettrait à Néfertari de s’auto-engendrer, sa puissance féminine s’alliant ici avec celle du dieu de la fertilité chthonienne. Quant au sarcophage de la reine, placé au centre de la chambre et de ces quatre piliers osiriens, il accueillerait et protégerait, tel le ventre maternel, la gestation de la défunte.

De même, dans la pièce contiguë au vestibule d’entrée connecté à l’antichambre, la représentation de la forme syncrétique du dieu Rê-Osiris, sous les traits d’un bélier portant le disque solaire, peut être envisagée comme un outil de transformation pour la reine, qui se charge du potentiel masculin, solaire et chthonien, afin d’assurer sa propre régénération. Nous serions ici face à l’interaction des images à dimension féminine de la reine et de celles des dieux masculins avec leur caractère cosmogonique, ce qui permettrait à Néfertari d’activer sa résurrection. Signalons que la fluidité du genre, dans le contexte funéraire, ne fonctionne pas que dans un sens : les divinités masculines intègrent également en elles une partie féminine (et inversement).

Néfertari, qui activerait tour à tour sa dimension féminine et sa dimension masculine, rencontrerait des dieux qui en feraient tout autant. Ce processus complexe renvoie à la création du monde, référent invariable dans la théologie pharaonique, envisagée à travers une complémentarité

masculin-féminin, elle-même intrinsèque au démiurge, dont la nature est foncièrement androgyne.

### *Les genoux d'une « grande femme »*

Les pillages de la fin de l'époque ramesside<sup>19</sup> n'ont malheureusement pas permis de découvrir le trésor de la reine, qui devait pourtant être à la hauteur de son existence terrestre.

De sa momie, seuls les genoux ont été épargnés, retrouvés au moment de la découverte de la tombe par la mission italienne menée en 1904 par Ernesto Schiaparelli, avec quelques menus objets : une paire de sandales en corde, des bijoux, trente-quatre *ouchebtis* de bois, des jarres, des textiles, des meubles cassés, des fragments de statues en bois. L'examen des restes humains découverts dans la tombe de Néfertari et leur passage aux rayons X semblent confirmer une sclérose, ce qui laisserait penser que la reine avait plus de 40 ans à sa mort. Une maladie des os a aussi été détectée – l'ostéoarthrose –, qui correspondrait à la vie d'une personne de haut rang, les souveraines ne pratiquant que peu d'exercices physiques. La reconstruction anthropométrique à partir des genoux découverts laisse penser que Néfertari devait mesurer entre 1,65 et 1,68 mètre, ce que corrobore l'étude des sandales : cette femme était donc aussi grande que la majorité des hommes de son époque.

Les scientifiques avancent le scénario suivant : Néfertari, morte entre 40 et 50 ans, a été momifiée puis inhumée dans des cercueils de bois, eux-mêmes placés dans un sarcophage de pierre à son nom, dans la tombe QV 66. Les pillards ont brisé le sarcophage, extrait le corps des cercueils et démembré la momie pour en retirer les bijoux précieux, jetant les restes au sol. Le mobilier de valeur a été emporté et seuls les objets en bois, en argile ou en pierre ont été abandonnés. Dans la confusion, quelques bijoux funéraires ont été laissés sur place. Plus tard, des infiltrations d'eau ont

gravement endommagé la tombe, laissant une couche de débris sur le mobilier originel. Ce qui reste du couvercle de son sarcophage est aujourd'hui au musée de Turin (inv. NS. 5153). Protégeant autrefois le corps très précieux de la grande épouse royale, il rendait hommage, par les inscriptions qui le couvraient, à son statut exceptionnel, notamment par l'emploi du titre d'« héritier de Geb », épithète normalement réservée au pharaon. Et sur ce fragment de granit rose, on devine encore quelques lignes d'une prière adressée par l'épouse favorite de Ramsès II à la déesse Nout, qui devait protéger sa royale dépouille de ses ailes déployées :

Descends, mère Nout, étends-toi sur mon corps afin que tu puisses me placer entre les étoiles éternelles qui sont en toi, et que je ne meure pas !

Et Nout de répondre :

Je m'étends sur le corps de ma fille, l'Osiris, la grande épouse royale, maîtresse des Deux-Terres, Néfertari aimée de Mout, juste de voix, dans le nom même de Nout, Rê lui-même t'a purifiée. Ta mère Nout se réjouira de te conduire vers l'horizon, tu es juste de voix auprès du grand dieu<sup>20</sup>.

Reine sur terre, reine dans l'au-delà, Néfertari-Meryenmout restera à jamais « soleil d'Égypte », au rayonnement pluriséculaire et universel, elle, « la princesse, riche de louanges, maîtresse de grâce, la très aimée qui porte la couronne, la chanteuse au beau visage, la glorieuse aux deux plumes, la plus grande dans le gynécée du seigneur du palais ; la grande favorite, aux mains pures quand elle agite les deux sistres pour réjouir son père Amon, grande d'amour avec le bandeau, au visage agréable, celle qui réjouit par ce qui sort de sa bouche ; on vit d'entendre sa voix ; toute belle chose advient selon son cœur ».

## BIBLIOGRAPHIE

- LEBLANC, Christian, « Henout-Taouy et la tombe n° 73 de la vallée des Reines », *Bifao*, 86, 1986, p. 203-226.
- , « L'identification de la tombe de Henout-mi-rê, fille de Ramsès II et grande épouse royale », *Bifao*, 88, 1988, p. 131-146.
- , « Architecture et évolution chronologique des tombes de la vallée des Reines », *Bifao*, 89, 1989, p. 227-247.
- , « Isis-Nofret, grande épouse de Ramsès II, la reine, sa famille et Nofretari », *Bifao*, 93, 1993, p. 313-333.
- , *Néfertari, « l'Aimée de Mout ». Épouses, filles et fils de Ramsès II*, Éditions du Rocher, 1999.
- , *Reines du Nil au Nouvel Empire*, Bibliothèque des Introuvables, 2010.
- OBSOMER, Claude, *Ramsès II*, Pygmalion, « Les grands pharaons », 2012.
- TYLDESLEY, Joyce, *Chronique des reines d'Égypte. Des origines à la mort de Cléopâtre*, Actes Sud, 2008.
- ZIEGLER, Christiane, *Reines d'Égypte. D'Hétephérès à Cléopâtre*, Somogy Éditions d'Art, 2008.

---

1. Avant la bataille de Qadesh, Ramsès II demande à son fils aîné d'éloigner les femmes et les enfants de son harem d'escorte par crainte de les exposer, preuve qu'ils faisaient partie de sa suite.

2. Voir Claude Obsomer, *Ramsès II*, Pygmalion, « Les grands pharaons », 2012, p. 203-204.

3. Pour le détail des attestations, voir Christian Leblanc, *Néfertari, « l'Aimée de Mout ». Épouses, filles et fils de Ramsès II*, Éditions du Rocher, 1999, p. 32-45, et Claude Obsomer, *Ramsès II*, *op. cit.*, p. 235-239.

4. Sanctuaire où étaient joués les mystères de la naissance divine.

5. Temple creusé dans la roche.

6. Christiane Desroches-Noblecourt, *Le Secret des temples de Nubie*, Paris, Stock, 1999.

7. Cette statue est conservée au musée du Caire sous le numéro JE 37337. Elle montre une reine accompagnée d'un prince, mais son état fragmentaire ne permet pas d'identifier avec assurance Néfertari et son fils aîné. Cependant, compte tenu du style et du contenu des inscriptions, certains égyptologues, comme Christian Leblanc, l'attribuent à la première épouse de Ramsès II.



8. Statue conservée au musée de Bruxelles (E 2459).
9. Christian Leblanc soutient cette hypothèse : cf. *Néfertari, « l'Aimée de Mout »*, op. cit., p. 208.
10. Grand prêtre d'Héliopolis.
11. Prêtres-*ouâb*, littéralement « prêtres purs », car la propreté corporelle était attachée à leur charge. Ainsi devaient-ils se raser la tête : « Ils se coupent tous les deux jours tous les poils, précise l'historien grec Hérodote, et deux fois par jour et deux fois par nuit, ils se baignent dans l'eau froide. » Ces prêtres devaient de plus veiller à la pureté des offrandes du temple.
12. Nécropole antique consacrée au taureau sacré Apis, située au nord du complexe funéraire de Djoser, à Saqqarah, en Basse-Égypte.
13. Prêtre-*sem* ou prêtre funéraire revêtu d'une peau de félin, il officie lors du rite dit de l'« ouverture de la bouche », qui permet de rendre l'usage de ses cinq sens au corps momifié, afin que le défunt puisse gagner l'au-delà avec tous ses moyens retrouvés.
14. La momie de Mérenptah, préservée des pillages et cachée dans la tombe d'Amenhotep II, est aujourd'hui visible au musée du Caire.
15. Récit populaire, mêlant merveilleux oriental et trame historique, qui relate la guérison miraculeuse de la princesse hittite Bentresh, de la cour de Bakhtan, grâce à la statue du dieu Khonsou-dans-Thèbes envoyée par son beau-frère Ramsès II (musée du Louvre, Paris, stèle C 284).
16. C'est-à-dire le voyage dans l'au-delà du défunt ou de la défunte, leur jugement devant le tribunal d'Osiris et une fois déclaré(e) « juste de voix », l'assurance de leur immortalité. Ainsi, celui ou celle qui était mort(e) pouvait-il connaître une « nouvelle naissance ».
17. À tête de bélier.
18. « The Osiris Nefertari : a Case of Decorum, Gender and Regeneration », *JARCE*, vol. 39, 2002, p. 173-195.
19. La fin de l'époque ramesside, vers 1069 av. J.-C., met un terme au Nouvel Empire.
20. Traduction Anna Maria Donadoni Roveri.

## Les filles-épouses de Ramsès II

Mérytamon, « l'aimée d'Amon ».  
Hénouttaouy, « la souveraine des Deux-Terres ».  
Bentanat, « la fille de la déesse Anat ».  
Nebettaouy, « la maîtresse des Deux-Terres ».  
Hénoutmirê, « la souveraine qui est pareille à Rê ».

Tel le prolongement de Néfertari et d'Isis-Néféret, d'autres épouses – outre celles du harem très peuplé du roi, issues de la famille – vont enrichir la souveraineté de Ramsès II, au premier rang desquelles... ses propres filles, issues de ses unions avec les deux grandes épouses royales.

Pour bien saisir la teneur de ces mariages incestueux, qui n'ont pourtant pas leur place dans la société civile égyptienne, il faut les replacer dans leur contexte, non seulement politique, mais rituel. Ramsès II, en multipliant ses épouses, même parmi sa progéniture, souhaite recréer les conditions cosmogoniques de la « première fois ». De ce point de vue, le pharaon s'impose comme le démiurge qui, pour engendrer le monde, exige l'énergie féminine, celle qui alimentera son potentiel sexuel. Les épouses d'Amon jouaient d'ailleurs précisément ce rôle. Ramsès II, en épousant plusieurs reines-prêtresses, ses filles de surcroît, confirme son appartenance au monde divin et réitère l'œuvre cosmogonique, dont la royauté pharaonique

se réclame. Par là même, la nature pharaonique et divine de Ramsès II se trouve légitimée.

### *Mérytamon, divine épouse et prêtresse d'Hathor*

Néfertari a mis au monde deux princesses, qui ne seront pas moins importantes que leurs frères. Mérytamon est la fille aînée de Néfertari, mais la seconde fille de Ramsès II, née après Bentanat, l'enfant d'Isis-Néféret. Comme certains de ses frères, elle a certainement vu le jour avant le couronnement de son père. Sa renommée découle de la mise au jour de deux objets exceptionnels lui appartenant. Le premier est un buste en calcaire blanc trouvé dans le temple de Ramsès II, et resté longtemps anonyme faute d'inscriptions, jusqu'à la découverte, à Akhmîm, du colosse de la princesse, de près de 7 mètres de haut. Ce dernier a finalement permis d'attribuer le buste de la « reine blanche » à Mérytamon. Sur cette statue, aujourd'hui conservée au musée du Caire, la princesse affiche des traits juvéniles d'une grande finesse ; son visage est surmonté d'une lourde perruque à mèches torsadées, agrémentée d'un mortier (*modius*) orné de cobras surmontés du disque solaire. Mérytamon porte dans sa main gauche le *menat*, symbole du culte hathorique. Cette représentation corrobore les fonctions sacerdotales de la princesse, précisées d'ailleurs dans l'inscription du pilier dorsal, qui énumère entre autres celles de « supérieure des recluses d'Amon », de « joueuse de sistre de la déesse Mout », de « danseuse d'Horus », et de « joueuse de *menat* pour Hathor ». Mérytamon exerce par ailleurs des offices religieux à Akhmîm, au sein du clergé d'Amon, ou encore à Louxor, où elle est vraisemblablement chanteuse d'Amon, autrement dit divine épouse, sur les traces de sa mère Néfertari.

La destinée de la princesse sera sans conteste l'une des plus illustres parmi les filles de Ramsès II, qui choisit d'en faire son épouse, vers l'an 24 ou 26 de son règne. C'est à ce moment, semble-t-il, que le roi fait ériger,

dans le grand temple de Tanis, un colosse où il est figuré en compagnie de sa fille, fraîchement mariée. De même, à Louxor, la princesse apparaît sur deux statues colossales aux côtés de son père avec la mention « la fille du roi, l'épouse du roi, Mérytamon, vivante ! ». Un seul document la promeut au rang de grande épouse royale, une stèle de Deir el-Médineh (musée du Louvre, C 315).

Aucune ascendance n'est attestée pour elle, peut-être en raison de ses priorités sacerdotales. Mérytamon sera enterrée telle une souveraine, dans une tombe de la vallée des Reines (QV 68). Elle y est citée notamment comme « fille du roi », « épouse royale », « grande épouse royale », « maîtresse des Deux-Terres ». Au centre de la chambre funéraire, un sarcophage de granit rose, sur le modèle de celui appartenant à Néfertari, enfermait le corps de la princesse élue au rang de reine, lequel n'a pas été retrouvé.

### *Hénouttaouy, aimée de son père*

La dernière fille attribuée avec certitude à Néfertari, Hénouttaouy, serait née vers la fin de la corégence de Ramsès II et de son prédécesseur, ou un peu après le couronnement du nouveau pharaon. La princesse aurait reçu une éducation religieuse et grandi au harem, pour finalement quitter ce monde prématurément, dans sa prime jeunesse. Dans sa tombe de la vallée des Reines (QV 73), elle est qualifiée de « fille du roi qu'il aime » et de « grande épouse royale », mais on ne possède aucune autre preuve de ce statut. Comme pour beaucoup de monuments de ce type, la tombe n'a laissé que quelques traces de mobilier funéraire, en raison des pillages de sépultures, fréquents à la fin de la période ramesside et postérieurement.

Le cas d'Hénouttaouy pose la question de la réalité tangible des mariages contractés entre Ramsès II et ses filles. Elle n'apparaît nulle part en tant qu'épouse royale, sinon dans sa tombe. Cela signifie-t-il que le

pharaon souhaitait s'unir à la princesse au moment de sa mort, pour augmenter encore son « potentiel créateur », et garantir en même temps la renaissance de sa fille aimée ?

### *Bentanat, Nebettaouy, les filles d'Isis-Néféret*

Son nom évoque le culte des divinités asiatiques, courant à cette époque en Égypte, en l'occurrence celui de la déesse Anat. Avant son mariage avec le roi, Bentanat, la « fille d'Anat », est qualifiée de « princesse », de « grande favorite », de « noble dame ». Comme bon nombre de ses sœurs et comme sa mère, Bentanat exerce des fonctions de prêtresse, notamment en tant que « supérieure des recluses d'Amon ». Elle épouse Ramsès II sans doute avant la mort de Néfertari, et c'est après cet événement qu'elle acquiert le statut de grande épouse royale. Sur le troisième pilier sud de la salle du grand temple d'Abou Simbel, elle est mentionnée comme la « fille royale » et l'« épouse royale », tandis qu'au niveau de la façade, elle est juste « fille royale », mais porte néanmoins la dépouille de vautour sur la tête – la couronne des reines.

Qu'elle soit épouse ou grande épouse, l'importance de Bentanat aux yeux de Ramsès II est suggérée par le grand nombre de colosses à l'effigie royale aux côtés desquels elle apparaît en petite dimension. Elle est, sous cet aspect, présente à Louxor, Memphis, Pi-Ramsès, Karnak, Tanis, Akhmîm, ou encore à Ouadi es-Seboua. On ne connaît pas exactement le moment de son décès, mais il est vraisemblable qu'elle ait survécu à Ramsès II et connu le début du règne de son frère Mérenptah. Elle est d'ailleurs, à Louxor, figurée sur un relief d'une statue de ce dernier, qui montre le lien spécial qui les unissait.

Sa tombe (QV 71), de plan similaire à celle de Mérytamon et située juste à côté de celle-ci, contient un élément intéressant. En effet, une fille y est mentionnée, anonyme, mais présentée comme la « fille du roi,

engendrée par lui », ce qui ne laisse aucun doute sur sa parenté directe avec Ramsès II : avec Bentanat, sa propre fille, l'illustre grand monarque avait conçu une énième descendante...

Sur Nebettaouy, les témoignages sont relativement rares, constat qui peut être généralisé à l'ensemble des reines secondaires, car plus Ramsès II avance dans son règne et moins il fait cas de ces dernières. Les égyptologues ne s'accordent guère sur l'ascendance maternelle de Nebettaouy. Pour Christian Leblanc, elle serait une fille d'Isis-Néféret, en raison de l'apparition de la princesse sur la façade du grand temple d'Abou Simbel, dans sa partie gauche, avec Bentanat et Isis-Néféret. Ce regroupement prouverait, selon l'égyptologue, que Nebettaouy est bien issue du mariage entre Ramsès II et Isis-Néféret. À l'opposé, du côté droit de la façade, un autre groupe formé des princesses Mérytamon, Baket-Mout et Néfertari II serait l'indice de leur parenté avec cette dernière. Selon cette disposition et interprétation, Ramsès II aurait choisi de faire figurer, de manière ostentatoire, les princes et princesses les plus importants à ses yeux, qui plus est engendrés par ses deux premières épouses. Nebettaouy serait bel et bien née durant la corégence, mais on ignore quand elle fut couronnée reine et quand elle devint grande épouse royale. Dans le papyrus de Turin, elle est citée entre Mérytamon et Bentanat, ce qui donne peut-être une idée du moment où elle fut faite reine. Dans sa tombe (QV 60), elle est dite tour à tour « fille royale » et « grande épouse royale ». Ses titres les plus élogieux la placent au rang des grandes reines égyptiennes, puisqu'elle est aussi « maîtresse des Deux-Terres ».

Il est également possible que ces mentions soient apparues à titre posthume et que, dans la logique doctrinale qui les généra, elles ne reflètent pas complètement la vie réelle des princesses.

*Hénoutmirê, petite-fille et épouse de Ramsès II ?*

Hénoutmirê semble avoir été promue épouse royale dans la seconde moitié du règne de Ramsès II. Une statue qui la présente à côté de Mouttoui a fait dire à certains égyptologues que Hénoutmirê pourrait être l'une des filles de la reine mère. Mais la princesse ne porte jamais le titre de « sœur du roi », qui attesterait sa parenté avec Ramsès II. Il est donc possible qu'il ait existé deux femmes dans la sphère royale qui partageaient ce nom. De la même manière, son absence des théories princières laisse entendre qu'elle n'était pas non plus une enfant de Ramsès II – en tout cas pas celle de l'une des deux premières épouses royales. Elle pourrait, en revanche, être le fruit de l'union de celui-ci avec l'une de ses filles-épouses, née postérieurement aux inscriptions des temples qui concernent la généalogie du pharaon. Une statue en granodiorite provenant d'Aboukir (musée d'Alexandrie, Inv. 359) attesterait cette filiation : Hénoutmirê y apparaît en effet à côté de Ramsès II, accompagnée de l'inscription « fille du roi, engendrée par lui, son aimée, la grande épouse royale, Henoutmirê ». Peu d'indices subsistent de la biographie de cette reine. Il est vraisemblable que son union officielle avec Ramsès II soit postérieure à l'an 30. Elle était encore vivante au moment du neuvième jubilé de son époux, qui n'avait alors pas moins de 80 ans ! Elle serait morte tardivement, pendant le règne du successeur de Mérenptah, Séthi-Mérenptah, ou même d'Amenmès l'usurpateur, entre 1204 et 1192 (voir [chapitre suivant](#)).

Hénoutmirê se fit inhumer dans la vallée des Reines (QV 75), dans une tombe à deux niveaux, au plan un peu plus élaboré que celui des monuments des souveraines qui l'avaient précédée. Sa sépulture, pillée dans l'Antiquité, fut occupée à plusieurs reprises durant la XXII<sup>e</sup> dynastie et à l'époque romaine, une pratique alors fréquente. Son sarcophage de granit fut réutilisé pour l'inhumation du grand prêtre d'Amon, Harsiesi, au IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Il est aujourd'hui au musée de la place Tahrir, au Caire.

Curieux destin pour ces filles de roi, vouées à l'obéissance et à la vénération de leur père, à l'inceste aussi, telle la fille aînée de Néfertari, sans doute aussi belle que sa mère, cette Mérytamon « dont le visage est splendide, qui est magnifique dans le palais », mais aussi qui « se tient à côté de son maître comme Sothis à côté d'Orion » et qui ouvre la bouche « pour apaiser le maître des Deux-Terres »...

#### BIBLIOGRAPHIE

- KITCHEN, Kenneth Anderson, *Ramesside Inscriptions. Translations, Volume II, Ramesses II, Royal Inscriptions*, Oxford-Blackwell, 1996.
- LEBLANC, Christian, « L'identification de la tombe de Henout-mi-rê, fille de Ramsès II et grande épouse royale », *Bifao*, 88, 1988, p. 131-146.
- OBSOMER, Claude, *Ramsès II*, Pygmalion, « Les grands pharaons », 2012.
- SOUROUZIAN, Hourig, « Henout-mi-rê, fille de Ramsès II et grande épouse du roi », *ASAE* 69, 1983, p. 365-371.



## Taousert

« La Puissante. »

Grande épouse royale de Séthi II (1200-1194).

Régente de Siptah (1194-1188).

Reine-pharaon, sous le nom de couronnement de Satrê-Mérytamon (1188-1186).

« Fille de Rê, aimée d'Amon. »

Jamais l'antique Égypte n'avait emmailloté avec plus de soin un de ses enfants pour le sommeil éternel. Quoique aucune forme ne fût indiquée dans cet Hermès funèbre, terminé en gaine, d'où se détachaient seules les épaules et la tête, on devinait vaguement un corps jeune et gracieux sous cette enveloppe épaissie. Le masque doré, avec ses longs yeux cernés de noir et avivés d'émail, son nez aux ailes délicatement coupées, ses pommettes arrondies, ses lèvres épanouies et souriant de cet indescriptible sourire du sphinx, son menton, d'une courbe un peu courte, mais d'une finesse extrême de contour, offraient le plus pur type de l'idéal égyptien, et accusaient, par mille petits détails caractéristiques, que l'art n'invente pas la physionomie individuelle d'un portrait. Une multitude de fines nattes, tressées en cordelettes et séparées par des bandeaux, retombaient, de chaque côté du masque, en masses opulentes. Une tige de lotus, partant de la nuque, s'arrondissait au-dessus de la tête et venait ouvrir son calice d'azur sur l'or mat du front, et complétait, avec le cône funéraire, cette coiffure aussi riche qu'élégante.

Du 11 mars au 6 mai 1857, *Le Roman de la momie* de Théophile Gautier paraît dans *Le Moniteur universel*, puis en librairie l'année suivante. L'égyptomanie est à son apogée et ce livre va susciter un véritable engouement. Car cette histoire, inspirée de la vraie Taousert, est une

évoquant magiquement le passé, avec les couleurs d'une vie fantasmagorique ; le roman de l'amour impossible qui traverse le temps, aussi, et naît à la vue d'une momie féminine nommée Tahoser. Lord Evendale, le mécène de l'expédition archéologique, tombe en effet amoureux de sa beauté préservée et veut, contre toute raison, l'arracher à son sommeil. *Le Roman de la momie* renvoie au thème de *La Belle au bois dormant* tout autant qu'à la quête éperdue d'un éternel féminin. Cette femme, d'autant plus idéale qu'elle a bravé le temps pour venir d'un passé immémoriel, incarne la nostalgie des origines. Mais on ne viole pas impunément le repos des mort(e)s : le destin du héros sera tragique.

### *La Tahoser de Champollion*

Cette vision d'écrivain romantique est en parfait accord avec son temps : pour nourrir son imagination, Gautier a aussi puisé dans la littérature égyptologique, et plus particulièrement chez Champollion qui, en 1829, décrit la tombe de la reine « Tahoser » dans ses *Notices* et ses *Lettres*. Chez le génial égyptologue qui déchiffra les hiéroglyphes, toujours ce mélange d'érudition et d'intuition qui lui faisait deviner qu'il était devant une souveraine *singulière* : « J'étais dans une catacombe creusée pour recevoir le corps d'une reine, et je dois ajouter d'une reine ayant exercé elle-même le pouvoir souverain. »

Taousert, justement ! Le beau roman de Gautier est bien éloigné de la réalité historique, et plus particulièrement de la vie et de l'ascension de cette souveraine d'envergure, la dernière des quatre femmes<sup>1</sup> (ou des cinq, si l'on inclut Mérytaton) qui montèrent sur le trône pour régner de plein droit comme roi de Haute et de Basse-Égypte. Mais qui se cache derrière la vraie Taousert et dans quelles circonstances prit-elle le pouvoir, à la fin de la XIX<sup>e</sup> dynastie ?

Comme d'autres souveraines régnantes avant elle, Taousert parvint au plus haut sommet de l'État dans une période troublée de l'histoire égyptienne. Le pouvoir aurait-il été laissé à ces femmes dans d'autres circonstances ? On peut en douter.

Ramsès II, qui a eu de très nombreux héritiers – dont quelque cinquante fils –, laisse en effet le pays aux prises avec une succession complexe : Mérenptah (1213-1203), le « numéro 13 » de la fratrie, monte sur le trône car ses frères aînés sont tous décédés avant lui.

Il règne dix ans, après quoi son fils, le prince héritier Séthi-Mérenptah (futur Séthi II), lui succède. Celui-ci prend Taousert, dont les ancêtres sont inconnus, pour grande épouse royale : elle vit durant six ans environ à ses côtés mais ne lui donne pas d'héritier mâle.

Sans doute ont-ils ensemble une petite fille, qui décède avant ses 4 ans, comme semblent le prouver des éléments funéraires découverts dans une fosse de la vallée des Rois ; des bijoux d'or et d'argent, une couronne, de nombreuses boucles d'oreilles, des bagues et des amulettes aux noms de la reine, de Séthi II et de leur prédécesseur Ramsès II. Aucune momie ne permet de confirmer cette filiation, rien que la présence d'une paire de sandales et de gants à la taille d'une très jeune enfant, mais aussi de bijoux provenant des coffres du couple royal qui les avait sans doute fait déposer dans la tombe de leur fille à la suite de son décès brutal. Parmi ce trésor, dont certaines pièces sont somptueuses, on trouve un diadème en or décoré de fleurs dont les pétales portent les cartouches des parents de la petite défunte, ou encore ces imposants pendentifs en forme de grenades (ou de graines de lotus), symboles d'immortalité et de renaissance et suspendus à une plaque d'or au nom de Séthi II.

Mais c'est sur une paire de bracelets en argent, métal éminemment précieux aux yeux des Égyptiens, que se dessine la silhouette de Taousert, dont nous connaissons assez peu les traits par ailleurs : la grande épouse royale, debout, fait face à son mari trônant ; elle verse rituellement une

boisson dans la coupe qu'il tend vers elle, lors de la fête jubilaire (*Heb-Sed*) au cours de laquelle Séthi II, qui arbore ici l'emblème des millions d'années, se régénérât.

D'autres bijoux au nom de Taousert seront aussi découverts sur tout le territoire égyptien : dans le Delta, à Boubastis, à Qantir, Memphis, Héliopolis, Abydos et Hermopolis. D'autres proviennent du Levant et du Sinaï, qui nous révèlent ses noms de couronnement. Entre autres objets somptueux, un calice d'or (CG 53260) en forme de lotus frappé à son nom figurait dans les trésors de Tell Basta (Bubastis) découverts par Gaston Maspéro les 22 septembre et 17 octobre 1906 (le lotus symbolise la naissance de l'astre divin).

Mais en l'an 2 du règne de Séthi II, Amenmès, un concurrent, se proclame roi dans la Thébaïde<sup>2</sup>, soutenu par un grand prêtre d'Amon et par le vice-roi de Kouch, qui administre alors la Nubie pour la Couronne. Qui est donc ce rebelle ? Certainement un membre de la famille royale, ou encore, selon certaines hypothèses, un fils de Séthi II qui se serait dressé contre son père. Amenmès règne environ quatre ans sur le sud du pays, mais précède aussi de peu Séthi II dans la tombe – on ne connaît pas les raisons (subites ?) de sa mort.

Pharaon, fidèle à la tradition, s'est quant à lui uni à d'autres épouses ; l'une d'entre elles, Soutereri, d'origine asiatique, donnera le jour à Ramsès-Siptah, son successeur. Mais Taousert est représentée sur les monuments de son époux ; elle l'emporte donc en prestige sur ses autres femmes, comme en témoigne un insigne privilège qu'elle partage avec la seule Hatchepsout : avoir sa propre tombe, de taille exceptionnelle, dont son époux ordonne le creusement et les décors, à proximité de la sienne, dans la vallée des Rois. Cet honneur qui lui est fait témoigne d'une influence qui a pu déplaire au prince rebelle et expliquer sa sécession.

*Le règne éphémère de l'« infirme » Siptah*

En l'an 6 de son règne, Séthi II s'éteint. Le trône échoit à Ramsès-Siptah, né de l'épouse secondaire Soutereri. La veuve de Séthi n'ayant pas donné d'héritier à l'Égypte, elle pourrait, dans son veuvage et comme c'est la coutume, se retirer dans le palais-harem. Mais cette femme de tête choisit plutôt de soutenir son plus proche parent masculin, qui est pourtant le fils d'une autre épouse. Taousert va donc assurer la régence du roi, qui est encore mineur à la mort de son père. Promu par le puissant Bay (sans doute d'origine syrienne), le « chancelier de tout le pays », ainsi que par la reine, le garçon n'a probablement pas plus de 10 ans et, de surcroît, il est malade. Bay, qui officie depuis plusieurs années, prétend le placer sur le trône de son père. Choisit-il un roi fantoche et infirme – l'étude de la momie de Siptah montre qu'il était affecté d'un pied bot ou qu'il avait contracté la poliomyélite – qu'il pourrait manipuler en raison de son jeune âge et de sa faiblesse ? On le suppose.

Mais le vent tourne : au cours de sa cinquième année de règne, Ramsès-Siptah, couronné sous le nom de Mérenptah-Siptah, fait exécuter celui qui l'avait pourtant porté au sommet du pouvoir, désormais qualifié de « grand ennemi, Bay » et d'« usurpateur » sur le papyrus Harris<sup>3</sup>. Cette disgrâce s'explique sans doute par l'arrogance de ce personnage qui se prévaut ostensiblement de sa bonne fortune : la toute-puissance de celui qui, d'origine étrangère, a gravi tous les échelons du pouvoir et n'a cessé de s'enrichir choque l'élite égyptienne. De plus, le jeune roi craint d'être destitué ou supplanté. Il n'hésite donc pas à ordonner l'assassinat de l'échanson royal...

Non seulement Taousert n'est pas inquiétée, mais elle demeure aussi influente. Elle continue à gouverner pour Siptah, se désignant elle-même corégente et n'hésitant pas à ajouter à ses titres ceux de « Taousert aimée de la déesse Mout » ou l'« élue de Mout », mais plus encore son propre nom de trône : « la fille de Rê, aimée d'Amon, souveraine d'Égypte ». Elle

obtient même du jeune roi que les travaux de sa tombe, interrompus pendant deux ans au décès de Séthi II, soient repris.

Mais Siptah s'éteint à son tour. À peine sorti de l'adolescence, il n'a pas d'épouse connue et aucun héritier. Pour cette reine intelligente et habile tacticienne, il n'y a plus d'obstacles : elle devient souveraine régnante six ans après le couronnement de Siptah et un peu plus d'un an après sa mort.

### *Une reine « taureau puissant »*

La reine-pharaon commence le décompte de ses années de règne à partir du décès de son époux Séthi II, comme si elle lui avait succédé directement, oblitérant ainsi Siptah et son passage sur le trône d'Égypte. Mais elle ignore encore qu'elle n'occupera le trône que deux ans. Dans ce laps de temps, elle s'arroge la titulature traditionnelle des rois égyptiens, sans omettre la mention « taureau puissant » qu'Hatchepsout, elle, avait délibérément écartée. Dans la liste de ses noms, elle mêle en revanche les références masculines et féminines : le « taureau puissant aimé de Maât », le « maître de grâce dans la royauté, tel Atoum » (nom d'Horus), « celui qui fonde l'Égypte et qui soumet les pays étrangers » (nom d'Horus d'or), la « fille de Rê aimée d'Amon » ou « dame de la Terre aimée » (noms des deux maîtresses, Nekhbet et Ouadjet, les déesses tutélaires de la Haute et Basse-Égypte), « Ta Ouseret » (*i.e.* « la puissante », son nom de naissance), « aimée de Mout ».

Taousert ébauche même la construction de son temple funéraire, près du Ramesseum, à Thèbes-Ouest. Mais c'est surtout son tombeau (ou KV 14), qu'elle fait agrandir, en accord avec son nouveau statut de pharaon, qui sera pour elle son « grand œuvre », le symbole du règne d'une femme remarquable à la tête de l'Égypte. Les décors peints de la KV 14 nous donnent quelques indications sur le déroulement de cette existence si

particulière, mais aussi sur l'image d'une position dominante que la reine-pharaon veut inscrire sur ces murs : d'abord figurée comme grande épouse royale, puis régente en suivant Siptah, elle apparaît enfin sous la forme de souveraine régnante. La salle du sarcophage est surplombée par un plafond astronomique et les mentions des grands textes funéraires l'élèvent à l'égal d'un roi. Sur l'un des reliefs, par exemple, Taousert adore les divinités, une main tenant le flagellum et l'autre une étoffe ; désignée ici comme « épouse du roi », elle porte la couronne à double plume et la dépouille de vautour des reines – première étape de son ascension. Puis son image évolue : elle est figurée comme une reine, mais face aux dieux, qu'elle honore avec du vin, de la nourriture ou à travers l'offrande de l'œil d'Horus. Finalement, elle se fait représenter arborant la couronne royale (et virile) par excellence, le *khéprish* (la couronne bleue de combat), avec, en prime, sa titulature de pharaon.

### *Mystérieuse disparition*

Toutefois, le climat au palais et en Égypte est mauvais. Les années de règne de Taousert sont plombées par les querelles intestines et les rivalités. Dans le pays, la situation sociale se dégrade, l'étoile des pharaons a pâli et l'économie montre des signes d'essoufflement. Le chaos guette. La reine-pharaon disparaît du paysage égyptien en l'an 8 de son règne. Plusieurs scénarios sont avancés autour de sa fin : est-elle morte alors qu'elle était encore roi d'Égypte et déjà âgée ? A-t-elle été renversée par son successeur, Sethnakht (vers 1186-1184), entraînant ainsi la fin de la XIX<sup>e</sup> dynastie ? Selon Marie-Cécile Bruwier, « son règne semble avoir suscité une telle opposition qu'elle dégénère en guerre civile qui se termine par la victoire de Sethnakht, fondateur de la XX<sup>e</sup> dynastie<sup>4</sup> ». Ou celui-ci, au contraire, fut-il désigné par la « pharaonne » pour lui succéder ?

Quoi qu'il en soit, elle occupa le trône effectivement deux ans, et son « règne théorique, celui dont elle avait rêvé, dura huit années : les six ans de Siptah, auxquels il faut ajouter les deux au cours desquels elle régna seule », précise Frédéric Servajean dans sa biographie de Mérenptah.

L'accession de Taousert à la plus haute fonction pharaonique ne fut bientôt qu'un souvenir lointain. Si l'on suit l'hypothèse d'un conflit qui l'opposa à Sethnakht, elle reçut pourtant des funérailles royales et officielles, car son successeur eut besoin, pour asseoir sa légitimité, d'organiser un enterrement officiel pour la reine. En Égypte, en effet, seul « celui qui ensevelit » peut être le digne héritier du défunt. C'est ce que fit Sethnakht, ainsi proclamé héritier légitime.

### *La momie de Taousert ?*

La « femme inconnue D », dont le cadavre momifié a été retrouvé allongé dans le couvercle d'un cercueil en bois<sup>5</sup> ayant appartenu à Sethnakht, serait-elle la reine Taousert ? Lors de sa découverte, l'égyptologue Victor Loret l'avait pris pour celui de Sethnakht, mais lorsque le corps embaumé fut démailloté, c'est bien une dépouille féminine qui apparut. Le rapport d'autopsie précise qu'il s'agissait d'une femme « au visage extrêmement émacié [...]. Sa chevelure est bien conservée et elle est coiffée d'une série de fines boucles enroulées [...]. Elle a un front en ligne droite, et une mâchoire, longue et pendante. L'emmaillotage de la bouche a donné une expression de moue qui de surcroît, a perturbé le profil naturel de la face ». S'il s'agit bien de la souveraine, nous voilà bien loin, dans cette description clinique, de l'ensorcelante apparition, chez Gautier, de la reine Tahoser, mystérieuse endormie d'une beauté parfaite et aux « lignes pures » que le temps lui-même n'est pas parvenu à dégrader :

Ici le corps, préparé soigneusement par des procédés plus sûrs, plus longs et plus coûteux, avait conservé l'élasticité de la chair, le grain de l'épiderme et presque la coloration



naturelle ; la peau, d'un brun clair, avait la nuance blonde d'un bronze florentin neuf ; et ce ton ambré et chaud qu'on admire dans les peintures de Giorgione ou du Titien, enfumées de vernis, ne devait pas différer beaucoup du teint de la jeune Égyptienne en son vivant.

Mais pour sa légitime postérité, rappelons que l'écho lointain du règne de Taousert parviendra jusqu'aux oreilles de l'historien égyptien Manéthon, auteur d'une histoire de l'Égypte sous le règne de Ptolémée I<sup>er</sup> (305-282) : il en fera « le roi Thuoris, appelé Polybus dans Homère, et au temps duquel Troie fut prise ».

#### BIBLIOGRAPHIE

- DODSON, Aidan Mark, *Poisoned Legacy: the Fall of the Nineteenth Egyptian Dynasty*, The American University in Cairo Press, 2011.
- GAUTIER, Théophile, *Le Roman de la momie*, J'ai lu, 2014.
- GRANDET, Pierre, « L'exécution du chancelier Bay » (O. IFAO 1864), *Bifao*, 100, 2000, p. 339-345.
- LUBAN, Marianne, « Siptah and Tawosret. Children of an Usurper ? », [www.academia.edu](http://www.academia.edu), 2018.
- SERVAJEAN, Frédéric, *Mérenptah et la fin de la XIX<sup>e</sup> dynastie*, Pygmalion, 2014.
- WILKINSON, Richard H., *Tausret: Forgotten Queen and Pharaoh of Egypt*, Oxford University Press, 2012.

---

1. Nitokerty (Nitocris) à la fin de l'Ancien Empire, Néferousobek à la XII<sup>e</sup> dynastie, Hatchepsout à la XVIII<sup>e</sup> dynastie, dont le règne de vingt-deux ans est le plus long de tous ceux des femmes pharaons, puis Mérytaton, à la fin de l'époque amarnienne ; enfin, Taousert, à la fin de la XIX<sup>e</sup> dynastie.

2. Quand la Cour et le roi vivent, quant à eux, à Per-Ramsès, dans le Delta.

3. C'est le papyrus le plus grand que l'on connaisse de l'époque pharaonique, d'une longueur de 42 mètres ; il a été rédigé en caractères hiéroglyphiques et est daté du règne de Ramsès III. Texte (entre autres) de propagande en faveur de la légitimité royale, il rappelle comment, après de graves troubles au cours desquels un usurpateur étranger s'est emparé du pouvoir, « les dieux se sont de nouveau tournés vers la paix » et « ont rétabli leur fils charnel comme souverain »... Bay y est défini comme « Iarsou » (« celui qui s'est fait lui-même »), un Asiatique qui était leur prince, car il avait placé le pays entier sous son contrôle.

4. Marie-Cécile Bruwier, « *Le Roman de la momie et la véritable Taousert* », in Christiane Ziegler (dir.), *Reines d'Égypte, d'Hétephérès à Cléopâtre*, Somogy Éditions d'Art, 2008, p. 223.

5. Dans la tombe d'Amenhotep II, au fond du tombeau, dans une salle jouxtant le caveau, où des prêtres de la XXI<sup>e</sup> dynastie avaient réinhumé plusieurs momies royales. C'est là que Victor Loret les mit au jour en 1898.

## Les grandes épouses royales de Ramsès III

Isis-Tahemseret, mère de Ramsès IV (1153-1147).

Tiyi (XX<sup>e</sup> dynastie).

Lorsque Ramsès III, considéré comme le dernier grand souverain du Nouvel Empire, monte sur le trône en 1184 av. J.-C (il y restera trente et un ans), l'Empire est fragilisé par la menace libyenne, mais surtout par celle des Peuples de la mer, une alliance de peuples habitant (sans doute) le pourtour de la mer Égée, aux ambitions hégémoniques. L'arrivée de ces nouveaux groupes au Proche-Orient ancien marque la fin de l'âge du bronze et le commencement de l'âge du fer. C'est la fin de la domination égyptienne au Levant. En stoppant l'invasion dans le delta du Nil, le pharaon évite certes la chute anticipée du Nouvel Empire ; mais dans le même temps, l'Égypte s'est appauvrie, la situation économique et le climat social se sont dégradés, l'administration est livrée à elle-même et, partant, à la corruption. Des émeutes naissent sur la rive ouest de Thèbes. Les ouvriers qui travaillent sur les chantiers des tombes n'ont pas reçu leur salaire et lancent la première grève de l'histoire. Les conditions sont réunies pour que se noue une intrigue toute shakespearienne, appelée la « conspiration du harem », dont l'objectif est la mort de Ramsès III, déjà

affaibli par la maladie – un complot favorisé par l’instabilité qui règne alors dans le pays.

### *Le déclin des souveraines égyptiennes*

L’époque, troublée, marquée par les guerres, ne met plus les souveraines en lumière ; fini, en effet, les reines puissantes, à la personnalité affirmée, aux noms et titres bien identifiés : dans le temple funéraire de Ramsès III, à Médinet Habou (Thèbes-Ouest), les femmes de la famille royale sont certes représentées à la suite du roi, sistres en main et coiffées de la couronne traditionnelle, mais de manière anonyme : leurs cartouches sont désespérément vides. Les *alter ego* du roi sont quasiment interchangeables... Même Isis-Tahemseret, mère du futur Ramsès IV, est invisible, à quelques exceptions près – sur une statue de son époux, par exemple. Fille d’une « dame Habadjilat », elle est d’origine asiatique. Et le choix de son fils comme héritier du trône d’Égypte ne laisse pas de surprendre. En effet, Ramsès III, à l’instar de Ramsès II, qui est en quelque sorte son modèle<sup>1</sup>, possède un harem conséquent dont naîtront bon nombre d’héritiers potentiels, d’autant que trois d’entre eux arborent le titre de « premier fils de sa Majesté », ce qui brouille les cartes en matière de transmission du pouvoir, car ces enfants sont issus de trois lignées maternelles distinctes. Les princes royaux qui défilent sur les murs de Médinet Habou sont d’ailleurs, eux aussi, tous anonymes. Signe des hésitations de Ramsès III ?

### *Tiyi, au cœur de l’intrigue*

Parmi les épouses recluses dans cette prison dorée qu’est le harem royal, la concurrence est rude ; car la seule ambition qu’elles puissent se permettre, c’est d’accéder au statut de « mère du roi ». L’ultime promotion

pour une vie dévolue au bon plaisir de Pharaon. Les épouses qui lui ont donné un fils poussent leur avantage, on l'aura compris, et les intrigues et alliances, au sein du harem, sont nombreuses et complexes. Dans un contexte royal, et selon la tradition établie, comment ne pas s'étonner que le futur héritier désigné soit le fils d'Isis, une étrangère, et que Ramsès III conçoive de laisser son trône au fruit d'un mariage mixte, alors qu'il a plusieurs épouses égyptiennes ? Ce « mystère » dynastique éclaire sans doute d'un jour nouveau sa fin tragique.

Parmi les reines natives d'Égypte, la reine Tiyi porte le même nom que l'illustre épouse d'Amenhotep III ; mais, à l'inverse du brillant destin de son aînée, elle va être liée à l'un des événements les plus sombres de l'histoire égyptienne, et son sort sera bien différent. Cette souveraine nous est en effet connue par la « conspiration du harem », qui aurait été ourdie par elle, son fils et un entourage puissant, en 1156 av. J.-C., et que plusieurs textes de l'époque semblent confirmer<sup>2</sup>.

Sortant du lot féminin, Tiyi, qui semble avoir été une proche parente de Ramsès III, entreprend de placer sur le trône son fils Pentaour, alors que le choix du pharaon s'est porté sur un autre de ses fils. Elle parvient à rallier à sa cause des femmes du harem, mais obtient surtout des appuis solides au sein de l'administration, notamment ceux de partisans dans l'élite dirigeante et dans l'armée. Sans oublier l'indispensable « touche égyptienne » pour la réussite du projet : la magie, l'usage d'écrits, de figurines de cire pour endormir les gardiens du harem et de rituels – car le roi lui-même est protégé par des rites magiques. En quelque sorte, un combat entre magie noire et magie blanche...

On pense aujourd'hui que cette conspiration ne visait pas directement le souverain, mais plutôt son héritier : avec l'aide d'hommes de la Cour et d'officiers, la souveraine aurait estimé qu'à la mort de son époux, le peuple, qui grondait déjà, se soulèverait et que son fils Pentaour monterait sur le trône à la place du futur Ramsès IV. Nous savons, par des documents

anciens (mais, nous allons le voir, rédigés par les vainqueurs, d'où la question de leur objectivité), que la souveraine aurait eu pour soutien une dizaine de fonctionnaires du harem, quatre sommeliers royaux, un trésorier royal, un capitaine des archers nubiens, un militaire de très haut rang et trois scribes royaux. Une liste très précise des conjurés auxquels s'ajoutent, à l'intérieur du harem, six épouses royales, des surveillants et des scribes assurant la transmission des messages à l'extérieur du bâtiment. Outre une révolution de palais, les comploteurs auraient tenté de fomenter un coup d'État avec des militaires. Examinons les faits.

Ramsès III, qui vit généralement à Per-Ramsès, dans le delta du Nil en Basse-Égypte, se rend à Thèbes pour l'anniversaire de son couronnement. Cinquante-trois jours plus tard, on attentera à sa vie, lors de ce séjour dans le sud du pays. Mais le complot est découvert et la tentative de coup d'État déjouée, entraînant la condamnation d'une trentaine de coupables, qui sont durement punis – on ne sait rien, en revanche, du sort réservé à Tiye. Le papyrus de Turin parle d'« abomination », car tenter de tuer le roi, un demi-dieu dont la fonction principale est de maintenir l'ordre face au chaos, est un crime impensable. Plus qu'un « simple » assassinat, il s'agit là d'un acte odieux qui relève de l'aversion, du tabou. Sur le papyrus de Turin, cinq groupes d'accusés sont cités ; ceux qui ont secondé la reine Tiye sont trésoriers, porte-étendards, échansons, scribes et sont issus de l'élite égyptienne et du harem royal. En tête de liste, un certain Paibakkanen, grand chambellan, décrit comme le principal instigateur du complot « parce qu'il a été en collusion avec Tiye et les femmes du harem et qu'il a fait cause commune avec elles ». Seul le nom de la reine n'est pas déformé ni remplacé par un sobriquet péjoratif. Car, outre le châtement physique et la privation de leur immortalité à laquelle les coupables sont originellement promis, un nouveau nom dépréciatif leur est attribué. Débaptiser est un procédé qui relève de l'envoûtement : cet acte est accompli avant le procès pour que la protection associée à leur nom de naissance soit annihilée.

Ainsi, assimilés à des « ennemis qui procèdent du mauvais serpent cosmique », selon Yvan Koenig<sup>3</sup>, les coupables peuvent subir la peine capitale, le pal enfoncé dans la poitrine. Dix conjurés jouissent cependant du privilège de... se donner la mort. Ainsi le prince Pentaour, qui comparaît devant le tribunal « parce qu'il avait été en collusion avec Tiya sa mère, alors qu'elle complotait avec les femmes du harem contre son maître » et qui « s'ôta lui-même la vie », précisent les sources égyptiennes.

La reine Tiya connut-elle le même sort ? On peut l'imaginer sans peine.

*Le roi a-t-il survécu à la tentative d'assassinat ?*

Quelle a été l'issue du complot ? Longtemps, des débats ont opposé les égyptologues, car les documents qui relatent les faits jettent un voile euphémique sur un meurtre qui ne peut ni se dire ni s'écrire (cela aussi pour des raisons de magie). L'affaire demeure donc complexe et certains, tel Pierre Grandet, ont cru que le complot avait été déjoué à temps. Ou encore que les conjurés, Tiya en tête, profitèrent de la mauvaise santé du roi pour le destituer.

Mais les textes restent imprécis sur ce qu'il est advenu de Ramsès III, alors âgé de 70 ans environ, après quelque trente et un ans de règne. Le coup d'État a certes échoué, mais l'assassinat a-t-il réussi ? L'avènement du fils de la reine Isis et de Ramsès III fut en tout cas annoncé dès le lendemain. Ramsès IV avait triomphé.

Les preuves textuelles ne sont pourtant pas concluantes et l'absence de cause évidente de décès détectée lors des premiers examens de la momie du roi<sup>4</sup> avait conduit aux conclusions suivantes : le roi aurait été blessé, mais serait décédé plus tard des suites de ses blessures. Le récent examen de sa momie a toutefois révélé qu'il avait bel et bien été égorgé... L'enquête menée par une équipe de spécialistes<sup>5</sup>, sous la houlette de l'égyptologue Zahi Hawass, a éclairé les derniers instants du roi d'un jour nouveau : on a

soumis sa momie à une technique d'imagerie médicale en 3D, ou tomographie assistée par ordinateur. Pour la première fois, l'autopsie numérique a révélé une blessure grave à la gorge, juste en dessous du larynx, jusque-là passée inaperçue. Il est apparu que tous les organes de cette région (la trachée, l'œsophage et les gros vaisseaux sanguins) ont été sectionnés. « L'étendue et la profondeur de la plaie indiquent qu'elle a provoqué la mort immédiate de Ramsès III », estiment les scientifiques penchés sur le cadavre du roi. Un objet singulier a même été identifié, contre toute attente ; les embaumeurs l'avaient logé dans la plaie : à l'examen, il apparaît qu'il s'agit d'une amulette magique *oudjat* (ou « œil d'Horus »), signifiant ce qui est sain, la guérison et... la protection.

### *Pentaour, fils maudit de Tiye*

Outre la dépouille du souverain, une autre momie a été découverte dans la cachette de Deir el-Bahari où elles avaient été réinhumées<sup>6</sup>. L'ADN de Ramsès III a donc été échantillonné et comparé à celui de l'autre corps momifié, blond et masculin, appelé « homme inconnu E », afin de préciser qui était ce personnage anonyme, mal momifié de surcroît : pouvait-il s'agir de Pentaour, le prince conjuré ? Leur ADN indique qu'ils étaient bien père et fils. Le corps du fils de Tiye, dont le visage est marqué par une expression douloureuse qui déforme ses traits, a subi par ailleurs un processus de momification inhabituel et il a été enveloppé dans une peau de chèvre, considérée comme impure rituellement<sup>7</sup>.

Enfin, si les spéculations sur la cause de sa mort ont fleuri, le recours aux méthodes anthropologiques, médico-légales, radiologiques et génétiques a permis de tirer des conclusions intéressantes. Le fameux « homme inconnu E » aurait été âgé de 18 à 20 ans à son décès. Son thorax était élargi : une conséquence de dégradations *post mortem* ? Selon les légistes, la mort par suffocation peut aussi entraîner une surinflation des



poumons. S'il s'agit bien de Pentaour, a-t-il été étouffé ? Mais faire parler les morts n'est pas chose aisée et demande beaucoup de circonspection – d'autant que la momie de Tiya (donc son ADN) n'a toujours pas été retrouvée...

L'étude citée montre que les conjurés auraient en tout cas bien tranché la gorge de Ramsès III, et que les embaumeurs glissèrent dans la plaie mortelle ce qui était considéré comme la plus puissante amulette de guérison pour les anciens Égyptiens. Le « complot du harem » a probablement entraîné son décès, bien que le papyrus de Turin suggère que le roi a survécu à la tentative d'assassinat.

La reine Tiya et Pentaour ont bien été impliqués tous deux dans cette tentative de coup d'État. Toutefois, gardons-nous de conclusions hâtives quant à la motivation de la souveraine, qui n'était pas une obscure épouse secondaire, mais la seconde grande épouse royale de Ramsès III : Marianne Luban avance aujourd'hui<sup>8</sup> que Tiya était issue du cercle familial de Ramsès III, peut-être une cousine, et une descendante de la grande épouse royale d'Amenhotep III, dont elle portait le nom. Plutôt qu'une sombre histoire de jalousie entre épouses secondaires et une vengeance fomentée dans le secret du harem, il faut envisager que Tiya l'Égyptienne, proche parente du pharaon régnant, n'ait pu admettre que le fils d'une étrangère préside aux destinées de l'Égypte.

L'égyptologue Pierre Tallet<sup>9</sup> donne quant à lui une interprétation elle aussi pertinente de ce « complot » : d'après lui, on peut légitimement douter de la véracité des textes judiciaires à charge, car rédigés par le « clan des vainqueurs ». Et si les véritables conjurés étaient en fait ceux qui accusèrent l'autre groupe d'influence au palais ? Si c'est le cas, ils auraient monté ce procès de toutes pièces, sans fondement, éliminant de fait la « gênante » Tiya, son fils et ses partisans, afin de mettre sur le trône le fils d'Isis-Tahemseret.

## *La revanche de Tihi*

Huit autres Ramsès succèdent au troisième du nom ; leurs règnes respectifs ne seront que feux de paille : l'Égypte continue de décliner, le pouvoir royal de s'effriter. On connaît mal les noms de leurs épouses, dont le souvenir s'est effacé.

Juste retour des choses ou justice immanente ? Ramsès IV ne conservera le trône que six ans, son fils Ramsès V, cinq ans seulement. Quelque vingt ans après, c'est le dernier fils de Ramsès III et de Tihi qui sera couronné sous le nom de Ramsès VIII. Tous les derniers rois de la XX<sup>e</sup> dynastie seront directement issus de cette reine damnée et jetée aux oubliettes de l'histoire égyptienne.

## BIBLIOGRAPHIE

GRANDET, Pierre, *Ramsès III*, Pygmalion, 1993.

HAWASS, Zahi, ISMAIL, Somaia, SELIM, Ashraf, SALEEM, Sahar N. *et alii*,  
« Revisiting the harem conspiracy and death of Ramesses III:  
anthropological, forensic, radiological, and genetic study », *British  
Medical Journal*, décembre 2012.

KOENIG, Yvan, « À propos de la conspiration du harem », *Bifao*, 101, 2001,  
p. 293-314.

LUBAN, Marianne, « DNA and the Harem Plot », [www.academia.edu](http://www.academia.edu), 2015.

POSENER, Georges, « Les criminels débaptisés et les morts sans noms »,  
*Revue d'égyptologie*, vol. 5, 1946, p. 51-56.

REDFORD, Susan, « The harem conspiracy: the murder of Ramesses III »,  
Northern Illinois University Press, 2002.

TALLET, Pierre, *12 reines d'Égypte qui ont changé l'Histoire*, Pygmalion,  
2013.

VERNUS, Pascal, *Affaires et scandales sous les Ramsès*, Pygmalion, 1993.

---

1. Il rivalisera avec lui en faisant édifier un somptueux « château de millions d'années » à Médinet Habou.

2. Les sources principales qui témoignent de cette conspiration se trouvent dans un groupe de papyrus exceptionnels, en particulier le papyrus judiciaire de Turin, qui détaille la liste des condamnés. Celui-ci serait une version publique du jugement rendu à la suite de ce complot : « Écrit en hiératique, écriture que tout scribe ramesside était capable de lire, explique Pierre Grandet, il évoque l'aspect d'une véritable affiche qu'on pourrait penser avoir été placardée en public... à l'entrée du temple funéraire de Ramsès III, au jour de son enterrement » (cf. *Ramsès III. Histoire d'un règne*, Pygmalion, 1997).

3. Avec le papyrus judiciaire de Turin, nous sommes en réalité très éloignés d'un texte judiciaire. Il s'agit plutôt d'un écrit « qui avait comme fonction de le [le roi] protéger magiquement dans l'au-delà de toute vengeance éventuelle des condamnés définitivement annihilés », selon Yvan Koenig.

4. Longtemps restée introuvable, finalement découverte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la momie n'avait révélé aucun traumatisme à la radiographie pratiquée dans les années 1960.

5. Dont l'Allemand Albert Zink, célèbre pour avoir percé les secrets d'Ötzi, l'« homme des glaces » découvert en 1991 dans les Alpes à la frontière italo-autrichienne.

6. La tombe était prévue pour abriter le premier prophète d'Amon, Pinedjem II, et plusieurs membres de sa famille. Il meurt vers 969 av. J.-C., au moment du déclin du royaume. Les momies royales étant convoitées par les pillards, on les a transportées dans cette cachette pour les protéger.

7. Une manière de punir – et de maudire – le prince jusque dans l'éternité ?

8. Les analyses de plusieurs momies de la sphère royale montreraient que Ramsès III et Tiye descendaient tous deux de Touya, la mère de la grande Tiye (cf. Marianne Luban, « DNA and the Harem Plot », [www.academia.edu](http://www.academia.edu), 2015).

9. Pierre Tallet, *12 reines d'Égypte qui ont changé l'Histoire*, Pygmalion, 2013, p. 275.

## Les dernières reines d'Égypte

À la mort de Ramsès XI (il règne de 1099 à 1069), l'Égypte perd l'unité qui faisait sa force. La troisième période intermédiaire débute et le pays est divisé en deux factions : Smendès (il règne de 1069 à 1045 environ) tient désormais le Nord, depuis Tanis, dans le Delta, alors qu'Hérihor, grand prêtre d'Amon, règne sur le Sud. La valse des envahisseurs étrangers commence : les rois nubiens seront bientôt balayés par une invasion assyrienne. Dernier sursaut autochtone à la basse époque : Psammétique I<sup>er</sup> (il règne de 664 à 610) réunit l'Égypte ; s'épanouit alors la renaissance saïte. Mais en 525, Cambyse soumet le pays pour un siècle. L'Égypte ne retrouve son indépendance que lors de quelques brèves années, puis elle tombe de nouveau sous le terrible joug des Perses. En 332, Alexandre le Grand triomphe, accueilli en libérateur par les Égyptiens.

Arsinoé, Bérénice, Cléopâtre : leurs noms, qui sonnent si grecs, ne révèlent pas qu'elles furent reines d'Égypte. Si l'égyptologie les considère comme des souveraines d'origine macédonienne, c'est-à-dire non autochtones, je souhaite pourtant évoquer, en conclusion de cet ouvrage, ces « héritières » des « grandes épouses royales » de Pharaon. Car la terre qui les a vues naître a ensemencé tous les conquérants qui ont pensé la soumettre : en réalité, c'est l'Égypte qui les a pris dans ses rets, depuis

Alexandre se rendant à l'oracle de Zeus Amon de Siwa pour qu'on y confirme sa divinité, jusqu'à Marc Antoine, le *Neos Dionysos* de la « vie inimitable<sup>1</sup> ».

Retour sur le monde des reines lagides.

### *Le rayonnement des Lagides d'Alexandrie*

La présence d'Alexandre en Égypte est de courte durée : le conquérant reprend bientôt son voyage au cœur de l'Empire perse. C'est Ptolémée I<sup>er</sup> (305-282), un de ses proches amis, qui, de satrape, devient le premier pharaon lagide. Alexandrie, élevée à l'extrémité nord-ouest du pays, voit bientôt le jour : au cours du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., elle sera le centre commercial le plus puissant, la ville la plus peuplée et la métropole la plus attractive et la plus belle de la Méditerranée orientale.

Aux yeux des Égyptiens, et notamment du puissant clergé, les Ptolémées auraient pu apparaître comme une élite dominatrice, mais ceux-ci vont mener une politique d'intégration et concevoir une royauté acceptable par les autochtones. Ils s'adaptent à la tradition pharaonique, en adoptant par exemple la cérémonie du couronnement, qui devient une coutume lagide : les rois arborent la double couronne blanche et rouge, de Haute et Basse-Égypte. Leurs noms sont même inscrits dans des cartouches. Les temples bâtis ou restaurés de Kom Ombo, Dendara, Edfou, Esna témoignent des efforts d'intégration du modèle égyptien à celui de la royauté grecque.

### *Des reines divinisées*

Les reines sont associées à cette politique religieuse visant à pénétrer la société locale. Le décret de Canope de 238 av. J.-C. énonce notamment : « Il a paru convenable aux prêtres du pays que les honneurs rendus

antérieurement dans les temples au roi Ptolémée et à la reine Bérénice [...] soient augmentés [...] » (*Histoire des Lagides*, I, p. 266-272). Quant à la célèbre pierre de Rosette, datée de 196 av. J.-C., qui permit à Jean-François Champollion de déchiffrer les hiéroglyphes, elle renvoie à l'immémorial mythe d'Isis et Osiris, le texte y confirmant la relation adelphique (mariage entre frère et sœur) des époux. En effet, les Ptolémées, déifiés à l'instar de certains pharaons, finissent par épouser leurs sœurs, se réclamant de la coutume pharaonique. Ils instaurent également un culte dynastique : en 273-272 av. J.-C., le couple royal formé par Ptolémée II, le bien nommé Philadelphe (« qui aime sa sœur »), et sa sœur-épouse Arsinoé II est divinisé comme *Theoi Adelphoi*, frères divins. Et quelques années plus tard, à l'occasion de la mort d'Arsinoé II (en 270 ou 268 av. J.-C.), l'institution d'un culte de la reine morte divinisée prend des proportions considérables. Un *Arsinoeion*, sanctuaire qui lui est dédié, est même fondé au centre d'Alexandrie. Une statue de la reine est placée dans tous les temples égyptiens pourtant voués à d'autres divinités. Le culte dynastique destiné à atteindre l'immortalité perdurera jusqu'à Cléopâtre VII, la première des Ptolémées à apprendre la langue égyptienne, au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

### *Cléopâtre, reine d'Égypte, « Nouvelle Isis »*

Comment dès lors s'étonner que Cléopâtre VII défende bec et ongles l'indépendance de l'Égypte face à Rome, elle qui apparaît aux Égyptiens sous les traits d'une Isis vivante ? Et qu'elle épouse successivement ses deux frères, Ptolémée XIV et Ptolémée XV ?

Égyptienne, elle l'est, assurément, mais aussi Macédonienne d'origine et Alexandrine, lettrée, polyglotte – elle parle couramment plus de sept langues et peut s'entretenir avec quiconque dans son idiome particulier<sup>2</sup>. De plus, elle a sans doute été formée au « musée », où travaillent tous les plus grands savants de l'époque, cependant que la Bibliothèque rassemble à peu

près toutes les connaissances et toutes les œuvres de l'esprit léguées par plusieurs siècles. La reine serait même l'auteure d'un *Traité sur les cosmétiques* et on lui attribue aussi le *Canon de Cléopâtre*, l'un des premiers traités d'alchimie, qui annonce le futur hermétisme qui se développera à Alexandrie.

*Nea Isis* : Plutarque explique par ailleurs que pour se montrer devant la foule assemblée, Cléopâtre porte la « robe sacrée d'Isis » et se comporte « comme une nouvelle Isis »... La reine d'Égypte ne peut donc que s'unir avec l'illustre César, qui prétend descendre de Vénus.

Dion Cassius, dans son *Histoire romaine*, nous laisse quant à lui un précieux témoignage sur cette brillante personnalité :

C'est une femme d'une beauté surprenante, et à ce moment-là, comme elle est dans la perfection de sa jeunesse, elle est vraiment adorable ; elle possède aussi la voix la plus charmante et une façon de se rendre agréable à tout le monde. Elle est séduisante à voir et à écouter, et possède le pouvoir de subjuguier quiconque, même un homme repu d'amour qui n'est plus de première jeunesse.

### *Orient-Occident : l'impossible empire*

Lors d'un voyage avec la reine en février-mars 47 av. J.-C., César découvre la fertile vallée en remontant le Nil dans une thalamègue, le luxueux bateau royal<sup>3</sup>. Partout, les prêtres accueillent Cléopâtre telle une déesse vivante... Mais l'aventure du couple prestigieux, commencée dans ce pays *mythique*, se termine, à Rome, en 44 av. J.-C., par l'assassinat de l'*imperator*. Cléopâtre va alors être définie – et pour longtemps – par les imprécations de la littérature latine classique, autrement dit présentée comme la « putain d'Orient ».

Mais loin d'y renoncer, elle tente de réaliser son grand rêve : la réunion d'un empire d'Orient et d'un empire d'Occident. Elle s'appuie cette fois sur Marc Antoine, triumvir et militaire victorieux à la bataille de Philippi (42 av. J.-C.), qui est à la tête des provinces d'Orient. Lui-même qualifié de

*Neos Dionysos*, « Nouveau Dionysos », « se faisant de plus appeler lui-même Osiris », selon le discours prêté par Dion Cassius à Octave Auguste, l'empereur romain (il règne de 27 av. J.-C. à 14 ap. J.-C.) qui le vaincra quelques années plus tard, il arbore son titre avec fierté lors de l'épisode de la « vie inimitable » (où toutes les « folies » semblent permises), à Alexandrie. Un lien caché unit donc le général romain et celle qui se présente comme l'« incarnation terrestre » d'Isis/Aphrodite. Ce couple improbable, au-delà des calculs stratégiques et clairement géopolitiques de Cléopâtre, dans leurs « incarnations » assumées de Dionysos/Osiris et d'Isis, renvoie bien aux jumeaux mythiques dans leur inceste adelphique : « Le choix d'Antoine de s'identifier à Dionysos, celui de Cléopâtre d'endosser la personnalité d'Aphrodite en même temps que celle d'Isis, réunis dans une hiérogamie grandiose, fondaient une théologie politique dont on ne doit pas négliger l'impact sur des populations habituées à la divinisation des souverains depuis l'époque d'Alexandre », explique l'historien Maurice Sartre<sup>4</sup>.

Contrairement à la légende, à la suite de la défaite de son compagnon à Actium (Grèce) face à Octave, le 2 septembre 31, l'ultime représentante des Ptolémées, rejoignant Antoine qui s'était donné la mort, ne se suicida pas en se faisant mordre par un serpent (un motif mythologique parfaitement égyptien, et un animal lié à Isis, qui plus est), mais en usant d'un puissant poison.

*Dans son navire à la poupe d'or...*

Dernière souveraine d'Égypte, celle qui, selon Plutarque, « ne paraissait inférieure en prudence à aucun des rois qui combattaient sous ses ordres ; elle qui avait longtemps gouverné seule un empire si vaste, et qui avait appris à conduire les plus grandes affaires », demeure dans l'imaginaire



occidental telle une dangereuse séductrice, une manipulatrice ambitieuse, une... succube orientale !

Mais la reine, qui se sentait liée au destin de ce pays, avait-elle d'autre choix que de déployer sa prodigieuse intelligence – et son charme – pour sauver l'Égypte des griffes d'Octave, qui en ferait bientôt une simple province de Rome ?

À travers le récit de Plutarque, décrivant la rencontre d'Antoine et de Cléopâtre à Tarse, l'été 41 av. J.-C., transparaît une civilisation jetant ses ultimes feux grâce à l'héritière des Lagides, dont le rayonnement tout au long des siècles résume l'éloquente fascination exercée par les grandes souveraines d'Égypte. Car sur le Cydnos<sup>5</sup>, sous les traits de la dernière d'entre elles, c'est bien Isis/Aphrodite qui apparaît aux yeux de tous et va s'unir à Osiris/Dionysos :

Elle remonta le Cydnos sur un navire à la poupe d'or, aux voiles de pourpre largement déployées ; le mouvement des rames, qui étaient d'argent, se faisait au son de l'aulos mêlé à celui des syrinx et des cithares. Cléopâtre était allongée sous un pavillon brodé d'or, parée comme Aphrodite telle que les peintres la représentent ; de jeunes enfants, qui ressemblaient aux Éros des peintures, se tenaient à ses côtés avec des éventails pour la rafraîchir : ses femmes, toutes parfaitement belles, vêtues en Néréides et en Grâces, étaient les unes au gouvernail, les autres aux cordages. Les deux rives du fleuve étaient embaumées de l'odeur des parfums qu'on brûlait dans le vaisseau, et couvertes d'une foule immense qui accompagnait Cléopâtre ; et l'on accourait de toute la ville pour jouir d'un spectacle si extraordinaire<sup>6</sup>.

---

1. Selon Plutarque, Antoine et Cléopâtre avaient fondé une confrérie religieuse qui portait ce nom et dont le but était le plaisir, mais aussi de rendre hommage à leurs divinités protectrices. La « vie inimitable » est donc celle réservée aux dieux, inaccessible aux simples mortels.

2. « On prétend que sa beauté, considérée en elle-même, n'était pas si incomparable qu'elle ravît d'étonnement et d'admiration : mais son commerce avait un attrait auquel il était impossible de résister ; les agréments de sa figure, soutenus des charmes de sa conversation et de toutes les grâces qui peuvent relever un heureux naturel, laissaient dans l'âme un aiguillon qui pénétrait jusqu'au vif. Sa voix était pleine de douceur ; et sa langue, telle qu'un instrument à plusieurs cordes, qu'elle maniait avec la plus grande facilité, prononçait également bien plusieurs langages différents. Il y avait peu de nations barbares avec qui elle eût besoin d'interprète ; et elle parlait dans leur propre

langue aux Éthiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes et aux Parthes. Elle savait plusieurs autres langues, tandis que les rois d'Égypte, ses prédécesseurs, avaient eu bien de la peine à apprendre l'égyptien, et quelques-uns même d'entre eux avaient oublié le macédonien, leur langue naturelle » (Plutarque, *La Vie des hommes illustres*, « Antoine », trad. Ricard).

3. Cette remontée du Nil jusqu'à Syène (Assouan), avec une escorte de quatre cents navires, est discutée parmi les historiens : l'un et l'autre des amants avaient intérêt à ce voyage, pour des raisons non seulement romantiques, indiquées par Appien, mais aussi politiques. Selon certains spécialistes, le voyage se serait pourtant limité à une croisière jusqu'à Memphis, en Basse-Égypte.

4. Maurice Sartre, *Cléopâtre, un rêve de puissance*, Tallandier, 2018.

5. Fleuve de Cilicie en Asie Mineure, né dans le Taurus et arrosant Tarse.

6. Plutarque, *La Vie des hommes illustres*, « Antoine », trad. Ricard.

## ANNEXES

## Annexe I

### Le temps des mythes

La royauté pharaonique tire son origine des mythes, même si les grands récits qui nous sont connus sont composés d'éléments disparates rédigés à des époques différentes ; il a donc fallu les reconstituer à partir de traces éparses.

La grande geste d'Isis et d'Osiris apparaît dès la V<sup>e</sup> dynastie (vers 2500-2350 av. J.-C.) dans des tombes privées<sup>1</sup>. Elle contribuera à élaborer le discours et les rites funéraires qui font de tout être humain, homme ou femme, un futur Osiris, premier mortel devenu immortel dans l'inframonde, mort et ressuscité par le truchement de son épouse Isis. Ce mythe qui a pour socle un couple divin servira de modèle à tous les souverains et à leurs épouses. Leur enfant, le dieu faucon Horus, sera la divinité tutélaire de la royauté et chaque Pharaon, son incarnation.

#### *Un modèle accompli de femme*

Isis (Asèt, en égyptien) porte des bandeaux sombres couronnés d'un siège – ce signe, « st », le « siège », est également le hiéroglyphe de son nom, il symbolise le trône royal. Elle incarne non seulement une déesse, mais aussi la toute première reine de la vallée du Nil, emblème de la souveraine bienveillante et civilisatrice à laquelle s'identifieront toutes les

grandes épouses royales. « Grande magicienne » à l'autorité indiscutable, la déesse est un modèle féminin accompli : épouse dévouée, mère parfaite, sœur irréprochable.

Parfois représentée sous la forme d'Hathor, la déesse de l'amour, de la joie et de l'ivresse spirituelle, Isis arbore alors de hautes cornes de vache en forme de lyre qui enserrent un disque solaire, ou encore la dépouille de vautour qui signifie *mout*, la mère, un attribut fréquent chez les déesses égyptiennes. Les reines d'Égypte reprendront ces deux emblèmes à leur compte, et s'en couronneront.

Dans son étroit fourreau bleu ou rouge, dont la taille est marquée d'une longue ceinture, le front ceint d'un bandeau, le cou orné d'un large collier à motif floral, les bras cerclés de bracelets, Isis est dite « Œil de Rê ». Un véritable soleil féminin.

Premier souverain du Double-Pays, son époux Osiris (*Ousir*, en égyptien), divinité de la végétation, apprend aux hommes l'art de cultiver la terre et d'élever le bétail. Qualifié d'Ounen-Néfer, l'« être – éternellement – parfait », il leur transmet aussi les lois, le respect des divinités.

Dans cet âge d'or de l'humanité tel que nous le décrivent les textes anciens, le « maître de toutes choses » règne sur l'Égypte aux côtés de la souveraine Isis. Mais « celle qui réjouit son cœur » n'est pas seulement sa femme, elle est aussi sa sœur : ce modèle divin, ce « scénario » mythique constituent les fondations sur lesquelles s'érigera la pratique des mariages entre frère et sœur au sein de la famille royale égyptienne, depuis l'aube de la civilisation pharaonique jusqu'aux unions adelphiques en vigueur chez les rois lagides.

*Au commencement était le Noun*

Isis et Osiris s'inscrivent quant à eux dans les temps immémoriaux des mythes, dans la généalogie des dieux d'Héliopolis<sup>2</sup>. Aux origines, nous

raconte ce récit cosmogonique, Rê-Atoum, le Créateur, sortit, solitaire, de l'océan primordial (le *Noun*). Dans cet état indifférencié plongé dans l'obscurité, le démiurge solaire qui est « venu de lui-même à l'existence » se masturba (avec le soutien érotique de sa fille Hathor) pour créer sa descendance, donnant naissance au premier couple, composé de Chou, l'air et la lumière, et de Tefnout, l'ardeur du soleil. Ce frère et cette sœur engendrèrent un deuxième couple : Geb, le dieu de la terre, et Nout, la déesse de la voûte céleste. De leurs étreintes passionnées naquirent cinq enfants, dont Isis et Osiris. Là encore, tous frères et sœurs.

Selon l'écrivain grec Plutarque<sup>3</sup> (45-125 ap. J.-C.), l'histoire d'amour des premiers souverains d'Égypte débuta dans le ventre même de leur mère Nout : « Isis et Osiris s'aimèrent avant même que de naître et s'unissaient furtivement dans l'obscurité du sein maternel... »

Osiris naît le premier, il sera donc l'héritier légitime de son père, comme nous l'explique le *Grand Hymne à Osiris* figurant sur une stèle du Louvre :

Salut à toi, Osiris ! Seigneur de l'éternité, roi des dieux ! [...]  
Tu as hérité de Geb le Double-Pays.  
Devant ta perfection,  
Il a demandé que tu guides le pays  
Pour une heureuse réussite.  
Il a placé ta main sur ce pays,  
Son eau et son vent,  
Son herbe et tous ses troupeaux,  
Tout ce qui vole et tout ce qui se pose,  
Ses reptiles et ses animaux du désert,  
[tout cela] offert au fils de Nout :  
et le Double-Pays s'en réjouit !

Naissent ensuite Horus l'Ancien, puis Seth (« Typhon » en grec), qui déchire le flanc de sa mère Nout en voulant forcer le passage pour sortir plus rapidement : « Il ne naquit ni au bon moment ni par le bon endroit »,

commente Plutarque. Osiris incarne l'ordre parfait, Seth le « hors normes », la menace du chaos<sup>4</sup>. Enfin, leurs sœurs Isis et Nephtys viennent au monde.

### *Le meurtre d'Osiris*

Seth, qui règne quant à lui sur les contrées désertiques, veut éliminer Osiris, qu'il jalouse et dont il désire usurper le trône. Mû par son désir de vengeance, le frère félon fomenté un complot contre son aîné. Il organise un banquet de roi au bord du Nil. Les invités découvrent au centre de la pièce un coffre extraordinairement travaillé dont l'éclat les fascine, et que tous convoitent. Leur hôte lance un jeu : l'objet reviendra à celui qui le trouvera à sa taille. Les proportions, exceptionnelles, ne peuvent convenir qu'à un être d'exception. Osiris s'étend dans le coffre qui lui convient parfaitement. Mais avant qu'il ait eu le temps de se redresser, Seth et sa garde de soixante-douze conjurés l'y enferment, scellent le coffre et le jettent dans un bras du fleuve qui le conduit jusqu'à la mer.

À la nouvelle de sa disparition, toute la terre d'Égypte, hommes et dieux compris, se lamente, soudain dépossédée de son roi civilisateur. Isis, terrassée de chagrin, coupe une mèche de ses cheveux et enfile ses vêtements de deuil. Ses larmes déclenchent la crue du Nil. Mais l'opiniâtre déesse s'extrait de sa douleur et part en quête d'Osiris, laissant derrière elle un pays accablé, menacé par la domination de Seth.

Selon le récit de Plutarque, commence alors pour la déesse un véritable jeu de piste, qui la conduit jusqu'aux rivages de Byblos, en Phénicie, où le coffre s'est échoué. Guidée par le vent du destin, Isis finit par rapporter le coffre en Égypte, qu'elle cache dans les marais du delta du Nil, son royaume. Mais une nuit de pleine lune, alors que Seth chasse dans les marais, il découvre le coffre et s'empare du corps de son frère, qu'il découpe en quatorze morceaux.

Isis se mue alors en Chentayt (« souffrir », en égyptien), la « veuve », l'une de ses épiphanies. À ce titre, elle incarne l'épouse en deuil qui pleure sur le corps de son frère-époux et préside à sa reconstruction physique et symbolique – comme le feront, selon son modèle, les souveraines d'Égypte lors des funérailles de leur royal époux. Isis s'adresse à Nephtys :

Ma sœur, vois, c'est notre frère !  
Viens, aide-moi à soulever sa tête, à recueillir ses os.  
Viens, aide-moi à remettre en ordre ses membres.  
Viens, aide-moi à ôter la terre de sa chair.  
Ensemble, nous te reconstituerons, ô cher Osiris.

Leurs lamentations, cette longue plainte aux accents de chant d'amour pour Osiris, invitent quant à elles le dieu défunt à venir habiter son corps momifié. Elles deviendront ainsi le modèle de toutes les plaintes funèbres d'Égypte :

#### ISIS

Viens vers ta maison, viens à ta maison  
Toi qui n'as plus d'ennemis,  
Ô bel adolescent, viens à ta maison afin de me voir.  
Je suis ta sœur bien-aimée,  
Ne te sépare pas de moi, bel adolescent.  
Viens à ta maison,  
Je ne te vois pas [mais]  
Mon cœur souhaite te rejoindre  
Et mes yeux te réclament. [...]  
Cela est merveilleux de te contempler. [...]  
Viens à celle qui t'aime, qui t'aime, ô Ounen-Néfer,  
Viens auprès de ta sœur, viens auprès de ta femme,  
Toi dont le cœur a arrêté de battre !  
Viens vers la maîtresse de ta maison.  
Je suis ta sœur, de la même mère,  
Ne t'éloigne pas de moi...  
Les dieux et les hommes se sont tournés vers toi  
Et ils te pleurent, car ils me voient,  
Je t'appelle et je pleure si fort  
Qu'on l'entend dans le ciel.



Mais n'entends-tu pas ma voix ?  
Je suis la sœur que tu aimais sur terre,  
Tu n'aimais aucune [autre] femme  
En dehors de moi, ô mon frère, ô mon frère !

#### NEPHTYS

Reviens en cette heure, mon maître, toi qui es parti,  
Pour faire selon ton bon vouloir, sous les arbres.  
Tu as éloigné mon cœur de moi de milliers de milles.  
Avec toi seul, je désire faire ce que j'aime !  
Si tu vas dans l'au-delà, je t'accompagne,  
Je suis venue pour l'amour de toi.  
Tu délivres mon corps de ton amour.

### *Une conception post mortem*

Une fois reconstitué par Isis, rien ne manque bientôt à Osiris, excepté son phallus, avalé par un poisson du Nil. Isis modèle un sexe en terre et remplace le phallus disparu, rendant ainsi sa virilité à Osiris, dans l'espoir de concevoir un enfant de lui et de donner un héritier au trône d'Égypte, toujours convoité par Seth.

Sous l'aspect d'un milan, elle vole en outre au-dessus du corps d'Osiris, battant des ailes près des narines du défunt pour lui conférer le souffle vital. Cette « insufflation » de la déesse valait aussi pour le défunt ordinaire : un papyrus funéraire de l'époque tardive, le *Livre de respirations*, était destiné à accompagner le mort dans son voyage dans l'inframonde<sup>5</sup>.

À l'instar des « deux oiselles », Isis la « grande pleureuse » et Nephtys la « petite pleureuse », qui avaient dénoué leurs cheveux et s'étaient frappé la poitrine en signe de deuil, les pleureuses de l'ancienne Égypte, lors des lamentations ritualisées des cérémonies funéraires, « poussaient des cris de désespoir et de douleur ». Prises dans l'extase d'une danse qui exorcisait les forces hostiles et les tenait éloignées du défunt, les « lamenteuses » jetaient elles aussi leur chevelure en avant pour en couvrir leur figure. Comme des plantes pleines de vitalité, les cheveux des déesses – on disait que ceux

d'Isis formaient les bouquets de papyrus sortant du Nil – tout autant que ceux des femmes étaient, en Égypte, liés symboliquement à l'eau, à la végétation, au souffle et à l'union sexuelle. Par ce geste commémoratif, la troupe des pleureuses contribuait à la régénération du mort et à la restitution de ses forces. Ce rite était pratiqué également lors des deux fêtes égyptiennes du renouvellement, le *Heb-Sed*, et la « Belle Fête de la vallée ». Dans la première, cérémonie jubilaire et rite de régénération célébrés en principe au bout de trente ans, quand l'énergie vitale et spirituelle du roi commençait à faiblir, celui-ci devait accomplir une sorte de parcours initiatique autour d'une cour – quatre fois comme souverain du Sud, quatre fois comme souverain du Nord. Une statue à son effigie, revêtue d'une cape de cérémonie, était ensuite ensevelie. À la manière d'un nouvel Osiris, Pharaon vivait alors une mort symbolique de laquelle il pouvait « renaître » et sortir, revivifié, sous le regard et les auspices du féminin.

Après sa momification, Osiris rejoint son royaume d'Occident. Dans la perspective de renaître dans l'au-delà, seuls les rois égyptiens s'identifièrent tout d'abord à Osiris, le « premier des Occidentaux », puis, avec le temps, tous les Égyptiens purent à leur tour prétendre au statut d'« Osiris ».

### *Horus, l'héritier légitime*

Enceinte, pour éviter la vengeance de Seth, Isis se réfugie dans les marais de Chemmis pour mettre à l'abri l'enfant solaire, le futur Horus. Elle doit aussi convaincre l'assemblée des dieux, y compris Rê, que cet enfant est bien le fruit de son union avec Osiris – un dieu mort, certes, mais dont l'amour et la magie sont parvenus à réveiller les ardeurs génésiques. À ce titre, Horus doit succéder à son père sur le trône d'Égypte. Isis, comme devront le faire tant de souveraines pharaoniques, va faire reconnaître la légitimité de son fils devant l'assemblée des dieux. La forme prestigieuse d'Horus, figuré comme un faucon d'or, annonce son destin royal. Devenu

un jeune homme fort et vif, il a hérité de la beauté et de l'intelligence de ses géniteurs : il est maintenant prêt à monter sur le trône. Mais son oncle Seth aspire lui aussi à cette royauté qui fut celle d'Osiris et qu'il convoite depuis toujours. Après des années de batailles sanglantes, Horus sera enfin légitimé sur le trône héréditaire, grâce à la protection constante de sa mère – cela non plus, les souveraines d'Égypte ne l'oublieront pas quand il s'agira d'imposer leur fils comme héritier au milieu des intrigues de la Cour où gravitent les nombreuses épouses et concubines du harem royal.

Dès ses premières heures, Isis a mis son fils au sein, car le lait de la déesse cumule toutes les vertus : non seulement il donne la vie et assure la longévité, mais aussi, par sa blancheur, il symbolise la pureté. Les rites de purification comportaient des libations, comme l'indique cette injonction : « Purifie les offrandes de sa Majesté avec l'œil blanc d'Horus (le lait). » Chaque roi d'Égypte, considéré comme l'incarnation d'Horus sur terre, se devait donc de boire le précieux liquide divin et les rites de couronnement comportaient un allaitement, censé rendre le souverain plus fort, plus jeune et quasi immortel. Mais au-delà de son aspect régénérant et de la protection magique qu'il lui conférait, cet allaitement, telle une communion intime, divinisait surtout le roi d'Égypte. En le nourrissant de son lait céleste, Isis devenait sa mère symbolique et lui ouvrait du même coup les portes de l'immortalité.

Nos puissantes souveraines d'Égypte ne feront rien d'autre dans leur ministère.

---

1. Sept cents ans se sont écoulés entre la fondation d'un État unifié et la rédaction des premiers textes religieux dans la pyramide d'Ounas.

2. L'épicentre du culte solaire égyptien.

3. Dans *De Iside et Osiride*, le récit le plus complet du mythe.

4. Selon Plutarque (*Isis et Osiris*), qui s'inscrit dans une vision platonisante, Osiris représente le principe du bien et de l'unité, opposé au principe de dispersion et d'annihilation qu'incarne Seth.

5. L'un d'entre eux – *Le Livre de respirations fait par Isis pour son frère Osiris* – contient des formules qui accompagnent le nom et la généalogie du décédé.

## Annexe II

### Liste des souveraines du Nouvel Empire (vers 1550-1069)

Cette chronologie est issue de l'ouvrage de Dimitri Meeks, *Les Égyptiens et leurs mythes*, Hazan, « La Chaire du Louvre », 2018.

#### **XVIII<sup>e</sup> dynastie (env. 1550-1295)**

- AHMÈS-NÉFERTARI, grande épouse royale d'Ahmosis I<sup>er</sup> (vers 1550-1525), mère d'Amenhotep I<sup>er</sup> (1525-1504).
- AHMÈS-MÉRYTAMON, grande épouse royale d'Amenhotep I<sup>er</sup> (1525-1504).
- MOUTNÉFÉRET, épouse secondaire de Thoutmosis I<sup>er</sup> (1504-1492).
- AHMÈS, grande épouse royale de Thoutmosis I<sup>er</sup> (1504-1492), mère d'Hatchepsout (1479-1457).
- HATCHEPSOUT, grande épouse royale de Thoutmosis II (1492-1479), reine-pharaon (1479-1457).
- SATIAH, MÉRYTRÊ-HATCHEPSOUT, épouses de Thoutmosis III (1479-1425).
- MENOUIA, MENHET et MERTET, les concubines étrangères de Thoutmosis III.
- TYAA, grande épouse royale d'Amenhotep II (1425-1401), mère de Thoutmosis IV (1401-1391).
- MOUTEMOUIA, grande épouse royale de Thoutmosis IV, mère d'Amenhotep III (1391-1353).
- TIYI, grande épouse royale d'Amenhotep III (1391-1353), mère d'Amenhotep IV/Akhénaton (1353-1337).
- NÉFERTITI, grande épouse royale d'Amenhotep IV/Akhénaton (1353-1337).
- MÉRYTATON, grande épouse royale d'Akhénaton, reine-pharaon ? (1338-1336).
- ÂNKHESENAMON, grande épouse royale de Toutânkhamon (1336-1327).
- TEY, grande épouse royale de Aï (1327-1323).
- MOUTNEDJEMET, grande épouse royale de Horemheb (1323-1295).

## **XIX<sup>e</sup> dynastie (env. 1295-1186)**

- SATRÊ, grande épouse royale de Ramsès I<sup>er</sup> (vers 1295-1294), mère de Séthi I<sup>er</sup> (1294-1279).
- MOUTTOUY, grande épouse royale de Séthi I<sup>er</sup> (1294-1279), mère de Ramsès II (1279-1213).
- NÉFERTARI-MERYENMOUT, grande épouse royale de Ramsès II.
- ISIS-NÉFÉRET, grande épouse royale de Ramsès II.
- MAÂTHORNÉFÉROURÊ et les épouses étrangères de Ramsès II.
- BENTANAT, MÉRYTAMON, NEBETTAOUY, HENOUTMIRÊ : filles-épouses de Ramsès II.
- TAOUSERT, grande épouse royale de Séthi II (1200-1194), reine-pharaon (1188-1186).

## **XX<sup>e</sup> dynastie (env. 1186-1069)**

- TIYI, épouse royale de Ramsès III (1184-1153).
- ISIS-TAHEMSERET, épouse de Ramsès III.

## **La postérité et le crépuscule**

- Les reines lagides (332-30) et la dernière reine d'Égypte, CLÉOPÂTRE VII, « Nouvelle Isis » (51-30).

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- ALDRED, Cyril, *Le Trésor des pharaons*, Tallandier, 1979.
- ARNOLD, Dorothea, *The Royal Women of Amarna. Images of Beauty from Ancient Egypt*, The Metropolitan Museum of Art, 1996.
- AYAD, Mariam F., *God's Wife, God's Servant*, Routledge, 2009.
- BARBOTIN, Christophe, « Pount et le mythe de la naissance divine à Deir el-Bahari », *Cahier de recherches de l'Institut de papyrologie et d'égyptologie de Lille (Cripel)*, n° 24, 2004.
- , *Âhmosis et le début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Pygmalion, 2008.
- BIERBRIER, M. L., « How old was Hatshepsut? », *Göttinger Miszellen*, vol. 144, 1995, p. 15-19.
- BONGIOANNI, Alessandro & SOLE CROCE, Maria (dir.), *Guide illustré du musée du Caire*, préface de Zahi Hawass, photographies d'Araldo De Luca, textes de Alessia Amenta, Alessandro Bongioanni, Maria Sole Croce et alii, Vercelli, 2001.
- BRYAN, Betsy M., « In Women Good and Bad Fortune are on Earth: Status and Roles of Women in Egyptian Culture », in Anne K. Capel & Glenn Markoe, *Mistress of the House, Mistress of Heaven: Women in Ancient Egypt*, New York, Hudson Hills, 1996.
- CABROL, Agnès, *Amenhotep III le magnifique*, Éditions du Rocher, 2000.
- COONEY, Kara, *The Woman Who Would Be King*, Oneworld Publications, 2015.

- CORTEGGIANI, Jean-Pierre, *L'Égypte ancienne et ses dieux. Dictionnaire illustré*, Fayard, 2007.
- COTTRELL, Leonard, *Queens of the Pharaohs*, Pan Books, 1966.
- DAVID, Arlette, « A Throne for Two: Image of The Divine Couple During Akhenaten's Reign », *Journal of Ancient Egyptian Interconnections*, vol. 14, n° 1-10, Hebrew University of Jerusalem, juin 2017.
- DESROCHES-NOBLECOURT, Christiane, *Ramsès II. La véritable histoire*, Pygmalion, 1997.
- , *La Reine mystérieuse Hatshepsout*, J'ai lu, 2003.
- DESSOUDEIX, Michel, *Lettres égyptiennes. La naissance du Nouvel Empire de Kamosis à Thoutmosis II*, Actes Sud, 2010.
- DODSON, Aidan Mark, *Amarna Sunset. Nefertiti, Tutankhamun, Ay, Horemheb, and the Egyptian Counter-Reformation*, The American University in Cairo Press, 2009.
- , *Amarna Sunrise. Egypt from Golden Age to Age of Heresy*, The American University in Cairo Press, 2014.
- DODSON, Aidan Mark & HILTON, Dyan, *The Complete Royal Families of Ancient Egypt*, Thames and Hudson, 2010 (1<sup>re</sup> éd. 2004).
- DUHARD, Arnault, *La Reine Tiye de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Catalogue des documents. Commentaires et étude critique*, université Paul-Valéry-Montpellier III, 2016.
- DUNAND, Françoise & ZIVIE-COCHE, Christiane, *Dieux et hommes en Égypte, 3000 av. J.-C.-395 apr. J.-C.*, Cybèle, 1991-2006.
- FAVRY, Nathalie, *Sésostri I<sup>er</sup> et le début de la XII<sup>e</sup> dynastie*, Pygmalion, 2009.
- GABOLDE, Luc, « Les tombes d'Hatchepsout », *Revue Égypte, Afrique et Orient*, n° 17, mai 2000, p. 51-56.
- GABOLDE, Luc & RONDOT, Vincent, « Une chapelle d'Hatchepsout remployée à Karnak-Nord », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale (Bifao)*, 1996, p. 214-245.



- GABOLDE, Marc, *D'Akhénaton à Toutânkhamon*, « Collection de l'Institut d'archéologie et d'histoire de l'Antiquité [CIAHA] », 3, université Lumière-Lyon II, 1998.
- , *Akhénaton. Du mystère à la lumière*, Gallimard, « Découvertes », 2005.
- , « L'ADN de la famille royale amarnienne et les sources égyptiennes : de la complémentarité des méthodes et des résultats », *Égypte nilotique et méditerranéenne (ENiM)*, 2013, p. 177-203.
- , *Toutânkhamon*, Pygmalion, 2015.
- GARELLI, Paul, DURAND, Jean-Marie & GONNET, Hatice, *Le Proche-Orient asiatique*, tome 1 : *Des origines aux invasions des peuples de la mer*, PUF, « Nouvelle Clio », 1997.
- GAUTRON, Christelle, *Position et influence des mères, épouses et filles royales de l'avènement d'Amenhotep III au règne d'Horemheb*, thèse, sous la direction de Jean-Claude Goyon, université de Lyon II, 24 mars 2003.
- GITTON, Michel, « Variation sur le thème des titulatures de reines », *Bifao*, 1978, p. 389-403.
- , *Les Divines Épouses de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Besançon, université de Franche-Comté, *Annales littéraires de l'université de Besançon*, n° 306/Les Belles Lettres, 1984 et 1989.
- GOYON, Jean-Claude, *Rituels funéraires de l'ancienne Égypte*, Cerf, 1997.
- GOYON, Jean-Claude & El-BIALY, Mohamed A., *Les Reines et princesses de la XVIII<sup>e</sup> dynastie à Thèbes-Ouest*, Atelier national de reproduction des thèses, Lille, 2005.
- GRANDET, Pierre, *Ramsès III. Histoire d'un règne*, Pygmalion, 1997.
- , *Les Pharaons du Nouvel Empire (1550-1069 avant J.-C.). Une pensée stratégique*, Éditions du Rocher, 2008.
- GRANDET, Pierre (éd.), *Hymnes de la religion d'Aton*, Seuil, « Points Sagesse », 1995.
- GRIMAL, Nicolas, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Fayard, 2014.

- GUILHOU, Nadine & PEYRÉ, Janice, *La Mythologie égyptienne*, Marabout, 2014.
- HAWASS, Zahi, *Le Trésor de Toutânkhamon*, Imprimerie nationale, 2014.
- , *Découvrir Toutânkhamon*, Éditions du Rocher, 2015.
- HORNUNG, Erik, *Les Textes de l'au-delà dans l'Égypte ancienne*, Éditions du Rocher, 2007.
- LABBÉ-TOUTÉE, Sophie & ZIEGLER, Christiane (éd.), *Pharaon*, catalogue de l'exposition, Institut du monde arabe, Paris, 2004.
- LABOURY, Dimitri, « Mise au point sur l'iconographie de Néfernéferouaton, le prédécesseur de Toutânkhamon », in *Egyptian Museum Collections around the World*, vol. 2, Supreme Council of Antiquities (SCA) Press, 2002, p. 711-722.
- , *Akhénaton*, Pygmalion, 2010.
- LEBLANC, Christian, *Néfertari, « l'Aimée de Mout »*. *Épouses, filles et fils de Ramsès II*, Éditions du Rocher, 1999.
- , *Reines du Nil au Nouvel Empire*, Bibliothèque des Introuvables, 2010.
- MARTINEZ, Philippe, *Akhénaton et Néfertiti. Trop près du soleil*, Ellipses, 2020.
- MARUÉJOL, Florence, *Thoutmosis III et la corégence avec Hatchepsout*, Pygmalion, 2007.
- , *L'Amour au temps des pharaons*, First, 2011.
- MATHIEU, Bernard, « L'énigme du recrutement des “enfants du *kep*” : une solution ? », *Beiträge zur ägyptologischen Diskussion*, n° 177, Göttinger Miszellen, 2000, p. 41-48.
- MEEKS, Dimitri, *Les Égyptiens et leurs mythes. Appréhender un polythéisme*, Hazan, « La Chaire du Louvre », 2018.
- MORAN, William Lambert et alii (trad.), *Les Lettres d'El-Amarna. Correspondance diplomatique du pharaon Aménophis IV*, Cerf, « Littératures anciennes du Proche-Orient », 1987.

- OBSOMER, Claude, *Sésostriis I<sup>er</sup>. Étude chronologique et historique du règne*, Safran, 2005.
- , *Ramsès II*, Pygmalion, « Les grands pharaons », 2012.
- QUENTIN, Florence, *Isis l'Éternelle. Biographie d'un mythe féminin*, Albin Michel, 2012.
- (dir.), *Le Livre des Égyptes*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2015.
- , *Dans l'intimité de Toutankhamon. Ce que révèlent les objets de son trésor*, First, 2019.
- RATIE, Suzanne, *La Reine Hatchepsout. Sources et problèmes*, Leyde, éd. E. J Brill, 1979.
- REEVES, Nicholas, *Toutânkhamon. Vie, mort et découverte d'un pharaon*, Éditions Errance, 2003.
- ROBINS, Gay, *Women in Ancient Egypt*, Harvard University Press, 1993.
- ROEHRING, Catharine H., DREYFUS, Renée & KELLER, Cathleen A. (eds), *Hatshepsut From Queen To Pharaoh*, Metropolitan Museum of Art, New York, Yale University Press, New Haven and London, 2006.
- SABBAHY, Lisa, « Ancient Egyptian Queens' Names », *Journal of the Society for the Study of Egyptian Antiquities (JSSEA)*, n° 34, 2007, p. 149-157.
- SALEH, Mohamed & SOUROUZIAN, Hourig, *Catalogue officiel du Musée égyptien du Caire*, Philippe von Zabern, 1997.
- TALLET, Pierre, *Sésostriis III et la fin de la XII<sup>e</sup> dynastie*, Pygmalion, 2005.
- , *12 reines d'Égypte qui ont changé l'Histoire*, Pygmalion, 2013.
- TEFNIN, Roland, « La statuaire d'Hatchepsout. Portrait royal », *Monumenta Aegyptiaca (MONAEG)*, n° 4, 1979, p. 165-170.
- TROY, Lana Kay, « Patterns of Queenship in Ancient Egyptian, Myth and History », *Acta universitatis Upsaliensis: Boreas*, n° 14, Uppsala Studies in Ancient Mediterranean and Near Eastern Civilisations, R. Holthloer, T. Linders, Uppsala, 1986.

- TYLDESLEY, Joyce, *Hatchepsout, la femme pharaon*, Éditions du Rocher, 1997.
- , *Chronique des reines d'Égypte. Des origines à la mort de Cléopâtre*, Actes Sud, 2008.
- VALBELLE, Dominique, *Histoire de l'État pharaonique*, PUF, 1988.
- VANDERSLEYEN, Claude, *L'Égypte et la vallée du Nil*, tome 2 : *De la fin de l'Ancien Empire à la fin du Nouvel Empire*, PUF, « Nouvelle Clio », 1998.
- , « Royal Figures from Tut'ânkhamun's Tomb », *Écrits sur l'art égyptien*, Safran, 2012.
- VERNUS, Pascal, *Affaires et scandales sous les Ramsès*, Pygmalion, 1993.
- VERNUS, Pascal & YOYOTTE, Jean, *Dictionnaire des Pharaons*, Perrin, « Tempus », 2004.
- ZIEGLER, Christiane, *Reines d'Égypte. D'Hétephérès à Cléopâtre*, Somogy Éditions d'Art, 2008.
- ZIVIE, Alain-Pierre, *La Tombe de Maïa, mère nourricière de Toutânkhamon et grande du harem*, Toulouse, Caracara Édition, 2009.

## REMERCIEMENTS

J'exprime ici toute ma gratitude à Christophe Parry, mon éditeur chez Perrin, pour sa confiance et ses encouragements à brosser les portraits de ces femmes fascinantes, dont la mémoire collective a conservé le lointain et lumineux souvenir.

Mes remerciements vont aussi à Élodie Sroussi, qui fut en 2015 ma stimulante éditrice chez « Bouquins » Laffont, et est aujourd'hui une amie précieuse.

Je souhaite également rendre hommage à l'indéfectible fidélité de ma sœur, Sylvie Quentin-Benard, qui s'est penchée avec attention sur mon manuscrit ; ainsi qu'à ma famille et à toutes celles et ceux – désormais des ami(e)s – à qui j'ai eu le privilège de faire découvrir l'Égypte. Merci à Elsa Froppier pour ses apports sur le sujet. Et à Marie Grillot qui, à travers des photos inspirées par sa passion égyptienne, sublime ces reines du Nil.

Enfin, je n'oublie pas la chaîne des métiers du livre, qui œuvre à faire naître nos ouvrages et à les mettre en lumière, tout autant que mes lecteurs nourris d'une même passion que celle qui m'habite pour la radieuse civilisation pharaonique.

Quant à l'Égypte, qui bat au cœur de ma vie depuis plus de quarante ans, qu'elle soit ici louée, elle qui m'a offert une seconde naissance et des éblouissements sans fin.

Abydos, 14 mars 2020.



Ahmès-Néfertari porte les attributs traditionnels des reines : dépouille de vautour, *modius* où devaient être fichées deux hautes plumes, sceptre floral souple.  
Statuette votive, karité peint, musée du Louvre.

© Marie Grillot



Noire de peau, Ahmès-Néfertari accueille le défunt avec Hathor sortant de la montagne thébaine : la souveraine fut l'objet d'un culte jusqu'à la fin de l'époque ramesside.  
Tombe d'Ameneminet, Gournet Mourraï.

© Marie Grillot





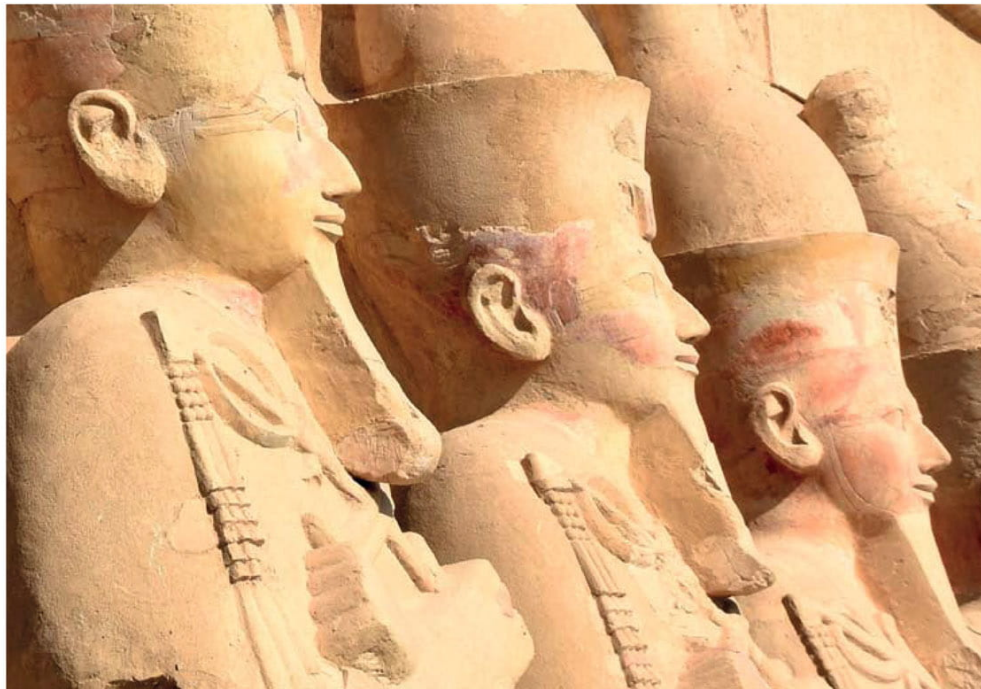


Hatchepsout combine ici signes masculins et féminins : *némès* et pagne *chendjyt*, attributs de Pharaon, mais seins apparents. À l'arrière du trône, ses titres royaux sont féminisés.

Calcaire peint, The Metropolitan Museum of Art, Rogers Fund, 1929.

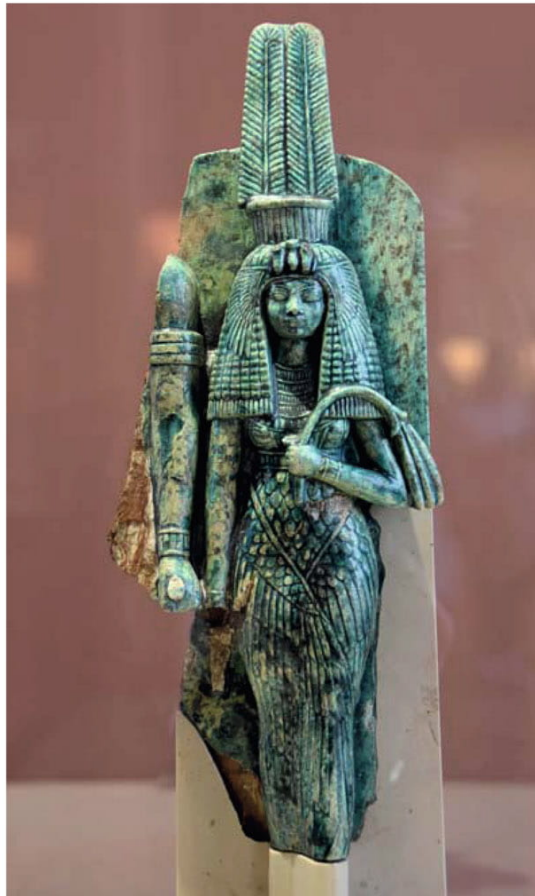


« Château de millions d'années » de Deir el-Bahari (Thèbes-Ouest), chef-d'œuvre architectural du règne d'Hatchepsout.  
© Hervé Champollion/akg-images



La troisième terrasse du temple est rythmée par des colosses « osiriaques » de la reine, le bas du corps emmaillotté dans une « chrysalide » pour qu'elle atteigne un stade supérieur de divinisation.

© Marie Grillot



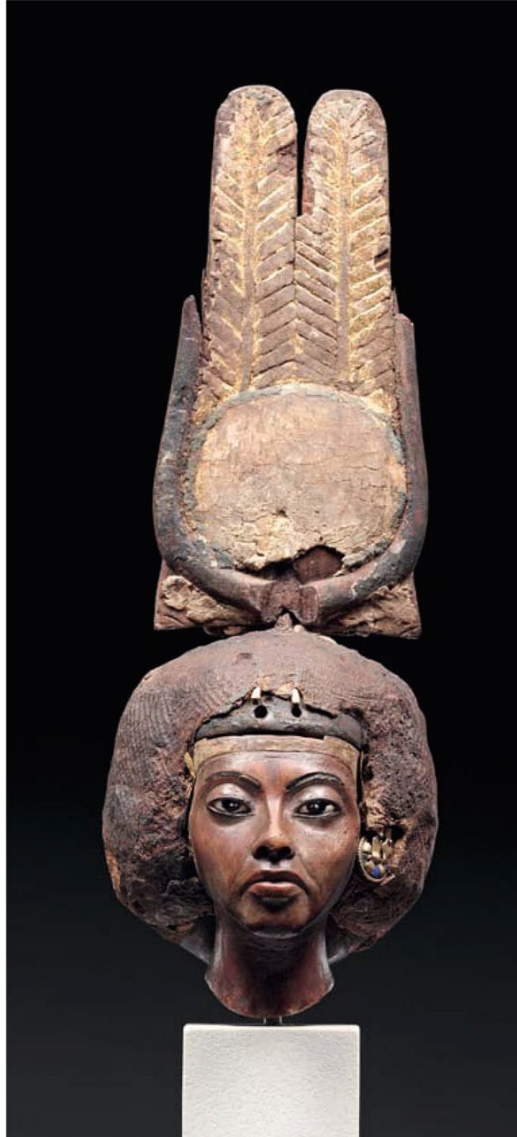
Tiyi est coiffée de la dépouille de vautour et du *modius* à double plume. Au front : deux *uræi* encadrent une tête de vautour. Sa robe, décorée de plumes, l'identifie à Isis.  
Statuette en stéatite émaillée bleu-vert, musée du Louvre.

© Marie Grillot



Mérytaton, fille d'Akhénaton et Néfertiti, a peut-être succédé à son père sur le trône.  
Calcaire polychrome, musée du Louvre.

© Marie Grillot

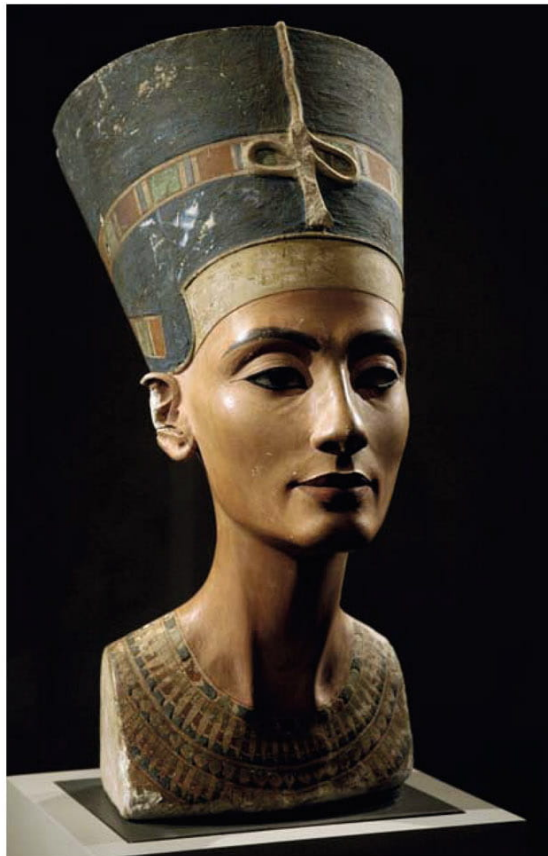


Reconnaissable à sa « moue dédaigneuse », ses yeux étirés et ses pommettes saillantes, Tiye arbore cornes, plumes et disque solaire. À l'origine, elle était coiffée du *khat*, cette modification attestant d'un changement de rôle idéologique.

Bois d'if, acacia, or, argent, verre et lapis-lazuli, musée de Berlin.

© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/Sandra Steiss





Buste iconique de l'Égypte ancienne, « objet sanctifié » dans l'art, le visage de Néfertiti est devenu un idéal de beauté universel.

Calcaire peint, musée de Berlin.

© akg-images/Album/M. Flynn/Prisma



Cette scène semble révéler l'intimité de la famille royale amarnienne, mais elle est plutôt une expression du dogme atoniste.

Relief d'un autel domestique, calcaire, musée de Berlin.

© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/Margarete Büsing

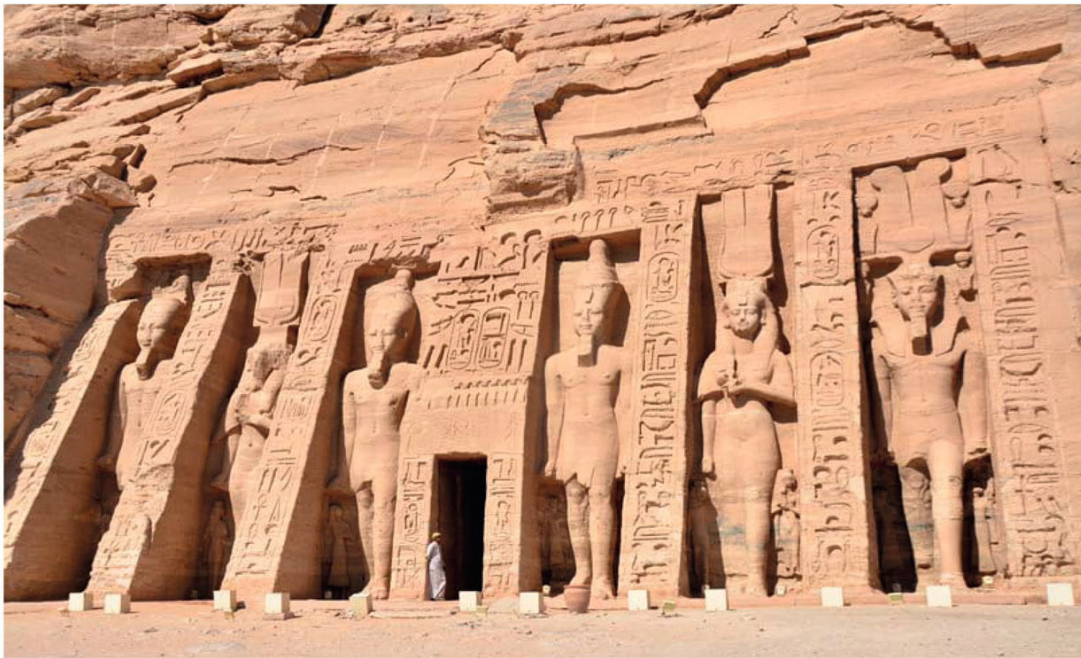




Marquée par l'âge et les grossesses successives, Néfertiti conserve sa grâce souveraine avec son cou de cygne, ses lèvres rouges et ses yeux soulignés de khôl.

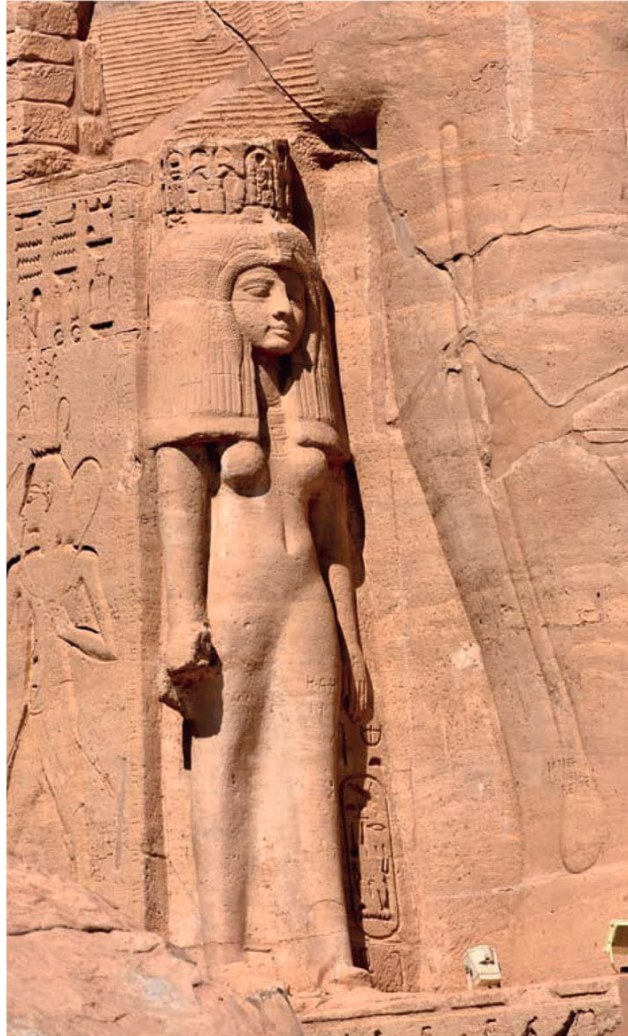
Calcaire peint, musée de Berlin.

© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/Sandra Steiss



Spéos d'Abou Simbel dédié à Néfertari par Ramsès II : la souveraine y est divinisée telle Hathor-Mout-Sothis.

© Marie Grillot



Sur la façade du grand temple d'Abou Simbel, l'épouse royale favorite de Ramsès  
Il encadre deux des quatre colosses du roi.

© Marie Grillot





Dans sa tombe, la plus somptueuse de la vallée des Reines, la « Belle des belles » est représentée éternellement jeune. Elle reçoit le souffle de vie (*ânkh*) des mains d'Hathor,

déesse de l'amour et de la joie et maîtresse de l'Occident.

© Marie Grillot

Suivez toute l'actualité des Éditions Perrin sur  
[www.editions-perrin.fr](http://www.editions-perrin.fr)

PERRIN

Nous suivre sur



## SOMMAIRE

*Introduction*

*Avertissement*

*Cartes*

1. Quand les reines montent au zénith
2. Ahmès-Néfertari
3. Ahmès-Mérytamon
4. Les grandes épouses royales de Thoutmosis I<sup>er</sup> (1504-1492) : Ahmès et Moutnéféret
5. Hatchepsout
6. Les grandes épouses royales et les concubines de Thoutmosis III (1479-1425) : Satiah, Mérytrê-Hatchepsout, Menouay, Menhet et Mertet
7. Tyaa
8. Moutemouia
9. Tiyi
10. Néfertiti-Néfernéferouaton
11. Mérytaton
12. Ânkhesenamon
13. Tey
14. Moutnedjemet

15. Satrê

16. Mouttouy

17. Les grandes épouses royales de Ramsès II : Néfertari-Meryenmout, Isis-Néféret et les épouses étrangères de Ramsès II

18. Les filles-épouses de Ramsès II : Mérytamon, Hénouttaouy, Bentanat, Nebettaouy, Hénoutmirê

19. Taousert

20. Les grandes épouses royales de Ramsès III : Isis-Tahemseret et Tiyi

21. Les dernières reines d'Égypte

### *Annexes*

Annexe I. Le temps des mythes

Annexe II. Liste des souveraines du Nouvel Empire (vers 1550-1069)

### *Bibliographie sélective*

### *Remerciements*

### *Cahier photos*